Ahmed Marzouki

TAZMAMART

Cellule 10





Ahmed Marzouki

TAZMAMART

Cellule 10





Ahmed Marzouki

TAZMAMART
Cellule 10

Préface par Ignace Dalle

PRÉFACE

J'ai rencontré Ahmed Marzouki dans les premiers mois de 1993 au bureau de l'AFP à Rabat. Accompagné par deux de ses camarades survivants du bagne de Tazmamart, il entendait attirer l'attention de l'opinion publique sur le non-respect par les autorités marocaines des assurances qui leur avaient été données au moment de leur libération au mois de septembre 1991. Contrairement à ce qui leur avait été promis, ils étaient sans travail, sans logement, sans ressources et ne pouvaient se soigner. À de rares exceptions près, leurs compatriotes marocains les fuyaient comme la peste. Ils représentaient donc une charge supplémentaire, presque insupportable, pour des familles souvent très modestes.

En se rendant dans les bureaux des agences de presse étrangères, Ahmed Marzouki et ses deux compagnons, Mohamed Raïss et Abdallah Aagaou, faisaient preuve de beaucoup de courage. Persuadés que la police marocaine les renverrait à Tazmamart ou leur ferait payer chèrement leur « insolence », les vingt-cinq autres survivants avaient placé leurs fragiles espoirs dans la démarche audacieuse du trio.

Dans les mois qui suivirent, je retrouvai à plusieurs reprises Marzouki au siège de l'AMDH (Association marocaine des droits humains) dans le quartier populaire de l'Océan à Rabat. C'était alors un des rares endroits au Maroc, avec l'OMDH, où Marzouki et ses amis étaient accueillis avec chaleur par des compatriotes. Il est vrai que Abdelilah Ben Abdesslam, permanent de l'AMDH, comme Driss Benzekri, permanent de l'OMDH, et la plupart de leurs camarades avaient payé au prix fort leur amour de la liberté et de la justice, et qu'il était difficile de les intimider. Une expérience commune de la prison et de la torture avait aussi permis de tisser des liens...

Le comportement d'Ahmed Marzouki, bien décidé à faire valoir ses droits avec autant de douceur dans la forme que de fermeté sur le fond, forçait mon admiration. Comme son français était excellent, je lui posais mille questions sur ces dix-huit années passées à Tazmamart. Condamné au silence avec la quasi-totalité de ses compatriotes, Marzouki se rattrapait dès qu'une occasion se présentait. Il y avait chez lui un besoin immense d'évacuer des souvenirs qui pesaient trop lourds.

Il voulait que le monde entier et d'abord ses compatriotes sachent dans quelles conditions atroces trente-deux de ses camarades étaient morts et comment les autres avaient miraculeusement survécu.

Un climat de confiance s'est peu à peu établi entre nous. Il m'a fait lire

quelques textes qu’il avait écrits sur Tazmamart. Je l’ai encouragé à poursuivre ce travail de mémoire, pour les Marocains, bien sûr, mais aussi pour lui-même.

Nous avons pris l’habitude de nous rencontrer une fois par semaine, le jeudi soir généralement. Il préparait un texte de quelques pages ou parlait, tandis que je l’enregistrais. Je lui faisais préciser certains points. J’écoutais, abasourdi, cette histoire où l’invraisemblable le disputait au monstrueux. La parole le libérait.

Durant toute cette période, j’ai eu le sentiment de participer à une thérapie. Tandis que la médecine classique le guérissait d’un ulcère à l’aide d’antibiotiques et d’anti-inflammatoires, le verbe l’aidait à retrouver un minimum de confiance dans les hommes. L’amitié de quelques Européens, la chaleur et la générosité de rares Marocains l’ont aidé à reprendre pied et espoir. Depuis que je connais Ahmed, jamais il ne m’a donné l’impression de vouloir régler des comptes ou de prendre une revanche. Certes, il souhaite du fond du cœur que soient jugés tous ceux qui, ayant grossièrement bafoué les droits de l’Homme, ont conduit à une mort certaine ses compagnons de bagne. Mais, ce qui compte avant tout pour lui, c’est d’informer ses compatriotes sur ce qu’a été la vie quotidienne à Tazmamart afin que plus jamais ne se répètent semblables monstruosités.

Ce que nous avions oublié à l’époque, c’est que la méchanceté, la lâcheté et la bêtise humaine n’avaient pas disparu avec la fermeture de Tazmamart. Je savais bien que des policiers en civil surveillaient Marzouki, mais j’étais à mille lieues d’imaginer que son désir d’exorciser cette épouvantable période de sa vie allait lui attirer autant d’ennuis. Je n’avais donc pas mis le black-out sur ce travail commun et quelques personnes supposées de confiance étaient dans la confidence. Des proches m’avaient pourtant mis en garde en soulignant le caractère irrationnel de l’appareil répressif marocain. Mais je trouvais tellement naturelle et nécessaire la démarche d’Ahmed Marzouki que je me suis refusé au secret absolu. Cacher quoi et sous quel prétexte d’ailleurs ? Il me paraissait scandaleux qu’on puisse interdire à un homme marqué au fer rouge par l’épreuve d’en faire état ! D’autant plus que son témoignage n’était en aucun cas un règlement de comptes et qu’il ne s’attaquait pas directement aux institutions les plus sacrées du pays. J’avais sans doute tort. Ahmed s’est retrouvé au cœur de l’été 1995, quelques jours après la visite du président Jacques Chirac, kidnappé et emmené, comme au bon temps de MM. Oufkir et Dlimi, dans le sous-sol d’une villa du Souissi.

Certes, les mœurs avaient un peu changé et il n’a pas été physiquement torturé. Moralement seulement. Pendant 36 heures, il a été questionné presque exclusivement sur ce projet de livre et sur notre relation. Je n’étais aux yeux de ses kidnappeurs qu’un minable journaliste occidental préoccupé uniquement par l’appât du gain sur « le dos du royaume » ! Ahmed n’a pas eu d’autre choix que de nier l’existence d’un livre qui d’ailleurs n’était qu’à l’état embryonnaire. On l’a menacé du pire s’il s’avisait de continuer dans cette voie. Il a été relâché, extrêmement traumatisé. Le harcèlement s’est poursuivi : coups de téléphone la nuit assortis de menaces de mort, intimidation dans la rue, filature permanente, etc.

Mon ami était terriblement angoissé et cela m’était insupportable. J’ai pris alors contact avec Jean-Paul Kauffmann, un vieil ami, qui avait fait la connaissance d’Ahmed au Maroc. Leurs expériences respectives d’enfermement les avaient conduits à sympathiser. Jean-Paul a vite et bien réagi. Il a pris contact avec Jacques Chirac, président de la République française, qui lui a adressé cette réponse :

« [...] La situation de M. Ahmed Marzak est suivie attentivement par le Ministère des Affaires étrangères et par notre ambassade à Rabat. Un passeport a été délivré à l’intéressé au nom de M. Marzouki.

« Les obstacles à sa venue en France ont été récemment évoqués avec Monsieur Mohamed Mikou, Président de la Cour suprême du Maroc et Président du Conseil consultatif des droits de l’homme, organisme officiel marocain de défense des droits de l’homme, à l’occasion de son récent déplacement à Paris.

« Je vous ferai connaître les résultats des démarches effectuées auprès des autorités marocaines [...] »

Presque aussitôt Ahmed a retrouvé la tranquillité...

Vingt et un ans après avoir été extirpés de Tazmamart dans un état de délabrement physique épouvantable, les survivants du bagne attendent toujours un règlement global de leurs dossiers. Certes, au début des années 2000, après une dizaine d’années d’attente, une « Commission d’arbitrage autonome » a accordé à chacun d’entre eux une indemnité variant entre deux et trois millions de dirhams. Là encore, dans un fonctionnement typiquement makhzénien, la dite commission a travaillé à huis clos sans que soient consultés les organisations de droits de l’Homme, les avocats et, bien sûr, les principaux intéressés. Ceux-ci, en grande précarité, furent contraints de signer un document aux termes duquel ils acceptaient sans discussion le verdict de

la commission. Même si ces sommes ne sont pas négligeables, elles n'ont permis de répondre qu'à une partie des revendications des anciens bagnards. Ces derniers, avec les indemnités perçues, ont pu enfin se soigner convenablement, rembourser familles et amis, régler la question de leur logement et tenter, pas toujours avec succès, de se lancer dans les affaires pour vivre. Il faut bien mal connaître le monde du travail ou beaucoup de mauvaise foi pour s'imaginer que Ahmed Marzouki et ses amis mènent depuis dix ans la belle vie !

Ce qui est sans doute le plus difficile à admettre pour Ahmed et ses camarades toujours en vie – cinq sur 28 sont morts* ces dernières années des suites de Tazmamart – c'est le mépris ou l'indifférence manifestés par les responsables marocains en charge des droits de l'Homme, droits pourtant inscrits depuis plus de vingt ans dans la constitution du royaume.

Hormis Omar Azimane, premier ministre marocain des droits de l'homme, qui fit bouger les choses avant d'être rapidement affecté à d'autres fonctions, la plupart des dirigeants marocains impliqués dans ce dossier – et dont beaucoup avaient un passé respectable de militants – se sont montrés inefficaces ou incompétents dans le meilleur des cas, grossiers et agressifs dans le pire. Successeur de M. Azimane, Mohammed Ziane a donné de sa fonction une image proprement stupéfiante en manifestant aux ex-bagnards une hostilité sans limite. Même comportement incompréhensible de la part de M. Ahmed Herzenni qui, bien qu'ancien détenu politique, n'a cessé de se distinguer à la tête du Conseil Consultatif des droits de l'homme par un mépris abyssal pour ces hommes. Quant au prédécesseur de Herzenni, Driss Benzekri, disparu en 2007, ses belles paroles ne furent jamais suivies d'effet, pas plus que celles de MM. Driss Yazami et Mohamed Sebbar, aujourd'hui respectivement président et secrétaire du CNDH (Conseil National des Droits de l'Homme).

Dans son livre, Ahmed Marzouki a aussi tenu à raconter ce qu'a été son existence après sa libération : « L'intuition et l'expérience m'incitaient à penser que j'allais encore souffrir. Une voix intérieure me chuchotait que le *makhzen* nous reprocherait toujours à mes camarades et moi, d'être sortis à moitié vivants de Tazmamart ». Les faits lui ont malheureusement donné raison. Outre ce qui vient d'être évoqué, Ahmed et ses amis attendent toujours pour eux (et pour les familles de ceux qui sont décédés) une retraite décente identique à celle octroyée aux ex-détenus politiques. Ils demandent également une couverture médicale à 100 %.

Mais, au-delà d'un minimum de sécurité matérielle, les survivants attendent aussi depuis leur libération, il y a plus de vingt ans, un geste fort de l'État marocain à l'égard de leurs tortionnaires, dont aucun n'a été sanctionné. Cette scandaleuse impunité leur fait craindre que le pire survienne à nouveau un jour et que leurs camarades soient morts pour rien.

Ils réclament enfin que le douar de Tazmamart, qui a été rasé contrairement aux engagements pris par l'IER, soit réhabilité et que soient identifiées toutes les victimes enterrées sur place. Il faudra aussi prévoir un lieu pour le recueillement et la mémoire.

S'inspirant de la dernière constitution marocaine, qui réaffirme dans son préambule son attachement aux droits de l'Homme, Mohammed VI a l'occasion en répondant positivement aux demandes de ces hommes de tourner définitivement l'une des pages les plus noires de l'histoire du royaume.

Ignace Dalle

---

* Abdelkrim Chaoui, Driss Dghoughi, Mohamed Raiss, Ahmed Rijali, Abdelkrim Saoudi

CHAPITRE PREMIER
LA CASERNE D'AHERMOUMOU

Le lieutenant-colonel M'hamed Ababou

Pour comprendre comment vingt-huit officiers et sous-officiers de l'armée de terre se sont retrouvés le 10 juillet 1971 dans les jardins du palais de Skhirat aux côtés du lieutenant-colonel M'hamed Ababou qui tentait de renverser la monarchie, il faut revenir sur la personnalité exceptionnelle de ce Rifain âgé alors de 36 ans, marié et père de quatre enfants.

Svelte et petit, il avait le teint clair, la chevelure châtaine et abondante, les mâchoires carrées ; des sourcils qui se rejoignaient soulignaient des yeux marron au regard dur et vif. Des lèvres minces s'étiraient en un sourire de carnassier. Le commandant de l'École royale militaire d'Ahermoumou – rebaptisée depuis Ribat Al Khair (campement du bien) – était avant tout un mélange de séduction et d'extrême rigueur.

Né dans le village de Bourd, cercle d'Aknoul, région de Taza, il fit ses études dans cette ville et intégra l'Académie royale militaire de Meknès d'où il sortit sous-lieutenant en 1956, l'année même où le Maroc vivait ses premiers moments d'indépendance, manquant terriblement de cadres. Parmi les jalons importants qui marquèrent la carrière militaire d'Ababou, on retient son retour à l'Académie où il laissa le souvenir d'un lieutenant-instructeur extrêmement brillant, son affectation au Palais royal comme aide de camp, son affectation à la tête de plusieurs unités, ses études militaires à Paris à l'École d'État-Major dont il obtint le diplôme avec mention, son affectation au Centre d'instruction d'El Hajeb, enfin son arrivée tonitruante à l'École d'Ahermoumou en 1968.

Grâce à son intelligence, à sa compétence, sa force de travail, sa discipline, sa rigueur, son ambition et particulièrement à son courage, Ababou figurait parmi les plus brillants stratèges du royaume. À ce titre, il fut choisi avec d'autres officiers de valeur pour organiser les grandes manœuvres des FAR (Forces armées royales). Mais si ces qualités le faisaient jouir d'un grand prestige auprès des unités de l'armée, paradoxalement, très rares étaient ceux qui souhaitaient travailler sous ses ordres : l'homme était beaucoup plus craint qu'admiré...

Dès son arrivée à Ahermoumou, l'École devint un véritable chantier de travaux forcés. En un temps record, elle fut transformée de fond en comble. Le commandant ne connaissait pas de répit pour en accorder à ses hommes.

Près de 24 heures sur 24, les compagnies des élèves sous-officiers et leurs cadres se relayaient toutes les quatre heures pour continuer les travaux de construction. Certains se disaient : « Si le rythme n'était pas si démesuré, comme ce travail serait bénéfique pour sortir le Maroc du sous-développement… »

Ainsi, l'École, pourvue de tous les équipements dont elle avait besoin, devint chaque jour plus belle. Elle impressionnait profondément les fréquentes délégations militaires locales et étrangères qui venaient y faire une visite d'étude ou de courtoisie et admirer ainsi ce qui illustrait en quelque sorte le dynamisme de l'armée. Amphithéâtre, salles dotées de matériel sophistiqué pour l'apprentissage de langues étrangères, laboratoires, salles d'études, salles de formation militaire, champ de tir de nuit, champ de tir pour les objectifs fixes et mobiles, parcours du combattant, parcours de risque, grand gymnase hyper équipé, stades de hand et de basket, stade de football gazonné avec pelouse, château d'eau, piscine aux dimensions olympiques et la liste n'est pas exhaustive…

Outre l'École d'Ahermoumou, son annexe, centre d'instruction situé dans la ville de Sefrou à une vingtaine de kilomètres de Fès, connaissait la même intensité de travail et la même rigueur disciplinaire...

Bref, tout était en place pour attirer l'attention des supérieurs et pour attester que Ababou était un officier hors normes... Un officier voué sans aucun doute à une destinée fabuleuse, telle que lui-même l'avait souhaité à ses officiers lors d'un discours prononcé au centre de Sefrou à l'occasion de sa promotion au grade de lieutenant-colonel.

Il était doté d'un caractère difficile ; ses nerfs, véritable poudrière, craquaient à la moindre faute de ses subordonnés. Ses colères étaient célèbres et nous terrorisaient tous. Mais il lui arrivait aussi de rejoindre ses officiers au mess pour écouter ou pour raconter lui-même avec une joie de vivre communicative de bonnes histoires qui arrachaient des fous rires.

S'il n'invitait jamais ses officiers dans sa superbe villa de fonction, il savait en revanche recevoir du beau monde. Un soldat était ainsi chargé de veiller en permanence à la bonne santé et à la prospérité d'un troupeau d'une vingtaine de moutons dont il sacrifiait régulièrement un exemplaire à l'occasion de mondanités.

Extrêmement exigeant dans le rendement, Ababou n'admettait pas le moindre manquement. S'il donnait un ordre c'était pour le voir exécuté à la lettre. Point.

Partout à l'intérieur de l'École, les yeux de ses informateurs veillaient. Rien ne lui échappait, même les détails les plus infimes. Un vieil adjudant reversé de l'armée française, qui s'occupait à la fois du service général et de « l'information », disait avec fierté :

— *Anchouf angoul, Manchoufch angoul quamam !...* (Si je vois j'informe, si je ne vois rien j'informe quand même...)

Devenu maître absolu d'Ahermoumou, Ababou eut recours à une tactique infaillible pour avoir les mains libres et pour faire prospérer ses affaires. Tous les officiers sortis de l'Académie - sans exception - se voyaient chargés exclusivement de l'instruction. En revanche, tous les services où circulaient abondamment argent et magouilles, tels les services de l'ordinaire et ceux du matériel, étaient attribués à des sous-officiers supérieurs formés pour obéir au moindre caprice du chef.

Ne craignant personne, doté d'un réseau de relations qui allait de nombreux officiers subalternes au général Driss Ben Omar, chef d'État-Major général des Forces armées royales, en passant par de nombreux hauts fonctionnaires, le lieutenant-colonel Ababou n'en faisait qu'à sa tête. Outrepassant le règlement militaire, tout lui était permis. N'infligea-t-il pas parfois à ses officiers fautifs, sous les regards médusés de leurs élèves, l'affront suprême de les jeter dans des cellules glaciales du poste de police avoisinant celles des soldats ? Qui aurait osé alors lever le petit doigt ? Qui aurait pu défier ce pouvoir discrétionnaire qui avait ses racines au plus haut échelon de l'armée ? Même les lettres anonymes adressées par certains officiers à l'État-Major général pour dénoncer les abus restaient toujours sans écho…

Pour parachever son « œuvre », Ababou n'hésita pas à mettre sur pied une section « mafia » – c'est ainsi que nous l'avions baptisée – qui a largement contribué à asseoir sa puissance. Des membres de cette section étaient chargés de repérer, lors de reconnaissances diurnes sur une partie du territoire national, à savoir d'Ahermoumou jusqu'à Rabat ou d'Ahermoumou jusqu'à Taza, tout ce qui pouvait être utile de près ou de loin à l'École : bois de construction, gravier, ciment, tuyaux de plomb, barres de fer, cadres de fenêtres, ustensiles de plomberie, outils, fil électrique, bétonneuse. Des rapports précis étaient remis aux chefs de la section qui opéraient un « tri » et fixaient la date des opérations « d'enlèvement des marchandises ». Des camions militaires partaient alors vers dix heures ou onze heures du soir et roulaient parfois plusieurs heures jusqu'aux chantiers repérés. Les

malheureux gardiens quand il y en avait étaient bien inspirés de se taire ou prenaient une raclée. Quant aux propriétaires ou aux patrons des entreprises de construction, leurs plaintes n'aboutissaient jamais car elles étaient toujours bloquées aux échelons supérieurs qui, bien entendu, « prenaient leur commission ». De toute façon, rares étaient ceux qui osaient s'attaquer à l'armée.

Ainsi donc, le sens des affaires de notre chef était à la hauteur de ses ambitions pour l'École. Tout ce qu'il construisait à Ahermoumou était en réalité budgétisé et il recevait sans difficulté la plupart des enveloppes financières qu'il réclamait pour ce type de travaux. Comme on peut l'imaginer, ces sommes d'argent considérables allaient directement dans sa poche, ce qui, au fil des années, lui avait permis, dit-on, d'acquérir un établissement hôtelier, un café luxueux, des terres, une superbe villa, une ferme et deux belles voitures. Bref, un train de vie assez peu conforme à sa fortune personnelle initiale ou à sa solde !

Comme on le voit, l'armée était déjà largement corrompue et Ababou en était une des illustrations les plus frappantes. Néanmoins, à la différence de certains de ses consorts qui avaient la triste habitude de déguster solitairement et égoïstement le grand gâteau de la chose publique, lui, au moins, avait un mérite : il travaillait comme un forçat pour faire de l'École ce qu'elle est devenue.

De ce fait, certains de ses proches les plus intimes affirmaient l'avoir entendu dire et répéter que la fortune n'est pas une fin en soi mais plutôt un moyen permettant de se distinguer et de se faire reconnaître par les nantis des hautes sphères.

Notre affectation à l'École d'Ahermoumou

C'est par mesure disciplinaire que nos camarades de la promotion précédente avaient été affectés à Ahermoumou. Sortis sous-lieutenants de l'Académie, ils s'étaient vu imposer une fastidieuse année dite d'initiation. Encadrés par un capitaine borné et grincheux qu'ils avaient déjà subi en deuxième année et qui s'obstinait à les traiter encore en élèves-officiers, ils boycottèrent un jour sa leçon de combat et rejoignirent l'Académie sans son autorisation.

La punition tomba sans appel. D'abord, emprisonnés quelques jours au pénitencier militaire de Kénitra sur ordre du général Ben Omar, ils furent envoyés au redoutable Ababou avec des instructions bien précises : les mater à tout prix. Trop intelligent pour exécuter des ordres imbéciles, Ababou

commença par ménager la chèvre et le chou, puis prit subtilement leur parti en leur faisant comprendre qu'il leur donnait une seconde chance.

Les fantassins de notre promotion (baptisée « Tunisie ») tombèrent dans le même piège. Notre année d'initiation consistait en une tournée à travers les casernes et les établissements militaires du pays. Pourtant, à l'occasion d'un séjour à Rabat à la BLS (Brigade légère de sécurité), nous prîmes goût aux plaisirs de la capitale et commençâmes à fuir progressivement les cours qui nous paraissaient extrêmement ennuyeux après deux années d'un stage accablant.

Avisé de cela, le chef de corps, un lieutenant-colonel issu de la même promotion et aussi dur qu'Ababou (on allait le retrouver plus tard lors du coup d'État) en rendit compte. Le général-major des FAR vint en personne à la caserne constater notre absence.

Il nous réunit dans une salle et, tout en nous rappelant l'audace, l'abnégation et le courage manifestés par le soldat marocain lors de la Deuxième Guerre mondiale, il nous accabla d'injures et de menaces et nous promit de « nous briser prochainement les côtes ». Nous n'eûmes aucune sanction dans l'immédiat.

Arrivés à Taza, nous fûmes très bien reçus par le général Bougrine qui commandait cette région et par le colonel Tijani, commandant la deuxième brigade (que nous allions avoir parmi les jurés de notre procès), puis envoyés au huitième bataillon à Oujda. Celui-ci était commandé par le beau commandant Hassan Ben Tahar, dénommé « Hassanitou », un autre Rifain qui réunissait à notre sens presque toutes les qualités humaines et professionnelles d'un officier parfait. Ce grand monsieur que je salue au passage sut, par sa compréhension et sa souplesse, nous pousser à donner le maximum de nous-mêmes.

La fin de notre séjour à Oujda fut couronnée par une grande manœuvre préparée, dirigée et exécutée sous ses ordres à la frontière algéro-marocaine. Y assistaient du haut d'un observatoire plusieurs officiers généraux tels que le général Medbouh, le général Bougrine et d'autres... Cette manœuvre totalement réussie fit beaucoup parler de nous. Nous fûmes chaleureusement félicités et eûmes droit à une permission bien méritée.

Pourtant, au moment où nous nous attendions à être mutés dans différentes unités de l'armée, on nous apprit que nous étions appelés à rejoindre Ahermoumou pour un autre stage d'un mois. La malédiction du général Ben Omar nous avait-elle poursuivis à cause de nos frasques à Rabat, ou bien le

tout-puissant général Medbouh, en qui naissait un projet encore flou, nous avait-il confiés intentionnellement à Ababou ? Difficile de deviner...

Arrivés en pleine nuit à l'École, quelques-uns furent affectés à l'annexe de Sefrou et la majorité retenue à Ahermoumou.

À l'issue de ce mois fatidique, Ababou, s'appuyant sur les appréciations des commandants de compagnies (qui ne cherchaient que cette occasion pour être mutés), procéda à un tri qui lui permit de maintenir certains et de muter les autres. Ces derniers étaient ivres de joie et ne cachaient pas leur bonheur d'échapper aux rigueurs d'une caserne qui était, pour nombre d'entre nous, beaucoup plus un centre de détention qu'une école de formation.

L'ambiance à l'intérieur de l'École

Située à 1 134 mètres d'altitude et surplombant un panorama féerique, la vaste et superbe vallée de l'oued Zloul, au-delà de laquelle se dressait majestueusement un géant blanc, le mont Bouiblane, l'École impressionnait vue de loin. Elle se découpait sur l'horizon avec son château d'eau, ses deux immenses bâtiments aux tuiles rouges, construits à l'époque du protectorat, et ses bâtisses *made in Ababou*, lesquelles, régulièrement badigeonnées à la chaux, brillaient toujours avec éclats sous un soleil torride en été, glacial en hiver.

À première vue, le visiteur pouvait avoir l'impression de rentrer dans une gigantesque fourmilière ou dans une immense ruche bourdonnant en permanence d'activités intenses...

— *Raha ! Balkoum Slam ! Slah !* (Repos ! Garde-à-vous ! Présentez arme !) hurlaient à tue-tête les voix sonores et entremêlées des instructeurs qui enseignaient l'ordre serré aux jeunes recrues sur une vaste place d'armes goudronnée et étincelante de propreté.

— *Nachidouna Aaladdawam, ma kaalahou Imawlal imam !* (Notre hymne de toujours c'est ce que dit notre Souverain !) tonnaient en chœur les voix viriles d'un bataillon quittant l'École au pas cadencé pour aller vers les forêts voisines s'entraîner au combat…

Sur les parcours du combattant, les cadets, crâne rasé, grimpaient, sautaient, rampaient, roulaient et criaient sous les injonctions terrorisantes des moniteurs. Ici, sur les terrains des sports collectifs et dans le gymnase avoisinant, montait le brouhaha des sections qui livraient entre elles des matchs acharnés. Là-bas, les travaux de construction battaient leur plein sous l'œil vigilant des surveillants dont les plus cruels guettaient le moindre relâchement pour fracasser avec un bâton le dos des défaillants…

Ce tumulte redoublait vers 10 heures au passage du petit directeur qui avait pour habitude de faire une revue générale suivi à six pas par un colosse à la carrure impressionnante : l’adjudant-chef Akka, le célèbre et terrible baroudeur berbère qui brilla de mille feux par son courage et son audace dans la guerre d’Indochine et que le destin choisira plus tard pour abréger l’agonie de son maître... Lors de ses inspections, Ababou terrorisait ses hommes et leur faisait vivre des moments de panique intense. Satisfait du rendement de l’un, il lui serrait volontiers la main, lui offrait son charmant sourire et l’appelait poliment par son grade :

— C’est bien, mon lieutenant ! Je vous prie de continuer…

Mécontent du travail de l’autre, il explosait instantanément comme un détonateur au contact du feu et jetait sa foudre sur lui sans le moindre ménagement...

Pourtant, il faut reconnaître que le directeur n’a presque jamais commis d’injustice. Les officiers mariés logeaient superbement chacun dans une villa avec jardin, et les célibataires partageaient une villa à deux ou trois, parfois quatre. Au mess des officiers, la nourriture était gratuite et les consommations bon marché. Sur ce plan, les sous-officiers non plus n’avaient pas à se plaindre.

Mais, en bas de l’échelle, les cadets étaient les moins bien lotis, logés petitement dans des dortoirs qui recevaient le double et parfois le triple de leur capacité d’accueil. Aussi, en dépit de la corvée exécutée scrupuleusement matin et soir, la revue de dortoirs qu’effectuaient les officiers et sous-officiers était en elle-même une épreuve. Même grandes ouvertes, les portes et fenêtres n’arrivaient pas à chasser l’odeur repoussante de la transpiration humaine résultant d’un entassement inconcevable.

Le village d’Ahermoumou, triste et morose, n’offrait pas la moindre attraction et tout le monde trouvait les 48 heures de permission que le directeur consentait aux élèves, deux fois par mois, insuffisantes par rapport au rythme infernal des programmes et à l’intensité accrue des exercices…

Néanmoins, la première année passa sans faits notables.

CHAPITRE 2
LES COUPS D'ÉTAT MANQUÉS

La préparation du premier coup d'État

Vers la moitié de la deuxième année, certains observateurs avertis avaient remarqué que la fougue et l'ardeur du directeur commençaient progressivement à s'émousser... Souvent absent de corps ou d'esprit, il semblait avoir désormais d'autres chats plus importants à fouetter…

Le 3 mars 1971, à l'occasion de la fête du Trône, le commandant fut promu lieutenant-colonel. Il fêta cette promotion en grande pompe et organisa pour toute l'École une soirée gargantuesque animée par les meilleurs *cheikhats* de l'Atlas. Pour lui rendre la politesse, les officiers l'avaient convié quelques jours plus tard au mess des officiers et lui avaient offert un objet en or massif représentant l'insigne de la casquette et les macarons de son nouveau grade. Ababou, profondément ému, souhaita à ses hommes un futur aussi doré que ses macarons.

L'École annexe de Sefrou organisa également une superbe soirée en l'honneur de son chef à laquelle furent invités aussi tous les cadres de l'École d'Ahermoumou. Lors de sa brève allocution, le directeur, en excellent orateur, promit à ses subordonnés un avenir fabuleux...

Immédiatement après, sans que l'on sût pourquoi, il ordonna à la direction d'instruction d'activer l'exécution des programmes de formation pour les achever avant la fin du mois de mai.

Au début de ce mois, il fit annoncer, par le directeur de l'instruction, qu'à l'occasion de l'anniversaire de l'armée, commémoré le 14 mai, notre École participerait de manière symbolique aux grandes manœuvres militaires qui se dérouleraient à l'échelon de toute l'armée dans la région d'El Hajeb, petite ville située à une trentaine de kilomètres de Meknès.

— En dépit de la mission tout à fait secondaire de notre École dans l'espace et dans le temps, il faut quand même s'entraîner sérieusement pour donner bonne impression le jour « J », avait-il expliqué.

Les programmes des exercices de combat et de tir furent distribués avec le thème général de la grande manœuvre où l'aviation elle-même allait participer. Fait tout à fait bénin et important à la fois, Ababou ordonna à l'officier de tir et ses adjoints d'expérimenter l'efficacité de quelques roquettes américaines dont il avait acquis plusieurs centaines d'exemplaires...

Trois ou quatre jours avant les grandes manœuvres, le directeur envoya un

détachement de cadets en tenue de parade à El Hajeb, encadrés par certains officiers et sous-officiers, pour représenter l'École à la prise d'armes qui célébrait la fin des manœuvres.

Le 13 mai 1971, il ordonna la formation de 15 commandos, comprenant chacun une quarantaine d'élèves sous-officiers armés, et d'un groupe dit « plastron », composé uniquement d'officiers et de sous-officiers bons tireurs et doté de plusieurs Jeeps sur lesquelles étaient montées des armes lourdes telles que les mitrailleuses 12,7, le canon 75 sans recul, le FM 24/29 et l'AA 52. Leur mission, ils en étaient convaincus, consistait à jouer un rôle symbolique dans les grandes manœuvres. Mais la vérité était tout autre...

Alors que, vers deux heures du matin, tout ce beau monde s'apprêtait à embarquer dans les véhicules, les commandos pour rejoindre un lieu appelé Ain Chgag, situé entre Fès et El Hajeb, et le « plastron » (groupe qui, dans une manœuvre, simule l'ennemi) pour se diriger vers la ville d'El Hajeb, le directeur d'instruction, contacté par le lieutenant-colonel, entra précipitamment au mess des officiers pour annoncer qu'un changement d'horaire et de destination était intervenu dans le programme : l'opération prévue à Ain Chgag serait remplacée par des exercices de combat dans la région de Sefrou, et le départ retardé jusqu'à 6 heures du matin…

Que s'était-il passé ?

Nous ne sûmes la vérité dans tous ses détails que durant notre procès au Tribunal militaire de Kénitra : sous l'impulsion du général Medbouh, chef de la Maison royale, le lieutenant-colonel M'hamed Ababou projetait avec les 15 commandos de tendre une embuscade au cortège royal qui se dirigerait le jour des manœuvres du Palais royal de Fès vers El Hajeb...

Le « plastron » aurait, lui, pour mission de dernière minute de cerner la tribune d'honneur où seraient installées toutes les têtes dirigeantes du Maroc, de les tenir en respect et d'attendre les ordres ultérieurs. Tout était minutieusement préparé sauf l'imprévu…

Le « cerveau », c'est-à-dire le général Medbouh, qui s'était chargé d'user de toute son influence pour faire annuler le survol traditionnel de l'itinéraire royal par un ou deux hélicoptères de reconnaissance, s'était trouvé confronté à une opposition farouche de la part de certains responsables de la sécurité royale, étonnés – rapportait-on – par l'attitude du général.

Pour éviter tout soupçon, celui-ci contacta immédiatement Ababou et lui ordonna tout bonnement d'ajourner l'opération. Ce n'était bien entendu que partie remise…

Le putsch de Skhirat

Après les grandes manœuvres du 14 mai, les programmes d'instruction terminés plus tôt que de coutume, l'école s'est trouvée pour une fois sans activité. Pour ne pas laisser ses hommes se morfondre dans la lassitude et l'angoisse de l'attente des vacances, Ababou trouva immédiatement un palliatif : préparer des numéros pour la nuit des FAR. Cette soirée se célébrait en commémoration de la création de l'armée et se caractérisait par l'exécution, devant le roi et les généraux, de certains exercices de force et par la présentation de quelques numéros spectaculaires. L'École s'entraîna matin et soir pour préparer une gigantesque pyramide humaine, appelée à se former en un temps record.

Mais la rumeur d'une nouvelle manœuvre, cette fois-ci à Ben Slimane, commençait à courir avec insistance.

Vers le 8 juillet, une colonne de camions Saviem, estimés à plus d'une vingtaine, arriva d'Ain Harrouda (village à mi-chemin entre Casablanca et Mohamedia, où était installé le Bataillon royal de matériel, le BRM).

Le 9 juillet au matin furent distribuées les listes de 25 commandos et d'une unité appelée « section spéciale ». Chaque commando, coiffé par un officier secondé par un sous-officier, comprenait une quarantaine de cadets, amalgame d'élèves de première, deuxième et troisième années. La section spéciale, quant à elle, était constituée uniquement d'officiers et de sous-officiers.

L'après-midi se passa dans un remue-ménage intense : armement, munitions, matériel et repas froids étaient généreusement distribués. Fait marquant, dans ce branle-bas original, qui ne manqua pas de susciter une sorte d'étonnement chez certains officiers anciens, les munitions étaient belles et bien réelles... Une manœuvre exécutée par des novices avec des balles et des grenades réelles ? La question effleura bien l'esprit de quelques-uns, mais sans jamais les troubler. Des explications plausibles pouvaient facilement dissiper le doute naissant. N'avions-nous pas manœuvré à Oujda avec des munitions réelles ?...

Vers 18 heures, toute l'École était rassemblée sur l'immense place d'armes dans un ordre impeccable. Chaque commando, armé jusqu'aux dents, était aligné devant son camion, prêt à y embarquer au premier ordre. Le personnel de la section spéciale se tenait également dans un garde-à-vous impeccable à côté des Jeeps qui transportaient les impressionnants canons 75 sans recul, les mitrailleuses antiaériennes 12,7, les autres mitrailleuses FM et

AA 52. Tout le monde attendait comme sur le pied de guerre...

Le directeur arriva de Fès vers 18 h 30, en tenue militaire, et accompagné par un civil de petite taille vêtu d'une veste chemise et d'un pantalon, le tout kaki. Ababou passa sa troupe en revue et, sur son ordre, un embarquement rapide fut exécuté devant lui pour tester le niveau de préparation de ses soldats. Apparemment satisfait, il ordonna aux chefs de rompre les rangs, se dirigea vers la salle d'honneur en compagnie de l'inconnu et demanda aux officiers de le suivre.

Sur le seuil de la superbe et grande salle d'honneur, l'inconnu s'était arrêté de façon à se faire remarquer par tous les officiers qu'il dévisageait au passage avec un large sourire charmeur qui rappelait étrangement celui du lieutenant-colonel.

Lorsque le dernier officier fut entré, le directeur promena sur son auditoire un regard scrutateur et déploya ses talents d'orateur pour cet énigmatique discours (je dois préciser ici que je ne prétends pas rapporter ses propos mot à mot, mais je peux affirmer cependant que certaines de ses phrases sont restées incrustées à jamais dans ma mémoire) :

— Messieurs, je vous ai réunis aujourd'hui pour vous féliciter et vous remercier pour les efforts que vous avez déployés avec moi à l'École. Nous avons toujours travaillé dans un climat d'entente et de respect mutuel. Il est temps que vous me prouviez que vous êtes à la hauteur de la tâche que nous allons exécuter demain. Nous allons en effet partir dès l'aube à Ben Slimane pour effectuer des manœuvres d'une durée de 48 heures. Normalement, cette mission aurait dû être exécutée par une brigade des Forces armées royales, mais je suis intervenu auprès des généraux pour que l'honneur de cette mission revienne à notre École. J'attends donc que vous vous montriez à la hauteur et que vous ne déceviez pas la confiance que je vous porte. Si quelqu'un ne se sent pas capable de remplir cette tâche, ou n'a pas le désir d'être parmi nous, qu'il le dise maintenant et je le dispenserai sans la moindre rancune. Y a-t-il des questions ?

L'aspirant Raïss, connu pour sa curiosité, leva le doigt comme à son accoutumée :

— Mon colonel, pouvez-vous nous dire quelle sera exactement notre mission ?

— Je n'en sais pas plus que vous. C'est une affaire de généraux. D'ailleurs, demain, en cours de route, nous trouverons un État-Major avancé qui nous fournira davantage de détails, répondit calmement Ababou.

Du seuil de la salle d'honneur, le petit homme habillé en kaki écoutait attentivement le discours du colonel et, comme à l'entrée, il resta sur place pour dévisager en souriant chaque officier qui sortait. Certains anciens nous informèrent par la suite qu'il n'était autre que le lieutenant-colonel Mohamed Ababou, le frère aîné de M'hamed.

Au mess, les commentaires des officiers rassemblés ici et là en petits groupes battaient leur plein ; chacun, selon son interprétation et son analyse, essayait de donner un sens à ce discours pour le moins énigmatique.

À l'instar de la société marocaine, l'armée et notre école en particulier étaient divisées en trois tendances : les monarchistes, qui n'auraient pas imaginé une seconde qu'il pût y avoir des êtres assez « vils » pour vouloir attenter à la vie du monarque ; ceux que la politique n'intéressait ni de près ni de loin et qui ignoraient jusqu'au nom de la plupart des ministres de leur gouvernement ; et enfin quelques « politiques » qui nourrissaient une certaine aversion pour la classe dirigeante et se permettaient parfois de proférer entre eux des critiques acerbes contre les hommes du régime. Ce fut évidemment parmi ces derniers et, comme on peut aisément l'imaginer, avec une très grande prudence de langage que furent avancées certaines suggestions.

— Cette manœuvre précipitée à Ben Slimane et avec des munitions réelles n'augure rien de bon ! dit l'un des camarades.

— Bah ! Pourquoi tu te fais tant de soucis ? Un militaire n'a pas à se poser de questions. Il est là pour obéir, un point c'est tout ! rétorqua un autre, décontracté.

— Selon moi, il ne peut probablement s'agir que d'éléments subversifs qui comptent déstabiliser le pays. D'ailleurs le procès des militants de l'UNFP est en cours à Marrakech…, rassura un troisième.

Un lieutenant, un passionné de romans policiers, qui passait pour être l'un des cadres les plus intelligents, s'adressa à son groupe, feignant l'indifférence :

— Ce n'est pas la peine de vous creuser la tête ! Mes chers amis, demain *In châa Allah*, nous allons faire tout bonnement un coup d'État !

— Tu as l'imagination trop fertile, toi ! ironisèrent plusieurs camarades à la fois.

En plein dîner, quelques instants plus tard, à l'une des tables où le bruit des couteaux et des fourchettes l'emportait souvent sur celui des discussions, le médecin de l'École, le lieutenant Fortas, un coopérant français au caractère très réservé, s'adressa à ses voisins d'une voix à peine audible :

— Savez-vous où vous allez demain ?

— Effectuer une manœuvre de 48 heures à Ben Slimane, répondit machinalement un officier entre deux bouchées.

Le médecin, qui avait de nature un visage étrangement pâle et qui souriait très rarement, fit exception cette fois-ci et plissa énigmatiquement les lèvres :

— Non monsieur, demain vous allez effectuer un coup d'État !

— Comment le savez-vous donc ? s'étonna son interlocuteur.

— Dans *Jeune Afrique*, j'ai suivi suffisamment de coups d'État effectués en Afrique noire. Et aujourd'hui tous les indices sont là pour démontrer que j'ai raison.

— Rassurez-vous, mon lieutenant, notre pays est loin de connaître les troubles qui accablent en permanence les pays africains.

Avant d'arriver au mess, Fortas avait déjà évoqué ce sujet avec un autre officier qui l'avait écouté poliment sans jamais lui prêter le moindre intérêt.

En raison de certains imprévus, l'énorme convoi qui devait quitter l'École à deux heures du matin prit presque deux heures de retard. Le capitaine M'hamed Chellat, l'ex-directeur d'instruction d'Ahermoumou, récemment diplômé de l'École d'État-Major, fut appelé par Ababou qui lui confia jusqu'a une distance non précisée le commandement de toute l'École.

Ainsi, dans une aube naissante, les Jeeps de la section spéciale, phares allumés, roulaient doucement en tête avec un ronronnement monotone, suivies par les camions « Saviem », lesquels, bâches fermées, transportaient des cadets qui en profitaient pour se replonger dans un sommeil brutalement interrompu.

Tout annonçait que la chaleur serait plus qu'infernale : cette lune étincelante, ce ciel découvert, ce petit vent chargé d'une haleine chaude et même ces malheureux insectes nocturnes qui venaient s'écraser contre les vitres, hypnotisés par les faisceaux lumineux des véhicules, prélude à un atroce carnage...

Avec une lenteur d'escargot, le convoi traversa sans encombre la ville de Fès à peine éveillée, puis, à sa sortie, au carrefour de Douiyat, il prit la route de droite menant à Kénitra par le col de Zagota. Sous un soleil torride et après de longues heures de route, le convoi arriva à Kénitra, longea sa rive ouest et s'engagea sur la route de Rabat pour s'arrêter finalement à Sidi Bouknadel, village situé à une quinzaine de kilomètres au nord de la capitale.

Le directeur de l'École, vêtu d'une chemisette à fleurs et d'un pantalon gris à pattes d'éléphant, selon la mode en vogue à l'époque, nous attendait en

compagnie de son frère Mohamed et de plusieurs personnes inconnues, légèrement vêtues elles aussi – nous saurons par la suite qu'elles n'étaient autres que le colonel Abdellah El Kadiri, les commandants El Mnouer, Miles, El Maki, El Brigui, et un gradé de la police nommé El Fettouhi. Ces gens formaient donc le fameux État-Major avancé dont Ababou nous avait parlé la veille. Cet étrange État-Major en chemisettes à fleurs allait nous préciser les objectifs d'une mission très importante qui « devait normalement être exécutée par une brigade des FAR... »

En plus de ces officiers, il y avait là le sergent-chef Abdellaziz Ababou, frère du directeur et comptable à l'État-Major général de Rabat, et l'aspirant Ahmed Mzireg, beau-frère du général Medbouh, qui nous étaient également inconnus jusqu'à cet instant.

Le directeur ordonna une pause pour permettre à ses hommes de descendre prendre leur repas froid sous l'ombrage des eucalyptus bordant la route. Après quoi, il appela dans un petit boqueteau tous les chefs de commandos et les officiers de la section spéciale, puis, en présence de « l'État-Major avancé » qui restait légèrement en retrait, il fit former autour de lui un demi-cercle et entama son discours dans un calme imperturbable, comme un chef expliquant à ses hommes le déroulement d'un exercice banal :

— Messieurs, notre mission consiste à encercler des bâtiments, à Skhirat, occupés par des éléments subversifs. Il faut absolument fermer toutes les issues, faire sortir tous les étrangers des rangs pour les faire monter dans les camions. Ne laissez surtout personne s'échapper et, en cas de force majeure, tirez sur les récalcitrants !

Pour mieux décrire la mystérieuse mission, Ababou, à l'aide d'un rameau, dessina sur le sable deux rectangles espacés avec des issues et des sentiers. Il continua paisiblement :

— Voici les deux bâtiments, notre convoi va désormais se diviser en deux. Moi, je prendrai le commandement du premier et j'investirai les lieux par la porte sud qui donne vers Casablanca. Le deuxième convoi, lui, sera commandé par mon frère et rentrera par la porte nord qui donne vers Rabat. Je vous rappelle que d'autres unités des FAR interviendront au même moment dans des lieux différents. Vous êtes des officiers et vous devez comprendre ! Relevez donc les bâches de vos camions et ordonnez à vos hommes d'engager les chargeurs. Quant aux responsables des armes lourdes, qu'ils préparent les bandes ! Messieurs, d'ici jusqu'à Rabat, nous allons nous

déplacer dans une zone d'insécurité, préparez-vous à la guerre ! Vous pouvez disposer !

Abasourdis, les traits tirés et la tête bouillonnante d'interrogations, les officiers se précipitèrent vers leur unité pour transmettre les ordres et reprendre rapidement la route.

Ababou ordonna alors à l'officier de matériel, l'adjudant-chef Abou El Mâakoul, surnommé El Khadir, de distribuer aux officiers supérieurs de « l'État-Major avancé » un treillis chacun, une casquette KF et un pistolet-mitrailleur de marque française (PM MAT 49) avec deux chargeurs.

Lorsque ceux-ci prirent place dans les Jeeps, lui-même enfila rapidement un treillis et s'installa dans sa DS noire au toit blanc pour prendre la tête du convoi. Derrière lui suivait immédiatement le colonel El Kadiri dans sa Mercedes, son frère, le lieutenant-colonel Mohamed, étant monté dans la première Jeep du deuxième convoi.

« Des éléments subversifs... Vous êtes des officiers et vous devez comprendre ! » Ces phrases ambiguës qui autorisaient toutes les suppositions avaient plongé les officiers dans un océan d'incertitude et de doute. Quels éléments subversifs ? Et comprendre quoi ? Une mission militaire, on nous l'avait appris à l'Académie et nous-mêmes l'avions fait apprendre à nos élèves, doit être claire, nette et précise. Celle-ci se présentait comme un jeu de devinette dans lequel nous n'avions pas droit à l'erreur. Le directeur n'avait-il pas précisé que nous devions comprendre ?

Si, à cette époque, l'histoire récente du Maroc avait connu ne serait-ce qu'une esquisse de coup d'État militaire, nul doute que le dernier des idiots parmi nous aurait compris très vite. Il aurait été pleinement responsable du choix qu'il faisait. Mais, jusqu'à cet instant-là où nous nous trouvions à quelques kilomètres du Palais royal de Skhirat – ce que la majorité écrasante d'entre nous ignorait d'ailleurs – l'armée constituait le pilier le plus solide du régime. En outre, Ababou – malgré son côté sombre sur lequel on fermait l'œil complaisamment – était donné dans les hautes sphères comme l'exemple de l'officier compétent, fidèle et loyal. Et puis qu'adviendrait-il de la carrière d'un officier qui, par excès de zèle, informerait l'État-Major d'activités suspectes, qui s'avéreraient par la suite tout à fait légales ? D'ailleurs, un capitaine appartenant à la Sécurité militaire, récemment muté d'Ahermoumou au Deuxième Bureau à Rabat, et qui était venu déménager, n'avait-il pas assisté la veille à ce branle-bas sans jamais penser une seule seconde à en rendre compte ?...

Sous un soleil infernal, le convoi traversa Salé puis le centre de Rabat en empruntant le boulevard Hassan II sous les regards ébahis de curieux attroupés au bord de la route et sous les holà admiratifs d'enfants du peuple qui imitaient le salut militaire, rêvant probablement – comme nous, lorsque nous avions leur âge – de faire une belle carrière dans les casernes du royaume... La force n'éblouit-elle pas toujours, les plus démunis ?

En quittant Rabat par la route côtière, la circulation devint extrêmement dense à cause du week-end. Les embouteillages fréquents nous contraignirent à rouler lentement jusqu'au niveau de l'Oued Nfifakh, à une vingtaine de kilomètres de Rabat, où des motards de la gendarmerie arrêtèrent toutes les voitures pour nous donner la priorité.

La boucherie de Skhirat

Avant de poursuivre le récit, je dois préciser une chose d'une importance capitale : à Skhirat comme à Tazmamart, nul ne peut prétendre avoir tout vu, tout connu, et être en mesure de tout raconter, pour la simple raison que chaque témoin n'a assisté ou participé qu'à une partie des événements. Pour être le plus objectif possible, la vérité m'impose de souligner que ce qui va être relaté ici est un amalgame de ce que j'ai vu personnellement et de ce que j'ai entendu raconter, que ce soit avant, pendant le procès de Kénitra ou à Tazmamart, lorsque, attendant notre fin arriver, nous n'avions plus rien à nous cacher. Je dois encore mentionner que le commando n° 12 que je commandais était entré en retard dans le Palais à cause d'une panne qui dura une bonne dizaine de minutes. Il pourrait donc y avoir des imprécisions dans la succession des faits et, si elles existent, je demande à mes camarades de les corriger pour contribuer à une reconstitution fidèle des faits.

Revenons à ce moment fatidique où les aiguilles de nos montres marquaient 14 heures moins quelques minutes, lorsque les haies verdoyantes et fleuries du Palais de Skhirat, inconnu de la majorité d'entre nous, je le répète, apparurent à nos yeux.

Le premier convoi, commandé par le directeur de l'École, entra comme prévu par la porte sud. Stupéfaits, cloués par la surprise de l'inconcevable, ceux qui la gardaient – quelques éléments de la garde royale et de la gendarmerie, des parachutistes et d'autres personnes habillées en civil – restèrent un moment sans réaction avant de se lancer dans des sommations inutiles. Indifférent, le convoi, tel un torrent impétueux défonçant toutes les barrières, continua sa route à travers un immense tapis de gazon merveilleusement entretenu qui offrait, avec les arbustes des allées taillés

avec soin, les rosiers et les fleurs multicolores, un spectacle paradisiaque. Les golfeurs parsemés ici et là, coiffés pour la plupart de casquettes étincelantes de blancheur, jouaient paisiblement dans cet océan de couleurs, sans paraître donner la moindre importance à ce qui se passait.

Arrivé devant la porte principale du palais, Ababou arrêta le convoi, sauta à terre et ordonna à ses hommes de descendre et de tirer. Aussitôt dit, aussitôt fait. Une pluie torrentielle de balles s'abattit sur le lieu. Les canons des fusils, des mitraillettes, des mitrailleuses et les grenades crachaient le feu et la mort dans tous les sens. Très vite, ce fut un horrible carnage. Certains cadets tiraient dans la foule sans le moindre discernement. À coups de crosse, ils cassaient tout ce qui leur tombait sous la main, animés par une rage incroyable.

Comme on désarmait certains gendarmes, un lieutenant de la gendarmerie surgit, pistolet à la main, et cria à Ababou :

— Mais qu'est-ce que vous faites, mon colonel ? Vous êtes ici dans un palais royal et vous n'avez pas le droit d'y entrer sans permission !

— Écarte-toi de là ! répondit Ababou menaçant.

— Non ! Je ne vous laisserai pas entrer, répliqua le lieutenant, bravant la tempête.

Un coup de pistolet partit. Un autre suivit. Le lieutenant tira le premier et atteignit Ababou au bras droit, où apparut instantanément un filet de sang. Le colonel riposta visant le bas-ventre et le lieutenant tomba raide mort. Comme un ouragan qui s'abattait du ciel, le feu redoubla alors d'intensité...

Au même instant, le deuxième convoi – au sein duquel se trouvait mon camion – commandé par Mohamed Ababou, le frère du directeur, entra par la porte nord. Voyant les sentinelles venir empêcher cette bizarre incursion, il ordonna au chauffeur de la Jeep de ne pas s'arrêter et d'appuyer sur l'accélérateur. L'épaisse et solide chaîne de fer qui constituait la barrière se rompit bruyamment devant des gardes consternés qui restèrent sans réaction. Le frère du directeur, suivi du deuxième convoi, traversa également l'immense terrain de golf – où un bon nombre d'invités continuaient à jouer, inconscients du danger. D'autres, devinant l'imminence de la catastrophe, commençaient à fuir à toutes jambes, essayant de s'éloigner le plus loin possible des lieux. Lorsque le convoi arriva au niveau d'un ensemble de bungalows où, à droite, se profilaient le bleu azur et le jaune doré d'une superbe et interminable plage, un des rares hommes à rester sur place, le colonel Loubaris, commandant de la brigade parachutiste, vint

courageusement braver le danger. Bras écartés, il se plaça au centre de la route comme pour empêcher à lui seul le déferlement de cette marée militaire et, se dirigeant vers le lieutenant-colonel Ababou qui, de sa Jeep, le regardait approcher, mitraillette à la main, il cria à tue-tête :

— Où vas-tu, Ababou ? Te rends-tu compte de ce que tu fais ? Maudis le démon qui t'habite et reviens à toi. Renonce à ces actes qui ne te mèneront nulle part...

— Écarte-toi de mon chemin, Loubaris, si tu tiens à ta peau ! répondit fermement Ababou.

— Non ! Je ne te permettrai jamais de faire ça ! insista le chef des parachutistes, venant résolument à la rencontre de son interlocuteur.

Aussitôt, le crépitement d'une mitraillette se fit entendre... Le lieutenant-colonel Ababou, à l'instar de son frère cadet M'Hamed, visa le bas-ventre. Dans une détente éclair, le sportif colonel Loubaris échappa de justesse au pire, mais il ne put éviter une partie de la rafale qui le blessa grièvement au milieu du bassin.

Ababou sauta alors à terre et ordonna à tous de descendre, de tirer (l'ordre ici était tout à fait vague) et de verrouiller toutes les issues pour ne laisser personne s'échapper. Aussitôt, débuta une violente fusillade, presque simultanément avec celle du premier convoi.

Dans une confusion qui dépasse la catastrophe, tout le monde se mit à tirer dans toutes les directions, croyant fermement qu'il s'agissait d'une manœuvre. Mais une manœuvre tout à fait bizarre, dont la rapidité et le danger, je le souligne bien, n'avaient laissé à personne le moindre répit pour analyser la situation. Si c'était le cas pour la majorité des officiers, que dire des sous-officiers et surtout des élèves qui n'avaient assisté à aucune réunion préalable et dont la majorité d'entre eux, étant donné la longueur du convoi, ignorait les premières anicroches survenues au Palais.

Lorsque l'étau se resserra cruellement sur les invités, ceux-ci, affolés et terrorisés, pareils à des centaines d'oiseaux tombés inopinément dans une immense cage, commencèrent à courir dans toutes les directions dans une panique et un cafouillage dignes de celui que connut Pompéi avant qu'elle fût ensevelie par les laves du Vésuve. Traqueurs et traqués étaient dans l'impossibilité de savoir ce qui arrivait... Le chaos était total autant qu'atroce.

Ayant entendu l'ordre des deux frères Ababou, les élèves, n'attendant apparemment que cela, l'exécutaient à outrance et, tout en se dispersant et en courant dans tous les sens, tiraient parfois en l'air, parfois sur les fuyards qui

tombaient, sur les vitres des voitures qui éclataient, souvent à l'aveuglette sans cibles précises au point d'arriver à s'entre-tuer... L'intensité du feu avait atteint un degré inimaginable comme si chaque élève était appelé à se débarrasser de ses munitions dans un temps record.

— Mais cessez le tir ! Cessez le tir ! ne cessaient de crier les officiers et les sous-officiers à l'intention des élèves devenus incontrôlables, comme enivrés par l'anarchie terrifiante qui avait soudainement sévi. Leurs ordres se perdaient dans la cohue grouillante des bousculades effrénées...

Ne pensant qu'à sauver leur peau, ceux qui avaient encore des jambes parmi les invités de choix, les chauffeurs, les employés et les domestiques, fuyaient plus vite que le vent pour atteindre la plage ou la route. Les autres, consternés, levaient leurs mains plus haut vers le ciel et attendaient venir l'inévitable avec résignation. Ababou, selon certains camarades, pour galvaniser ses hommes ne cessait de crier : « Vive le roi ! Attaquons les traîtres ! »

Déjà, les premiers prisonniers, les yeux hagards, étaient amenés par groupes. D'autres, à coups de crosse, étaient chassés d'une grande tente, qui regorgeait de rafraîchissements divers, et de deux wagons-salons, qui surplombaient le terrain du golf. Ensuite, de tous les côtés, les invités commencèrent à affluer par dizaines, escortés par des élèves inexplicablement en proie à une agressivité extrême.

Lorsque Ababou ordonna d'entrer à l'intérieur du Palais, le spectacle qui s'offrit aux militaires leur fit l'effet d'un stimulant qui les poussa aux limites de la rage. Entre l'étendue illimitée de la verdure du golf et l'infini bleuâtre de l'océan, miroitait sous le chaud soleil doré l'eau claire et limpide d'une grande piscine surmontée par une immense terrasse blanche, rectangulaire, entourée de murs avec des arcades vitrées donnant immédiatement sur la plage. À droite de la piscine se tenait un bâtiment carré et à côté se dressait une superbe tente. Plus loin apparaissaient des bâtiments rectangulaires d'une blancheur éclatante. Sur la grande terrasse cernant la piscine étaient dressés à profusion des buffets immenses où le fumet des méchouis rivalisait avec ceux d'une infinité de mets multicolores que personne parmi les militaires n'aurait pu identifier pour la simple raison qu'ils n'avaient jamais eu l'occasion d'en manger.

Certains élèves déchaînés – qui n'étaient ni drogués ni endoctrinés comme le prétendrait la presse d'alors – n'en faisaient désormais qu'à leur tête et investissaient tous les locaux pour évacuer les invités qui s'y étaient réfugiés.

D’autres, fascinés par l’abondance et la diversité de la restauration, tiraient rageusement sur ces pyramides de vivres qui sautaient et se dispersaient çà et là pour venir parfois se mélanger avec le sang de cuisiniers blessés.

— À nous, ils donnent du *kiki* (sardines de mauvaise qualité) et regarde ce qu’ils mangent, eux ! criait les yeux exorbités un élève à l’intention de son camarade.

Ce luxe indécent tranchait sur l’austérité de la vie quotidienne des élèves et le rapport de forces, pour la première fois de leur vie, leur était favorable. Enivrés par le climat d’anarchie qui régnait, ayant, une fois n’est pas coutume, la possibilité d’exprimer toute la frustration, toutes les haines et les rancœurs accumulées depuis leur enfance, les cadets se déchaînaient contre ces « bourgeois » qui les avaient toujours méprisés et ignorés.

Dans ce brouhaha macabre, un homme, légèrement habillé comme tous les invités, surgit soudain de la foule et vint à la rencontre d’Ababou. Des officiers et sous-officiers présents ont rapporté le dialogue entre les deux hommes :

— Mais qu’est-ce que tu es en train de faire, Ababou ? Arrête immédiatement cette fantasia !... Nous n’avions jamais prévu cela ! protesta le général Medbouh, le visage livide.

— Ça va, ça va, mon général ! J’ai exécuté la première phase de la mission. À vous d’accomplir la seconde, répondit Ababou d’un ton calme et respectueux.

— Je n’ai jamais ordonné un bain de sang ! Que t’est-il arrivé, Ababou ? rétorqua Medbouh furieux.

— Où est-il, mon général ?

— Il est dans un endroit sûr et il veut te parler en tête à tête.

— A-t-il abdiqué ?

— Son abdication est dans ma poche, allons le voir.

— Soit ! J’irai, mais accompagné de mes hommes.

— Jamais ! Tes hommes resteront dehors ! dit le général d’un ton ferme.

Ababou fit semblant d’obtempérer et suivit le général qui semblait dépassé par les événements.

— Fouillez partout et ne laissez personne à l’intérieur ! ordonna le général à l’intention des militaires puis, se tournant vers Ababou, il lui dit :

— Il doit être certainement à l’intérieur !

Une rafale de mitraillette partit. Le général s’écroula au même moment que le docteur Ben Aïch qui passait tout près de lui, conduit par les élèves

avec un groupe de prisonniers. Que s'était-il passé ? Difficile de trancher. Certains camarades affirment avoir vu Ababou d'un clin d'œil donner l'ordre de descendre le général. D'autres, moins sûrs, avancent que le général et l'éminent médecin ont été tués par des balles perdues... Seul fait certain, le lieutenant-colonel jeta un regard sur le général qui gisait sur le sol, haussa les épaules et s'en alla.

Tout près de la grande piscine, une Européenne, dans un groupe de prisonniers, attira l'attention d'un élève qui fut ébloui par l'éclat d'une fine chaînette en or qu'elle portait sur sa taille nue. Il l'arracha brutalement. Un sous-lieutenant indigné par cette scène vint donner un coup de pied à l'élève pour le réprimander. Celui-ci, d'un bond rapide, se retourna et braqua son arme sur son instructeur :

— Si c'était un gradé autre que toi, je te jure, mon lieutenant, que je l'aurais abattu comme un chien ! Ne refais jamais ça, ici nous ne sommes pas à Ahermoumou... Le sous-lieutenant ravala sa colère, reporta l'examen de cette indiscipline notoire pour plus tard et accompagna la dame qui, jouant le tout pour le tout, lui demanda :

— Vous êtes donc un officier, Monsieur ?

— Certainement, Madame.

— Puis-je vous faire confiance ?

— Mais bien sûr, Madame, n'ayez aucune crainte, personne ne vous touchera tant que vous êtes avec moi.

— Pouvez-vous m'amener cet enfant qui pleure là-bas ? Il faut qu'il soit avec moi.

L'officier s'exécuta, prit l'enfant affolé dans ses bras, le porta jusqu'à la porte de sortie et le lui remit.

— Merci, Monsieur, je vous suis reconnaissante.

Un homme de couleur très foncée, habillé en djellabah makhzénienne, qui se trouvait dans le groupe de l'Européenne, voulant s'attirer les faveurs de l'officier pour sauver sa peau, lui chuchota :

— *Sidi !* Nous sommes pour rien, nous, les pauvres esclaves. Si vous cherchez *Smiyit Sidi*, entrez par là, je vous assure qu'il est caché là-bas, je l'ai vu moi-même. Cette femme avec qui vous avez causé est la gouvernante d'un prince, l'enfant aussi est un prince. Qu'attendez-vous pour me relâcher ?

L'officier ne savait pas ce que signifiait *Smiyit Sidi*, mais il avait fini par comprendre. Il évitait cependant de trop comprendre.

À l'extérieur du palais, invités et préposés furent rassemblés comme au

jour de la Résurrection. Quelques étrangers furent placés dans des véhicules. Certains étaient debout alignés en colonnes, d'autres assis les mains derrière la nuque, d'autres encore étalés sur le ventre face à terre. Ministres, chauffeurs, magistrats, cuisiniers, généraux, gendarmes, chefs de partis, petits employés, diplomates, *mokhaznis*, grands industriels, artistes, éminents médecins, domestiques... tous étaient égaux à cet instant devant l'angoisse et la terreur.

Ababou passait et repassait, dévisageant chaque otage et semblant chercher une personne précise. Certaines personnalités du régime faisaient de leur mieux pour échapper à son regard. D'autres imploraient sa pitié ou déclaraient sans pudeur se ranger à ses côtés...

Des camarades ont raconté que, lorsqu'il aperçut le général Gharbaoui, commandant la brigade blindée, Ababou essaya de négocier avec lui. Intransigeant, le général profita d'un moment d'inattention d'Ababou, subtilisa une mitraillette à un élève et voulut abattre le colonel. Celui-ci, en se retournant, devina l'intention du général et ouvrit le feu sur lui et sur l'élève. Ainsi mourut l'un des généraux les plus appréciés.

— Ne vous en faites pas. Nous prendrons soin de vous, dit Ababou à l'intention de certains diplomates étrangers qui protestaient vigoureusement.

Quelques officiers et sous-officiers ont affirmé cependant avoir entendu Ababou dire à quelqu'un de ses proches : « Je vendrai ma peau très cher ! »

Un autre officier supérieur, le lieutenant-colonel Ahmed Khiari, neveu du général Bougrine, sortit des rangs et, voulant saluer Ababou, vint rencontrer son destin. C'était, dit-on, un camarade de promotion avec qui le directeur entretenait de très bonnes relations. Tout en lui faisant l'accolade, il tira sur lui à bout pourtant. Pourquoi ? Mystère !

Sur une 4/4 militaire, quatre généraux et un colonel se tenaient debout, gardés par des élèves. Ils avaient la mine grave et semblaient dans un désarroi total.

— Faites-les descendre ici ! ordonna Ababou.

Le général Hammou avec sa carrure impressionnante descendit le premier, suivi des trois autres généraux, Bougrine, Amharech et Habibi. Un colonel suivait, le visage très pâle.

— Avancez, avancez, mon colonel ! lui dit Ababou d'un air étrangement calme et poli.

Puis, s'adressant à un jeune officier, il lui dit aussi calmement que pour demander une cigarette :

— Tuez-le !

L'officier fut saisi de terreur et la Providence lui dicta de faire semblant d'avoir un incident de tir. Ababou le toisa d'un regard suspect et, à ce moment précis, un élève prit la malheureuse initiative et tira à bout pourtant dans le dos du pauvre colonel Aboulhims, commandant la Gendarmerie royale, qui s'affala sur le sol. Une minute plus tard, un autre élève vint en courant dire à Ababou :

— Mon colonel, il respire encore, il n'est pas mort !

Ababou revint sur ses pas, posa un pied sur la tête du colonel agonisant et s'adressa à un autre élève avec son calme terrifiant :

— Là, là, tirez là !

Inutile de s'étendre davantage sur ces scènes atroces qui ont glacé de terreur le sang de ceux qui portaient les armes. Que dire alors de ceux qui n'en portaient pas et qui étaient à la merci d'un seul mot pour perdre la vie ?

Sans vouloir jeter gratuitement des fleurs à quelques-uns, ou essayer d'attirer les faveurs ou la sympathie, je tiens à dire que, ce jour-là, parmi les officiers, les sous-officiers et les élèves, certains n'ont pas tiré une seule balle et ont, au contraire, joué un rôle très humain, sinon la casse aurait été infiniment plus grande. Ces propos ne cherchent pas une quelconque justification ; il existe encore des gens très crédibles qui, le moment venu, témoigneront pour l'Histoire, comme certains l'ont déjà fait au tribunal.

Lorsque les recherches menées par Ababou s'avérèrent vaines, il demanda à son frère Mohamed de rester sur place pour les poursuivre avec un effectif de deux ou trois commandos, puis il ordonna au reste de l'École d'embarquer et de quitter immédiatement le Palais. Tels des automates, et dans une débandade absolue, nous le suivîmes sans avoir la moindre idée quant à la suite de ses intentions.

De retour à Rabat, après l'échange de quelques coups de feu, l'État-Major général fut investi sans grande résistance de la part de ses occupants. Ensuite, ce fut le tour de la Radio-Télévision marocaine, où le lieutenant Taif, un ancien d'Ahermoumou, originaire du bled d'Ababou, envoyé en catastrophe à la tête d'une unité de la Brigade légère de sécurité défendre la télévision, fut abattu par son ancien chef de corps pour lui avoir interdit l'accès de la grande bâtisse.

La musique militaire se fît alors entendre et Abdessalam Amir, un célèbre compositeur marocain malvoyant qui se trouvait là avec d'autres éminents artistes, tels que l'idole égyptienne Abdelhalim Hafez, fut sommé d'annoncer

le coup d’État. Il fut relayé ensuite par un illustre speaker nommé Mohamed Ben Daddouch qui fut prié d’annoncer que le pouvoir était désormais entre les mains des militaires et que les citoyens devraient faire preuve de patience et de calme. Au même moment, le ministère de l’Intérieur était occupé par deux commandos.

Ababou retourna à l’État-Major, tint une réunion avec quelques officiers supérieurs et avec les généraux escortés par les élèves depuis Skhirat dans une 4/4 militaire. Après quoi, il sortit et fit un discours devant tous les militaires de l’État-Major :

— Me connaissez-vous tous ? dit-il à la foule de militaires attroupée devant lui.

— Oui ! Oui mon colonel, vous êtes le colonel Ababou commandant l’École d’Ahermoumou, crièrent-ils en chœur.

— Écoutez-moi bien ! Ce que nous venons de réaliser est en votre faveur. C’est pour vous, pour vos enfants et pour le Maroc de demain que nous avons fait tout cela. Désormais, il n’y aura plus d’injustice, plus de favoritisme, plus de corruption et plus de clientélisme. Vous aurez tous vos droits puisque nous ne serons plus jamais commandés par ces racistes aux longs cheveux (*Shab Lakjej*) qui ont sucé le sang du peuple. Je vous promets d’éliminer tous les traîtres, je vous promets de n’œuvrer que pour le bien-être de notre chère nation ! Rangez-vous donc avec mes hommes et répétez après moi : Vive le Maroc ! Vive le peuple !

— Vive le Maroc ! Vive le peuple ! Vive Ababou ! crièrent dans l’euphorie les soldats en brandissant leur arme vers le ciel.

Au sein de l’État-Major, l’activité était intense. Plusieurs officiers supérieurs désorientés allaient et venaient, donnaient des ordres à tort et à travers et discutaient, les traits tirés, après l’arrivée du frère d’Ababou. Celui-ci n’avait pas respecté les instructions de son frère en quittant le Palais et était entré avec lui de ce fait dans une sorte de querelle, d’où avaient fusé insultes et reproches. Le plus actif et le plus déterminé était le colonel Chelouati qui, par l’entremise des cadets, avait fait main basse sur la soute à munitions de l’État-Major et ne cessait de répéter à tout le monde depuis qu’il avait vu les troupes de la Brigade légère de sécurité cerner le siège de l’État-Major :

— Ne vous en faites pas ! Nous avons encore un bataillon à notre disposition ! Il va bientôt intervenir !

Le général Hammou, lui, paraissait très soucieux. Il allait et venait, grillant cigarette sur cigarette au point d’en finir rapidement avec un paquet. Il

envoya un militaire lui chercher des *Olympic jaune* avant de quitter les lieux dans la voiture d'un officier comptable.

Si l'on avait sollicité mon modeste témoignage, j'aurais affirmé que cet illustre général, au même titre que les généraux Amharech et Bougrine (je ne connaissais pas le général Habibi à l'époque), n'avaient rien de putschistes : à Skhirat, ils étaient des otages comme les autres, gardés de près par des cadets, baïonnette au canon. Ensuite, ils furent emmenés de force à Rabat, escortés toujours par des cadets armés. À l'État-Major, ils ne manifestèrent à aucun moment le moindre signe d'enthousiasme...

Sincèrement, sans prétendre connaître les tréfonds de cette affaire, je n'ai jamais pu accepter leur exécution à la sauvette.

Ababou était exténué lorsqu'on vint lui annoncer l'arrivée du général Bouhali à la tête d'une unité de la BLS. Il avait beaucoup saigné de sa blessure et en souffrait, surtout après que le médecin-colonel Moulay lui eut extirpé sans anesthésie la balle logée dans son bras. Certains ont affirmé l'avoir entendu dire à ce moment précis : « Ce que je regrette le plus, c'est d'avoir entraîné mon école dans cette sale affaire ! » Il sortit à la rencontre du général suivi de ses soldats. Il était notoire que les deux hommes se vouaient une haine implacable. Le général demanda une mitraillette à un jeune officier d'Ahermoumou qui la lui remit sans hésiter. Lorsque Ababou apparut, il l'apostropha sèchement :

— Dépose ton arme, Ababou, et sors de là !

— Venez avec moi qu'on discute un peu, mon général. Il est sûr que nous pourrons arriver à un compromis !

— Jamais ! Rends-toi, ordure, et ordonne à tes hommes de se rendre !

Dans la même fraction de seconde, les deux hommes, face à face dans un duel fou à la John Wayne, appuyèrent sur la détente. Ils s'écroulèrent en même temps. Le général rendit l'âme immédiatement ; Ababou, aspirant très difficilement ses dernières bouffées d'air, eut l'immense courage de dire dans un sursaut au colosse baroudeur de la guerre d'Indochine, son fidèle adjudant chef Akka qui l'avait toujours suivi comme son ombre :

— Achève-moi, Akka, je t'en prie ! N'hésite pas une minute !

La suite des événements est facile à deviner. La débâcle était totale et chacun de nous essaya de s'enfuir le plus loin possible.

À la tombée de la nuit, dans la rue El Brihi où se dressait la grande bâtisse de la RTM, lorsque les élèves avaient commencé à se rendre par centaines, exhortés par le commandant Ouaya, ancien directeur d'instruction de l'École

d’Ahermoumou qui n’avait été muté à la BLS que l’année précédente, des chars stationnés au sommet de la rue, en voyant venir, mains en l’air, trois colonnes de cadets, allumèrent les phares et ouvrirent un feu intense. En un temps record, ils descendirent cent onze élèves. Le carnage fut horrible, onze morts de plus qu’à Skhirat. Au tribunal militaire, on le passa sous silence.

Premières tortures

Les quinze jours qui suivirent nous donnèrent un avant-goût du calvaire que nous allions vivre pendant plus de dix-huit ans à Tazmamart.

Comme tous mes camarades, je fus d’abord interrogé par la Gendarmerie royale. Puis, la malchance voulut que je sois emmené avec une poignée d’officiers au Deuxième Bureau où nous fûmes interrogés pendant trois jours par les services des renseignements militaires. Nous étions en plein été, la chaleur était suffocante et, bien entendu, nous n’avions pratiquement rien à boire et rien à manger.

Plusieurs officiers nous questionnaient, recoupant les informations qu’ils nous arrachaient souvent par la force alors que nous n’avions rien à cacher. Les entretiens étaient ponctués de coups sur la tête et sur le corps, de décharges électriques sur les tempes et sur les parties génitales, de gifles, de coups de pied, de crachats et d’insultes. Les plus cruels parmi ceux qui m’ont torturé furent sans conteste le commandant Yamani et un capitaine sadique qui, en faisant semblant de me donner à boire, brisa d’un coup violent le verre entre mes dents. Le sang coula abondamment sur toute ma poitrine et cela l’amusa beaucoup.

Quand, après l’interrogatoire, on nous reconduisait au fond d’un couloir, le caporal qui nous surveillait profitait de cette chance unique et venait exprimer sa haine envers les officiers déjà défigurés : il prenait un malin plaisir à nous donner de violents coups de pied dans le dos et les côtes. Un deuxième classe, lui, faisait tout le contraire : chaque fois qu’il trouvait un moment de diversion, il remplissait un verre d’eau et donnait à boire à l’un de nous. Grâce à lui, j’ai eu droit à deux verres pendant les trois jours passés au Deuxième Bureau.

Le lieutenant-colonel Bel Bsir et le commandant El Manouzi, qui étaient avec nous dans ce couloir de la terreur et qui n’avaient absolument rien à voir avec le putsch de Skhirat, furent emmenés pendant la nuit pour être exécutés avec les généraux suspects.

Notre transfert et notre séjour à la BLS furent une véritable horreur. Officiers et sous-officiers, nous étions tous enfermés dans une grande cave

percée de fenêtres au niveau du sol. On nous donnait à manger une fois par jour et, en guise de toilettes, nous avions droit à un demi tonneau de fer placé dans un coin de la cave, mais cependant bien exposé aux regards indiscrets des visiteurs militaires qui se relayaient pour proférer les pires menaces et nous traiter de tous les noms. Un capitaine de la zone nord qui nous avait pris en charge excella dans ce domaine. Sa haine n'avait pas de limites ; on le surnomma : « l'avocat du diable ».

Contrairement à ce triste individu, un autre capitaine manifestait un humanisme incroyable : à la tombée de la nuit, il remplissait les poches de son treillis de morceaux de pain, de sucre, de fromage et de chocolat, et, en cachette, il nous les jetait par les fenêtres. J'aurais aimé connaître son nom pour le citer en guise de remerciement.

C'est dans un triste état que nous avons été remis aux mains de la police qui, à son tour, entendait nous interroger. Inutile de préciser que les meilleurs tortionnaires étaient déjà en place et se frottaient les mains de plaisir à l'idée de nous réduire en bouillie. Les policiers n'avaient jamais porté les militaires dans leur cœur, et cet événement leur fournissait une occasion en or de le prouver avec un zèle tout particulier.

Heureusement pour nous, dès la fin de la deuxième journée se produisit un phénomène curieux. Un de nos camarades, l'aspirant Mohamed Raïss, qui se trouvait dans le bureau du général Oufkir, tout à fait épuisé, osa demander à ce dernier de l'eau pour étancher sa soif de plusieurs jours.

— Comment cela ? On ne te donne pas à boire ?

— Non, mon général, nous n'avons rien eu à boire et à manger depuis trois jours !

Le regard du général est devenu encore plus noir, nous a raconté Raïss. Il a interpellé sèchement le directeur de la police, Dlimi, qui était en compagnie du colonel Lyoussi, commandant du Deuxième Bureau, et du lieutenant-colonel Arzaz, commandant par intérim de la Gendarmerie royale :

— Qu'est-ce que j'entends ? Pouvez-vous m'expliquer pour quelles raisons vous traitez les gens de cette façon ?

Les trois hommes ont baissé la tête. Oufkir a repris :

— Vous allez immédiatement leur chercher à boire et à manger, et j'entends qu'ils soient convenablement traités aussi longtemps qu'ils seront dans ces locaux !

C'est ainsi que la suite de nos interrogatoires par la police se déroula sans tortures et que nous eûmes droit deux fois par jour à des sandwiches au

poulet et au foie de veau, venus du restaurant Jour et Nuit, un établissement du centre de Rabat ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Un Coca-Cola et un petit suisse accompagnaient ces festins, grâce à Oufkir !

Par la suite, nous avons bien sûr cherché à comprendre les motifs qui avaient conduit le tout-puissant ministre de la Défense et chef d'État-Major général des FAR à agir ainsi. Selon certains, préparant lui-même un coup d'État, il désirait nous ménager pour une opportunité ultérieure. D'autres pensaient que le général s'était rendu compte que nous n'avions rien prémédité et que nous nous étions laissé entraîner comme des moutons à Skhirat.

Incarcérés ensuite au pénitencier militaire de Kénitra, où nous avons enduré pendant plusieurs mois un isolement total et une famine effroyable, nous avons été interrogés par deux juges d'instruction militaire, dont un, le colonel Benayada, ne cessa de montrer une image pour le moins étrange de la justice, faite d'insultes et de menaces. « De toute façon, bande de salauds, on se retrouvera au pied du peloton d'exécution », avait-il coutume de dire. Tout cela était probablement destiné à expédier l'instruction pour que le procès pût avoir lieu le plus rapidement possible. Il est vrai que nous étions plus d'un millier, avec les cadets, à devoir être jugés.

Le procès des conjurés de Skhirat

Le procès des fantassins qui avaient vainement essayé de renverser la monarchie à Skhirat eut lieu pendant tout le mois de février 1972. Le tribunal militaire se composait d'Abdenbi Bouachrine, président, du général Abdesslam Negra, des colonels Tijani, El Fassi, Naïmi, Kharraba et de deux ou trois autres officiers de moindre importance et dont les noms m'échappent aujourd'hui.

Abdenbi Bouachrine était l'exact contraire de la sérénité que l'on pouvait attendre de la part d'un président de tribunal : il était incroyablement agressif, faisait montre d'un cynisme brutal et ne cherchait qu'à culpabiliser les accusés, leur innocence éventuelle lui paraissant hors de propos. Il donnait ainsi infiniment plus de temps de parole aux témoins à charge qu'aux témoins à décharge. Les conditions dans lesquelles cet homme s'était retrouvé à la présidence de cette cour demeurent mystérieuses. Il était en effet totalement ignorant des affaires militaires et, pour cette raison, provoqua à plusieurs reprises d'énormes éclats de rire en accordant, par exemple, une importance démesurée aux armes légères et en faisant l'impasse sur les armes lourdes. Les militaires du jury intervenaient souvent et le coupaient presque pour, si

l'on peut dire, rectifier le tir. En réalité, et ce fut très grave pour nous tous, il était totalement incompétent pour comprendre et juger une affaire où la discipline avait joué un rôle primordial et déterminant. Il reprocha ainsi à tous les officiers de ne pas avoir tué Ababou et les autres officiers supérieurs suspects, ce qui, à ses yeux, aurait constitué une preuve irréfutable de fidélité au roi. Lorsque nous tentâmes de lui expliquer le désordre et la confusion qui avaient régné tout au long de cette journée, il fit la sourde oreille, se bornant à répéter avec un air buté que nous aurions dû nous faire tuer afin d'honorer la devise des FAR, « Dieu, la Patrie, le Roi ».

De son côté, le colonel Ben Ayada, qui avait procédé à l'instruction de notre procès avec une inhumanité totale, se retrouvait procureur général ! Les autorités marocaines n'avaient même pas cherché à donner le change et c'est à une véritable parodie de justice que nous eûmes droit.

Fatigués par ce procès qui, bien qu'inique et bâclé, n'en finissait pas en raison du nombre considérable d'accusés, les membres du tribunal prirent l'habitude de piquer de petits sommes sous le regard moqueur des avocats. Les séances qui se prolongeaient souvent jusqu'à l'aube avaient aussi raison de nos forces et nous étions nombreux à somnoler alors que notre destin se jouait avec ces quelques hommes.

Il y eut malgré tout quelques moments très dignes, comme la plaidoirie de Me Belkeziz qui prouva un courage exceptionnel dans ces circonstances. L'avocat commença par évoquer les grands sacrifices du peuple marocain pour accéder à la dignité, à la justice et à la liberté. Parallèlement, il exposa les grandes déceptions, sociales et autres, essuyées par ce même peuple, et affirma que la tentative de coup d'Etat n'était que l'expression de cette amertume et de toutes ces frustrations. Me Belkeziz conclut en disant que les responsables avaient été exécutés et que les présents n'étaient que de simples exécutants qu'il fallait immédiatement relâcher. Soudain, il éclata en sanglots et, levant le visage et les bras vers le ciel, il implora Dieu en des termes très émouvants :

— Trop de sang innocent a coulé inutilement ! ô Dieu, envoie-nous un saint pour sauver ce pays.

Puis il quitta la salle dans un silence de mort.

Un autre avocat, un homme jeune et petit de taille, dont j'ai oublié le nom mais dont je n'oublierai jamais l'intervention, sut aussi retracer avec cœur et intelligence la vie extrêmement dure de certains accusés. Cet avocat, qui défendait l'adjudant Kharkhache, sut mettre en lumière la misère de cet

homme tiré à dix-huit ans de son douar par les recruteurs de l’armée française avant d’être expédié sur les champs de bataille européens puis sur ceux d’Indochine et, enfin, de combattre pour la libération de son pays. L’avocat raconta comment le *barrah*, ce crieur public qu’utilise le caïd pour faire passer ses messages dans les villages les jours de souk, était venu débaucher notre camarade. Il décrivit aussi avec minutie comment les soldats marocains incorporés dans l’armée française étaient accueillis avec des ricanements à leur retour de l’étranger par les gosses des petites villes, qui chantaient dans un sabir franco-arabe :

Allacbe, ‘allacbe gagina
‘Ala souba oualgamila !

(Pourquoi, pourquoi nous sommes-nous engagés ? Pour la soupe et pour la gamelle !)

— Cet homme, poursuivit son défenseur, a offert toute sa vie pour le Maroc. Il est parti avec les Français pour aider les gens de son douar à survivre. Puis il s’est battu pour sa patrie. Aujourd’hui ses cheveux sont blancs, il a près de 60 ans et vous allez le condamner parce qu’il a obéi une fois de plus aux ordres de ses chefs ? Cela n’a aucun sens !

Kharkhache fut condamné à deux ans de prison et échappa à Tazmamart.

Les verdicts furent prononcés en dépit du bon sens. Certains accusés, qui avaient des dossiers accablants, furent condamnés à des peines de prison légères, inférieures à trois années. D’autres, en revanche, contre lesquels aucun témoin à charge n’était venu déposer et qui étaient passés totalement inaperçus pendant tout le procès, se virent infliger des peines allant de cinq à dix ans de prison. Un lieutenant, de la famille Iraki, dont le père était un ami du président, fut condamné à une année de prison et fut aussitôt libéré, tandis que son adjoint, un sousofficier, fut condamné à deux années de prison ! Comme on l’a vu pour le lieutenant Binebine, le fait d’être monarchiste et d’en avoir donné la preuve ne fut d’aucune utilité : dix ans de prison.

Quant aux cadets, qui ne furent jamais au centre du procès et dont les exactions ne furent pratiquement jamais mentionnées, ils furent tous relaxés avant d’être chassés définitivement de l’armée.

Ce simulacre de procès me laissa pantois. Le favoritisme, le régionalisme, l’arbitraire le plus total, à quelques exceptions près, avaient joué une fois de plus. Encore étais-je loin d’imaginer que, pour tous ceux qui avaient « pris » trois années et plus, ces condamnations allaient être synonymes d’horreur absolue.

Le complot des aviateurs

Le 15 août 1972, à la veille de la seconde tentative de coup d'État en un peu plus d'une année, trois hommes se réunissaient chez Assia Lazrak, épouse d'un ministre qui devait être jugé prochainement dans une affaire de détournement de fonds publics et qui se trouvait à la prison Laâlou à Rabat. Il y avait là le célèbre général Mohamed Oufkir, ministre de la Défense nationale et major général des FAR, qu'Assia s'efforçait de circonvenir afin qu'il intervînt en faveur de son mari. Le deuxième homme était le lieutenant-colonel Amekrane, ex-commandant de la base aérienne de Kénitra et inspecteur général adjoint des Forces armées de l'air. C'est lui qui a mis au point avec Oufkir le plan du second coup d'État. Le troisième homme, comme Amekrane, était un Rifain de Chefchaouen, le commandant Kouira, qui avait pris la succession d'Amekrane à la tête de la base de Kénitra. Il était d'ailleurs l'un de ses rares amis intimes. Oufkir et Amekrane avaient convoqué Kouira pour lui apprendre qu'il serait le lendemain le chef des pilotes désignés pour abattre le Boeing royal qui devait rentrer de France. Oufkir n'éprouva guère de difficultés pour mettre Kouira dans le bain et obtenir son adhésion. Il lui révéla quelques-uns des « secrets » du Palais et lui narra dans les détails plusieurs affaires qui suscitèrent sa colère. Homme honnête, intègre et surtout très pieux, Kouira, littéralement chauffé à blanc, accepta pratiquement sans discuter l'offre de ses deux supérieurs. Il promit même de se sacrifier si d'aventure le Boeing royal résistait aux attaques des avions de chasse, se déclarant prêt à précipiter son appareil contre la carlingue de l'avion du roi.

Cependant, à l'insu d'Oufkir qui était convaincu qu'un seul chasseur suffirait à la tâche, Amekrane, pour plus de prudence, conseilla à Kouira de partir avec une escadrille de six avions, dont deux autres, outre le sien, seraient armés. Il lui laissa le choix des pilotes favorables à une telle opération, mais avoua quand même sa préférence pour le lieutenant Abdelkader Ziad qu'il connaissait bien pour avoir avec lui travaillé à Meknès et effectué des stages aux États-Unis.

Quant à l'autre pilote, le lieutenant Hamid Boukhalef, Kouira préféra ne l'informer qu'une fois l'escadrille en plein ciel. Boukhalef, qui était issu d'une famille modeste et dont les idées révolutionnaires étaient connues, était un homme « sûr » doublé d'un excellent tireur. Cependant, tout en acceptant les ordres, il prit très mal la chose :

— Vous auriez dû me prévenir avant le vol afin que je me prépare

psychologiquement, reprocha-t-il amèrement à Kouira.

Le 16 août, l'activité était parfaitement normale sur la base de Kénitra. Chacun travaillait, selon les horaires d'été, de sept à treize heures. Toutefois, alors que tous les hommes s'apprêtaient à quitter le travail, officiers et sous-officiers furent invités, après le déjeuner au mess, à rester sur place afin de préparer une escadrille qui devait escorter l'avion royal.

Le déjeuner terminé et alors que tout le monde, exceptionnellement, avait repris le travail, un Boeing volant à basse altitude et entouré de deux chasseurs fit son apparition avant de survoler les hangars. Les rampants, mécaniciens et autres, furent surpris par l'étrange passage de ce gros avion civil qui semblait dans un état anormal et dont on pouvait se demander s'il n'allait pas se crasher à tout moment. Quant aux deux chasseurs, chacun se demandait s'ils défendaient l'avion ou, au contraire, s'ils l'attaquaient.

Que s'était-il donc passé ? Pendant que tout le monde était au mess, six avions, sous le commandement de Kouira, avaient pris l'air sans avertir personne afin, officiellement, d'escorter le Boeing royal. Trois des appareils étaient armés et leurs pilotes savaient parfaitement à quoi s'en tenir, tandis que les trois autres, pilotés par le lieutenant Dahou, le sergent-chef Ben Boubker et le capitaine Salah Hachad, le meilleur pilote de l'armée de l'air qu'accompagnait le lieutenant Doukkali – dans un biplace –, étaient dépourvus de tout armement. Ces trois derniers pilotes, qui n'étaient au courant de rien, furent priés par Kouira d'éloigner leurs appareils justes avant l'attaque contre le Boeing royal, ce qui n'empêchera pas Hachad de se retrouver à Tazmamart !

L'avion royal fut intercepté dans le ciel de Tétouan, dans l'extrême nord du Maroc, à une cinquantaine de kilomètres à l'est de Tanger. Lorsqu'il fut à portée de tirs des chasseurs, le commandant Kouira ordonna aux pilotes non armés de dégager la zone. Une fois cet ordre exécuté, Kouira déclencha le tir mais, à son grand désappointement, aucune balle ne sortit de ses canons. Ce « fâcheux » contre-temps conduisit Ziad et Boukhalif à passer à l'action. Leurs tirs firent mouche et ils logèrent plusieurs centaines de balles dans la carlingue comme en témoigneront les impacts. Ils mirent également deux des trois réacteurs hors d'usage ; déstabilisé, le Boeing perdit alors beaucoup d'altitude.

Tout surpris de voir l'appareil voler encore, Kouira demanda à ses deux camarades de prendre le large afin qu'il pût entrer de plein fouet dans ce qui restait du Boeing. Il passa à l'action mais, au dernier moment, il effectua une

manœuvre désespérée pour redresser son appareil après que Ziad l'eut convaincu de ne pas jouer les kamikazes en lui affirmant qu'il lui restait quelques balles ! Cependant sa manœuvre échoua en partie et il brisa son cockpit sur le ventre du Boeing, ce qui le contraignit à s'éjecter et à ouvrir son parachute. Il atterrit quelques minutes plus tard dans la région de Souk El Arbaa, entre Larache et Kénitra, avec une épaule cassée, et fut rapidement repéré par les gendarmes de la zone qui le conduisirent en quelques heures auprès du roi.

Malgré les tirs de Ziad et de Boukhalif, le Boeing royal réussit finalement à atterrir en détresse sur l'aéroport de Rabat-Salé vers 14 h 30, heure locale, l'opération ayant duré au total une trentaine de minutes.

Ziad et Boukhalif rejoignirent immédiatement leur base, réarmèrent leurs appareils et revinrent à la charge, bien décidés à en finir. Ils survolèrent ainsi à très basse altitude le cortège royal qui s'apprêtait à quitter l'aéroport et l'arrosèrent de balles dans une tentative désespérée d'éliminer le monarque. Revenus une seconde fois à Kénitra, leur visage défait et leur mine basse surprirent leurs camarades qui leur demandèrent des explications sur cette succession d'allers et retours.

— Si vous voulez savoir ce qui se passe, prenez vos appareils et suivez-nous, répondit Ziad tout en rechargeant ses mitrailleuses.

Six appareils se dirigèrent donc vers le Palais royal qu'ils survolèrent à basse altitude. Ziad ouvrit le feu à l'aveuglette et ordonna à ses camarades d'en faire autant. Enfin convaincu de l'échec de l'opération, il voulait dans une sorte de baroud d'honneur donner un maximum de bruit à l'affaire en provoquant le plus de dégâts possible.

À 19 heures, alors que le soleil commençait à décliner, le général Abdesslam Negra, à la tête d'une unité de blindés, encercla la base de Kénitra avant d'y pénétrer. De son côté, le colonel Loubaris, blessé à Skhirat, donna aux pilotes des chars l'ordre d'écraser les mécanos qui travaillaient sur la piste, totalement ignorants de tout ce qui venait de se passer.

Fort heureusement, un certain colonel Lyoussi intervint au dernier moment pour empêcher un carnage en réussissant péniblement à convaincre un Loubaris assoiffé de vengeance qu'il s'agissait d'innocents.

Bien avant l'arrivée des chars, comme nous l'apprîmes plus tard, Oufkir avait donné l'ordre au colonel Demnati de se rendre à la base et d'exécuter sommairement tous les pilotes qui avaient décollé. Il voulait ainsi éliminer les témoins gênants, mais il ignorait alors que Kouira avait été capturé et se

trouvait déjà entre les mains du roi.

Puis, ce furent des arrestations en masse : tous les officiers aviateurs furent conduits au Deuxième Bureau pour y subir un premier interrogatoire. Ils furent ensuite transférés au bataillon parachutiste pour une deuxième enquête menée cette fois par la gendarmerie. Les sous-officiers, eux, furent conduits par les militaires de la CRM à la caserne du Génie pour y être interrogés. Les uns et les autres furent ensuite incarcérés à la prison militaire de Kénitra dans des conditions d'isolement très strictes jusqu'à la mi-novembre, date à laquelle le désormais incontournable colonel Ben Ayada commença son travail de juge d'instruction militaire.

Le procès des aviateurs

Comme celui des fantassins, le procès des aviateurs se déroula au tribunal militaire de Rabat. La principale différence tenait au nombre des prévenus, cinq fois moins important. Il n'y eut en effet que 220 aviateurs à passer en jugement contre plus de mille fantassins. Toujours aussi incompétent et inhumain, mais sans doute fort apprécié en haut lieu, Abdenbi Bouachrine présidait à nouveau la cour. De son côté, Ben Ayada continuait à cumuler les fonctions et, après avoir instruit le procès des aviateurs, se retrouvait à nouveau procureur général. En revanche, le jury des « comploteurs » de Skhirat, dont le laxisme avait été sévèrement condamné par les cercles dirigeants du pays, avait été complètement remanié. En fait, il est à peu près avéré aujourd'hui que le général Oufkir exerça sur lui de fortes pressions pour que les condamnations fussent les plus légères possible, cela en vue de se gagner les faveurs de soldats qu'il songeait déjà à utiliser pour le coup d'État qu'il projetait. Les jurés du procès des fantassins avaient tout simplement été mis à la retraite d'office par le roi pour avoir fait preuve d'une indulgence coupable. Parmi les nouveaux membres figuraient le général Belarbi, les colonels Dlimi et Skirey. Le président et le jury furent cette fois fortement influencés par des déclarations du roi qui, au cours d'une conférence de presse, avait déclaré qu'il condamnerait d'abord « ceux qui avaient réarmé » puis ceux qui « avaient fait du *refueling*», qu'il qualifia de « *baïonnettes intelligentes* ». En fait, tous ces braves soldats n'avaient strictement rien à voir avec le complot et n'avaient fait qu'exécuter des ordres. Tous furent néanmoins condamnés à trois ans de prison ferme et, par conséquent, aucun d'eux n'échappa à Tazmamart.

Me Reda Guedira, avocat et futur conseiller du roi, plaida pour le lieutenant Boukhalif et fit sensation en déclarant au tribunal :

— Ne vous laissez pas impressionner par les propos du roi. Je le connais mieux que quiconque ici. Ces gens [les mécanos] sont innocents et, si vous les punissez, ce sera une grave faute dans l'histoire de la justice marocaine.

Mais il était bien évident que Guedira n'était venu plaider que pour attirer l'attention sur l'incompétence et le danger que représentent les militaires sur la scène politique quand on leur donne un pouvoir illimité.

— Le coup d'État de Skhirat a été fomenté par le général Medbouh, celui du Boeing par le général Oufkir. Comme vous le constatez, les militaires, quand ils en ont l'occasion, s'expriment toujours par la force, alors que les problèmes de la nation, qui sont l'apanage des hommes politiques, doivent se régler uniquement par le dialogue. Placer un militaire sur la scène politique, c'est comme si vous mettiez dans un match de foot quelqu'un qui n'a jamais touché au ballon.

Le lieutenant-colonel Mohamed Amekrane, le commandant Mohamed Kouira, le capitaine Larbi el Haj, les lieutenants Abdelkader Ziad, Hamid Boukhalif, le sous-lieutenant Lyazid Midaoui, l'adjudant-chef Mehdi Abdellali, l'adjudant Belkacem, les sergents-chefs Kamoune, Bahraoui et Binoi furent condamnés à mort et exécutés le 13 janvier 1973 à l'aube, à la veille de l'*Aïd el Kébir*, ce qui choqua profondément de nombreux Marocains.

Le capitaine Hachad, le lieutenant Touil et le lieutenant Zemmouri furent condamnés à vingt ans ferme, tandis que le capitaine El Ouafï en prenait pour dix ans. Une bonne trentaine d'autres, innocents, furent condamnés de manière totalement arbitraire à trois années de prison. Peut-être leur reprochait-on de ne pas avoir eu un sixième sens, de ne pas avoir compris que certains de leurs camarades ou de leurs chefs complotaient ! Les 180 autres furent acquittés après avoir passé trois mois en instance de jugement.

Tous les aviateurs condamnés furent interdits de site et écroués dans le pavillon des condamnés à mort de la prison civile de Kénitra. Leurs camarades fantassins, condamnés dix mois et demi plus tôt, se trouvaient alors au pavillon de « l'isolement » de la même prison. L'administration pénitentiaire avait apparemment reçu l'ordre strict de ne pas nous mêler les uns aux autres. Nous ne devions nous retrouver et commencer à faire connaissance que sur les bancs des deux avions qui nous emmenèrent à Rachidia (Ksar Essouk) et à Tazmamart.

L'enlèvement

C'est en plein été, à trois heures du matin, que le cauchemar de

Tazmamart a vraiment commencé.

La veille, dans la soirée, nous avions eu l'agréable surprise de voir débarquer dans le pavillon de l'isolement où nous étions détenus nos camarades aviateurs, c'est-à-dire tous ceux qui avaient été condamnés après la tentative de coup d'État contre l'avion du roi en août 1972. Nos camarades s'étaient installés dans les cellules libérées par les fantassins qui avaient été condamnés à deux ans de prison et moins pour leur participation aux événements de Skhirat. Tous, nous nous réjouissions de voir de nouvelles têtes et de nouer d'autres relations. Notre joie fut de courte durée.

Le mardi 7 août, à deux heures du matin, un vacarme incroyable ébranla notre bâtiment. Les portes de nos cellules furent ouvertes brutalement et ordre fut donné de nous habiller rapidement et de ne rien prendre avec nous. Nos bagages suivraient.

Dans la cour extérieure du pénitencier, il y avait un nombre incalculable de gendarmes, de policiers, de gardiens, de petits et de grands chefs dont beaucoup poussaient des cris. Encore à moitié endormis, nous comprenions mal ce qui se passait. Un bruit s'est mis à courir selon lequel nous allions être transférés à Meknès, ce qui a été bien accueilli par tous ceux dont les familles habitaient la partie nord du pays.

Nos geôliers ne disaient mot. Ils nous ont bandé les yeux, ce qui a paru à beaucoup peu compatible avec un déplacement à Meknès. Surtout à cette heure de la nuit. On nous a ensuite poussés sans ménagement dans des camions qui attendaient, moteur allumé, devant la porte centrale de la prison. Puis nous avons démarré. Les camions ont roulé une petite demi-heure.

Nous avons tout de suite compris que nous étions sur l'aéroport militaire de Kénitra, au bord de la mer. En jouant avec nos sourcils et avec le cou, nous pouvions apercevoir deux appareils de transport militaire, des C-l34 qui attendaient à proximité de notre groupe.

Très vite, leurs moteurs ont été lancés. Nous n'entendions presque plus rien, sinon la voix d'un commandant aviateur furieux parce que nous n'étions pas menottés dans le dos. Craignant de notre part une révolte, il pensait plus facile de se rebeller les mains liées devant !

Un vent de panique a commencé à souffler parmi nous alors que nous venions de nous installer sur les banquettes. Un de nos camarades a émis l'idée qu'ils – c'est-à-dire cette nuée de gendarmes et de policiers agressifs – allaient nous jeter dans le vide au-dessus de l'océan, quelques minutes après le décollage. Difficile à quatre heures du matin, quand on est menotté, quand

on a les yeux bandés et qu'on est fatigué, d'écarter une telle éventualité.

Il a fallu attendre une petite demi-heure pour que nous commencions à nous calmer. Deux détenus anciens pilotes nous ont affirmé que nous volions en direction de l'est, probablement vers le Sahara, Meknès n'était déjà plus qu'un lointain souvenir.

Effectivement, il était un peu plus de cinq heures du matin quand nous avons atterri à Ksar el Souk, rebaptisée un peu plus tard Er-Rachidia en hommage au fils cadet du roi, Moulay Rachid.

On nous a descendus des avions et jetés dans d'autres camions, les yeux toujours bandés, avec aussi peu de ménagement que lors de notre embarquement à Kénitra. Comme des bêtes de somme. Un minuscule avant-goût du traitement qu'on nous réservait...

CHAPITRE 3
L'ARRIVÉE À TAZMAMART

Il était près de huit heures du matin quand nous sommes arrivés à Tazmamart. Il faisait jour depuis un bon moment, mais nous n'avions rien vu puisque nous avions dû garder nos bandeaux.

En multipliant les contorsions, nous avons pu deviner deux grands blocs d'une cinquantaine de mètres de longueur, dans le prolongement l'un de l'autre. Les deux bâtiments devaient faire dix mètres de largeur et quatre de hauteur. Un mur d'enceinte de six mètres de haut avec des guérites aux quatre coins semblait rendre impossible toute échappée ou évasion. La cour, mélange de terre battue, de rocaille et de sable, présentait une inclinaison assez forte, et le bloc 1 dominait assez nettement le bloc 2.

Ces détails qui n'ont l'air de rien revêtiront une importance cruciale. En effet, dans leur infini malheur, les détenus du bloc 2, c'est-à-dire ceux qui se trouvaient « en aval », outre les conditions épouvantables communes à tous les bagnards, subiront des étés encore plus torrides, comme au fond d'une cuvette de feu, et des hivers encore plus humides, l'eau de pluie venant stagner sous leur bâtiment. Pour ces raisons et d'autres que nous analyserons en détail ultérieurement, il y aura presque trois fois plus de mort dans le bloc 2 que dans le bloc 1.

Nous fûmes d'abord fouillés minutieusement dans les couloirs des deux blocs où nous avions été répartis au hasard. Puis on nous enleva menottes et bandeaux et on nous poussa sans ménagement chacun dans une cellule. Au passage, nos gardes-chiourmes se saisirent des paires de lunettes qu'avaient précautionneusement rangées nos camarades qui avaient des problèmes de vision. Au lieutenant Moncet, qui était très myope et qui suppliait les soldats de les lui restituer, un sous-officier répondit railleur et rigolard :

— Ne t'en fais pas, mon gars, tu n'en auras plus jamais besoin !

La plupart des détenus du bloc 1 avaient encore dans les oreilles une réflexion déplacée du lieutenant-colonel El-Ouali, qui faisait partie du « comité d'accueil » et qui, après être entré dans une cellule pour l'inspecter, en était ressorti en lançant ironiquement à ses camarades :

— Pas mal ! C'est vivable...

Mais, à deux mètres de lui, un policier arme jusqu'aux dents souffla distinctement à l'un de ses camarades :

— Mon Dieu ! Quelle horrible prison ! On les a sûrement conduits ici pour

les exterminer !

La lourde porte de fer refermée, l'angoisse que nous avons ressentie dans l'obscurité et l'isolement de nos cellules fut immense. Minutes atroces durant lesquelles la plupart d'entre nous furent pris de panique ou envahis par un désespoir incommensurable que rien ne pouvait atténuer. Les uns avaient l'impression d'avoir été précipités au fond d'un gouffre, tandis que les autres trouvaient à leur cachot une étrange ressemblance avec la tristement célèbre « Habs-Kara », une prison construite à Meknès par Moulay Ismail, où ceux qui y entraient n'avaient aucun espoir d'en sortir. D'autres, enfin, et cela revenait au même, crurent que l'on venait de les enterrer vivants. Un silence macabre régnait d'ailleurs dans les deux blocs. Nous étions tous littéralement assommés par ce nouveau coup du sort. Pendant un long moment, nous restâmes prostrés, incapables encore de prendre l'exacte mesure du malheur qui nous frappait, mais intuitivement convaincus que le pire était à venir et sans doute pour très longtemps. Certains furent pris de crises d'asthme et crurent étouffer comme si on les avait jetés au fond d'un trou, l'obscurité ne faisant bien sûr qu'ajouter à leur angoisse.

La cellule

Pendant la journée, un mince rayon de lumière venait du plafond éclairer faiblement une petite partie de nos cellules.

Apparemment, elles étaient toutes de taille identique, faisant approximativement trois mètres de longueur sur deux mètres et demi de largeur. Le plafond était à environ quatre mètres du sol. Sur le mur opposé à la porte de la cellule, c'est-à-dire sur une longueur de 2,5 mètres, avait été coulée une grande dalle de ciment haute et large d'un mètre. C'est sur ce volume dur et froid que nous allions passer plus de 6 550 nuits.

En face du *lit* ou du *matelas* (au choix), se trouvait donc la porte d'entrée de ma cellule (porte d'entrée puisque, en un peu plus de dix-huit ans, j'ai dû sortir une trentaine de fois de ma tanière, ni plus ni moins que mes voisins). Une fois la nourriture distribuée, c'est-à-dire trois fois par jour, les gardiens bloquaient par un cadenas de marque Vachette le loquet dans le mentonnet du chambranle de la porte.

La plupart de nos geôliers passaient leur temps à refermer une petite lucarne, située dans la partie supérieure de la porte, qu'ils supportaient mal de voir ouverte. Pour nous, au contraire, c'était tout un symbole, une minuscule ouverture sur le couloir...

Près du même mur, mais à l'autre extrémité de la porte, l'ingénieux

architecte de ces oubliettes avait prévu un trou d’évacuation pour nos besoins et nos eaux sales. Deux pose-pieds avaient été coulés dans le sol de chaque côté de ce trou, qui s’avéra rapidement beaucoup trop petit avec tous les inconvénients qu’on peut imaginer et sur lesquels il me faudra bien revenir.

Enfin, pour en finir avec ce mur décidément très sophistiqué, dix-sept trous d’aération sur trois rangées respectives de six, cinq et six trous avaient été percés pour nous permettre de respirer. On verra là aussi l’usage que nous en fîmes et les désagréments plus que fâcheux qu’ils entraînèrent.

Le mobilier de la cellule n’était ni spartiate, ni rudimentaire, il était réduit à sa plus simple expression. Une assiette, une carafe et un broc d’eau, d’une contenance de cinq litres, étaient posés à proximité de ce que nous appelions pompeusement, ou par dérision, nos toilettes. Le broc était rempli une fois par jour et cette quantité réduite nous servait pour boire, nous laver et nettoyer nos vêtements. Faut-il préciser que pendant dix-huit années et trente-neuf jours nous n’avons jamais pris une seule douche chaude ?

Au cours de nos trois premières années de bagne, nous avons dû nous contenter de la chemisette, du slip, du pantalon de toile, du veston très léger et des sandalettes avec lesquels nous avions dû quitter précipitamment la prison civile de Kénitra.

Deux couvertures sales qui avaient été jetées sur la dalle de ciment – notre lit – sentaient à notre arrivée le cheval, ce qui nous avait alors quelque peu révulsés. En vérité, quelques mois plus tard, nous aurions beaucoup donné pour retrouver cette saine odeur de ferme, tant nos couvertures étaient devenues des sacs à cafards qui puaient la crasse et sueur.

Pour certains camarades très pieux et très stricts sur le plan de la propreté, cet état de crasse permanent était une humiliation presque insoutenable, une atteinte insupportable à leur dignité d’homme.

Ce manque total de l’hygiène la plus élémentaire devait évidemment entraîner une flopée de maladies de peau qui auraient occupé à plein temps une équipe de dermatologues. Dans un chapitre ultérieur, nous aurons l’occasion de développer cet aspect d’un problème beaucoup plus vaste et angoissant, celui de la santé des bagnards.

Outre le broc, nous disposions également d’un quart et d’une assiette en plastique dans laquelle nos gardiens versaient, trois fois par jour, en temps normal, et deux fois seulement durant le mois de Ramadan, notre nourriture. Nous étions, en effet, comme tous nos compatriotes, astreints au jeûne !

Cependant, les assiettes, de mauvaise qualité, ont été inutilisables au bout

de quelques mois. Pendant plus de trois ans, nous avons été ainsi contraints d’utiliser nos quarts dans lesquels les gardiens jetaient pêle-mêle et sans nous demander notre avis la soupe et le plat dit de résistance. À vrai dire, ces mélanges ne changeaient strictement rien à la qualité de nos repas.

Après trois années, les responsables du bagne, dans un geste de générosité tout à fait incongru, et que nous n’attendions plus, consentirent à nous donne une nouvelle assiette. Beaucoup plus tard, au milieu des années 80, ce fut même l’opulence puisque chacun disposa de deux assiettes et de deux quarts. Il n’y avait malheureusement rien de plus à mettre dedans.

Premier repas

Après un long moment de mutisme et de prostration, nous avons commencé à parler pour fuir la tragique réalité. À voix basse d’abord, de crainte que nos gardiens viennent nous ordonner le silence, puis de plus en plus fort quand nous nous sommes rendus compte que nous étions entre détenus.

Très vite, il y eut un vacarme incroyable, chacun voulant savoir qui était son voisin, qui se trouvait dans le bloc 1 ou dans le bloc 2. Le bruit contribua à nous rassurer un peu et à nous faire oublier momentanément notre angoisse. Nous n’étions plus seuls à devoir assumer une souffrance trop grande pour un individu isolé.

Nous avons vite compris que nous étions tous logés à la même enseigne. Maigre consolation ! Tout s’était passé si rapidement. Douze heures auparavant, les condamnés à trois ans de prison songeaient à leur prochaine libération et les autres espéraient des remises de peine. Or nous nous retrouvions dans un centre de détention épouvantable, inconnu de la plupart des Marocains et qui ressemblait furieusement à une suite de cachots moyenâgeux. En outre, comme toujours au Maroc, le non-dit prévalait et nous aurions été bien en peine d’obtenir quelques explications sur les raisons de notre présence à Tazmamart.

L’unique renseignement que nous étions parvenus à tirer de nos gardiens, en cette première journée de bagne, était le nom de cet endroit maudit. À vrai dire, ce n’était pas la première fois que nous en entendions parler, du moins parmi ceux d’entre nous qui venaient d’Ahermoumou. En effet, à la prison civile de Kénitra, après le procès mais avant la seconde tentative de coup d’État, des gardiens nous avaient parlé d’une rumeur insistante selon laquelle on construisait dans le désert une prison spéciale, mais personne ne savait à qui elle était destinée et nous n’avions évidemment pas pensé à nous.

Notre premier repas à Tazmamart eut lieu vers midi, trois heures environ après notre entrée en cellule. Nous eûmes droit à des haricots blancs accompagnés d’un petit morceau de viande. Il n’y eut bien sûr ni hors d’œuvre, ni dessert, mais la ration nous parut suffisante. Il est vrai que nous n’avions guère d’appétit.

Puisque nous en sommes aux menus, le moment est venu de préciser la composition ou le contenu des trois repas qui nous furent servis quotidiennement pendant plus de dix-huit ans.

La description qui va suivre est à 99 % conforme à la réalité. Nous devons cependant admettre que nous avons un peu moins mal mangé durant les trois premiers mois de notre séjour, c’est-à-dire jusqu’à l’arrestation, au début de notre premier hiver Tazmamart, de l’adjudant-chef Kharbouche, à qui le directeur fit chèrement payer sa gentillesse à notre égard.

Il faut également préciser que deux ou trois fois par an, à l’occasion de grandes fêtes religieuses, l’ordinaire était un peu amélioré. Enfin, il y eut pendent quelques semaines, en janvier 1980, un mieux très sensible mais, comme on le verra, il s’agissait d’une initiative perverse du directeur du bagne destinée à nous faire souffrir encore plus. À cette date, nous avons commencé à recevoir par mois un tout petit bout de viande, ou un os (selon la chance).

Petit déjeuner

— 30 grammes de pain sec (pendant les trois premières années, puis le double par la suite). Après trois mois de séjour à Tazmamart, et après l’arrestation de l’adjudant-chef Kharbouche, le directeur ordonna aux gardiens de partager quatre pains moyens le matin, huit au déjeuner et huit au dîner entre les 58 détenus.

— Une tasse de café sans sucre qui avait le goût l’orge et qui provoquait à tous des brûlures d’estomac.

Déjeuner

— Soit des lentilles très sales et mal préparées : une petite louche équivalant à cinq cuillerées à soupe avec beaucoup de sauce.

— Soit des pois chiches.

— Soit une purée de fèves qu’on appelle *bissara*.

— Un morceau de pain de 100 grammes environ. Bien entendu, nous n’avions pas le choix entre ces trois plats. Quand nous avions des pois chiches, le jeu consistait à les compter. Les malchanceux ne dépassaient pas le nombre de huit, les privilégiés en comptaient jusqu’à vingt-cinq !

Dîner

— Soit une louche de vermicelle tiède.

— Soit une louche de vermicelle en grains appelés *rouiza* ou *m'hamssa*, ou cylindriques appelés jaâbi.

— 100 grammes de pain.

À partir de 1978, on a commencé à nous servir des boules de graisse qui dégageaient une odeur très forte. Nous sûmes par la suite que de la viande congelée était distribuée à nos voisins, les soldats du 11e bataillon, et que la graisse qui enveloppait cette viande nous était généreusement octroyée. Les bricoleurs parmi nous en profitèrent pour fabriquer des bougies fort appréciées par les détenus, même si elles avaient tendance à fumer un peu trop et à attirer l'attention de nos geôliers.

Nous mourions constamment de faim et pourtant nous n'avions aucun appétit pour la nourriture infâme que l'on nous offrait, régulièrement agrémentée de clous, d'agrafes, de coquilles d'œufs, de bouts de ceintures de brodequins ou, bien sûr, de cailloux dans les lentilles, qui achevèrent nos dentitions dans un état déjà déplorable. Nous n'avons jamais connu d'entrée ni de dessert. En dix-huit ans, nous avons eu droit, une cinquantaine de fois, à un fruit, c'est-à-dire une petite orange, une mandarine ou encore une pomme rabougrie.

En 1978, on nous a servi un verre de limonade : un événement historique. De même que les chrétiens parlent d'avant et d'après Jésus-Christ, pour les détenus de Tazmamart il y eut avant et après la limonade !

L'adjudant-chef Kharbouche, un brave homme

Curieusement, les premières semaines à Tazmamart, du moins quand j'y pense avec beaucoup de recul, ont été parmi les moins pénibles. La nourriture, on l'a vu, était acceptable et les gardiens n'avaient pas encore perdu toute humanité.

Un homme, l'adjudant Kharbouche, a beaucoup contribué à adoucir notre détention à ses débuts. Curieusement, c'était un bon copain du directeur El Cadi. Tous deux étaient originaires de la région Sidi Kacem, entre Meknès et Tanger. Ils avaient même servi ensemble dans l'armée française. Les points de comparaison s'arrêtent là. Dès le départ, Kharbouche fut sincèrement peiné par notre situation. Il ne cessait de nous donner des nouvelles rassurantes en se déclarant convaincu que nous ne resterions pas longtemps à Tazmamart. À plusieurs reprises nous l'avons vu essuyer une larme.

C'est sans doute à cause de lui que nous commençâmes a nous bercer

d’illusions. Très vite, le bruit courut qu’une commission présidée par le colonel Dlimi allait arriver incessamment pour établir le règlement interne de la prison.

Nous étions d’autant plus disposés à avaler ce genre de salades que les gardiens se comportaient encore de façon relativement correcte et nous n’étions pas loin d’imaginer que nos cellules allaient s’agrémenter de lampes de chevet, de livres, d’un vrai matelas, bref que nous allions vivre décemment.

En fait, rien de tout cela ne se produisit et les bonnes paroles du brave adjudant-chef n’eurent aucune conséquence heureuse sur notre quotidien. Néanmoins, encouragés par ses dispositions, certains d’entre nous se mirent à le solliciter : ils lui demandèrent de la nourriture, davantage d’eau ou encore de laisser les lucarnes de nos portes ouvertes. Il leur répondait presque toujours positivement. Après qu’il leur eut obligeamment fourni papier et stylo, plusieurs d’entre nous s’enhardirent et lui remirent des messages pour leurs familles. Après avoir réussi à établir le premier contact entre certains détenus et leurs familles, il fut dénoncé par son adjoint, l’adjudant-chef Ben Driss, une des brutes envieuses qui nous gardaient et qui cherchaient à s’attirer les bonnes grâces du directeur. Alertée par ce dernier, la gendarmerie de Rich intercepta, à la fin d’octobre, l’autocar emprunté par Kharbouche, qui rentrait de permission avec de nombreux médicaments et, surtout, des messages pour les prisonniers. Après avoir été maltraité et longuement interrogé, il fût incarcéré pendant six mois à la caserne de Tazmamart avant d’être finalement relâché faute de preuves. Il avait affirmé que les médicaments étaient pour sa famille et, par miracle, les gendarmes n’avaient pas trouvé les lettres qu’il avait habilement dissimulées dans ses bagages.

Son remplacement par les adjudants-chefs Ben Driss et Frih, deux êtres sans pitié, ainsi que l’arrivée de l’hiver marquèrent véritablement le commencement des années les plus noires et les plus impitoyables que nous allions vivre à Tazmamart.

En faisant un exemple avec son ancien camarade l’armes, El Cadi réussit à semer la terreur parmi ses gardiens. Il instaura leur fouille à chaque entrée dans les bâtiments et à chaque sortie, les amenant ainsi à se méfier les uns des autres et, pour éviter d’être accusé de sympathie envers nous, à redoubler de cruauté. Les conséquences furent désastreuses.

CHAPITRE 4
BAGNARDS ET GARDIENS

Les cinquante-huit bagnards

On l'a vu, nous étions à notre arrivée 58 officiers et sous-officiers répartis en deux bâtiments, ou blocs de 29 cellules. À droite de la porte d'entrée se trouvai la cellule numéro 1 au premier bâtiment, numéro 30 au deuxième, à gauche la cellule numéro 29 au premier, 58 au deuxième. Juste en face, le numéro 15 : une position stratégique, une source d'information inégalable, voire inépuisable.

Faiblement éclairé par quelques ampoules, le couloir central, qui séparait les deux rangées de cellules, faisait environ deux mètres de large.

Bâtiment 1

— Cellule 1 : Sergent Benaïssa Rachdi, condamné à 3 ans (décédé le 29 juin 1983).

— Cellule 2 : Lieutenant Mohamed Lghalou, 20 ans (décédé le 3 janvier 1989).

— Cellule 3 : Capitaine Abdellatif Belkébir, condamné à 4 ans.

— Cellule 4 : Lieutenant Abdellali Moudine Sefrioui, condamné à 4 ans.

— Cellule 5 : Sergent Abdellah Aaguaou, condamné à 3 ans.

— Cellule 6 : Lieutenant Tigani Benradouane, 5 ans (décédé le 26 août 1984).

— Cellule 7 : Sergent Mohamed Sajii, 3 ans (décédé le 23 octobre 1977).

— Cellule 8 : Mohamed Afyaoui, condamné à 3 ans.

— Cellule 9 : Sous-lieutenant Abdelkrim Saoudi, condamné à 4 ans.

— Cellule 10 : Sous-lieutenant Ahmed Marzouki (Marzak), 5 ans.

— Cellule 11 : Sous-lieutenant Driss Cheberreq, 3 ans.

— Cellule 12 : Lieutenant Mohamed Al Zemmouri, 20 ans.

— Cellule 13 : Sergent Ahmed Bouhida, 3 ans.

— Cellule 14 : Aspirant Mohamed Raiss, perpétuité.

— Cellule 15 : Lieutenant M'BarekTouil, 20 ans.

— Cellule 16 : Lieutenant Mohamed Moncet, 12 ans.

— Cellule 17 : Capitaine Ahmed El Ouafi, 10 ans.

— Cellule 18 : Adjudant-chef Moufaddal Magouti, 20 ans.

— Cellule 19 : Sous-lieutenant Abderrahmane Sedki, 3 ans.

— Cellule 20 : Sergent Lahcen Ousséad, 3 ans.

— Cellule 21 : Sergent Larbi Aziane, 3 ans (décédé le 2 janvier 1980).

Cette cellule sera occupée par le sergent-chef Driss Dghoughi venu du deuxième bâtiment en 1981).

— Cellule 22 : Sergent Akka Majdoub, 3 ans.

— Cellule 23 : Adjudant-chef Jilali Dik, 5 ans. (décédé le 15 septembre 1980).

— Cellule 24 : Sergent Mohamed Bouamalat, 3 ans.

— Cellule 25 : Sous-lieutenant Mohamed Moujahid, 4 ans.

— Cellule 26 : Sergent Mimoune Al-Fagouri, 3 ans (suicidé le 1er juin 1990).

— Cellule 27 : Capitaine Mohamed Ghalloul, 5 ans.

— Cellule 28 : Sergent Moha Betty, 3 ans (décédé en mars 1984).

— Cellule 29 : Capitaine Salah Hachad, 20 ans.

Bâtiment 2

— Cellule... : Lieutenant Mohamed Chemsi, 3 ans (première victime à Tazmamart, décédé le 22 février 1974).

— Cellule 30 : Adjudant Amarouch Kouiyer 10 ans (décédé le 12 février 1978).

— Cellule 44 : Adjudant-chef Mohamed Abou Mâakoul, 5 ans (décédé le 21 avril 1978).

— Cellule 45 : Sous-lieutenant Mahjoub Lyakidi, 20 ans (décédé le 12 février 1978, le même jour que l'adjudant Amarouch).

— Cellule 46 : Sergent Abdelkrim Chaoui, 3 ans. Il sera transféré au bâtiment 1 en 1981 après l'arrivée des frères Bourequat.

— Cellule 47 : Sergent Ahmed Rijali, 3 ans. Il sera transféré au bâtiment 1 en 1981.

— Cellule 48 : Sergent Mohamed Kinate, 3 ans (décédé le 1er décembre 1974).

— Cellule 49 : Sergent Abdellah Fraoui, 3 ans (transféré au bâtiment 1 en 1981, il retournera au bâtiment 2 en 1983 où il mourra la même année).

— Cellule 50 : Sous-lieutenant Abdellaziz Daoudi, 10 ans.

— Cellule 51 : Sergent Thami Abounsi, 3 ans (décédé le 13 janvier 1977).

— Cellule 52 : Sergent Skiba Bouchaïb, 3 ans.

— Cellule 53 : Sergent-chef Mohamed Abdessadki (Manolo), 5 ans (décédé en 1983).

— Cellule 54 : Adjudant-chef Lamine Rachid, 3 ans (décédé en 1984).

— Cellule 55 : Sous-lieutenant Moha Bouttou, 3 ans (décédé le 1er mars 1978).

— Cellule 56 : Sous-lieutenant Mohamed El Kouri, 12 ans (décédé le 6 février 1977).

— Cellule 57 : Sergent Driss Bahbah, 3 ans (décédé le 20 janvier 1976).

— Cellule 58 : Boujemaâ Azendour, 5 ans (décédé en 1986).

— Cellule... : Sous-lieutenant Abdellaziz Binebine.

— Cellule... : Lieutenant Abdesslam Haifî, 20 ans (décédé en octobre 1989).

— Cellule... : Sergent-chef Abdellaziz Ababou, 5 ans (décédé le 1er septembre 1978).

— Cellule... : Sergent Abdesslam Rabhi, 3 ans (décédé à la cellule 1 du bâtiment 1 le 17 mai 1981 après avoir été transféré du bâtiment 2 en mars 1981).

— Cellule... : Adjudant Mohamed El Aydi, 3 ans (décédé le 20 février 1978).

— Cellule... : Sergent Rabah El Bettioui, 3 ans (décédé le 24 avril 1977).

— Cellule... : Sergent Kacem Kasraoui, 3 ans (décédé le 19 décembre 1979).

— Cellule... : Sergent Allal Mouhaj, 3 ans (décédé le 9 décembre 1977).

— Cellule... : Sergent Allal Al Hadane, 3 ans (décédé dès les premières années).

— Cellule... : Sergent-chef Driss Dghoughi, 3 ans.

— Cellule... : Sergent-chef Ghani Achour, perpétuité.

— Cellule... : Capitaine-Abdelhamid Ben Doro, 10 ans (dernière victime à Tazmamart, décédé le 5 mars 1991).

Les décès nombreux, l’arrivée des frères Bouriquat, les débordements des trous des toilettes bouchées, l’arrivée des Noirs africains ont nécessité les déplacements fréquents des détenus, rendant difficile, voire impossible, la numérotation des cellules du bâtiment 2.

Il me paraît indispensable de préciser aussi que sept détenus sur vingt-neuf sont décédés dans le bâtiment 1 et vingt-trois sur vingt-neuf dans le bâtiment 2. Ces chiffres ne sont pas le fait du hasard. Le bloc 1 comptait quinze officiers, dont quatre capitaines, contre seulement neuf, dont un capitaine, dans le bloc 2.

Je crois que la hiérarchie des grades a joué un rôle très important au départ ; elle a permis, en effet, aux détenus du bâtiment 1 de s’organiser plus vite et beaucoup mieux que leurs camarades de l’autre bloc.

L’encadrement : le directeur et les gardiens

Ce premier tour d'horizon serait incomplet si l'on omettait de citer la quinzaine d'hommes avec

lesquels nous avons vécu pendant presque tout notre séjour.

Curieusement, du moins à première vue, ni le directeur de la prison ni les gardiens n'ont changé tout au long de notre calvaire, sauf décès ou exception jamais expliquée. On aurait pu croire, en effet, que ces hommes affectés à des tâches somme toute rebutantes, dans une région de surcroît inhospitalière, n'auraient d'autre envie que de quitter Tazmamart le plus vite possible. Or, il n'en fut rien. Pour ! deux raisons essentielles. L'administration, bonne fille, avait su trouver les arguments financiers en doublant la solde de nos gardiens-militaires et en leur accordant divers avantages : logement gratuit, primes diverses. Mais, surtout, les bureaucrates-tortionnaires avaient très bien compris qu'en multipliant le nombre des gardiens, en instituant par exemple un roulement ou une rotation, ils multipliaient d'autant les risques de fuites.

Certes, des centaines de soldats du 11e bataillon, nos voisins immédiats, et les populations des environs n'ignoraient pas l'existence du bagne, mais aucun d'entre eux n'avait une idée exacte du martyre que nous endurions. Seuls, en réalité, nos gardiens, qui savaient parfaitement à quoi s'en tenir s'ils se montraient trop bavards, connaissaient précisément nos conditions de vie.

Paradoxalement, ce fut grâce à cette sorte d'intimité qui se développa entre détenus et gardiens que nous pûmes, peu à peu, les corrompre, les soudoyer et même, parfois, les émouvoir. Intéressés ou non, brutes épaisses pour la plupart, c'est à eux, en dépit de tout et à des degrés divers, que vingt-huit détenus sur cinquante-huit au départ doivent d'être sortis de cet enfer.

On verra plus tard les ruses et astuces infinies auxquelles nous recourûmes pour tromper la vigilance, acheter le silence ou gagner la confiance de ces sous-officiers illettrés et bornés, à deux ou trois exceptions près.

Cependant, un seul d'entre eux ne manifesta jamais le moindre sentiment d'humanité à notre égard, mais poussa la cruauté et la perversité jusqu'a inventer de sombres machinations destinées à nous faire souffrir davantage. Il s'agit du directeur, Mohamed El Cadi.

Le lieutenant-colonel El Cadi

Né au début des années 20 dans la région de Sidi-Kacem, à une quarantaine de kilomètres au nord de Meknès sur la route de Tanger, Mohamed El Cadi doit sa belle promotion à la tête du bagne de Tazmamart au plus célèbre des citoyens de Sidi Kacem, le général Ahmed Dlimi, longtemps adjoint du général Oufkir et mouillé jusqu'au cou, comme son

chef, dans l'assassinat de Mehdi Ben Barka. C'est Dlimi, en effet, devenu l'homme fort du régime, qui le tira de la retraite minable dans laquelle il végétait pour en faire le patron tout-puissant de Tazmamart.

Grand de taille, sec, relativement bien conservé, le crâne légèrement dégarni, Mohamed El Cadi cachait deux petits yeux méchants derrière des lunettes classiques.

Sachant tout juste compter, il avait servi de nombreuses années sous le drapeau français. D'après plusieurs gardiens, il fut même prisonnier en Allemagne, Incorporé dans l'armée marocaine au moment de l'Indépendance avec le grade de sous-lieutenant les Forces armées royales manquant cruellement de cadres il fut mis à la retraite, après une carrière sans relief, en 1971 avec le grade de capitaine. En 1973, Dlimi, qui avait dû estimer que son dossier présentait toutes les garanties -on imagine lesquelles : servilité, tendances à la cruauté et au sadisme -le nomma directeur de la prison de Tazmamart. Il reçut, bien entendu, des instructions très strictes : nous étions programmés pour mourir, mais à tout petit feu. En un mot, il avait carte blanche pour faire de nos vies ce qu'il voulait.

Lors de l'une de ses très rares apparitions dans le bâtiment 1, alors que nous venions de taper bruyamment et longtemps sur les portes de nos cellules pour exiger que des soins soient donnés à l'un de nos camarades, il nous dit :

— Tapez, tapez, on verra bien qui de nous sera écrasé !

Les premières années, il était très présent, en train de se bâtir une véritable petite fortune sur notre dos. Il détournait tout ce qu'il pouvait, réduisant notre ration de pain au petit déjeuner à une vingtaine de grammes et se mettant dans les poches la différence. Pendant plus de trois ans, nous dûmes conserver nos vêtements d'été avec lesquels nous étions arrivés et qui, bien évidemment, s'étaient transformés en d'immondes guenilles. Nos couvertures ne valaient guère mieux. L'argent affecté à notre entretien était détourné à son profit exclusif. Au bout de quelques années, il put ainsi se faire construire une villa confortable à Meknès, qu'il habita jusqu'à la fin de sa vie, et acheter une ferme et des terres. Il avait également une belle voiture et, au début des années 80, il avait amassé suffisamment pour offrir un véhicule neuf à l'un des siens. Il se montrait aussi gratuitement cruel. Ainsi, pendant les sept premières années, notre nourriture étant fournie par le 11e bataillon, nous étions en théorie nourris comme ses soldats, mais El Cadi donna l'ordre à ses sbires de supprimer systématiquement les bouts de viande qu'on nous distribuait.

J’eus personnellement l’occasion de subir sa cruauté en 1974. Un abcès dentaire me faisait alors souffrir le martyre. N’en pouvant plus, je réclamai très fort une tenaille pour arracher la dent et atténuer ainsi la douleur. Face au silence des gardiens, tous les détenus de mon bloc se mirent à taper sur leurs portes ou sur leurs écuelles en exigeant bruyamment une aide médicale. Leur initiative se retourna contre nous tous : non seulement je n’obtins pas satisfaction, mais nous fûmes tous privés de nourriture et d’eau pendant quatre jours. El Cadi nous fit prévenir qu’en cas de récidive et quelles que soient les raisons invoquées hormis un décès tous les détenus paieraient chèrement pour les frasques d’un seul !

Cet assassin professionnel restait de marbre chaque fois que l’état de santé d’un de nos camarades empirait. Il avait manifestement reçu des ordres au plus haut niveau pour nous laisser mourir dans l’indifférence générale et cela n’affectait en rien son comportement. Ce monstre était dénué de toute sensibilité.

Disposant de deux épouses, qu’il avait laissées à Meknès, El Cadi s’était arrangé pour organiser ses nombreux moments de loisirs à Tazmamart. Dénué de toute pudeur, il recourait aux services d’un gardien-rabatteur, le sergent-chef Abdesslam, surnommé El Ouezza, pour attirer des prostituées de la région dans son appartement.

Sa méchanceté naturelle, son cynisme total, son insensibilité lui valaient notre mépris mais aussi celui de tous les gardiens qui se taisaient, craignant sa férocité et la perte de leurs acquis.

Ses « brillants » états de service valurent à El Cadi d’être promu lieutenant-colonel et d’être décoré en 1989.

Les gardiens-chefs

L’adjudant-chef Ahmed Chahboune

Chahboune, que les gardiens appelaient toujours entre eux Ben Driss, était sans aucun doute un des pires tortionnaires de Tazmamart et ce n’est pas par hasard si cet homme décédé à 65 ans en 1989 d’un cancer du foie, deux ans avant notre libération, a occupé pendant 16 ans les fonctions d’adjoint du directeur.

Il était né dans la tribu des Hyayna, une tribu arabe des environs de Fès. Petit de taille, il avait les cheveux très noirs, lisses et brillants. Son visage était carré, avec des pommettes légèrement proéminentes ; sans cette peau très brune virant vers le bleu-noir, on l’aurait facilement confondu avec un asiatique.

Il était fourbe, hypocrite, complexé et sadique. Nous l'avions surnommé Silk, « fil de fer », en arabe, parce qu'il prenait un malin plaisir à fermer de l'extérieur les lucarnes de nos portes avec du fil de fer, ce qui, évidemment, nous empêchait de les ouvrir et nous privait d'une petite ouverture sur le couloir sans lequel nous n'aurions pu survivre. Une anecdote, que nous avons tous gardée en mémoire, montre bien la haine que nous ressentions à son égard. À la fin des années 70, il est entré tout seul dans le bâtiment 1 et a commencé à ouvrir les cellules les unes après les autres. Quand il arriva à la cellule de Mimoune, numéro 26, ce dernier, qui avait longtemps perdu la raison, rassemblant son peu de forces, lui sauta dessus, lui prit les parties génitales et les serra de toutes ses forces. Ben Driss hurlait comme un veau qu'on conduit à l'abattoir. Ce fut un spectacle absolument splendide pour les détenus, même si ce pauvre Mimoune se fit démolir par la suite.

Cette agression physique d'un gardien par un détenu restera un événement exceptionnel à Tazmamart, non pas que des envies de vengeance ne nous eussent jamais traversé l'esprit, mais notre état de fai¬blesse était tel qu'il nous interdisait de passer à l'acte !

L'adjudant-chef H'mida Frih

Âgé en 1991, d'une bonne soixantaine d'années, H'mida Frih, que nous surnommions Fox-trot la lettre F dans les transmissions militaires est désignée par Fox-trot, était l'autre adjoint d'El Cadi. Illettré, comme ce dernier et comme Ben Driss, il était originaire de la tribu El Braness située dans la région de Taza, au pied du Rif, entre Fès et Oujda. Il avait longtemps servi dans l'école de sous-officiers d'Ahermoumou, puis dans l'annexe de celle-ci à Sefrou jusqu'a la tentative de coup d'État à laquelle, par chance pour lui, il ne fut pas partie prenante. Ce qui signifie qu'il connaissait presque tous les cadres des deux écoles et, en particulier, les officiers et sous-officiers fantassins emprisonnés à Tazmamart. Ce fait n'eut aucune espèce d'influence sur son comportement. Ce grand garçon costaud, joufflu, légèrement bedonnant, aux pommettes toujours roses, passa quinze ans à Tazmamart, jusqu'à sa mise à la retraite en 1988, à exécuter bêtement et intégralement les ordres. Incapable de prendre la moindre initiative, ce crétin resta le seul gardien que nous ne réussîmes jamais à corrompre. Affligé d'un autre vice, la gourmandise, qui à nos yeux prenait des proportions gigantesques, il avait la déplorable habitude de boire fréquemment et sans la moindre gêne la soupe des détenus ou de goûter à leurs portions déjà bien congrues... Cet individu borné et inaccessible par bêtise à tout sentiment de pitié fut, selon certains

camarades du bâtiment 2, le responsable direct de la mort d'un de nos amis, l'adjudant Mohamed El Aydi. Il refusa, en effet, de l'évacuer de sa cellule polluée, à cause de toilettes bouchées, vers une cellule vide. Juste avant de mourir, Mohamed El Aydi criait à ses camarades :

-Dites bien à ma famille que mon assassin s'appelle H'mida Frih.

Ce tortionnaire réside à Meknès et n'a pas été gêné de saluer un camarade, à la sortie de la prière du vendredi, et de lui dire :

-Vous avez beaucoup souffert, je suis heureux que vous soyez sorti.

Les gardiens

Le sergent-chef Bâ Ghazi

Surnommé Le Sergento, il fut sans doute avec les trois individus cités plus haut parmi les plus impitoyables des gardiens.

Né, semble-t-il, en 1935 dans les environs de Midelt, ce Berbère, petit et gras, était d'une laideur terrifiante. Une longue balafre, qui lui entaillait de travers le visage, et son nez de rapace, nous faisaient frissonner d'horreur. Présent du premier au dernier jour, il n'a pas cessé d'être inhumain. Arrogant et cynique, il prenait énormément de plaisir à se moquer des détenus. Ainsi, quand l'un d'entre eux, qui venait d'être piqué par un scorpion, lui demanda de l'aide, Bâ Ghazi, dont le rire strident nous déchirait les oreilles, répondit :

- Si tu ne lui avais pas fait de mal, il ne t'aurait jamais mordu.

Illettré lui aussi.

Le sergent Moulay Saïd

Au début, nous l'appelions au choix Marmouchi, parce qu'il était originaire de la tribu des Marmoucha, ou Mike Sierra, parce que ses initiales M.S. donnaient en morse militaire : Mike et Sierra. Individu immonde, sans foi ni loi, conçu pour haïr et torturer, âgé d'une quarantaine d'années à notre entrée au bagne, il n'a laissé que de mauvais souvenirs. L'un des pires survint au début de l'année 1983 quand il insulta violemment et gratuitement notre camarade Rachdi Benaïssa. Ce dernier ayant rendu l'insulte, Moulay Saïd s'empara d'un manche à balai et, entraînant l'adjudant Moulay Ali, entra dans la cellule de Benaïssa. Les deux gardiens le tabassèrent avec une sauvagerie incroyable, le laissant presque mort. Benaïssa, qui ne se remit jamais de cette pluie de coups, décéda quelques mois plus tard.

L'adjudant Moulay Ali, qui n'admettait pas qu'un détenu du deuxième bâtiment rendit l'insulte à son collègue, avait dit à ce dernier :

- Tue-le ! Qu'est-ce que tu attends ? Si tu le tues, je serai ton témoin pour affirmer qu'il est mort de la même manière que ses camarades.

Le sergent-chef Abdesslam

Surnommé el-Ouezza (L'Oie, à cause de sa voix qui rappelait son cri), le sergent-chef Abdesslam, âgé de 55 ans à la fermeture de Tazmamart, avait ce qu'il est convenu d'appeler, une gueule. Une gueule de crapule ou de truand, certes, qui n'était pas sans évoquer un bouledogue, mais une gueule qui plaisait aux femmes.

Le directeur s'en était vite rendu compte et Abdesslam joua pendant de très longues années le rabatteur ou le maquereau pour El Cadi.

Son égoïsme n'en était pas moins incommensurable. Pourtant, à notre arrivée, il avait manifesté quelques signes de sympathie, nous distribuant même des cigarettes. Mais après l'arrestation de Kharbouche, son cœur devint un véritable béton armé.

Le sergent-chef Mohamed Boukebch

Homme de corvée au début, chargé principalement de distribuer la nourriture aux détenus, il fut titularisé après la fouille de 1982.

Il démarra très jeune à Tazmamart puisqu'il avait moins de cinquante ans lors de notre libération.

Surnommé Le Bélier, il était originaire de la région de Taza, à 100 kilomètres à l'est de Fès, sur la route d'Oujda. De taille moyenne, brun aux yeux perçants, il était autoritaire et extrêmement cruel :

« Si je reçois l'ordre de tuer mon père, aimait-il nous répéter, je le ferai sans la moindre hésitation. »

Il a fait souffrir énormément de détenus jusqu'au jour où nous réussîmes à le soudoyer. Il assura alors plusieurs contacts avec l'extérieur qui furent décisifs pour nous.

Le sergent-chef Ali

Ce sergent-chef sahraoui prouva de manière exemplaire qu'il n'était pas nécessaire d'être un vieil habitué du bagne pour se comporter en salaud et laisser un souvenir haïssable. Arrivé en 1987, âgé de 22 ou 23 ans, cet homme de taille moyenne, à la peau mate, très athlétique, aux biceps impressionnants, le nez écrasé comme un vieux boxeur, trouva très vite ses marques. Bien qu'il fût l'un des rares gardiens à savoir lire et écrire on pouvait même parler d'intellectuel puisqu'il était allé jusqu'a la cinquième année du secondaire, incapable de faire le bien, il fit preuve d'une cruauté inouïe. Il adorait exhiber ses muscles devant nos corps décharnés. Un jour que l'un d'entre nous, exténué et malade, ne parvenait pratiquement plus à bouger, il s'approcha de lui et se mit à l'égueuler en serrant les mâchoires de

fureur :

- Dépose ton plat devant le seuil de ta porte et même s'il ne te reste qu'une seule « patte » rampe et vite.

Le sergent Majdouli

Encore appelé Tazi ou Chouibini (Le Vieux), Majdouli était de taille moyenne, le visage carré, plein de rides, le tout surmonté d'une crinière blanche.

En 1980, quand le directeur obtint son autonomie totale et que le 11e bataillon cessa de nous alimenter, il fut désigné cuisinier. Il volait énormément de nourriture, ce qui contribua largement à notre épuisement. Curieusement, cet individu amoral se montrait toujours courtois avec les prisonniers, insultant même les autres gardiens devant nous pour prouver sa compassion à notre égard. Le comble, c'est qu'en distribuant son infecte bissara (bouillon de fèves), il ne cessait de vociférer :

-Est-ce qu'on peut appeler ça de la nourriture pour des êtres humains ? Voleurs ! Il n'y a que des voleurs et Dieu vous châtiera tous !

Soudoyé lui aussi, il établit un certain nombre de contacts avec l'extérieur, en particulier pour le capitaine Belkébir.

L'adjudant Moulay Ali Ben Ahmed

Mort à 58 ans, en 1989, l'adjudant Moulay Ali sentant peut-être sa retraite venir se révéla aussi gentil à la fin de sa vie qu'il avait été cruel pendant les douze premières années de notre détention.

En réalité, ce Sahraoui de la tribu des Hribet, petit, très brun, chauve, le visage sec, était extrêmement influençable et son quotient intellectuel frisait la débilité. Il resta ainsi pendant très longtemps un fidèle exécutant aux côtés des gardiens les plus cruels qui le fascinaient et l'utilisaient pour leurs basses-œuvres.

Il changea radicalement durant sa dernière année avec nous, passant ainsi d'un camp à l'autre. Il discutait longuement avec nous, nous donnait de l'eau généreusement et nous assurait les contacts

Inter-cellules.

Avant de s'en aller, il passa de cellule en cellule pour demander pardon aux détenus. Lorsqu'il entra dans la cellule 2 pour faire ses adieux à Lghalou, paralysé, il alluma une bougie, embrassa longuement le mort-vivant et sortit en larmes. Quelques mois plus tard, il quittait curieusement la vie.

L'adjudant Hammou

Originaire de Khemisset, où il coule une retraite paisible à soixante ans

passés, Hammou était grand, chauve, avec la peau très claire et un regard un peu glauque. Ses propos étaient lourds et brutaux. Insensible et mauvais, nous le surnommions H'mar al Aoudate, le gros âne qui s'accouple avec les juments, ce qui montre la délicatesse du personnage.

Le souvenir le plus plaisant que nous avons gardé de lui date de 1975. Hammou s'était alors mis en grande tenue pour une permission. Il vint, avant de partir, donner un coup de main aux autres gardiens ; en remplissant le broc d'eau de Zemmouri, il s'éclaboussa d'excréments de notre camarade qui, ayant des toilettes plates, posait toujours son broc sur le trou pour atténuer les odeurs. Le fou rire des gardiens et des détenus le mit dans une rage folle. Zemmouri nous fit redoubler de rire en lui disant ironiquement :

-Bessaha'(Que ta santé en profite !)

Il partit fou de colère.

Hammou s'étant mis en short pour se changer, Saoudi, qui trouvait facilement des surnoms rigolos, l'appela à partir de ce jour « Crossman ».

Le sergent-chef Ahmed Ben Bouziane

Surnommé Baba H'med par les gardiens et Croque-mort par nous, en raison de sa maigreur, ce Berbère originaire de la région de Béni Mellal, dans le Moyen-Atlas, était un bavard et un grincheux. Pas vraiment méchant, mais incapable de prendre la moindre initiative tant il était terrorisé par le directeur. Les seuls gestes qu'il ait jamais consentis à notre égard furent de temps à autre de nous donner quelques litres d'eau en plus. Quelle audace ! Quelle générosité !

Le sergent Ali Amzile

Âgé d'un peu moins de soixante ans au moment de la fermeture de Tazmamart, ce Sahraoui petit, costaud, à la peau très mate, jouissait d'une force extraordinaire dans les bras. Il avait une tête curieuse qu'on aurait pu qualifier de charmante n'était un drôle de nez perpendiculaire au visage. Extrêmement agile et dynamique, on le surnomma Serr-Ferr, quelque chose d'intraduisible mais que l'on pourrait comparer à un robot ou à un automate. Malin, il sut vite s'attirer la sympathie du directeur dont il devint le mouchard numéro un. En dépit de son absence totale de morale, nous n'avions pas vraiment de mauvaises relations avec lui, parce que seuls ses intérêts comptaient pour lui !

Coureur de jupons invétéré, il était constamment endetté, ce qui nous permit assez rapidement de le corrompre et d'obtenir un grand nombre de services, même s'il se refusa toujours à établir des contacts. « La politique,

c’est très grave », ne cessait-il de répéter. En revanche, il aurait été prêt à nous rapporter du ciment et du gravier ou une perceuse pourvu qu’on lui donnât de l’argent ! Il fut sans doute l’un des meilleurs clients du pharmacien de Rich (à 15 km de Tazmamart, sur la grand route entre Midelt et Rachidiya) auquel il se présenta à de très nombreuses reprises muni de bouts de papier informes qui ne laissaient aucun doute sur leur origine. Sur ces ordonnances d’un type très particulier, nous écrivions nos besoins qui allaient de pommades dermatologiques aux antibiotiques les plus divers en passant par des vitamines. Jamais le pharmacien ne nous dénonça.

Après la fermeture de Tazmamart, l’un de nos camarades, Raïss, qui avait été emmené dans d’autres pénitenciers pour purger le reste de sa peine, le retrouva un jour à la prison de Salé où il attendait d’être jugé en raison de ses nombreuses dettes. Malheureusement pour lui, nous n’étions plus là pour l’aider à maintenir un train de vie manifestement au-dessus de ses moyens. Il avait d’ailleurs été consterné en apprenant la fin de notre calvaire et s’en était confié à quelques-uns d’entre nous avec une sincérité aussi touchante que délicate.

Le sergent Moha

Cinquante-cinq ans, grand, svelte, la peau tannée, il compta parmi les dernières recrues à Tazmamart, après son transfert du Sud marocain, en raison d’une maladie chronique de l’estomac. Nous nous souvenons bien de ses regards terrorisés lorsque, pour la première fois, il fit notre connaissance. Mais très vite, la routine prit le dessus et il devint cruel à l’instar des autres gardiens.

Ainsi, nous fîmes une fois beaucoup de tapage pour sauver Lghalou tombé de sa dalle, jusqu’à ce que le sergent Moha arrive à la tête d’une poignée de soldats armés, et nous dise :

-C’est pour un détenu tombé de sa dalle que vous faites tant de scandale ? Vous n’auriez pas pu attendre jusqu’au matin ? Vous m’avez dérangé et vous serez punis !

Le directeur le désigna comme chauffeur de sa belle voiture, ce qui lui offrit l’occasion de trinquer quelquefois avec lui. Quel honneur !

Les (anges) gardiens

L’adjudant-chef Larbi Louiz

S’il est un homme pour lequel tous les anciens de Tazmamart ont conservé du respect et une secrète tendresse, c’est sans conteste l’adjudant-chef Larbi ; Louiz.

Beaucoup d’entre nous doivent la vie à ce sous-officier, aujourd’hui officier à Rabat. Il resta neuf ans à Tazmamart, qu’il quitta en 1982. Originaire de Béni Mellal, dans le Moyen-Atlas, Larbi Louiz, qui était marié et avait plusieurs enfants, est le seul gardien qui nous aida sans jamais nous demander un centime. Révulsé par nos effrayantes conditions de vie, il fit tout ce qui était en son pouvoir pour alléger nos souffrances. De temps à autre, nous surprenions sur son visage quelques larmes de compassion qui en disaient plus long sur ce qu’il ressentait que tous les discours du monde.

Nous l’avions surnommé le Picador à cause de sa façon de distribuer la nourriture : craignant de ne rien laisser pour les derniers, il ne remplissait pas la louche pour les premiers, ce qui donna à certains camarades l’image du picador donnant des coups rapides et mortels. (À Tazmamart, deux gouttes en moins équivalaient à deux supplices en plus.)

En dépit de la dépense financière que celui lui occasionnait, il nous apportait des médicaments ou de la nourriture.

Un jour, alors que j’avais déjà perdu tous mes cheveux et que je souffrais terriblement du froid, je lui signalai que je souffrais de maux de tête effroyables. Quelques jours plus tard, il ouvrit la porte de ma cellule et jeta sans un mot sur mon lit un bonnet de laine que son épouse avait rapidement tricoté. Pudique, discret, sympathique et humain, tel était Larbi Louiz.

J’ai beaucoup hésité à parler de Larbi Louiz mais, outre les changements positifs intervenus dans le royaume, mes compatriotes doivent savoir que des hommes de cœur comptaient aussi parmi les gardiens de Tazmamart. Il y a quelques années, je ne l’aurais sans doute pas fait, de crainte de découvrir dans la presse une information de ce type : « Le capitaine Larbi Louiz en garnison à Rabat a été arrêté par des éléments des services de renseignements généraux marocains pour avoir aidé entre 1973 et 1982 certain nombre de détenus du bagne de Tazmamart. Ces révélations, contenues dans un ouvrage récemment publié par un survivant du bagne de Tazmamart, ont provoqué la colère des responsables de la sécurité du royaume, qui ont décidé de sanctionner sévèrement l’indiscipline de ce soldat. »

L’adjudant-chef Mohamed Mahjoubi

Si la présence de Larbi Louiz a joué un rôle psychologique déterminant au bagne, la présence de

Mohamed Mahjoubi à Tazmamart, depuis l’arrivée jusqu’à la libération, a été ressentie pour nous comme une main de tendresse tendue du ciel.

En dépit de quelques reproches de certains camarades,« Le grand

Mohamed » reste aux yeux de la majorité d'entre nous le sauveur numéro 1, le plus courageux et le plus entreprenant, puisque c'est à lui que nous devons plusieurs contacts décisifs.

Originaire de cette région de braves gens qu'est Béni-Mellal, l'adjudant-chef Mohamed, un ancien moniteur de sport, était un homme de grande taille, très athlétique, aux cheveux grisonnants qui encadraient un visage carré aux traits harmonieux. Il avait une ressemblance certaine avec Omar Sharif, mais nous l'appelions « Jeff » parce qu'il avait presque la même chevelure que l'acteur américain Jeff Chandler.

Humain, poli, sympathique et, apparemment, séducteur en retraite, il fredonnait toujours, d'une voix chaude et enrouée, une nostalgique chanson d'amour.

Il travailla beaucoup pour notre camarade, le capitaine Hachad, qui était originaire du même bled et financièrement à l'aise, mais qui, de l'avis des autre détenus, l'employa mal, c'est-à-dire à son profil exclusif et en veillant que l'aide qu'il recevait ne soit point ébruitée et, surtout, que Mahjoubi ou se « contacts » se gardent d'alerter l'opinion publique nationale ou internationale.

Au début, et à l'instar de plusieurs de nos camarades qui, devant l'insistance des familles, optaient pour des démarches « discrètes et pacifiques » de leaders politiques, Hachad était convaincu qu'alerte les organisations humanitaires comme Amnesty ou la presse internationale risquait de le desservir et

desservir tous les détenus. Il estimait aussi qu'étendre le contact à d'autres camarades causerait inévitablement une catastrophe, ce qui se révéla en partie vrai. Mais, en regard de nos conditions, le risque devait impérativement être pris. Nous reviendrons sur ce débat de fond qui n'a pas trouvé d'issue : fallait-il ou non faire « le plus de bruit possible » ?

Innocent et condamné injustement à vingt ans de prison alors que, dans son avion désarmé, il ignorait ce qui allait se passer, Hachad était convaincu qu'une grâce royale interviendrait pour mettre un terme à cet « épouvantable malentendu » ; il redoutait donc les initiatives intempestives de camarades moins aisés qui, à ses yeux, n'avaient rien à perdre. Mahjoubi finit par accepter l'argent d'Hachad, mais demeura correct avec nous et représenta incontestablement un rayon de soleil dans cet océan de ténèbres. Plusieurs de nos camarades ayant menacé Hachad de « représailles » ou de tout révéler, Mahjoubi fut contraint mais ce brave type était motivé par des sentiments

généreux et altruistes de prendre de nombreuses initiatives en notre faveur.

L'adjudant-chef Larbi Ameziane

La soixantaine en « fin de contrat », originaire de Taounat, au nord de Fès et au pied du Rif, Larbi Ameziane fut le troisième et dernier gardien−sur une quinzaine −à observer un comportement quasiment irréprochable avec les détenus. Cet homme au visage un peu efféminé, de grande taille, mais bedonnant, possédait beaucoup de charme. Nous l'appelions Soussou, précisément à cause de ses manières efféminées.

Son charme opérait également sur El Cadi qui l'utilisait comme officier d'ordinaire et comme officier de matériel. Il est vrai qu'Ameziane était l'un des rares gardiens à savoir lire et écrire. Il se comporta malheureusement avec cynisme, détournant avec son patron l'argent prévu pour notre vie quotidienne. Mais il ne joua jamais les sadiques avec les détenus.

ll assura plusieurs contacts, notamment avec la famille du capitaine Belkébir, et avec celle de Hachad, à partir de 1982. Il mentait beaucoup mais ses mensonges l'aidaient soit à fuir une réalité qu'inconsciemment il refusait, soit, plus vraisemblablement, à nous remonter le moral. À l'entendre, nous étions toujours sur le point d'être libérés. L'argent qu'il gagna avec nous, et surtout avec le capitaine Hachad, ne comptait pas au regard des immenses services qu'il nous rendait toujours avec gentillesse.

Le caporal Serghini

Homme de corvée depuis notre arrivée à Tazmamart, Serghini, qui offrait l'aspect d'un misérable n'a jamais fait de mal à personne. Au contraire. Il effectua quelques courses pour certains camarades et mourut dans un accident la circulation.

Le sergent Salah

Homme de corvée pacifique et calme. Il était resté boiteux après un accident. Morose et maladif, il ne fit ni bien ni mal, un comportement de ce genre était cependant considéré de manière positive.

Voilà rapidement brossé le portrait de la quinzaine d'hommes avec qui nous avons été obligés de cohabiter à Tazmamart. Nous verrons comment, progressivement, nous avons joué de leurs faiblesses ou comment, de façon exceptionnelle, nous avons bénéficié de la gentillesse de deux ou trois d'entre eux.

CHAPITRE 5
L'INSTALLATION

Le premier hiver

L'arrestation de l'adjudant-chef Kharbouche et l'arrivée de l'hiver mirent un terme définitif à notre relative quiétude. Sur le plan de la nourriture, El Cadi fit passer notre ration de pain au petit déjeuner de cent à vingt-cinq grammes environ. Ce manque de calories était évidemment encore plus pénible en hiver. Celui-ci survenait brutalement à la fin du mois d'octobre ou au début de novembre. À Tazmamart, situé à plus de 1 500 mètres d'altitude, les nuits étaient plus que fraîches et il suffisait d'un changement d'orientation du vent ou d'un ciel nuageux pour que la température devienne glaciale. En décembre, janvier et février, le thermomètre descendait fréquemment au-dessous de zéro. La distribution de nos cinq litres quotidiens d'eau n'intervenait d'ailleurs pas avant midi ou le début de l'après-midi, le temps pour l'eau dans la tuyauterie de dégeler. Mais en dehors de ces trois moi

d'hiver, nous crevions littéralement de froid du début d'octobre jusqu'à fin avril. Nos vêtements légers ne nous protégeaient pas. Nos deux couvertures, du moins pour ceux qui avaient eu la bonne idée de les conserver-certains, ne songeant pas à l'hiver, les avaient, juste après leur arrivée au bagne, déchirées ou découpées pour toutes sortes d'usages- ne nous apportaient qu'une petite partie de la chaleur dont nous avions besoin.

Chacun luttait donc à sa manière : les uns sautillaient sur place toute la nuit, les autres marchaient dans l'obscurité sans s'arrêter. D'autres se frottaient toutes les parties du corps avec les mains mais dépensaient de ce fait une énergie précieuse. En outre, ils manquaient de force pour de tels exercices. La tentation du suicide s'accrut. Le désespoir habitait beaucoup d'entre nous et l'on entendait parfois des camarades sangloter. Certains d'entre nous rêvaient−éveillés ou non−de l'enfer, fascinés par l'image ou l'idée du feu. Quand le jour se levait, nous étions tellement épuisés que nous nous endormions. Il est vrai que l'élévation toute relative de la température ambiante nous aidait alors à trouver le sommeil.

Quelques camarades mirent au point un autre système. Ils prêtaient une couverture à leur voisin de cellule, ce qui permettait à ce dernier de dormir quelques heures pendant la matinée, celui qui avait dormi rendait la politesse à son camarade qui, à son tour, dormait pendant l'après-midi. Ce système supposait de tomber sur des gardiens compréhensifs, ce qui n'était pas

toujours le cas.

Essai d’organisation de la vie quotidienne

Ce quotidien de plus en plus pénible nous poussa à réagir. Les plus intelligents, ou les plus lucides d’entre nous, comme le lieutenant Zemmouri, comprirent vite qu’il était illusoire de croire que notre séjour au bagne serait d’assez courte durée. Ils sentaient que, si nous voulions survivre à cette terrible épreuve, il fallait trouver les moyens de résister. En ce sens, il était primordial de conserver un bon moral ou, à défaut, un peu d’espoir. Nous étions d’autant plus décidés à nous remuer que, quelques semaines après notre arrivée, nous avions entamé une grève de la faim illimitée afin d’obtenir un minimum de confort. L’adjudant-chef Kharbouche nous persuada d’arrêter en nous affirmant que le monde entier se moquait de notre situation. Le cinquième jour, un de nos camarades rompit le jeûne et les autres suivirent.

L’idée de mettre sur pied un programme collectif suivit ainsi peu à peu son chemin, imprégna les esprits, du moins dans le bâtiment 1, sans doute parce que ce bloc comptait plus d’officiers à fort personnalité que dans l’autre et que le courant pas sait mieux entre nous. Trouver, par exemple, dans un groupe d’individus deux ou trois bons conteurs peut complètement transformer un univers aussi clos. Ce fut la chance d’une certaine manière du bâtiment 1.

La pagaïe et le vacarme qui régnaient presque constamment déterminèrent les détenus du bloc 1 à organiser leur vie quotidienne. Au commencement, c’est-à-dire au début du premier hiver, nous ne faisions que raconter des films et des romans une heure après le déjeuner. Puis, très rapidement, nous découvrîmes qu’un programme plus élaboré s’avérait nécessaire. Au bout d’un mois de débats animés, au cœur de l’hiver 73/74, nous aboutîmes au compromis suivant :

-Réveil. Dès l’apparition d’une faible lueur à travers le trou du plafond ou bien dès le premier chant des oiseaux, le détenu de service psalmodie assez haut quelques versets du Coran pour que tous camarades l’entendent.

La psalmodie terminée, il adresse un bonjour collectif en exprimant le souhait d’une libération imminente.

-Cette supplique constitue un signal et chacun est libre de discuter, de chanter, de méditer jusqu’à l’arrivée des gardiens vers 7h 30 pour la distribution de l’eau et du petit déjeuner.

-Après le petit déjeuner, la discussion, à nouveau libre, dure environ trente minutes.

-Puis claquement des mains pour réclamer le silence : la séance d'études coraniques commence.

Nous apprenons collectivement des versets du Coran pendant une bonne heure et demie. Chacun fait appel à sa mémoire, se souvient de ses dizaines d'heures passées à ânonner dans les écoles coraniques. Certains de nos camarades, très pieux, qui connaissaient de nombreuses sourates, nous ont beaucoup aidés. Nous n'avons jamais connu de panne de texte et, par la suite, grâce à Larbi Louiz, nous avons pu nous procurer le Livre saint.

-De dix heures à midi, jusqu'à l'arrivée des gardiens pour le déjeuner, la discussion libre reprend.

-Après leur départ, discussion libre jusqu'au chant du muezzin qui annonce la prière de midi (Dobr). Au début, nous faisions le muezzin à tour de rôle, puis, avec Mouffadel Magouti, je me suis porté volontaire pour assurer cette fonction à vie. Sans posséder le génie de cheikh Al Azhar, nous étions assez doués pour cet exercice, dont l'accomplissement était aussi une forme de privilège. Les gardiens nous avaient surnommés, Magouti et moi, Fki et ne nous désignaient qu'ainsi. J'ai pris en charge les prières du soir et de la nuit et Mouffadel celles de midi et de l'après-midi. Bien sûr, nous manquions de précision pour l'heure exacte des prières, mais Dieu, dans son infinie bonté, nous a sans aucun doute pardonné nos petites erreurs !

-Après la prière de midi, le silence était obligatoire pour permettre aux habitués de la sieste de se reposer tranquillement. Une heure et demie était prévue à cet effet.

-Puis, discussion libre à nouveau, mais sans cris et sans tumulte jusqu'à l'arrivée des gardiens vers 17 h 30 pour le dîner. Ces trois heures de discussions sont interrompues pendant quelques minutes par la prière de l'après-midi (AlAsr).

-Quelques minutes après le départ des gardiens, le silence général permettait à l'un de nous de raconter un grand film ou un roman jusqu'à la prière du soir.

Ce moment était sans doute le plus attendu. Très vite, il apparut évident aux yeux -et surtout aux oreilles-de l'ensemble du bloc 1 que Mohamed Raïss et moi-même avions des dons de conteur. À tel point que les malheureux qui s'essayèrent de prendre la relève se heurtèrent presque immédiatement à une volée de bois vert et se firent houspiller sans ménagement avec, à la clef, des réflexions du genre :

-Non, non, tu es ennuyeux, laisse Bâ Saber ou Khaï Hmidou raconter !

Saber était l'ancien nom de Raïss. Khaï Hmidou est un surnom que mes camarades m'ont donné au bagne. Raïss était un remarquable spécialiste du suspense. Faisant traverser une pièce de trois mètres de long à son héros, il était capable de faire durer le plaisir près de quinze minutes. Il a réussi à nous faire vivre hors de la cellule durant quinze jours en nous racontant La Rabouilleuse de Balzac. L'illusion fut telle que le plus jeune d'entre nous, Ahmed Bouhida, surnommé Hmida, sympathique et serviable camarade, qui prononçait le s « ch » et z « g », remarqua à la fin :

-Mais Bâ Shaber, La Rabouilleuse du pauvre Baljac est nulle devant la tchienne !

Quant à moi, j'avais, selon mes camarades, le sens de l'image et je brillais particulièrement dans les romans égyptiens et les westerns, en particulier ceux qui opposaient de pauvres Mexicains à de méchants cow-boys américains. Nos récits et notre petit talent, je le dis en toute humilité, ont procuré des centaines d'heures de bonheur ou, tout au moins, nous ont permis d'oublier pendant ces moments notre immense misère. Le silence qui suivait la fin de la narration d'un épisode ou du chapitre d'un film ou d'un livre ressemblait étrangement à celui que tout cinéphile ou amateur de livres observe à l'issue d'une bonne séance de cinéma ou en achevant un bon roman. Rien ne manquait, y compris parfois les applaudissements.

Pour Raïss et moi, ces soirées étaient fatigantes, voire épuisantes ; nous devions grimper sur le broc en plastique afin que notre bouche soit à la hauteur des trous d'aération que nous utilisions un peu comme des porte-voix. C'était là une condition sine qua non pour que l'ensemble du bloc profitât du récit.

La maladie-notamment des angines ou de laryngites-ou des périodes de grande fatigue nous obligeaient parfois à faire relâche. Mais nous fûmes rarement « empêchés » en même temps.

-Après la prière du soir, les discussions dites libres reprenaient jusqu'à la prière de la nuit (Al Ichâa). Chacun devait alors se taire ou ne parler qu'à son ou ses voisin(s) immédiat(s) à voix basse. Une heure plus tard, le silence était obligatoire.

Vers la fin des années 70, nous connaissions tous−ou presque−le Coran par cœur et nous décidâmes de remplacer les études coraniques par le jeu d'échecs. Mais dans quelles conditions !

La prière, on l'a remarqué aussi chez les otages occidentaux au Liban, a occupé une place importante dans notre vie de bagnard. On peut même dire

qu’elle l’a rythmée. En acceptant de nous soumettre à la volonté de Dieu, nous avons sans doute trouvé la force morale de surmonter une épreuve inhumaine.

À cet égard, je suis frappé de constater aujourd’hui qu’aucun ancien détenu de Tazmamart n’est devenu extrémiste ou fanatique. Cela s’explique, à mon sens, d’abord par le fait que l’Occident n’est en rien impliqué dans notre tragédie. Non seulement il ne porte aucune responsabilité dans notre malheur, mais c’est à lui ou à certaines de ses institutions que nous devons d’être toujours en vie. Militaires instruits en français plus qu’en arabe, nous bénéficions d’une ouverture sur une autre culture qui nous a permis d’éviter les raccourcis idéologiques stupides ou les dérapages fanatiques. Au-delà de ces excellentes raisons, durant toute notre détention nous avons privilégié la relation avec Dieu. C’est une expérience presque mystique qu’ont connue bon nombre d’entre nous à Tazmamart, très éloignée des pressions ou des conventions sociales que vit l’ensemble de la communauté musulmane.

Nous sommes sortis du bagne profondément religieux, mais aussi ouverts à la modernité et hostiles au repli sur soi. Il faut toutefois tempérer ces propos, une bonne moitié des survivants ayant quitté Tazmamart brisée physiquement et psychologiquement. Pour ceux-là, hélas, les souffrances se poursuivent sous d’autres formes.

Le premier été

Tazmamart n’a jamais été un monde de nuances. L’hiver comme l’été s’abattaient sur nous sans prévenir. Tout au plus, certaines années, les mois de mai et de septembre étaient supportables et nous n’avions ni trop chaud ni trop froid. Puis, brutalement, la température montait ou s’abaissait. Les cellules se transformaient en véritables fours et nous étions au bord de l’étouffement. Un jour, nous avons entendu nos gardiens affirmer qu’il faisait 44 degrés à l’ombre !

De nos corps crasseux émanait une odeur de charogne qui s’ajoutait à celle tout aussi infâme de nos toilettes bouchées. Nous souffrions plus souvent de diarrhée en été qu’en hiver. Nous sentions plus mauvais qu’une benne à ordures. Tout cela était parfaitement dégradant ! Un nombre considérable de bestioles, mouches, moustiques, cafards, punaises, scorpions se mettaient à pulluler dans les deux bâtiments, n’épargnant aucune cellule. Les insectes n’étaient pas les seuls à profiter de l’aubaine puisque nous recevions la visite de serpents et de rats qu’aucune porte n’a jamais arrêtés. Les cinq litres d’eau quotidiens devenaient insuffisants pour apaiser notre soif, d’autant plus que le

précieux liquide nous arrivait tiède et, deux heures plus tard, il était chaud. Avertis par l'affaire Kharbouche, les gardiens sont demeurés à peu près insensibles à notre malheur, réagissant comme des robots et refusant d'augmenter notre ration d'eau.

Quant aux innombrables piqûres et allergies dont nous fûmes les victimes, elles laissèrent de marbre ces hommes peu habitués de toute manière aux pommades dermiques et autres traitements de la peau.

Les premiers décès

En février 1974, soit à peine six mois après notre arrivée au bagne, est décédé dans le bâtiment 2 le lieutenant Mohamed Chemsi. Personne n'aurait imaginé que cet ancien pilote de chasse, grand, musclé, à la peau noire, que tous ses camarades aimaient pour sa gentillesse, serait le premier martyr de Tazmamart. Chemsi passait pour être parmi les plus forts physiquement et moralement des 58 détenus.

En apprenant sa mort en 1977, trois ans plus tard-alors qu'à peine vingt mètres séparaient les deux blocs par quelques camarades mutés d'un bâtiment à l'autre, les détenus du bloc 1 ont été informés que Chemsi, dès son incarcération, s'était enfermé dans un mutisme total avant de sombrer progressivement dans une sorte d'hystérie.

Au début du mois de février 1974, il commença à se cogner contre la porte de fer de sa cellule en appelant d'une voix désespérée Meriem, sa fille qu'il adorait. Il réclamait aussi sa femme et sa mère. Il demeura ainsi quelques jours, tantôt prostré, tantôt hurlant dans l'indifférence générale de ses gardiens. Jusqu'à ce que l'un de ceux-ci le découvrît un matin raide mort, la tête et les mains appuyées contre la porte. C'est aussi en 1977 que nous apprîmes de nos camarades du bloc 2 que six des leurs étaient déjà décédés et qu'un nombre encore plus grand avait perdu à moitié ou totalement la raison.

1977 fut sans doute l'une des pires années que je passai à Tazmamart. Comme d'ailleurs l'ensemble du bâtiment 1. Le régime était terrible, les gardiens n'avaient pas encore été soudoyés à l'époque la fouille était encore obligatoire quand l'un d'entre eux rentrait de permission et pour couronner toutes nos misères, nous perdîmes notre ami Sajii.

Ce jeune sergent−à peine vingt ans− petit, costaud, bel homme, souriant, plein de fantaisie, venait de rentrer de San Antonio aux États-Unis au moment où il fut arrêté, le 16 août 1972, pour avoir transporté des munitions. Élève stagiaire à cette époque, il ignorait d'ailleurs l'utilisation qui en serait faite. En cet été 1977, la chaleur était étouffante, entraînant des odeurs

insupportables et, par voie de conséquence, des bataillons de moustiques. Notre malheureux camarade fut ainsi atteint de paludisme sans que, une fois encore, les brutes qui nous gardaient ne manifestassent le moindre intérêt pour son cas.

Sajii mourut lentement dans l'indifférence et le mépris. Un matin, étonné du silence persistant dans sa cellule, Ben Driss ouvrit la porte et y jeta un coup d'œil, observé par plusieurs camarades plantés derrière le judas de leurs portes. Ben Driss comprit tout de suite que Sajii était mort et appela un autre gardien. Ils enroulèrent le cadavre dans une couverture et l'emmenèrent à l'extérieur du bâtiment. Puis après quelques minutes ils regagnèrent la cellule avec leur fardeau qu'ils jetèrent cruellement sur le sol, soulevant l'indignation de l'ensemble du bâtiment 1

Ben Driss s'emporta :

-Qu'est-ce que vous avez à gueuler comme ça ? On l'a fait sortir pour lui administrer une piqûre !

-Non, vous n'avez pas le droit ! il va mourir, sauvez-le !, répondit un détenu.

-Pourquoi hurles-tu comme ça ? Il n'a qu'à crever ! Qu'il meure ! D'ailleurs, il est déjà mort et ce n'est pas le premier.

Un silence accablé suivit cette monstrueuse réflexion. Nous étions tous terriblement secoués. Le choc était d'autant plus grand que nous considérions un peu Sajii comme notre petit frère. Nous avons tous refusé le café du matin et nous sommes restés longtemps muets, méditant sur l'incroyable cruauté des hommes.

Santé, hygiène et maladie

Avec la faim qui nous taraudait sans cesse, notre santé physique et mentale resta pendant plus de dix-huit ans au centre de nos préoccupations. L'une conditionnait d'ailleurs l'autre. Bien nourris, nous aurions pu limiter considérablement les dégâts, mais il s'agit là d'un faux problème puisque le cas ne se présenta jamais hormis dans les premiers jours de 1980 quand le directeur prouva une fois de plus son insondable méchanceté.

S'il faut établir une gradation dans l'horreur, les premières années furent pires que les suivantes en raison de la vigilance des gardiens pas encore émoussée et, surtout, parce que nous n'étions pas parvenus à les corrompre.

Dès les premiers mois, nous multipliâmes les infections intestinales puis, l'hiver venu, les grippes, angines, laryngites et autres bronchites qui déclenchaient en nous des fièvres de cheval. Nous passions des journées et

des nuits entières à frissonner, à claquer des dents, à trembler sans jamais trouver le moyen de nous réchauffer. Il faut croire que la nature humaine a d'infinies ressources puisque les virus finissaient par se fatiguer et nous laisser tranquilles. Nous en sortions vivants, mais à chaque fois un peu plus épuisés, un peu plus squelettiques.

La brosse et le dentifrice étant inconnus à Tazmamart, notre dentition s'en ressentit, caries et abcès ne tardèrent pas à apparaître entraînant d'horribles souffrances. Pour les calmer, nous n'avions pas d'autre solution que de coller contre la joue le quart de café chaud ou de soupe chaude qu'on nous distribuait au moment des repas. La chaleur nous faisait du bien mais cela ne durait que quelques minutes. Quant aux abcès, il nous fallait boire le calice jusqu'à la lie, attendre que la dent soit complètement infectée, voire ravagée, puis tirer dessus avec ou sans fil jusqu'a ce qu'elle finisse par tomber. L'odeur était putride mais le soulagement était immense.

Les céphalées sous toutes leurs formes, les atteintes oculaires, conjonctivites, irritations, la perte de l'odorat, les rhumatismes, les torticolis constituaient une monnaie courante de maux et aucun rayon de soleil ne redonna un peu de vie à nos muscles atrophiés ou à nos peaux anémiées. Nous avons presque tous souffert du gonflement ou de l'inflammation des parties génitales et notamment des testicules. Ce phénomène se produisait presque exclusivement en hiver et était extrêmement douloureux. Les bourdonnements ou les sifflements d'oreille, consécutifs aux otites mal soignées-en fait non soignées-ou en raison de bouleversements intervenus dans l'oreille interne, formaient un autre cauchemar. Plusieurs de nos camarades sont presque devenus fous, d'autres ont pensé le devenir à cause de ces bruits qui ne finissaient jamais et qui étaient épuisants.

En dix-huit années à Tazmamart, nous n'avons entendu parler que d'un seul cas de tuberculose. Il est vrai que les gardiens évitaient soigneusement de prendre le moindre risque d'être contaminés, ce qui contribua peut-être à circonscrire la maladie. Les maladies de peau provoquées par notre état de crasse, les piqûres d'insecte ou diverses allergies tenaient également le haut du pavé. Le corps de certains de nos camarades, gravement malades et incapables de se battre contre ces maudites bestioles, n'était plus qu'une immense plaie.

À la fin des années 70, ayant pris tout à coup conscience que les cafards étaient devenus un cas d'école tant ils étaient nombreux, les gardiens optèrent pour les grands remèdes. Sans crier gare et au risque d'asphyxier un certain

nombre de détenus, ils aspergèrent à profusion toutes les cellules de gaz désinfectant. L'intervention fut effectivement efficace, les cafards disparurent pratiquement de notre vie. Ils furent hélas remplacés par des punaises dont se régalent les cafards et contre lesquelles nous n'avions aucun moyen de lutter. La punaise se révéla vite un ennemi implacable avec laquelle il était impossible de cohabiter. Elle nous suçait le peu de sang qui nous restait et nous empêchait de dormir. Nous en fûmes réduits à nous lancer dans l'élevage de cafards et à veiller à ce qu'ils ne se fassent pas bouffer par les scorpions pour lesquels ils constituent une alimentation de choix. À propos de cafards et pour donner une idée de leur nombre (avant le jour fatidique de la désinfection), il nous arrivait parfois d'en manger. Nous le découvrions à cause de son goût amer et à son odeur de phosphore tout à fait caractéristique. En fait, ces cafards tombaient des murs ou du plafond dans nos gamelles sans que, du fait de l'obscurité ambiante, nous nous en aperçûmes. Mais notre pitance étant indigeste, il nous arrivait de confondre une aile de cafard avec un petit os et de nous en réjouir, convaincus que nous avions récupéré un peu de viande. Les cancrelats véhiculant de nombreuses maladies, elles ne nous épargnèrent certainement pas.

Lorsque les gardiens prirent conscience du danger que représentait le pulvérisateur, ils optèrent pour des insecticides sous forme de poudre. Avec leur délicatesse habituelle, ils s'adressaient à nous en disant :

-Vous réclamez des médicaments ? En voici ! Vous prenez une cuillère le matin et une autre le soir !

Boukebch, le gros finaud qui raffolait de ce type de plaisanteries, n'a jamais imaginé être si près de la vérité. La poudre de DDT est devenue pour tous les détenus un trésor inestimable, trésor dont ils se servaient pour soigner leurs plaies et cicatriser les blessures et les abcès.

Quelques années plus tard, vers 1983, les gardiens nous apportèrent une nouvelle poudre composée de chaux vive et d'un désinfectant sentant l'eau de Javel. Nous comprîmes que ce produit, que nous appelions Zernikh, destiné à déboucher les toilettes, nous servirait efficacement pour la lessive.

À force d'innover, d'expérimenter, d'essayer d'améliorer l'ordinaire, nous découvrîmes mille petites astuces, comme l'utilité de la mie de pain pour se laver les mains.

À partir de 1984, la corruption qui commençait à porter ses fruits et le régime de faveur dont bénéficiait depuis peu le lieutenant Touil nous permirent d'obtenir de vrais petits bouts de savon, que nous économisions

sévèrement. Nous étions nombreux, par exemple, à ne nous laver les mains avec du savon que le vendredi juste avant la prière. Certains ont ainsi gardé leur savonnette de 1987 jusqu’à leur sortie en 1991 !

Nous avions établi une distinction entre les douches que nous prenions. Il existait la vraie douche, consistant à se déshabiller et à s’asperger d’une eau durement économisée dans un deuxième broc, hérité presque toujours d’un camarade décédé. Nous pratiquions ce type d’exercice pendant l’été, il aurait été mortel en hiver. L’autre douche, la plus fréquente, baptisée lavage à sec, consistait à tremper un bout d’étoffe dans de l’eau et à se frotter toutes les parties du corps sans enlever les habits.

Sans médecins et sans remèdes, quand l’un d’entre nous se plaignait de problèmes, nous lui recommandions en riant deux traitements magiques : raha et skhounia, qu’on pourrait traduire par « repos et tiédeur ». Nous lui conseillions en effet de se reposer et de se blottir bien au chaud dans la tiédeur de ses couvertures. Les résidus de thé étaient utilisés avec plus ou moins de succès pour lutter contre les maux d’estomac. Le remède−miracle n’en demeurait pas moins le fameux quart dont nous utilisions la chaleur pour tout et n’importe quoi.

Nous avions également fini par trouver une position de relaxation, allongés sur le dos et les pieds écartés posés sur le mur, qui nous faisait beaucoup de bien. Nous étions ainsi en train de redécouvrir les principes du yoga. La récitation du Coran a également beaucoup aidé les détenus à tenir le coup.

Pendant les premières années, nos cheveux tombaient sur nos épaules et nos barbes couvraient le haut de nos poitrines. Nos moustaches nous empêchaient de manger et l’absence de ciseaux ou de rasoirs même primitifs nous angoissait presque. Pour couper ces poils et ces cheveux, tous les moyens étaient bons : on utilisait les arêtes des murs de la cellule, tout ce qui pouvait servir à égratigner mais en réalité on arrachait ou on déchirait plus qu’on ne tranchait ou coupait. Le camarade Lghalou, qui devait mourir dans des conditions atroces après onze ans de paralysie, avait mis au point une méthode originale pour réduire la longueur de ses cheveux. Un gardien sympathique Larbi Louiz lui donnait de temps à autre quelques allumettes. Il plongeait alors sa barbe dans les restes de sauce graisseuse des repas et à l’aide d’une mèche trempée, elle aussi, dans la sauce, il brûlait les poils de sa barbe en donnant de petits coups secs dessus pour éviter un embrasement général ! Lghalou passa la recette à Saoudi porteur d’une barbe rousse et

épaisse mais, ayant réussi à grand-peine à éviter un drame, il s'emporta contre Lghalou, l'accusant de l'avoir utilisé comme cobaye. Nous rîmes tous de bon cœur.

Vers 1978, Benaïssa, un génie du bricolage, et H'mida parvinrent à se procurer deux morceaux de zinc qu'ils affûtèrent avec soin avant de les passer aux autres détenus. Notre domaine pileux connut alors une avancée considérable. Les cheveux constituaient une denrée rare et précieuse. Les propriétaires de toisons drues et épaisses étaient très recherchés, elles permettaient de bourrer des petits oreillers confectionnés par les détenus, ou de fabriquer un bouchonné pour fermer le trou d'évacuation des toilettes.

En dépit de tous nos efforts, nous ne parvenions jamais à un minimum de propreté. Avec l'ongle du pouce, nous étions en mesure de nous enlever une mince couche de saleté, un mélange de graisse et de poussière, qui nous collait à la peau et dont nous confectionnions des boules argileuses. Jamais nous n'avons aussi bien compris ces paroles coraniques : « Tu es poussière et tu retourneras poussière. »

CHAPITRE 6
LES PREMIERS CONTACTS

Chronologiquement, il convient de rappeler que l'adjudant-chef Ahmed Kharbouche a été le premier à nous aider dès le début. Imprudent et trop sûr de lui, il fut arrêté vers la fin de 1973.

Après son arrestation, et durant six années, ce fut l'isolement total, comme si les gardiens effrayés par le sort réservé à Kharbouche avaient décidé de ne jamais répondre à nos avances. Seuls Larbi Louiz et Mohamed Mahjoubi manifestèrent un peu d'humanité.

Cependant, un événement de taille se produisit au début 1975. Larbi Louiz apporta, un jour, à son ancien camarade de bataillon, le lieutenant Mohamed Lghalou, dans la cellule 2, AlAlam, une bougie et une boîte d'allumettes. Grâce à ce journal, notre sous-marin tazmamartien refit surface et nous communiqua les dernières nouvelles dont le décès du leader de l'Istiqlal, Allai El Fassi, et l'avènement dans le monde de plusieurs chefs d'État.

Louiz ne cessait de nous surprendre. Sans préambule, il proposa un jour à Lghalou :

-Si quelqu'un parmi vous a un poste transistor, tu me le dis, je peux vous apporter les piles !

Deux camarades étaient parvenus à faire entrer chacun un poste de radio, Lghalou lui-même et Abdelkrim Saoudi qui gardait jalousement ce trésor.

Les avis furent partagés quand la proposition fut soumise au bâtiment. Les trop méfiants crurent à un piège, les autres ne doutèrent pas une seconde de la bonne foi de Larbi.

Les piles arrivées, la cellule n° 9 de mon ami et voisin de gauche Saoudi devint le pôle d'attraction de tous les détenus. Deux fois par semaine, avec abnégation et sacrifice, il écoutait les informations de la RTM et nous les passait intégralement. Précisons que pour capter les ondes dans les boîtes en béton armé qu'étaient nos cellules, il fallait sillonner les murs millimètre par millimètre pour trouver la position appropriée qui pouvait être en haut, en bas ou juste au-dessus des toilettes. Saoudi était alors contraint de rester debout dans le froid, la tête et l'épaule-accolées au mur.

Ces séances d'informations que nous appelions Zerria (graines) ou News alimentaient nos discussions et donnaient à notre imagination fatiguée des ailes nouvelles. Au moins, avons-nous commencé à croire que nous ne nous trouvions pas dans l'au-delà!.

Pour maintenir les piles bien au chaud, Saoudi les couvait en permanence sous ses aisselles. Grâce à cette précaution, nous eûmes droit à six mois de Zerria, puis, les piles épuisées, notre bâtiment, tel un sous-marin naufragé, coula tristement pour échouer pendant trois longues années dans les tréfonds de l'isolement et de l'oubli.

Le premier véritable contact fut établi en 1978, entre le capitaine Abdellatif Belkébir et son frère Kabir par l'intermédiaire du sergent Majdoubi, plus connu sous les noms de Tazi ou Chouibini. Ce dernier ne lui remettait que les lettres de son frère et quelques vitamines, il gardait pour lui la totalité de l'argent :

-Tu n'as rien à faire avec de l'argent ici ! ne cessait-il de lui répéter. Autrement dit, le gardien en avait beaucoup à faire, lui.

Par un heureux hasard, la mère du lieutenant Sefrioui rencontra celle de Belkébir. Les deux femmes se connaissaient bien. Sefrioui fut donc contacté de l'extérieur par l'entremise de Chouibini qui, alléché par un gain facile, comptait bien entendu− comme il le faisait avec Belkébir−rafler tout l'argent que la famille fassie enverrait à son fils. Mais à malin, malin et demi. C'était sans compter avec Abdelhaq, le frère de Sefrioui, un commerçant chevronné qui eut affaire dans sa longue carrière à mille et un escrocs. Abdelhaq appâta Chouibini par une petite somme et mit dans les doublures des gros tubes de Calcibronat le véritable lot en avisant son frère par une phrase que seul le détenu pourrait déchiffrer. Grâce à cette astuce purement fassie, Chouibini s'est lamentablement fait avoir.

Kabir et Khalid, les frères du capitaine Abdellatif Belkébir, qui comptent parmi les principales personnes ayant joué un rôle déterminant dans notre libération, alertèrent, dès le début des années 80, Amnesty International et d'autres organisations humanitaires. Étudiant en France, Kabir ne put malheureusement établir de contact pour d'autres détenus. Son frère Abdellatif, notre camarade, un homme de qualité, en pâtit longtemps.

En 1979, le capitaine Hachad réussit à prendre contact avec sa famille par l'intermédiaire de l'adjudant-chef Mohamed Mahjoubi. Il continua de le faire pendant un peu plus de deux ans, jusqu'au 13 juillet 1982, date à laquelle une fouille complète du bloc 1 contraignit les gardiens à interrompre leurs contacts pendant plusieurs années.

À la même époque, l'adjudant-chef Larbi Ameziane entra également en lice et assura un ou deux contacts aux deux capitaines et au lieutenant Sefrioui. La mère de ce dernier, Hajja Aïcha, fit beaucoup pour moi. Dans

l'impossibilité d'effectuer un voyage à risque jusqu'à Rhafsai, elle préféra contacter une famille en relation avec la mienne. Le résultat fut aussi inattendu que catastrophique. Après avoir écouté ses révélations, le père de famille, un respectable professeur, paniqué, s'acharna sur elle :

-Comment ? Vous osez venir me parler de ces criminels ? Si je vous trouve encore une fois devant ma porte j'alerterai la police !

Hajja Aïcha se renseigna quand même et me fît parvenir trois nouvelles qui me plongèrent dans un océan de tristesse. La nièce d'Abdellali Sefrioui écrivait : « Je suis désolée de t'informer que le père de ton ami est décédé depuis belle lurette, que sa mère vit toute seule dans un village lointain de Taounate et que son frère, le diplomate, est rentré de l'Iraq souffrant d'une maladie incurable. »

De quoi démoraliser un dinosaure !

En 1983, lorsque Boukebch fut titularisé en tant que gardien au premier bâtiment, son rire strident et son humour noir m'encouragèrent à l'aborder dans l'espoir d'un contact avec ma famille. Je ne possédais ni stylo ni papier, l'idée me vint alors de broder dans une étoffe de treillis une lettre de sensibilisation. L'opération était accablante puisqu'elle me coûta un mois de travail, à raison d'un à deux mots brodés par jour. J'avoue avec humilité que j'ai accompli là un véritable chef-d'œuvre. Mes camarades toujours vivants peuvent le confirmer. Hélas ! lorsque j'ai trouvé le moment opportun pour filer le parchemin au gardien, ce dernier, après un coup d'œil indifférent, le jeta dehors comme s'il portait le virus de la peste.

En 1988, le même gardien, Boukebch, établit un premier contact à la fois pour Hachad, Belkébir et Sefrioui. L'année suivante, il le fit également pour d'autres.

On le voit, les contacts restaient peu nombreux et ne touchaient qu'une minorité de détenus, essentiellement deux capitaines et un lieutenant issus de bonnes familles et disposant de sommes d'argent importantes. Le reste des détenus, pour la plupart des campagnards, ne faisaient pas le poids et leurs familles ne reçurent de leurs nouvelles que dans les derniers mois, ou la dernière année, de leur détention, à l'heure où Tazmamart était devenu un secret de polichinelle.

Je pense qu'en dépit des avantages dont ils bénéficiaient, la vie des gardiens à Tazmamart fut loin d'être une sinécure. On ne côtoie pas impunément la détresse et le malheur sans en payer le prix d'une manière ou d'une autre. Aujourd'hui, il est somme toute réconfortant de penser que

certaines de ces brutes, à l'exception de nos « anges gardiens », ont fini par se laisser corrompre comme si, inconsciemment, elles avaient culpabilisé et éprouvé le besoin de nous apporter une aide. Ce constat justifierait tout un travail de décryptage que j'aimerais un jour entreprendre avec des psychologues afin de mieux comprendre le fonctionnement de ces soldats pour la plupart illettrés.

Les relations entre détenus

Les rapports qui régnaient entre détenus à Tazmamart constituent le sujet délicat entre tous. On pourrait croire que, dans l'adversité, les hommes s'unissent pour faire face et que l'infamie de la plupart de nos gardiens aiderait à ressouder les liens s'ils s'étaient distendus. Hélas, la réalité est plus complexe et, de ce point de vue, Tazmamart apporta son cortège de déceptions et de désillusions.

la différence de nos geôliers, nous avions de bonnes, d'excellentes raisons de réagir parfois « hors normes » ou, pour parler un langage plus simple, d'une manière négative. Plusieurs, parmi nous, n'ayons pas peur du mot, se sont comportés avec égoïsme pendant leur détention, d'autres ont révélé leurs petites faiblesses, mais sans plus. Quelques−uns enfin ont réagi dignement, on pourrait même dire comme des héros quand on songe à notre condition.

Je ne citerai pas beaucoup de noms, parce que je n'ai pas envie de réveiller des souvenirs douloureux et, aujourd'hui, la solidarité de notre groupe a fini par l'emporter sur toute autre considération. Il est d'ailleurs curieux de constater que, lors de nos retrouvailles, nous n'évoquons jamais ces moments de crise qui provoquaient le désespoir de certains camarades. Comme si plusieurs d'entre nous s'étaient découvert un double monstrueux à Tazmamart et que, une fois le cauchemar terminé, ils étaient peu à peu redevenus eux-mêmes.

L'argent contribua grandement à détériorer les relations entre bagnards. À l'arrivée à Tazmamart, ce problème était inexistant. Nous vivions encore selon les habitudes de la caserne en respectant plus ou moins la hiérarchie et en attachant une certaine importance aux grades, les capitaines ayant le grade le plus élevé. Au fil des années et avec l'installation du désespoir, nous nous sommes progressivement retrouvés sur un pied d'égalité. Seuls, peut-être, deux ou trois de nos camarades sont parvenus à préserver un certain charisme ou quelque ascendant sur les autres. Pendant les premières années, quand l'argent ne circulait pas, nous vivions très durement, mais avec une certaine tranquillité d'esprit. Nous nous soutenions beaucoup moralement, nous nous

racontions nos existences, nos enfances à la ville ou au bled, les films vus avec les copains ou les romans que des amis nous prêtaient. Tout ce qui était susceptible de nous faire oublier momentanément l'ampleur de notre drame était bon à prendre. L'intrusion de l'argent changea radicalement l'atmosphère à Tazmamart. Avec le recul, aujourd'hui, je peux analyser cette détérioration de nos rapports.

Un petit nombre d'entre nous avaient des familles aisées. Ils parvinrent à établir des contacts par l'intermédiaire de quelques gardiens, qui leur apportaient un peu d'argent, de médicaments, de nourriture. Pour des raisons de sécurité, ils voulaient garder pour eux les contacts, ils pensaient qu'en les multipliant les risques augmenteraient. Et, comme beaucoup au Maroc, ils croyaient que leur libération ne s'obtiendrait qu'en évitant d'ébruiter l'affaire. Nous autres, les plus nombreux, issus de familles pauvres, nous étions démunis et convaincus que notre libération ne viendrait qu'en alertant l'opinion publique internationale. Dans ce but, nous devions faire connaître le plus possible l'existence de Tazmamart.

La situation s'aggrava : parmi nous, certains pratiquèrent ce qu'il faut bien appeler du chantage : à ceux qui refusaient de partager et les contacts et les médicaments, ils déclarèrent :

-Vous ne voulez rien partager. Mais les risques, nous les encourons tous. Si un contact se fait prendre, la fouille et les représailles tomberont sur tous. Alors, vous partagez ou nous dénonçons vos contacts...

Nos relations devenues atroces augmentaient nos souffrances. La situation était épouvantable. À certains moments, l'état de camarades très malades nécessitait absolument un antibiotique ou un autre médicament. Nous étions obligés de supplier littéralement le camarade aisé qui, après des heures et des heures de palabres, se laissait parfois fléchir, insensible en tout état de cause aux insultes.

Malgré tout, chacun était sensible aux arguments des autres. On ne pouvait pas reprocher aux riches de se montrer prudent et de vouloir limiter les risques au maximum, et l'on comprenait aussi que les moins riches ou les pauvres exigeassent un minimum de solidarité. Dans cette jungle, où beaucoup luttaient chacun pour soi, on pouvait établir une distinction entre les riches, les courtisans, les maîtres-chanteurs, les escrocs, les indifférents et les hommes de principe. Dans cette dernière catégorie qui sauva, si l'on peut dire, l'honneur des bagnards de Tazmamart, se situait un groupe de détenus issus de familles très pauvres et qui n'avaient pratiquement rien. La lutte fut

souvent féroce, chacun étant convaincu d’avoir raison. Grâce à la bonne volonté d’une minorité qui s’épuisait à convaincre les divers clans de déposer les armes, on parvenait tout de même à des compromis.

Enfin, même si les familles des détenus les plus misérables avaient été disposées à se ruiner pour leur « bagnard », elles n’auraient jamais réussi qu’à rassembler péniblement quelques centaines de dirhams. Dans ces conditions, aucun gardien, à moins d’être fou, n’aurait accepté d’établir un contact avec ces familles, pour la plupart installées dans des douars perdus ou des villages mal desservis. Ajoutons que, pour le gardien contacteur, le risque d’être repéré était plus grand qu’en ville, les innombrables agents d’autorité, caïd, cheikh, moqaddem ou moghazni, sans lesquels le Maroc du tout répressif ne serait plus ce qu’il est, faisant la pluie et le beau temps à la campagne.

Le capitaine Abdellatif Belkébir essayait de partager au mieux le peu que lui rapportait son gardien, Majdoubi. Avec quelques détenus, comme Zemmouri ou moi-même, il comptait parmi les rares prisonniers qui comprirent que l’intérêt commun consistait à alerter les organisations humanitaires telle Amnesty International ou l’opinion publique internationale. À la décharge de tous ceux qui se montraient réservés ou pusillanimes, il est nécessaire de rappeler ce que fut le Maroc entre 1975 et 1985 : les autorités ne plaisantaient pas avec ce type de sujets et les risques en cas de dénonciation ou de découverte étaient considérables. Cependant de nombreuses familles seraient passées outre si elles avaient pris l’exacte mesure de notre condition.

Il faut aussi rendre justice aux frères du capitaine Belkébir d’avoir été les premiers à faire parvenir à Amnesty International une lettre détaillée sur la vie quotidienne à Tazmamart. Ils firent aussi parvenir des lettres à Christine Daure-Serfaty qui les donna au Comité de lutte contre la répression au Maroc.

Amnesty International sut ainsi à quoi s’en tenir dès 1980 mais, chose bizarre qui nous a bien dépités à l’époque, l’organisation ne réagit pas ; elle demandait, avant de le faire, la confirmation de toutes ces affirmations dans une lettre écrite par un autre détenu.

Les frères Belkébir multiplièrent les initiatives auprès de diverses ONG, médias ou institutions politiques européennes. Ils contribuèrent ainsi à jeter les bases de notre future libération.

Avec le recul, on peut évidemment regretter d’avoir si mal géré notre

détention. Trop peu parmi nous possédaient une vision claire des démarches à effectuer et ceux-là se heurtaient aux préjugés de compagnons qui fonctionnaient à peu près avec le même esprit que le makhzen : silence, méfiance, chacun pour soi. Nous l'avons sans doute payé de nombreuses années supplémentaires à Tazmamart et, peut-être, plusieurs détenus en sont-ils morts.

CHAPITRE 7
LE TAZMAMARTI OU LE LANGAGE SECRET DES BAGNARDS

Très rapidement, disons quelques mois après notre arrivée à Tazmamart, la nécessité de disposer d'un langage compréhensible de nous seuls s'est imposée.

Quand la corruption a commencé à fonctionner à plein, l'utilité ou la nécessité se sont transformées en obligation. Nous avions en effet réussi à faire entrer des radios transistors et écoutions quotidiennement au moins cinq stations différentes, ce qui fait que nous étions presque parfaitement informés de ce qui se passait dans le monde. Nous en parlions évidemment beaucoup et si nos gardiens avaient surpris nos conversations, nous aurions risqué les pires ennuis.

Cependant, ce moyen de communication secret était indispensable pour d'autres raisons. Grâce à l'ingéniosité de certains de nos camarades, grâce aux sacrifices de chacun, il n'était pas un seul détenu qui n'avait réussi à transgresser le règlement et à se constituer un petit trésor de guerre, fût-il dérisoire : miroir en fer-blanc, oreiller, lainages, antibiotiques, fortifiants, on pourra constater pendant la fouille de 1982 combien cette liste n'est pas exhaustive.

Voici quelques-uns des mots codés qui revenaient le plus souvent :

ACTION (qui n'est pas encore réalisée) : GHANDILIJ MAY SLOUPPI.

ACTION (terminée) : GHANDILIJ SLOUPPA.

AMI (notre), c'est-à-dire un messager qui porte nos lettres : OUR FRIEND.

AVION : HMIYMA (qui veut dire « le petit pigeon » en arabe).

AIDER : KABAZALER (voir le mot MIROIR).

ALGERIE : ALFA (comme dans le langage des militaires).

AMNESTY INTERNATIONAL : AMINA.

ARABIE SAOUDITE : BOUNIF (celui qui a un grand nez en arabe, comme la famille royale saoudienne).

ALLEMAGNE : BIKENBOER (comme le footballeur)

AVOCAT : CORBEAU.

BASRI Driss (ministre de l'Intérieur) : BISSARA.

BAS RI (l'exilé) : EL FKIH.

BEN SOUDA (conseiller de Hassan II) : M'SOUDI.

BOUMEDIENE : OUCHEN (qui signifie « renard » en berbère).

BLINDES (les) : FKAREN (« tortues » en arabe dialectal).

CAPITALE : DOUIRA KBIRA (« la grande maison » en arabe dialectal).

CASABLANCA : M'ZIZIGUA (une petite plage de Casablanca où les enfants apprennent à nager).

CREVER (de faim) : GOLF.

CUL (le) : CAOUTCHOUC.

COUCHER (avec une femme) : JEBBED LASTIK (tirer l'élastique — sous entendu du slip — en arabe dialectal).

CONTACT : CHARLIE, OSCAR, NOVEMBER. COUP D'ÉTAT : KHIRABIJOU (femme très libre à Meknès).

DIRECTEUR (de Tazmamart) : L'HOMME AUX BABOUCHES (parce que la première fois qu'il est entré dans le bâtiment 1, il portait des babouches)

DLIMI : DELTA.

ÉLECTIONS : ÉCHO, LIMA.

EGYPTE : ÉCHO.

EL ASSAD HAFEZ : SBAA (un autre mot pour dire « lion » en arabe).

FEMME : GHOUZGHOUZA.

GENERAL MOULAY HAFID (dignitaire du régime connu pour sa cruauté) : MIKE HOTEL.

GENDARMES : FEDDOULATES (allusion au colonel FEDDOUL, un de ceux qui supervisaient Tazmamart)

GUEDIRA (conseiller du roi) : GUEDRA.

GUEDDAFI (colonel) : ZAWAK (qui signifie « mercure » en arabe).

GUERRE : DACK OUTCHNDIK (qui signifie « la bagarre » en arabe dialectal).

INTRIGUE : CHANDILY.

JOURNAL : NEBROU (pluriel NEBROUAT — signifie papier à cigarettes).

JOURNALISTES : CHOUALA (« les moissonneurs » en arabe dialectal).

KOWEÏT : KAWKAW (« cacahouète » en arabe).

LETTRE : LIMA, ÉCHO, TANGO.

LIGUE ARABE : PEPSI COLA.

LUCARNE : VENTANILLA (emprunté de l'espagnol).

MARCHE COMMUN : OULAD SOUK (les enfants du marché).

MAROC : KARKHACH (du nom d'un adjudant qui avait été condamné à

deux ans dans l’affaire de Skhirat).

MITTERRAND (François) : MITRAYA.

MINISTRE : FRIAKH (le petit oiseau).

MORCEAU DE MIROIR : KABAZAL (qui signifie « le talon de la gazelle » ou « un gâteau » en arabe. Ce mot signifiait également pour nous tout objet reflétant la lumière tel le couvercle d’une boîte de sardine. Un mot fondamental à Tazmamart).

MIROIR ENTIER (OU quelque chose de très grande qualité ou immense) : HIGH KABAZAL.

MOYEN-ORIENT : MIKE, OSCAR.

NIGERIA : NEGRITA.

NOUVELLES : ZERRIA (les grains).

OFFICIER : HOUIYCHA, pluriel HOUIYCHATE.

ONU : ABDELWAHID.

PARLEMENT : PAPA ALFA ROMEO.

PARTI ISTIQLAL : INDIA, SUISSA, TANGO

POLICIERS : HARTIJATE.

POLISARIO : EL AMBAR ou N’TIYYOU.

PRÉSIDENT BUSH : LBACH.

PRUDENCE : SHAPPAHE (cela signifiait : « Attention une fouille, prenez vos précautions ! »).

RADIO : TUERTO (« celui qui boite » en arabe dialectal).

RELATIONS : HBAL.

REPAS AMELIORE : FIHA (qui signifie en arabe « il y a » et qui voulait dire qu’il y avait un petit morceau de viande dans notre ordinaire !).

REVUE : REVISTA.

ROI HASSAN II : SAMARKANDI (allusion aux prestations théologiques du roi qui voulaient rappeler celles d’un vieux penseur musulman du nom de Samarkandi). Ou encore BARBARO (pour avoir accordé une interview à une journaliste américaine nommée Barbara— vraisemblablement—Walters).

SEXE (de femme) : LASTIK (élastique du slip...).

SILENCE : QUIKLIQUISS (ce mot avait été repris d’un goumier qui, pour dire « qu’est-ce qu’il y a » en français disait : quikliquiss).

SOLDAT : SIPPO (pluriel : SIPPOYATE).

TAZMAMART : BUTAGAZ.

TELEGRAMME : TAIR BGAR (« pic-bœuf » en arabe dialectal).

UNION (arabe) . TOUCHE LA MAIN.

URSS : GAGARINE, GORBATCHEV, GUERBA (récipient du vendeur d'eau).

USA : YANKEE.

VOITURE : HARROUDA

Quelques exemples de phrases courantes

Il paraît que le Marché commun va accorder une aide au Maroc.

IL PARAIT QUE OULAD SOUK VONT KABAZALER KARKHACH.

Parce qu'il a fait l'amour avec une femme, certains journalistes américains ne cessent d'attaquer dans les journaux le probable successeur de Bush.

POUR AVOIR JEBBED LASTIK AVEC UNE GHOUZ-GHOUZA, CERTAINS CHOUALAS YANKINE NE CESSENT D'ATTAQUER DANS LES NEBROUS LE PROBABLE SUCCESSEUR DE BUSH.

Qaddhafî qui avait bien aidé le Polisario dans sa guerre fait l'union aujourd'hui avec le Maroc.

ZAWAK QUI AVAIT BIEN KABAZALE EL AMBAR DANS SON DACK OUTCHENDIK FAIT TOUCHE LA MAIN AUJOURD'HUI AVEC KHARKACH.

Coup d'État réussi au Nigeria.

KHIRABIJOU SLOUPPA A NEGRITA.

Amnesty International a parlé de Tazmamart dans un long rapport adressé à l'ONU.

AMINA A SPIKI DE BUTAGAZ DANS UN HIGH TAIRBGAR ADRESSÉ À ABDELOUAHID.

CHAPITRE 8
DE NOUVEAUX ARRIVANTS

Le mystère des Noirs africains

Au début de l'année 1978, alors que l'hiver battait son plein, un remue-ménage altéra le calme macabre de la prison. Neuf camarades du bâtiment 1 furent déplacés au bâtiment 2. À peine le neuvième était-il arrivé qu'un contrordre renvoya ; ces détenus à leurs anciennes cellules.

Un groupe de Noirs africains fut incarcéré au bâtiment 2. Douze personnes exactement furent enfermées dans une extrémité du bâtiment, le reste de nos camarades étant regroupé dans l'autre extrémité. Il était évident que le directeur voulait limiter au maximum les contacts entre les deux groupes.

En réalité, ces nouveaux arrivants étaient au nombre de seize. Tout le monde avait cru, à tort d'ailleurs, que les quatre restants étaient placés au bâtiment 1. Où se trouvaient-ils alors ? Mystère.

Leurs premiers jours à Tazmamart furent pour eux un véritable supplice tant ils grelottaient de froid et se plaignaient de la faim. Ils ne cessaient de réclamer l'amélioration de la nourriture et la distribution de couvertures. Le résultat fut catastrophique aussi bien pour eux que pour les premiers détenus. Pour les faire taire, le directeur ordonna tout le contraire.

Ils parlaient entre eux un dialecte africain et s'appelaient par des noms de reptiles et d'autres animaux tels que Scorpion, Léopard... Les gardiens du bâtiment 1 ont prétendu qu'ils étaient des Togolais. Ceux du bâtiment 2 parlaient de mercenaires maliens travaillant pour le compte du Polisario. (À l'époque, les détenus du bâtiment 2 n'avaient aucune idée de ce qui s'était passé dans le Sud marocain.) Quelques détenus avaient supposé qu'ils étaient des Gabonais ou des Zaïrois. Pour d'autres, il pouvait s'agir de soldats d'une patrouille mauritanienne qui auraient perdu leur chemin lors d'une ronde et se seraient retrouvés sur le sol marocain. Les Forces armées royales les auraient arrêtés et les auraient amenés en premier lieu dans une prison à Safi, puis à Tazmamart.

Faits curieux, ils ne connaissaient pas l'arabe, étaient tous noirs, chrétiens de religion à l'exception d'un seul, un musulman qui s'appelait Zakaria. Celui-ci passait le plus clair de son temps à prier et invoquer Dieu. À la mort d'Abdellaziz Ababou, il psalmodia des versets du Coran d'une manière si belle qu'il donna la chair de poule à tous les détenus.

Lorsqu'ils apprirent avec qui ils étaient incarcérés, ils reprirent confiance

et se montrèrent plus ouverts qu'au début. L'un d'eux, qui parlait bien le français, était chargé par ses camarades de s'adresser aux détenus marocains chaque fois que la situation l'imposait, pour la présentation de condoléances ou la demande d'un renseignement ou d'un service.

Pour essayer d'adoucir leur souffrance, les camarades ont fait de leur mieux pour les aider. Mais un lieutenant parmi eux flancha dès les premiers mois et commença à tousser. Une bronchite chronique l'emporta rapidement et il fut enterré dans la cour de la même manière que ceux qui l'avaient précédé. Ses camarades célébrèrent alors une messe chantée à sa mémoire qui suscita beaucoup d'émotion chez les Marocains qui n'avaient jamais assisté à un enterrement chrétien. À Tazmamart, la tolérance religieuse et la cohabitation pacifique étaient parfaites.

Un détenu noir, que ses camarades appelaient du nom de Bernard, s'adressa aux Marocains quelques jours avant le mois de Ramadan :

-Mes chers amis, si nous sommes libérés avant vous, nous vous donnons notre parole d'honneur que nous parlerons au monde entier de votre calvaire.

Un ou deux jours avant Ramadan, le colonel Feddoul arriva et passa les voir l'un après l'autre. Il leur fît distribuer des valises et des habits neufs, puis les fit monter dans un camion pour les emmener vers une destination inconnue.

Le lendemain de leur départ, des camarades entendirent Bâ Ghazi (Sergento) demander à Hammou (Hmar El Aoudate) d'un air étonné :

-Mais au nom de Dieu le Miséricordieux ! Qui a exhumé le corps de ce Noir ?

Hmar El Aoudate lui répondit avec son air toujours blasé :

-Ils sont venus en pleine nuit, ils ont sorti le cadavre, ils l'ont mis dans un coffre et ils sont partis.

Feddoul aimait certainement les films de Dracula.

Le sergent-chef Miloudi (décédé en 1980)

Surnommé « Le Mystérieux » au bâtiment 1 et « Solo » au bâtiment 2, c'était un sergent-chef parachutiste qui avait été amené à Tazmamart par le colonel Feddoul. Il l'écroua à l'extrémité nord du bâtiment 1 après avoir déplacé les survivants de cette partie dans la partie sud. Dès son arrivée, il sombra dans un silence de mort et refusa de parler aux détenus malgré les tentatives répétées de ceux-ci pour le faire sortir de son mutisme.

Un matin, alors qu'il faisait quelques mouvements comme il en avait l'habitude, il tomba et se cassa la main. Faute de soins, la gangrène ne tarda

pas à ronger ses os. Il perdit vite ses forces et resta cloué au sol. Skiba et Manollo se chargèrent alors de lui faire entrer sa nourriture.

-Pourquoi refuses-tu de parler avec nous pour atténuer ta souffrance ? lui demandèrent les deux camarades.

-J'ai refusé de parler parce que c'est justement le bavardage qui m'a amené ici. Je m'appelle El Miloudi, je suis rifain de Tisi Oussli. J'étais sergent-chef dans les parachutistes et, comme j'avais une confiance aveugle dans un sous-officier qui gardait avec moi une somptueuse villa dans les environs de Rabat, j'ai commencé à critiquer mes maîtres avec beaucoup de mépris. Et voilà où j'en suis. Le sous-officier a rapporté intégralement ce que j'avais dit. On m'arrêta immédiatement et on m'enferma d'abord dans une caserne de la gendarmerie. Lorsque j'ai refusé de manger, ironique, le colonel Feddoul m'a dit : « Mange mon fils ! Tu partiras bientôt vers un lieu où une telle nourriture ne se trouve que dans les rêves ! »

El Miloudi fut pris d'une violente fièvre qui l'a fait délirer pendant plusieurs jours, puis il rendit l'âme. Il fut « lavé » par Binebine, Achour et Skiba.

Les frères Bouriquat

Lorsque les frères Bouriquat sont arrivés à Tazmamart, en 1981, une grande fenêtre de liberté s'ouvrit devant les camarades du bâtiment 2. Ces nouveaux arrivants passèrent des mois et des mois à raconter aux détenus les événements intervenus dans le monde pendant les huit dernières années. Les camarades les écoutaient avec avidité et passion, remerciant Dieu d'avoir jeté dans leurs ténèbres ce petit rayon de lumière pour briser la monotonie meurtrière. Ensuite, lorsque les nouvelles eurent tari, les frères Bouriquat leur racontèrent leurs souvenirs de séjours dans les différentes capitales avec beaucoup de détails et de précisions de telle sorte que certains militaires arrivaient à parler des places et avenues de Paris ou de Londres comme s'ils y avaient vécu.

Midhat, ingénieur informaticien — raconte Daoudi —, était le plus âgé mais aussi le plus sage et le plus patient. Il séduisait ses codétenus par le récit de ses aventures drôles vécues dans la pension de Madame Hanno au centre de Paris. Il leur dispensait également des cours d'informatique et leur apprenait l'art et les subtilités des cuisines marocaine et française. Bref, il était un très bon copain, intarissable et toujours disponible pour changer le triste quotidien par ses contes merveilleux.

Malheureusement, ses forces l'abandonnèrent rapidement et c'est son frère

Ali qui s'occupa de lui jusqu'au jour où son autre frère, Bâ Yazid, connut la même faiblesse et garda la dalle. La mission d'Ali devint alors très difficile ; Daoudi et Skiba prirent alors volontiers la relève.

Bâ Yazid, le cadet, était un homme moins ouvert, mais bon camarade. Il fit beaucoup d'efforts pour apprendre le Coran, mais la maladie finit par le gagner et saper son moral.

Ali, le benjamin, était un grand plaisantin qui ne tarissait pas de blagues. Il avait une volonté de fer et savait comment s'attirer les faveurs des détenus et des gardiens, ce qui lui permit de bien aider ses deux frères malades. Mais, au fil des années, il finit lui aussi par devenir extrêmement fragile au point de ne se déplacer qu'à l'aide de deux manches à balai. Il toussait beaucoup, mais sa patience et son courage lui permirent de résister.

CHAPITRE 9
13 JUILLET 1982, LA FOUILLE INFERNALE

Neuf ans après notre entrée à Tazmamart, c'est-à-dire pratiquement à mi-route de notre calvaire — mais cela nous l'ignorions évidemment —, le moral des détenus, du moins dans le bâtiment 1, était relativement « bon » : plusieurs « messagers » et des gardiens corrompus travaillaient en effet pour le compte de certains camarades.

La plaque tournante de tous ces contacts était le capitaine Hachad pour qui le gardien Mahjoubi travailla longtemps en exclusivité. Mahjoubi accepta d'ajouter à sa charge le lieutenant Touil et, surtout, le capitaine Belkébir à qui nous confiâmes la mission de faire tout son possible pour contacter d'autres familles et ramasser un maximum d'argent, comme toujours le « nerf de la guerre ».

Devenu le bras droit du directeur, l'adjudant-chef Larbi Ameziane, en plus d'Hachad, « travaillait » aussi pour Belkébir et Sefrioui. Ameziane cherchait un prétexte quelconque pour venir dans notre bâtiment — un prétendu contrôle des gardiens ou du matériel ! — et trouvait toujours une occasion pour remettre un colis ou un paquet aux détenus. Excellents amis, Ameziane et Mahjoubi se confiaient tout, ce qui facilitait leur tâche. Belkébir comptait encore sur Chouibini qui, de son côté, n'hésitait pas à rendre service à tous ceux qui avaient de l'argent. Il refusait les contacts mais faisait les courses. Serghini, homme de corvée, et un des gardiens les plus minables, se mit également au service de trois détenus, mais uniquement pour des courses.

Bref, tout semblait marcher sur des roulettes. La corruption battait son plein ; à cela, s'ajoutait la bienveillance, voire la compassion des deux adjudants-chefs gardiens qui nous autorisaient parfois à nous rendre d'une cellule à l'autre, ou laissaient nos portes ouvertes pour nous permettre de marcher un peu dans le couloir. On aurait presque pu parler d'un climat de détente. Les plaisanteries entre détenus et gardiens étaient monnaie courante. Pendant la distribution des repas, les portes des cellules : restaient ouvertes, ce qui était totalement contraire au règlement. Pourtant, quatre camarades de notre bâtiment étaient morts et les morts se succédaient dans le bâtiment 2.

Nous nous demandions tous si l'immonde Ben Driss, l'intraitable gardien, se doutait de quelque chose. Les plus prudents prônaient la prudence et la méfiance de peur de perdre les petits acquis, qui revêtaient une importance considérable. Les optimistes affirmaient que Selk — pseudo de Ben Driss

n'était pas dupe et fermait l'œil en attendant d'être à son tour sollicité pour prendre d'éventuels contacts.

Au cœur de notre réseau de contacts, Hachad, sur lequel tous les détenus avaient les yeux braqués, était sans doute le prisonnier à la fois le plus envié, le plus critiqué et le plus sollicité. Il disposait, grâce à sa famille, de moyens financiers qu'aucun de ses compagnons de misère ne pouvait se procurer et il détenait les remèdes à toutes les souffrances : l'argent et les médicaments... En dépit des tensions que cela provoquait, 1982 fut une de nos moins mauvaises périodes... Les postes radio qu'avaient réussi à introduire nos camarades nous permettaient d'être bien informés. Nous écoutions d'ailleurs plusieurs stations : RFI, avant tout, la RTM sur laquelle nous ne nourrissions aucune illusion, la BBC, la radio algérienne, la radio du Polisario, etc. En outre, tout le monde, sans exception, avait sa petite part de lumière tamisée, que reflétait le High Kabazal (« miroir » dans notre langage tazmamartien). L'apport de lumière, que nous devions à Touil d'abord, puis à l'ingéniosité de Hachad et Benaïssa, nous autorisait à jouer aux échecs et à suivre les parties ou les championnats qui opposaient les meilleurs joueurs du bâtiment 1.

Le capitaine Belkébir parvint à se procurer une revue littéraire et deux autres revues à thèmes religieux. Pour éviter les critiques acerbes de ses camarades, il décida de les faire passer à tour de rôle à tout le monde. L'une de ces revues arriva ainsi à la cellule n° 25, occupée par Haïfi, qui avait perdu depuis longtemps la raison. Haïfi ne trouva rien de mieux que de la passer à son voisin Mimoune, dont l'esprit était aussi dérangé, sous l'œil vigilant de Ben Driss. Ce fut la catastrophe ! Trop heureux de faire du zèle, Ben Driss, malgré nos supplications, porta sans hésitation et immédiatement la revue au directeur. Mahjoubi et Ameziane arrivèrent le lendemain dans le bâtiment, le teint livide et la voix tremblante. Ils supplièrent les détenus de préparer tous les objets non réglementaires pour le soir même. Leur vie, affirmaient-ils, et celles de leurs enfants étaient en danger. En dépit du risque, ils revinrent vers 15 heures, passèrent rapidement de cellule en cellule dans un état de fébrilité extrême, ramassèrent tout ce que les détenus leur donnèrent et le mirent dans deux grands sacs. Puis ils quittèrent furtivement le bâtiment 1.

Le surlendemain, c'est-à-dire le 13 juillet 1982, vers 15 heures, tous les gardiens réunis surgirent dans le bâtiment 1 munis de puissants projecteurs. La fouille commença aussitôt. Une fouille impitoyable et sauvage. Les gardiens s'emparèrent avec une brutalité obstinée de tout ce qui tombait entre

leurs mains. Avec un zèle d'autant plus suspect qu'ils s'attaquaient aux « biens » d'une humanité misérable et souvent gravement malade, ils fouillèrent minutieusement millimètre après millimètre la totalité des cellules. Tout y passa : les plis — ou ce qu'il en restait — de nos chemises et de nos pantalons, les doublures des vestes, les trous dans les murs, les fissures des portes des cellules, nos toilettes, nos parties intimes...

Tout fut saccagé avec haine, saisi avec une jubilation malsaine. Même les quelques Corans, qui avaient été introduits, furent emportés sans le moindre égard pour nos sentiments religieux. Bien entendu, chacun avait fait l'impossible pour sauvegarder, préserver ne fût-ce qu'un simple morceau de savon. Pour y parvenir, chaque détenu avait inventé son « truc » ou sa « combine » afin d'essayer de sauver les « trésors » péniblement amassés au cours des années passées. Parfois, il s'agissait de quelques comprimés d'antibiotiques ou de fortifiants.

Hachad et Ghalloul avaient mis au point les cachettes les plus sophistiquées. Le premier s'était constitué depuis longtemps une cachette efficace. À l'aide d'un clou et d'une pierre, il avait creusé un espace sous le triangle qui se trouvait dans le coin des toilettes. Il vida complètement ce volume puis l'aménagea avec du ciment que lui avait apporté l'un des gardiens soudoyés. Le second boucha de l'intérieur avec de la mie de pain un des trous d'aération du mur donnant sur le couloir commun. Il s'arrangea ensuite pour donner à la mie séchée la couleur du mur. Une autre méthode consistait à disposer d'un sac mince et long et dont le diamètre était inférieur à celui du trou d'aération situé dans le plafond. Nous attachions un fil à ce sac et, à l'aide d'un bâton, nous l'introduisions dans le trou du plafond en ne laissant dépasser qu'un centimètre du fil, ce qui nous permettait de le récupérer une fois les gardiens dehors. Cette méthode supposait un certain entraînement, mais elle permit à de nombreux bagnards de sauver un miroir, un Coran, divers objets. Ce que nous réussîmes à sauver ne représentait rien comparé à tout ce qui nous fut pris. Nos gardiens n'hésitèrent pas à supprimer les petits bouts de laine, que nous avions au fil des années réussi à rassembler pour finir par en faire des matelas presque douillets. Ce « luxe », contraire au règlement, nous dûmes le restituer en dépit de tentatives désespérées pour les cacher sous nos chemises. Nous apparûmes si ridicules avec cet accoutrement que nos gardiens éclatèrent d'un méchant rire avant de nous arracher nos ersatz de matelas. Leur perte nous apporta la certitude que l'hiver serait intolérable. D'autres camarades cachèrent des billets de banque dans leur

rectum.

Pendant la fouille des cellules, dans le couloir s'amoncelaient toutes sortes d'objets, qui auraient sans doute provoqué un sacré coup de sang au directeur s'il avait été totalement tenu au courant des découvertes de ses sbires : boîtes de sardines vides, miroirs, radios, pommades dermatologiques, Corans, toutes sortes de médicaments (aspirine, doliprane, vitamines, sirops contre la toux, etc.), ciseaux de fabrication locale, du fil de fer, des stylos à bille ou à mine, des boîtes de fromage à moitié pleines, etc.

L'adjudant Moulay Ali ne parvenait pas à cacher sa stupéfaction devant ce bric-à-brac. Il prit une petite bouteille qui contenait de l'huile de foie de morue, la scruta longuement puis s'adressa aux détenus en hochant la tête :

-Vous m'avez eu, fils de putes ! Vous étiez en train de vous saouler la gueule avec du whisky ! Alors que moi, pauvre Moulay Ali, je passais le plus clair de mon temps à vous servir comme un con !

-À l'aide d'une brouette, les gardiens évacuèrent les « trésors » rassemblés, pièce après pièce, pendant presque une décennie d'emprisonnement.

-En nous quittant, Ben Driss nous fit un clin d'œil complice et nous dit en nous tendant une corde :

-Tenez, je vous fais cadeau de cette corde. Je sais que vous communiquiez entre vous à l'aide d'une corde !

Son regard cynique disait éloquemment :

-Allez, vous pouvez vous suicider avec si vous en sentez le besoin !

Quant à l'adjudant Moulay Ali, incrédule, il continuait à hocher la tête en répétant stupidement :

-Du whisky, du whisky ! Ah ! Les salauds !

Sacrement porté sur la bouteille, le whisky était au rayon des boissons alcoolisées, qu'il consommait habituellement, ce qu'un Havane est à une Casa-Sport (cigarette populaire au Maroc).

Ainsi, toutes nos cellules furent « nettoyées » pour la plus grande satisfaction de Bâ Chazi, dit « Sergento », de Said (Mike Sierra), de Ben Driss (Selk) ou de Boubkeh (Bélier), gardiens parmi les plus infâmes de Tazmamart.

Pendant plusieurs semaines, ils continuèrent à échanger des anecdotes à notre sujet. Ils devaient les trouver savoureuses si on en juge aux éclats de rire qui ponctuaient leurs conversations. Nous ressentions cependant une certaine consolation : ils étaient convaincus de nous avoir tout pris et, en

dépit de leur insistance ou de leurs menaces, aucun de nous ne dévoila le nom des « messagers » et des « coursiers », ils attendirent avec une joie fébrile et, malsaine, mais en vain, les sanctions qui auraient dû frapper leurs camarades.

Ce retour à la case départ fut insupportable psychologiquement. Des années de privations et d'efforts étaient anéanties et la perspective du prochain hiver nous obsédait. Nous fûmes nombreux alors à songer au suicide qui nous paraissait infiniment préférable aux tombes glaciales qu'étaient nos cellules au cours des premiers hivers.

Le spectre de graves sanctions nous paralysait mais, curieusement, il ne se passa rien. Ben Driss ordonna de brûler tous nos « biens » dans la cour. Il semblait avoir compris, à la dernière minute, que cette affaire ne lui apporterait rien de bon et qu'en revanche il risquait d'être impliqué dans ce trafic. Des gardiens nous apprîmes, en effet, qu'il ne présenta au directeur que le centième de ce qu'il avait fait saisir.

El Cadi rassembla tous les gardiens et les menaça d'emprisonnement. Tout le monde savait que les vrais responsables étaient Larbi Ameziane (Soussou) et Mohamed Mahjoubi (Jeff), mais aucune preuve n'existait contre eux. Le premier était intouchable parce qu'il ne travaillait plus au bâtiment 1, le second était redouté de tous car il avait une réputation de bagarreur et son physique d'ancien moniteur de sports en effrayait plus d'un. Le directeur dut comprendre qu'il n'était pas de son intérêt de trop gonfler l'affaire et il finit par l'étouffer en se gardant bien d'en parler à ses supérieurs de crainte d'être relevé de ses si fructueuses et rémunératives fonctions...

Redoutant une seconde fouille, nous restâmes tous en état d'alerte pendant plusieurs semaines. Sans plus aucune information, nos habitudes perdues, la tension devint extrême. Les gardiens se montrèrent plus vigilants, à notre égard mais aussi entre eux. Chacun souhaitait prendre son collègue en flagrant délit pour se refaire une virginité auprès du directeur. Ameziane disparut complètement de la circulation et Mahjoubi nous évita — à raison — pour toujours.

Notre moral était au plus bas. Très étonnés, les camarades du bâtiment 2 subirent une fouille semblable mais qui ne donna pratiquement rien. Il est vrai que, leur sort comparé à notre « opulence », ils vivaient encore au temps de la préhistoire... Cet événement eut des conséquences dramatiques.

Plusieurs de nos camarades succombèrent dans les deux bâtiments faute de médicaments ou, tout simplement, pour avoir perdu quelques objets minables mais ayant pour eux une portée symbolique considérable.

Rien n’est plus difficile à un gardien de prison que d’échapper à la routine. Elle reprit donc peu à peu. Les gardiens, de blasés devinrent progressivement dégoûtés par leur travail insensé.

L’état d’alerte fut alors levé, les informations circulèrent à nouveau et la vie reprit son cours dramatique à Tazmamart.

CHAPITRE 10
L'AFFAIRE M'BAREK TOUIL

Si, dans un océan de cauchemars, la fouille de 1982 resta sans doute le pire souvenir des survivants de Tazmamart, l'aventure extraordinaire qui survint au lieutenant M'Barek Touil a probablement contribué à nous maintenir en vie grâce au formidable espoir qu'elle a suscité.

En effet, après onze ans d'enfer, un petit coin de paradis se profilait tout à coup. Certes, les autorités marocaines mirent encore sept ans avant de tirer les conclusions qui s'imposaient en procédant à notre libération. Mais Tazmamart — et c'était là l'essentiel — n'était plus un horrible secret partagé par quelques Marocains : la puissante Amérique savait et d'autres pays ou organisations à l'étranger n'allaient plus tarder à savoir !

M'Barek Touil était né dans un douar proche de Khemisset, à une centaine de kilomètres à l'est de Rabat, en plein cœur de la tribu berbère des Zemmou. Issu d'une famille pauvre, il a fait ses études primaires à Khemisset avant de rejoindre Rabat où il poursuivit ses études secondaires en tant qu'interne boursier au lycée Moulay Youssef. En 1963, à vingt ans, après son baccalauréat, il entra sur concours dans l'armée de l'air, effectua un stage aux États-Unis puis un autre à l'Académie militaire de Meknès dont il sortit avec le grade de sous-lieutenant aviateur en 1966. Il fut alors affecté à la troisième base aérienne de Kénitra où il se distingua rapidement par sa rigueur, son assiduité au travail et ses compétences étendues. Quelques mois avant la tentative de coup d'État de Kénitra, il était nommé chef par intérim d'un grand service et promis à une brillante carrière. Presque simultanément, il épousait Nancy, une Américaine qui travaillait à la base comme bibliothécaire. Nancy, qui s'était convertie à l'Islam et avait pris le prénom de Touria, lui a donné un fils, Amine, né juste avant son incarcération.

Au procès des aviateurs, et bien que totalement innocent, il fut condamné à vingt ans de prison. Touria, alias Nancy, se démena pour voir son mari à la prison militaire de Kénitra, mais ce droit élémentaire, de façon tout à fait illégale, lui fut refusé. En bonne Occidentale bien moins craintive du « système » que les épouses marocaines des autres détenus, elle insista, mais se heurta à chaque fois à des obstacles infranchissables.

Apparemment résignée, elle laissa passer l'orage puis recommença de plus belle. Entre-temps, elle avait découvert le fonctionnement si « particulier de la machine pénitentiaire et appris de la bouche de femmes d'officiers arrêtés

que l'argent pouvait beaucoup « aider ». Elle fit alors la connaissance d'un monde sordide n'obéissant qu'aux lois du chantage et de la corruption. De la sorte, elle réussit enfin à joindre son mari par correspondance et à lui faire parvenir des photos de leur fils alors âgé de quelques mois. Puis ce fut le silence. Un silence de plus de dix ans !

Par un pur hasard, Touil, à son arrivée à Tazmamart, avait été affecté à la cellule numéro 15, située en plein centre du bâtiment juste en face de la porte d'entrée. Cette cellule offrait une surface deux fois plus grande que les autres. Ainsi, on pouvait dire qu'elle était « spacieuse », moins mal éclairée et mieux aérée. Touil avait même l'immense privilège de pouvoir contempler un bout de la cour ocre chaque fois que les gardiens pénétraient dans le bâtiment, le judas de sa porte se trouvant dans l'axe de la porte d'entrée. En revanche, il était désavantagé par le froid qui, en hiver, s'engouffrait violemment à travers les trente-quatre trous d'aération de sa cellule (deux fois plus que les autres) chaque fois que venait un gardien.

À Tazmamart, comme dans la vie, Touil était d'un naturel très réservé et parlait peu. Il ne rompait le silence que lorsqu'il s'agissait d'une question qui touchait au sort des détenus. Sinon, il était extrêmement méfiant, prônait en toutes circonstances la prudence et ne cherchait jamais à imposer son point de vue dans la conversation. Il se fît ainsi respecter, surtout des sous-officiers qui voyaient en lui l'officier idéal, même si ceux qui l'avaient connu à Kénitra disaient que l'on redoutait sa sévérité et son attachement à la discipline.

Durant les premières années de détention, il souffrit beaucoup du froid, mais sans jamais se plaindre. Il était toujours aux côtés de ceux qui désespéraient pour leur remonter le moral et les encourager à redresser la tête et à poursuivre le combat de la survie.

À la fin de l'année 77 et au début de 78, il sortit soudain de son silence et programma de bizarres séances de discussions avec Hachad, autre ex-aviateur, dont la cellule était pratiquement face à la sienne. Tous deux passèrent alors de longs moments à inventer un code de communication qu'aucun détenu ne parvenait à déchiffrer... Nous sûmes par la suite que le but poursuivi était de camoufler un contact éventuel qu'ils comptaient établir par l'intermédiaire de l'adjudant-chef Mohammed (Jeff). Effectivement, leur plan réussit et demeura secret pendant un-bon moment jusqu'à ce que Hachad fût contraint de dévoiler son contact tout en veillant à bien cacher celui de Touil. Ce côté cachottier lui valut l'inimitié de plusieurs camarades qui

désiraient également joindre leurs familles et ne savaient comment s'y prendre.

Deux mois après la mort de Tijani Benradouane, en novembre 1984, un événement extraordinaire se produisit au bâtiment 1. Alors que, morts-vivants, nous étions comme toujours écrasés par une mortelle routine, les gardiens arrivèrent dans le bâtiment en affichant un air très grave. Ils se dirigèrent vers la cellule numéro 15, accompagnés, fait tout à fait exceptionnel, du directeur, et une voix étrangère demanda :

-Est-ce bien vous le détenu M'Barek Touil ?

-Oui, répondit simplement celui-ci.

-Allez, sortez !

Puis se retournant vers les gardiens, la même voix ordonna :

-Soutenez-le.

À cette époque-là, Touil était descendu au plus profond de l'abîme. Avant de connaître la cellule numéro 15, son physique était celui d'un basketteur : grand, athlétique, bien bâti, il mesurait 1,86 mètre et présentait cette particularité d'avoir des bras très longs. Il avait un visage longiligne, une bouche mince, un nez droit. Il portait des lunettes de vue et ses cheveux châtains annonçaient une calvitie précoce.

Ce jour-là, lorsqu'il fit son premier pas hors de sa cellule, il n'avait absolument plus rien du basketteur. Excessivement maigre, à moitié chauve, une scoliose prononcée, Touil ressemblait davantage à un squelette s'efforçant de marcher qu'à un être humain. Deux soldats le prirent par les aisselles et le firent sortir du bâtiment. Où l'emmenaient-ils ? Personne ne le sut sur le moment. Formidable suspense susceptible de faire naître de l'angoisse comme de l'espoir ! Les cœurs de tous les détenus battaient la chamade dans l'attente de ce qui allait se produire.

Une heure plus tard, Touil regagna sa cellule. À peine les gardiens avaient-ils quitté le bâtiment que des voix impatientes et fébriles interrogeaient.

-Si M'Barek ! Que se passe-t-il ?

En guise de réponse, ils n'eurent droit qu'à un silence profond. Le suspense devenait insupportable et certains, excédés, demandèrent à ses voisins s'il était bien rentré et s'il n'y avait pas eu erreur de leur part.

-Oui, oui, il est bien là, affirmèrent-ils avec force.

Quelques heures plus tard, Touil sortit enfin de son mutisme :

-Chers amis, j'ai vu des gens très importants, je vous donnerai

ultérieurement plus de détails.

Puis il sombra à nouveau dans un silence interminable. Pendant ce temps, il se passait des choses anormales dans la caserne toute proche : tapage, ronflements de moteur, échos de voix qui gueulaient des ordres...

Le lendemain soir, deux détenus se querellèrent et crièrent si fort qu'ils étaient pratiquement au bord de la crise d'hystérie. Pour une histoire futile, comme d'habitude ! Touil dut fournir un gros effort pour les faire taire, puis, hors de lui, il leur jeta :

-Bande de crétins, espèces d'ânes ! Vous vous insultez pour avoir un contact avec l'extérieur et vous ne vous rendez pas compte que vous êtes en train de vous priver d'une liberté certaine !

Un silence incrédule suivit. Touil reprit

-Une caravane médicale est arrivée pour examiner l'état de santé de chacun d'entre nous. Il y a là des cardiologues, des généralistes, des psychiatres, des dentistes et d'autres spécialistes !

Nous eûmes l'impression de vivre un très beau rêve... C'était trop beau pour être vrai !

Trente-six heures après sa première sortie, on vint à nouveau chercher Touil. Cette fois, il passa la matinée hors de sa cellule. La suivante, toute la soirée. On lui faisait passer mille sortes d'examens médicaux.

L'émotion était à son comble dans l'ensemble du bagne qui, pour la première fois depuis plus de onze ans, connaissait une animation qui confinait à l'agitation. Le directeur était omniprésent et, chose exceptionnelle, tous les gardiens étaient habillés réglementairement. Il devait y avoir du beau monde !

La porte du bâtiment 1 ne cessait de s'ouvrir et de se fermer. Nous caressions tous l'espoir d'être appelés à notre tour pour revoir enfin un petit bout de ciel bleu et respirer une bouffée d'air pur.

Chaque fois qu'il regagnait sa cellule, Touil évitait de répondre directement à nos questions et se lançait dans des descriptions lyriques du ciel, des nuages, de la lune ou de la grande montagne située en face de Tazmamart.

Dans les jours qui suivirent, ses sorties devinrent régulières. Du directeur de la prison au dernier des gardiens en passant par le corps médical, chacun s'occupait de son bien-être. Les gardiens plaisantaient gentiment avec lui, espérant sans doute lui faire oublier en quelques semaines dix années de cruauté et de vilenies.

Le directeur lui-même se mit de la partie en tentant de lui faire croire dans un français approximatif qu'il n'avait jamais été qu'un simple exécutant :

-Ji ni soui qu 'oune simble ixicoutan !

Parallèlement, son régime alimentaire changea du tout au tout, ce qui transforma notre vie en véritable calvaire. L'odeur de la bonne chère nous faisait saliver abondamment. Nous respirions profondément l'odeur des petits plats préparés avec soin pour notre camarade et chacun pouvait ainsi donner libre cours à son imagination. Que de frustrations, que de désillusions, que de tristesse durant cette période !

Qui aurait dit qu'un matelas Simmons, des draps propres et neufs, des couvertures immenses et chaudes et des vêtements de bonne coupe rentreraient un jour à Tazmamart ? Un véritable miracle ! Mais un miracle qui ne concernait qu'un détenu, le lieutenant Touil, pour la seule, bonne et unique raison qu'il avait épousé une Américaine !

—C'est peut-être la bêtise la plus grande que j'aie jamais commise, soupirait amèrement Zemmouri qui avait été longtemps le play-boy de la base de Kénitra. Lors de son stage aux États-Unis, il avait multiplié les aventures avec de jeunes Américaines, dont beaucoup n'auraient attendu qu'un petit signe de sa part pour lier leur destin au sien. Ah ! Si j'avais su.

Le colonel Feddoul remit à Touil plusieurs lettres de sa femme et lui demanda de répondre à chaque lettre en mentionnant qu'il se portait très bien et qu'il ne manquait de rien. Feddoul, ce fameux tortionnaire redouté de tous les cadres de la gendarmerie, ne serait plus qu'un facteur, mais un singulier facteur puisqu'un hélicoptère avait été mis à sa disposition pour assurer ses multiples déplacements. L'administration redoublait d'attentions à l'égard de Touil. Un jour, il regagna sa cellule muni d'une bouteille de mercurochrome, de coton hydrophile et de pansements :

-Voilà de quoi soigner Lghalou, j'ai évoqué son cas avec le directeur et il s'est montré compréhensif, nous dit-il.

Un matin, un mois environ après sa première sortie, et alors qu'il commençait à se tenir debout sans aide, un hélicoptère atterrit à Tazmamart, embarqua Touil et quitta rapidement les lieux. La veille, sans doute informé qu'un événement important allait bouleverser sa vie, Touil était passé de cellule en cellule pour nous faire ses adieux, mais il s'était refusé à nous en dire plus tant il était discret et méfiant.

Le lendemain matin, exactement à la même heure et alors que nous pensions que Touil s'apprêtait à prendre l'avion pour les États-Unis,

l'hélicoptère atterrit de nouveau. Quelques minutes plus tard, notre camarade entra dans sa cellule et les gardiens refermèrent aussitôt sa porte. Suspense !

Comme on pouvait s'y attendre le connaissant, et bien qu'il parût très excité, Touil ne voulut point satisfaire notre curiosité et ne nous livra que quelques vagues renseignements. Après s'être assuré que personne ne l'écoutait, il nous raconta qu'on lui avait bandé les yeux pendant tout le déplacement et qu'on l'avait conduit soit à Kénitra, soit à Rabat.

Par la suite, parmi tous ceux qu'il avait vus, il n'avait reconnu que le général Hosni Ben Slimane et, bien entendu, le colonel Feddoul.

Ce n'est qu'une dizaine de jours plus tard qu'il finit par en dire plus à son camarade de promotion Zemmouri pour lequel il éprouvait une certaine estime :

-Dans un local fastueux, on m'a déshabillé et on m'a ordonné d'aller et venir, les yeux bandés, devant une assistance qui me paraissait tendue en raison de la présence d'une personnalité très importante. Je n'entendais que des chuchotements qui traduisaient beaucoup plus de peur que de respect pour cet inconnu... Il m'a semblé aussi qu'on me prenait en photo pour garder une idée de ce que pouvait être Tazmamart !

Jamais Touil ne nous mit au courant de son entrevue avec l'ambassadeur des États-Unis à la chancellerie américaine à Rabat. Nous ne l'apprîmes qu'après notre libération.

Le régime continua pour lui comme auparavant. Il sortait matin et soir dans la cour, avait droit à des médicaments délivrés par des spécialistes — on lui fit de nouvelles lunettes —, il mangeait plus que convenablement et on lui donnait des livres.

Ses sorties étaient très intéressantes pour nous puisqu'il assura le contact entre le premier et le second bâtiment. C'est par lui que nous avons appris le décès de plusieurs camarades du bâtiment 2 et découvert que ces derniers vivaient dans des conditions encore pires que les nôtres. Une lueur d'espoir jaillit alors dans les cœurs de ces malheureux puisqu'ils demandèrent à Touil de contacter les détenus du bâtiment 1 afin d'avoir les paroles d'une vieille chanson du grand chanteur égyptien Abdel Halim Hafez, intitulée Oh, ma belle brune, rêve de mon enfance ! Ils reprirent ainsi le goût de chanter et posèrent d'innombrables questions pour tenter de se mettre à jour quant à la marche du monde. Ils apprirent ainsi que, après le président Nixon, trois autres présidents — Ford, Carter et Reagan — s'étaient succédé à la Maison-Blanche et que, en France, Pompidou était mort, avait été remplacé par

Giscard, lequel avait été détrôné par Mitterrand.

De son côté, Touil nous parlait souvent du ciel, du soleil et des fourmis qu'il passait beaucoup de temps à observer dans la cour. Cette cour, il nous la décrivait également en précisant la position de la tombe de chacun de nos camarades disparus :

-Le sol au-dessus des tombes est tellement tassé que cela pourrait n'éveiller aucun soupçon, n'étaient les repères à la peinture rouge au pied du mur, nous disait-il avant d'ajouter : Il paraît qu'il y a eu d'autres exécutions dans la cour avant notre arrivée. Effectivement, il y a beaucoup de traces de balles sur le mur !

Touil eut par ailleurs l'excellente idée de demander aux gardiens de lui apporter une sape et une grosse pioche, pour faire un petit jardin à proximité de la porte d'entrée du bâtiment 1. Même si le sol rocailleux ne se prêtait guère à la culture, il fit pousser des tomates, des piments et de la menthe.

Les gardiens-soldats suivirent son exemple et l'un d'entre eux, Baba H'med dit « le Croque-mort », se distingua dans ce travail qui lui procurait un plaisir incommensurable. Touil fut d'ailleurs très vite écarté de « son » jardin qui devint « propriété privée » des gardiens. Baba H'med y planta des pastèques, des courgettes, un pommier et quelques abricotiers. La première récolte provoqua naturellement la discorde parmi les gardiens. Touil, lui, prit quelquefois le risque de cueillir une ou deux tomates pour les donner aux détenus à tour de rôle.

Après trois mois de détention adoucie, Touil vit son régime se durcir quelque peu. Agacé par le traitement de faveur de « l'Américain », sans doute rassuré par l'absence de développement nouveau, le directeur ordonna à ses sbires de l'enfermer au même titre que tout le monde. Mais, comme il craignait que cette attitude eût des conséquences néfastes pour la suite et la fin de sa carrière, El Cadi lui laissa quelques privilèges, comme la possibilité de se doucher de temps à autre, de faire sécher son linge dans la cour, de recevoir des médicaments, de lire et de circuler librement dans les couloirs.

Les gardiens appliquèrent d'ailleurs avec modération les nouvelles consignes parce qu'ils avaient besoin de médicaments et que Touil était le seul à pouvoir leur en procurer. En effet, pour des raisons psychologiques qu'il serait intéressant de creuser, beaucoup parmi eux souffraient de maux de tête ou d'un manque d'appétit et n'hésitaient pas à conclure un « marché » avec notre ami : des médicaments pour eux ou pour leurs femmes et enfants contre un « contact » ou des « courses »...

Cependant, même atténué, le changement de régime de Touil eut des conséquences très importantes sur nos conditions de vie. D'abord, sur le plan psychologique, nous avons senti qu'une parcelle de nous-mêmes était devenue à moitié libre. Qu'un des nôtres eût la possibilité de rester dans le couloir ou de sortir de temps à autre dans la cour, c'était pour nous une source de joie indicible. Par ailleurs, les commissions entre détenus se faisaient désormais sans problème. Enfin, nous eûmes tous l'occasion de goûter — avec à la fois amertume et appétit — à la bonne cuisine qu'on lui servait.

Touil, qui connaissait parfaitement Tazmamart, avait pleinement conscience de la situation terriblement embarrassante dans laquelle les autorités l'avaient mis. Ce traitement de faveur, ce favoritisme indécent étaient insupportables en particulier pour tous ceux qui avaient terminé leur peine. Ils illustraient parfaitement à nos yeux la mentalité des responsables marocains envers les citoyens. Par cette ignoble pratique, le gouvernement marocain reconnaissait que la valeur d'un citoyen marocain par rapport à celle d'un citoyen américain était comparable à la valeur du dirham par rapport à celle du dollar.

Touil ne ménageait pas sa peine pour alléger nos souffrances : chaque semaine, il nous donnait la plus grande partie des rations de beurre, de confiture ou de savon — pour ne citer que cela — qui lui étaient allouées. Il partageait également sa nourriture quotidienne. Un moment, il cessa de nous faire profiter de ces produits de luxe pour les réserver exclusivement au malheureux Lghalou qui en avait bien plus besoin. Chaque fois que l'occasion se présentait, il donnait aussi des médicaments ou des fortifiants. Le seul reproche que lui faisaient certains, c'était de manifester un faible pour son corps d'origine — les aviateurs — et de les gâter par rapport aux autres, ce qui créait toutes sortes de problèmes dans le bâtiment 1.

À mesure que le temps passait, Touil reprenait rapidement du poids et redevenait tout à fait « normal ». Chose bizarre, il commença à manifester inconsciemment un certain dégoût pour les vêtements, ou ce qui en tenait lieu, de ses camarades. Ceux-ci lui demandaient en effet fréquemment de les faire sécher au soleil. Il faut dire à sa décharge que nous avions tendance à abuser de sa gentillesse...

Néanmoins, cet événement dû à l'obstination et au courage de Touria Touil a été bénéfique pour l'ensemble des détenus. D'abord, parce que le comportement des gardiens a radicalement changé, l'idée que nous allions

fatalement crever à Tazmamart leur paraissant tout à coup moins certaine. Ensuite, parce que les antibiotiques et fortifiants qu'il nous a fournis ont probablement sauvé d'une mort certaine plusieurs d'entre nous. Enfin, parce que, comme on l'a vu, son régime amélioré a eu une influence considérable sur notre psychique.

Certes, la jalousie a probablement miné certains détenus et Touil, à qui il est arrivé parfois de prendre ses distances et de refuser certains services apparemment faciles, a sans doute profondément meurtri l'un ou l'autre de ses camarades. À nos yeux, ce ne sont là toutefois que des détails et, si vingt-huit d'entre nous ont pu survivre, c'est à Touil et à son épouse qu'ils le doivent.

CHAPITRE 11
HINDA, LA CHIENNE DE TAZMAMART

Au début des années 80, nous avons entendu, au milieu de la nuit, un chien aboyer dans la cour.

-Les murs avec leurs mitrailleuses et leurs kilomètres de fil barbelé ne suffisent-ils pas au directeur ? s'exclama un camarade.

-Mais non ! Ne crois pas que c'est à cause nous que ce chien est là. Ne sais-tu pas que, même si on laisse toutes les portes ouvertes, le mieux portant d'entre nous n'arrivera pas à traverser la longueur de la cour, répondit un autre.

Nous tendîmes l'oreille, comme nous faisions chaque fois que les gardiens arrivaient et commençaient à discuter au seuil du bâtiment en attendant la grande gamelle.

Au fil des jours, avec les renseignements recueillis çà et là, nous pûmes reconstituer le malheur enduré par cet animal.

Hinda, la chienne prisonnière de Tazmamart était jeune, belle et de pure race, de couleur blanche avec une grande tache noire sur le flanc. Son maître était un Français mordu pour la chasse, qui prenait soin d'elle et la choyait généreusement.

Malheureusement pour Hinda, contraint de rentrer dans son pays, celui-ci chercha quelqu'un à qui la confier. Il opta pour un officier, El Cadi, avec qui il avait trinqué et sympathisé. C'est ainsi que Hinda se retrouva à l'intérieur d'une cour entourée de hautes murailles gardées par des soldats armés. Sans transition, elle était passée du paradis à l'enfer. Incarcérée au milieu de l'hiver pour être battue et affamée sans raison, elle passait des heures et des heures à aboyer et à hurler sans que personne ne lui accordât d'intérêt. Elle découvrit finalement qu'à l'intérieur des deux bâtiments il existait des êtres qui vivaient dans des conditions en deçà de la sienne. Leurs gémissements et leurs délires continus pendant la nuit arrivaient jusqu'à elle, ce qui expliquait son entêtement à entrer dans les bâtiments lors de l'arrivée des soldats. Hélas, à chaque tentative, elle recevait un violent coup de pied qui lui arrachait un cri de douleur. Une fois les gardiens sortis, elle s'acharnait désespérément à ouvrir la porte avec ses pattes antérieures.

-Hinda ! Hinda ! criaient les détenus dont les cellules se trouvaient près de la porte.

-Aouou ! Aouou ! leur répondait-elle, en mettant son museau contre la

fissure en bas de la porte.

La communication entre elle et nous était parfaite. Puis, fatiguée par l'effort fourni, elle allait dans un coin de la cour à ciel ouvert et se mettait à hurler sa douleur et la nôtre. Des années s'écoulèrent ainsi.

Un jour mémorable, dont la date restera gravée dans notre esprit puisque c'était la fête de l'Aïd El Kébir, les soldats arrivèrent tard, vers 14 h 30. Se rendant compte que la gamelle aussi allait tarder à venir, ils nous firent la faveur d'ouvrir toutes les portes, nous demandant de ne pas dépasser le seuil de nos cellules, puis ils quittèrent le bâtiment pour aller discuter loin des odeurs pestilentielles que nous dégagions.

Alors que nous évoquions tout bas l'horreur de notre situation dans l'image renvoyée par le voisin, Hinda fit irruption dans le bâtiment. Avec une joie indescriptible, elle fit d'abord un aller-retour rapide dans le couloir en guise de salut général, puis entra dans chaque cellule, léchant les mains, se frottant contre les jambes et se mettant sur le derrière pour regarder intensément chaque détenu.

Arrivée à la cellule 19, celle de Sadki, celui-ci ne retint pas son émotion et l'embrassa chaleureusement sur la bouche. Dans ce baiser, il déposa toute notre gratitude pour cet animal qui avait souffert autant que nous et qui avait bravé avec obstination la cruauté des gardiens pour venir nous saluer le jour de la grande fête.

Les gardiens entrèrent avec la gamelle et lui donnèrent un coup de pied pour la chasser. La nuit elle ne cessa de hurler comme pour crier à tout le Maroc et au monde entier ce drame humain et animal qui se déroulait avec la complicité de certains, dans l'insouciance des autres.

En novembre 1984, Hinda fut réjouie par la sortie de Touil dans la cour. Les deux prisonniers ne se quittaient à contrecœur qu'en fin d'après-midi.

La délivrance arriva pour Hinda en 1987. El Cadi, ayant entendu quelqu'un de ses proches chercher un chien de chasse, pensa à Hinda et la lui offrit. Avant son départ, un camarade lui dit :

-Parlez de nous, Hinda ! Parlez de nous à tous les chiens du monde. Ils seront peut-être plus compréhensifs que tous ceux qui n'ont rien fait pour nous parmi les humains.

CHAPITRE 12
LES LONGS CALVAIRES DE MIMOUNE AL-FAGOURI ET DE MOHAMED LGHALOU

L'agonie de Mimoune Al-Fagouri

Beaucoup d'hommes sont morts à Tazmamart. Plus de la moitié. Mais très peu de décès nous ont autant bouleversés que celui de Mimoune Al-Fagouri, cet innocent qui s'est donné la mort après treize années de folie entrecoupées de rares moments de lucidité.

Mimoune venait de rentrer d'un stage aux États-Unis au moment du coup d'État des aviateurs. Élève- stagiaire, il s'initiait avec quelques-uns de ses camarades aux subtilités de l'aéronautique. C'est peu de dire qu'au moment où il fut arrêté — le soir même du putsch manqué — il n'avait aucune idée de ce qui venait de se passer ni de ce qui allait lui arriver...

Au même titre que ses camarades de promotion tout aussi innocents — Sajii, Bahbah, Kasraoui, Bouhida — il fut jugé et condamné à trois ans de prison.

Ce garçon de grande taille, svelte et bien découplé, avait les traits typiquement berbères : visage long et clair, pommettes saillantes, nez aquilin, lèvres minces, petits yeux rieurs. Il occupait la cellule 26, à gauche de la porte d'entrée du bâtiment 1, et s'entendait difficilement avec les prisonniers des cellules voisines de la sienne. Ses camarades de promotion, Sajii et Bouhida, étaient trop éloignés pour discuter avec lui sans déranger l'ensemble du bloc.

Le seul aviateur pour lequel il éprouvait du respect et qui occupait une cellule presque en face de la sienne était le lieutenant Touil, son ancien chef de service, berbère lui aussi. Ils échangeaient parfois quelques propos.

La mort de Sajii, en 1977, le premier martyr du bâtiment 1, traumatisa bon nombre de détenus. Mimoune, qui lui était très attaché, fut sans doute le plus secoué même s'il ne le montra pas ou si nous ne nous en aperçûmes point. Tous deux avaient vécu ensemble aux États-Unis, suivi les mêmes cours, picolé dans les bars et dragué les filles. Sajii, un sympathique don juan, nous avait raconté qu'il s'était battu avec Mimoune à coups de poing pour les beaux yeux d'une jolie Américaine qu'ils se disputaient. Ils avaient fini par laisser la fille choisir — elle avait opté pour Sajii — et s'étaient aussitôt

réconciliés comme si de rien n'était.

Juste après la disparition de Sajii (qui réveilla en Mimoune de tendres et beaux souvenirs), eut lieu un transfert de camarades du bâtiment 2, suivi de leur rapide retour au bâtiment 1. Ils nous apprirent alors la mort de six détenus au bâtiment 2. Mimoune sombra dans un long silence. Puis un matin, à l'heure du petit déjeuner, il appela Touil et lui dit :

-Si M'Barek, tu m'entends ? Il y a un djinn qui m'ordonne de me convertir au christianisme. Il menace de me tuer en cas de refus...

Tout le monde s'était tu pour laisser Touil répondre.

-Mimoune, Mimoune, qu'est-ce que tu as ? Te rends-tu compte de ce que tu dis ? As-tu mal dormi cette nuit ?

-Non, ce n'est pas ça. Vous devez tous savoir que j'ai été tué en 1953 par un djinn qui s'était emparé de mon âme alors que je jouais au bord d'un lac près de la maison paternelle. Depuis lors, j'ai vécu sans âme. Aujourd'hui, je dois donc mourir. Le djinn me répète d'ailleurs souvent le verset du Coran :

Ils n'attendront pas !
Un seul cri les saisira
Tandis qu'ils seront en train de se disputer.
Ils ne pourront donc ni faire leur testament,
Ni retourner dans leurs familles.
(Yasin, sourate 36, versets 49/50)

Vous m'écoutez ? Nous ne reverrons plus jamais nos familles. Le seul moyen que nous ayons de sortir de cet enfer, c'est le suicide. Nous devons le faire, mes amis !

Par la suite et pendant des semaines, il ne cessa de répéter la même chose.

Une nuit, sans aviser personne, il se mit à taper de toutes ses forces contre la porte de sa cellule. Il cognait comme un sourd en criant d'un ton désespéré.

-Oh ! El Aydi, Oh ! El Aydi !

El Aydi, un adjudant, venait de mourir au bâtiment 2.

Rien ne put le calmer, ni nos appels au silence ni nos protestations, encore moins les gardiens indifférents à ce vacarme.

Le bruit insupportable nous rendait fou. Il lui arrivait très souvent de taper pendant près d'une heure, de faire une pause de quinze à trente minutes et de reprendre de plus belle. Comment pouvait-il tenir physiquement ? Où puisait-il cette force et cette énergie pour se livrer à ce tam-tam infernal qui nous a obligés à endurer durant près d'un an une de nos plus terribles épreuves, nous ne l'avons jamais compris.

Que le directeur du bagne et les gardiens nous aient en toute quiétude laisser subir un tel calvaire prouve une nouvelle fois leur cruauté mentale.

Exténué, Mimoune s'évanouissait puis, ses forces revenues, il reprenait son manège diabolique ponctué de cris macabres. Mimoune a tant perturbé notre vie quotidienne que nous avons été obligés, pendant ces longs mois, de régler notre programme sur le sien dans le seul souci de voler quelques heures de sommeil. Nous en arrivions à attendre avec impatience ses pertes de connaissance pour dormir, mais souvent nous étions incapables de fermer l'œil tant nous étions à bout de nerfs. Dans notre sommeil tourmenté, nous entendions toujours cet horrible tam-tam, mais ce n'était la plupart du temps qu'hallucinations ou cauchemars...

Comme on peut l'imaginer, Mimoune était dans un incroyable état de saleté, n'étant plus en mesure psychiquement de s'occuper de lui. Ses toilettes étant bouchées, il émanait de sa cellule une odeur pestilentielle et les gardiens avaient renoncé à l'approcher. Ses camarades, essentiellement Sadki et Moujahid passaient quotidiennement pour lui remettre sa ration de nourriture et essayer de déboucher ses toilettes. ;

En 1980, deux de nos camarades, Aziane et Dik, moururent. Depuis un moment déjà, Mimoune avait renoncé à cogner sur sa porte et s'était enfoncé dans un silence profond et prolongé. Puis il passa à un monologue interminable, on l'entendait raconter des histoires invraisemblables. Parfois, il riait gorge déployée, mais son rire n'avait rien de communicatif et nous rendait anxieux plus qu'autre chose. Nous faisions très attention de ne pas le contrarie parce que, au moindre mécontentement, il devenait agressif, insultant alors tout le monde et reprenant même son tam-tam. Les gardiens oublièrent un jour de refermer la porte d'une cellule d'un voisin de Mimoune. Celui-ci en profita pour aller saluer ses camarades et dire bonjour au passage au malheureux Mimoune. Quand ce dernier vit à travers la lucarne le visage de notre ami, il lui sourit :

-Cher ami, peux-tu m'accorder une faveur que je n'oublierai jamais ? Tu sais bien qu'il n'y a qu'un seul moyen de sortir d'ici, c'est de se suicider. Alors, je t'en prie, tu vois cette corde ? Je la mets autour du cou. Tu prends l'autre bout et tu tires de toutes tes forces ! Ça ira vite. Je t'en supplie, écourte mon calvaire, je ne dirai rien à personne !

Il exprima la même demande à plusieurs reprises à d'autres camarades.

En 1987, à la fin de l'automne, il réclama le silence. Ce qu'il obtint tout de suite. Il s'adressa alors à l'ensemble du bâtiment avec beaucoup d'assurance :

-Chaque lundi, après le petit déjeuner, je vais vous raconter un épisode d'une longue histoire que vous devez tous suivre avec attention. Voilà, je commence immédiatement : Le djinn a amené chez moi plusieurs personnalités éminentes. Hier, par exemple, nous avons passé une fort belle soirée avec Bourguiba et Abou Bakr Siddik (premier calife du Prophète) dans le somptueux palais du premier à Tunis. Nous n'étions pas d'accord sur un certain nombre de points...

Il a continué à divaguer pendant plus d'une heure et demie. Puis il a conclu :

-Mes chers camarades, merci pour votre attention et à la prochaine !

Le lundi suivant à la même heure, il nous appelait pour continuer son histoire sans manquer jamais avant de commencer de nous demander :

-Où nous sommes-nous arrêtés la dernière fois ?

Il était exclu de le provoquer ou de lui répondre d'une manière brusque. Nous nous efforcions donc de lui parler toujours avec gentillesse sinon c'était le retour assuré au tam-tam. L'un de nous, une fois, laissa échapper un rire alors que Mimoune était plongé dans un épisode particulièrement confus où de Gaulle côtoyait Bourguiba et Abou Bakr. Furieux, Mimoune demanda :

-Qui est ce fils de pute qui a rigolé ? Tous ensemble et sans nous être donné le mot, nous avons affirmé qu'il y avait confusion dans son esprit, que personne n'avait ri et que cet épisode nous intéressait particulièrement. Rassuré, il reprit le fil (décousu) de son histoire.

Le 1er mai 1990, le roi annonça, lors d'un discours, que le dossier des droits de l'homme allait connaître une solution définitive. Il précisa qu'il demanderait aux membres d'un Conseil consultatif des droits de l'homme d'examiner tous les dossiers litigieux et de lui remettre un rapport afin de régler l'ensemble du contentieux dans un délai d'un mois. Tous les détenus du bloc 1 sautèrent de joie à l'exception de trois détenus surnommés Lghourab (Corbeaux). À Tazmamart, ce qualificatif désignait ceux qui avaient perdu depuis longtemps toute confiance dans les responsables marocains et pour qui la solution ne viendrait que de Dieu et de l'Occident.

Mimoune apparemment fou à lier, personne n'imagina une seconde qu'il avait accordé une importance quelconque à l'allocution du roi. Nous aurions pourtant dû noter que, contrairement à son habitude, il l'avait commentée avec d'autres détenus. Un mois s'écoula et, à la grande désillusion de la plupart des détenus, rien ne se passa. Tazmamart ne devait exister que dans notre imagination...

Le 1er juin 1990, les gardiens servent le petit déjeuner et distribuent la ration quotidienne d'eau comme à l'accoutumée mais en ouvrant la porte de la cellule n° 26, pas de Mimoune ! Le croyant malade, un gardien, incommodé comme toujours par l'odeur, demande à Moujahid d'entrer dans la cellule et de prendre le broc d'eau. Moujahid s'exécute, ressort aussitôt en tremblant. Il bafouille, ne trouve pas ses mots et il finit par nous apprendre qu'il a découvert notre malheureux camarade pendu. Après avoir fixé solidement une corde aux trous d'aération, Mimoune s'était laissé tomber. Ses yeux grands ouverts et figés, il paraît regarder une grande tache de sang qui a giclé de son nez et qui est allée s'étaler sur le mur juste en dessous des bouches d'aération. Las d'attendre et déçu par une promesse non tenue, Mimoune s'est suicidé en pleine nuit et en silence.

Moujahid a bien entendu un ronflement bizarre mais l'idée que son voisin mît fin à ses jours, après douze ans de folie et de souffrances, ne lui était venue à aucun moment.

La vulgarité du sergent-chef Mohamed Boubkeh qui enterra notre camarade dans le cimetière de Tazmamart

-un coin de la cour où reposaient déjà tant de nos amis

-nous attrista encore. Son travail de fossoyeur achevé, ce crétin rentra dans le bloc 1 et, furieux, rugit :

-Tout ça est de votre faute. L'un d'entre vous a certainement dû le mettre hors de lui !

Parmi les jeunes élèves-aviateurs, tous innocents, arrêtés en 1972, seuls survivront Ahmed Bouhida, Akka et Bouamlat. Sajii, Bahbah, Kasraoui, Aziane et, enfin, Mimoune reposent en paix pour toujours au pied du mur nord dans la cour du bagne de Tazmamart.

L'effroyable calvaire de Mohamed Lghalou

Si la folie et le suicide de Mimoune nous ont énormément affectés, l'épouvantable calvaire de Mohamed Lghalou, qui a vécu plus de dix ans presque totalement paralysé avant de mourir, restera pour nous l'exemple le plus achevé de la sauvagerie de Tazmamart.

Nous avons supporté le froid glacial dans une cellule-congélateur durant les mois d'hiver, les pieds nus et légèrement vêtus. Nous avons suffoqué durant les mois d'été tellement la température était élevée et en l'absence de circulation d'air et de quantités suffisantes d'eau. Une faim lancinante a déchiré nos estomacs pendant des années et des années ; elle poussait quelques détenus à remâcher leur nourriture pour se donner l'illusion de

manger un peu plus. Certains d'entre nous ont connu la douleur de piqûres des scorpions qui nous tenaient compagnie dans la pénombre. Tous, nous avons vécu avec la maladie, les privations, la crasse, l'humiliation et le mépris jusqu'à devenir plus bas encore que les créatures les plus abjectes de notre planète Terre. Il n'est pas un endroit de nos corps malingres qui n'ait été mordu ou piqué par les puces, les punaises ou les moustiques. Nos corps dégageaient une telle odeur que celle d'un cadavre était plus supportable.

Mais, malgré tout cela, nous mentirions si nous prétendions avoir supporté la moitié des souffrances et des tortures endurées par le plus grand des suppliciés de Tazmamart, notre frère Mohamed Lghalou.

Mohamed était né en 1943 dans un milieu pauvre, dans la tribu d'Inuit, aux environs de la ville de Boulemane, dans le Moyen-Atlas. Il était l'aîné de plusieurs garçons. Son père était simple soldat à la « maghzouniate » et sa mère une brave femme un peu naïve.

Il parvint à rentrer au lycée d'Azrou après ses études primaires. Puis il fut reçu à l'Académie militaire où il échoua en fin de stage et ne fut promu que sergent. Il revint à l'Académie une seconde fois et sortit sous-lieutenant en 1968. Il fut alors envoyé à l'école de sous-officiers d'Ahermoumou comme enseignant. Sa rigueur et son dévouement incitèrent le lieutenant-colonel Ababou, directeur de la caserne, à le nommer responsable du Service tactique, qui formait les élèves à l'art du combat, et à le placer à la tête de la Section spéciale qui jouera un rôle très important au moment de la tentative de coup d'État de Skhirat. À ce titre, sur ordre d'Ababou, il escorta le général Habibi, un des officiers supérieurs de l'état-major de Rabat, au palais de Skhirat, pour en reprendre le contrôle après que le frère d'Ababou eut renoncé à le faire.

Devant le tribunal militaire, il déclara que le général Habibi lui avait dit que plusieurs unités de l'armée allaient intervenir pour soutenir Ababou. Ces propos lui valurent une condamnation à quinze années de prison.

Petit de taille, le teint clair, le visage rond et sympathique, Lghalou était du genre réservé, et ceux qui ne le connaissaient pas le trouvaient timide, voir renfermé. Il était en réalité d'une agréable compagnie et se montrait souvent drôle. Il était aussi volontiers superstitieux et pensait que certaines personnes lui portaient malchance. Un jour, alors que nous étions encore à la prison de Kénitra, il est rentré du parloir anxieux et triste. Nous lui avons demandé pourquoi :

-Un ami indélicat est venu me voir, a-t-il dit et au lieu de me réconforter

comme il aurait dû le faire il m'a glissé dans l'oreille : « Sois patient, quinze ans, cela passe comme dans un rêve ! » Que diriez-vous de cet homme ? Est-il venu me rendre visite ou se payer ma tête ?

À Tazmamart, il a échoué dans la cellule n° 2, non loin de la porte d'entrée du bâtiment 1. Avant d'y entrer, il avait été soumis comme les autres détenus à une fouille sévère mais avait pu malgré tout dissimuler une petite radio qu'il a ensuite cachée soigneusement.

Quelques mois plus tard, un gardien qui l'aimait bien, Larbi Louiz, est venu l'avertir qu'une fouille générale allait avoir lieu et qu'il devait se débarrasser de tout ce qui pourrait provoquer des sanctions inutiles et graves. Lghalou n'a pas hésité une seconde. Il a brisé sa radio contre le mur et a jeté les pièces, l'une après l'autre, dans les toilettes.

Ce geste devait avoir des répercussions dramatiques pour lui. En effet, l'évacuation des toilettes était très étroite et ne permettait que très difficilement le passage des ordures, et encore moins celui des pièces de métal ou de plastique. D'autant plus que l'eau était distribuée au compte-gouttes. Avec des toilettes à moitié bouchées, Lghalou ne pouvait faire ses besoins naturels qu'au prix de souffrances insupportables.

La plupart d'entre nous ont vécu à Tazmamart sans rien avoir à jeter dans les toilettes, ce qui n'empêchait pas celles-ci de se boucher de temps à autre. Certains avaient recours à une solution originale qui consistait à faire leurs besoins dans leur assiette, puis à attendre un moment de relâchement dans la surveillance pour demander l'autorisation de remettre l'assiette pleine à un voisin pour qu'il la vide dans ses toilettes.

Lghalou a été particulièrement malchanceux parce que ce problème apparemment anodin s'est abattu sur lui dès le début de son incarcération. Il passait toute la journée et une partie de la nuit à genoux dans un froid insoutenable — il gelait souvent — la main enfoncée dans les tuyaux des toilettes, cherchant avec l'aide d'un petit fil métallique qu'il avait trouvé dans sa cellule les morceaux de sa radio pour essayer de les récupérer. Il a persévéré dans cette recherche avec une étrange insistance. Jusqu'à en faire une préoccupation permanente, une obsession et une folie. C'est ainsi que ses deux genoux, son bassin et sa colonne vertébrale ont été profondément atteints par le froid. Peu à peu, il a commence à ne plus pouvoir ni marcher ni s'incliner. Il ne pouvait plus se déplacer qu'avec l'aide d'une béquille qui était un manche à balai.

Il ne se plaignait jamais et ne montrait aucun désir d'abdiquer ou de

capituler. Bien au contraire il essayait de partager avec ses amis leurs peines en récitant de temps en temps un couplet d'un beau chant berbère qui commençait ainsi :

Oh ! Toi le rocher sur lequel s'asseyait ma bien aimée...
Les routes qui mènent vers toi sont coupées,
Et les nouvelles se sont raréfiées...

En l'écoutant ses amis étaient remplis de nostalgie et lui exprimaient leur admiration.

À la fin des années 70, Lghalou a pu établir un contact avec ses proches grâce à un cuisinier qui connaissait sa famille et qui venait de temps en temps aider les gardiens de la prison à distribuer la nourriture. À ce cuisinier, Lghalou a pu confier une lettre pour un de ses cousins, lui donnant de ses nouvelles et, surtout, lui demandant de lui rembourser une somme importante qu'il lui avait prêtée quelques années auparavant. Lghalou aurait voulu utiliser cet argent pour faire acheter des médicaments.

En attendant la réponse, Lghalou est resté extrêmement nerveux. L'absence de réaction de la part de son cousin le choqua profondément et eut pour conséquence une paralysie de ses deux mains durant toute une journée.

Notre ami s'est cependant vite ressaisi et a retrouvé son calme, encaissant ce mauvais coup de la même manière qu'il avait encaissé l'abandon de sa fiancée dès qu'elle avait entendu la durée de sa condamnation !

La maladie ne l'épargnait pas pour autant. Ses muscles ne répondaient plus aux ordres de son cerveau et la paralysie s'installait progressivement. Il ne pouvait plus s'asseoir sinon au prix d'un grand effort et ne pouvait faire ses besoins qu'au lit Même la position assise provoquait chez lui de pénibles souffrances et le faisait trembler comme s'il recevait une forte décharge électrique.

Les gardiens ont fini par se lasser de lui. Étant très proche de Lghalou, j'ai profité de la lassitude des gardiens pour leur demander de me transférer dans sa cellule afin que je puisse l'aider. Après de longues palabres — accéder à cette demande était contraire au règlement — ils ont fini par accepter, non pal humanisme ou par pitié, mais par peur d'une éventuelle contagion. J'ai donc rassemblé mes maigres affaires et rejoint mon ami paralysé alors que je souffrais moi-même de maladies diverses, dont un ulcère à l'estomac.

Une fois la porte refermée et la cellule plongée ; nouveau dans la pénombre, j'ai eu la nausée. Qu'y avait-il en face de moi ? Un être cadavérique ne se distinguant d'un vrai cadavre que par ses cheveux qui

couvraient les épaules et une barbe longue drue qui tombait sur une poitrine d’où avait disparu toute trace de chair. Les ongles de ses mains et de se pieds étaient devenus rigides et d’une incroyable longueur. L’odeur dans la cellule était insoutenable parce que les sécrétions s’étaient accumulées depuis longtemps sur la dalle sur laquelle dormait le malade sans pratiquement bouger.

J’ai tenté de le nettoyer avec de l’eau — le savon n’existait pas — puis je lui ai apporté des vêtements « propres » — selon les normes de Tazmamart — mais qui seraient des vêtements dégoûtants même pour les gens les plus sales. Je lui ai coupé les ongles et les cheveux avec un morceau de fer aiguisé que j’avais apporté avec moi. Enfin, j’ai essayé de le distraire en lui rappelant de beaux souvenirs.

Un mois a passé. Ma santé s’est à son tour dégradée et j’ai dû réintégrer ma cellule. J’ai été remplacé par Abderrahmane Sidki puis, par la suite, par Mohamed Ayfaoui, Tigani Benradouane, Ahmed Bouhida et Abdelkrim Saoudi. Puis ce fut le tour de son voisin de gauche, l’occupant de la cellule n° 1, Rachdi Benaïssa, qui est resté avec lui pendant une très longue période, entre deux et trois ans, à le servir et à le soigner avec un dévouement admirable et un étonnant esprit de sacrifice.

À cette époque, grâce à des contacts établis avec leurs familles, certains amis de Lghalou disposaient de quelques fortifiants et autres médicaments. Ils en ont rassemblé une partie et les lui ont fait parvenir. Ces médicaments ont eu un effet bénéfique et il est même parvenu à se mettre debout avec l’aide de Benaïssa et à effectuer quelques pas, exactement comme un petit enfant faisant l’apprentissage de la vie.

Benaïssa a joué un rôle humanitaire dont personne ne peut évaluer l’importance et la qualité. Celui qu’on appelait « l’homme aux doigts d’or », tant il se montrait habile de ses mains, était un homme de cœur, un grand bonhomme. Excellent couturier, bon cordonnier, il pratiquait aussi la peinture, la calligraphie, la tapisserie, la poésie. Il était également un imitateur doué et chantait fort bien. Ce créateur, cet innovateur a mis ses dons exceptionnels au service de son ami Lghalou jusqu’a obtenir de bons résultats et à lui permettre de sortir de l’abîme.

Mais un sort injuste s’est abattu comme la foudre le 13 juillet 1982, l’une des journées les plus sombres que nous ayons jamais vécues à Tazmamart : une fouille générale (cf. chapitre IX) qui eut des conséquences désastreuses pour tout le monde, mais plus encore pour Lghalou. D’abord, Benaïssa fut

ramené dans sa cellule où il ne devait pas tarder à succomber. Si tous les autres sombrèrent à nouveau dans le désespoir, Lghalou paya certainement le prix le plus lourd, car il était totalement incapable de se prendre en charge, ne pouvant même pas ramper jusqu'à la porte de sa cellule pour prendre sa nourriture.

Cependant, les odeurs qui se dégageaient de sa cellule étaient tellement répugnantes que les gardiens enfreignirent très vite les consignes et demandèrent à nouveau à un voisin de Lghalou, Bouhida, qui occupait la cellule n° 13, de lui faire parvenir l'eau et la nourriture, et de réintégrer aussitôt après sa cellule. Bouhida était lui-même dans un piètre état. Il souffrait d'un gonflement énorme du crâne — il n'était d'ailleurs pas le seul à souffrir de cette maladie qui nous impressionnait beaucoup — ainsi que d'une hydropisie des pieds qui le contraignait à n'avancer qu'avec une extrême lenteur, ce qui provoquait la colère des gardiens qui l'abreuvaient d'injures.

Ainsi, les choses allaient en s'aggravant. Benaïssa rendit l'âme le 23 mars 1983 après avoir résisté vaillamment. Sa mort affecta profondément Lghalou qui n'avait pas oublié la gentillesse et l'extraordinaire disponibilité de « Doigts d'or » à son égard. Le 26 août 1983, Tigani Benradouane mourut à son tour, emporté en moins d'un mois par une fièvre meurtrière. Tigani avait appartenu au même bataillon que Lghalou, qui encaissa à nouveau très mal le choc. En mars 1984, ce fut au tour de Moha Betty de disparaître après avoir enduré avec héroïsme d'insupportables souffrances durant plusieurs mois.

À cette époque, Lghalou est étendu sur son flanc gauche, plongé dans une paralysie totale qui n'avait épargné que sa main droite. Bouhida se comporte admirablement. Prétextant de sa lenteur, il profite de chacune de ses « visites » pour ranger un peu son lit et sa couverture. De temps en temps, il supplie les gardiens de le laisser le retourner sur son flanc droit pour le soulager. Il leur demande aussi l'autorisation de le nettoyer un peu. Il obtient parfois satisfaction, parfois il se heurte à un refus abominable dicté par une cruauté insigne.

Mais les efforts de Bouhida sont bien loin de suffire. Les saletés se sont accumulées, le lit est toujours mouillé à cause de l'urine mais aussi à cause de l'humidité ambiante. Ces deux facteurs entraînent un pourrissement de la peau en contact permanent avec le tissu d'une chemise qui a perdu toute souplesse. Le dos de Lghalou est écorché, la fièvre le brûle. Il a l'air de fondre comme un morceau de beurre dans une poêle. Indescriptible ! Tous,

nous lui souhaitions de mourir pour lui éviter de plus longues souffrances et pour nous épargner la douleur de le voir dans un tel état.

Mais Lghalou n’est pas mort, du moins pas tout de suite. Et ses gardiens sont toujours restés aussi durs à son égard, à l’exception de notre cher Larbi Louiz qui, oubliant qu’il était père de sept enfant et qu’il prenait des risques énormes, lui apportait de temps en temps des plats appétissants de chez lui, des médicaments et des fortifiants. Pendant ce temps, ses collègues rivalisaient de cruauté, soit pour gagner la faveur du directeur, soit pour éloigner ses soupçons éventuels à leur égard.

Non seulement Lghalou résistait, mais il parvint à convaincre un de ses amis de renoncer au suicide. Il réussissait même à nous faire rire en nous racontant les flirts de certains de ses amis qui n’avaient jamais su s’y prendre avec les femmes. Quand douleur devenait trop forte, il chantait pour ne plus y penser. Nous avons tous appris par cœur l’un de ses couplets favoris :

Oh ! Mon bien-aimé
Si toute rencontre nous devient interdite
Viens pour qu’on s’embrasse dans une mort commune
Nous serons enterrés ensemble
Et quand nos dépouilles se seront entremêlées dans la tombe
Nous ressusciterons ensemble.

À la fin de décembre 1984, l’Amérique a tendu sa longue main au lieutenant M’Barek Touil pour l’extraire, seul, de notre enfer. Ce fut un événement historique dans l’histoire sanglante de Tazmamart. Nos contacts avec l’extérieur avaient enfin donné un premier résultat extraordinaire : l’Occident était au courant. Touil, très intelligent, comprit le parti qu’il pouvait tirer de la situation nouvelle. Bien que n’ayant pas été libéré, il jouissait d’un régime de faveur grâce aux pressions de l’ambassade des États-Unis et pouvait se procurer à peu près tout ce qu’il voulait. Il réussit à convaincre le directeur de la prison de laisser ses amis nettoyer Lghalou et s’occuper de lui.

Sans doute effrayé des conséquences d’un refus de sa part si Touil recouvrait sa liberté, le directeur non seulement acquiesça, mais envoya à Lghalou un flacon de mercurochrome, du coton et des pansements pour soigner ses plaies. C’était la première fois qu’un médicament entrait officiellement à Tazmamart !

Un peu plus tard, quand je fus rétabli, avec le capitaine Mohamed Ghalloul je me portai à nouveau volontaire pour le soigner. En entrant dans

sa cellule, à la lueur fade de la lumière qui pénétrait par la porte entrouverte, nous découvrîmes un spectacle d'une grande cruauté, honteux pour le Maroc. Comment mon pays a-t-il pu réserver un tel supplice à l'un de ses enfants ? Comment certains de ses responsables ont-ils pu dans le secret se comporter comme les plus abominables des criminels ?

Lghalou s'était transformé en un amas pourri de sang, de sueur, d'urine et de saletés. Son corps s'était rétréci d'une manière inimaginable et il ressemblait désormais à un gamin de huit ou neuf ans, affublé d'une barbe à moitié blanche qui pendait sur les os apparents de son thorax affreusement amaigri.

Quand Ghalloul et moi lui avons enlevé ses vêtements, la chair est venue avec le tissu, laissant apparaître certains os. L'odeur était tellement pestilentielle que, pourtant habitué au pire, j'ai vomi tout ce que j'avais dans le ventre.

Une fois complètement déshabillé, la vision était dantesque : Lghalou avait le dos et les flancs écorchés, ses côtes étaient abîmées, son thorax n'était plus bombé mais incurvé. Son bassin s'était aplati complètement de l'arrière. En un mot, il était devenu un squelette déformé, enveloppé d'une peau mince, déchirée et trouée de toutes parts.

Le mercurochrome n'ayant eu aucun effet sur lui, nous avons eu alors recours au médicament efficace que tout le monde utilisait pour panser les plaies : le DDT.

La porte de l'espoir s'était donc entrouverte avec Touil, et d'autres détenus, comme le capitaine Ghaloul, les sergents Chaoui et Bouhida ont été autorisés à nouveau à pénétrer dans la cellule de Lghalou pour le soigner et le nettoyer une fois tous les deux jours. Ce trio d'infirmiers a fait preuve d'une abnégation totale. Pendant des années, ils se sont ingéniés inlassablement à trouver des « astuces » pour adoucir les douleurs du pauvre Lghalou. Complètement paralysé, il ne supportait pas d'être couché sur le dos. Mais, lorsque les trois camarades le changeaient de position, ils trouvaient le côté sur lequel il était resté complètement « pourri ». La longue et éprouvante opération consistait à le mettre sur l'autre côté, moins pourri, pour le soigner, et ainsi de suite.

Un jour, le capitaine Hachad a exprimé à son tour le désir de rendre visite à Lghalou qu'il n'avait pratiquement jamais vu de sa vie. Le lieutenant Touil l'a accompagné en tenant une bougie. Hachad est entré après lui dans la cellule. Lghalou l'a fixé des yeux. Hachad a allongé ses lèvres d'une façon

comique, découvrant sa bouche édentée, tandis que sa barbe roux et blanc pendait sur sa poitrine et que ses grands yeux verts ne cachaient pas leur stupéfaction. Lghalou a éclaté d'un rire hystérique. Il riait et souffrait en même temps parce qu'il ressentait une vive douleur quand ses côtes vibraient. Touil lui a demandé s'il avait reconnu le visiteur. Lghalou a répondu :

-Je l'ai reconnu, c'est Salammbô. Il ressemble au vieux que j'ai vu dans le film Salammbô et que j'ai rencontré personnellement par la suite lorsque plusieurs garçons de ma région ont été engagés comme figurants pour ce film.

Puis il a dit :

-Ah ! Vous êtes Hachad ! Je ne vous imaginais pas ainsi.

Touil a beaucoup fait pour Lghalou et, si celui-ci a pu survivre quelques années de plus, c'est sans aucun doute grâce à son dévouement. Hachad a également fait de son mieux, mais ses problèmes permanents avec les autres détenus, qui lui réclamaient le contact, l'empêchaient de répondre régulièrement aux exigences du malade.

Un soir de l'été 1988, nous l'avons entendu gémir de douleur. Nous lui avons demandé ce qu'il avait. Il a répondu que les petits sacs pleins de morceaux de tissu déchirés, que ses amis mettaient sous ses épaules et son bassin afin d'empêcher tout contact entre son flanc écorché et le linge sale sur lequel il dormait, avaient soudainement glissé. Il se retrouvait allongé sur le dos, au bord de la dalle qui lui servait de lit. Ses jambes inertes pendaient dan le vide et il était effrayé à l'idée de tomber d'une hauteur de plus de 90 cm.

Nos cœurs ont commencé à battre plus fort et nous avons tous retenu notre souffle devant cette ; horrible perspective contre laquelle nous ne pouvions rien. De toutes parts fusaient des cris l'invitant à prendre une initiative avec sa main valide afin d'empêcher sa chute. Mais Lghalou a réclamé le silence, puis il s'est adressé à ses camarades détenus d'une voix triste et tremblante :

-Mes amis, je vais m'effondrer, il n'y a plus de doute. Il ne me reste plus qu'un court moment à vivre. Laissez-moi le partager avec vous. Je vais donc vous faire mes adieux...

Il n'a pas achevé sa phrase. Nous avons entendu la chute de son corps décharné sur le sol. Chute suivie d'un silence macabre.

Certains ont éclaté en sanglots, faisant leur deuil le celui qui nous inspirait patience, ténacité et esprit de résistance.

Après quelques instants, nous nous sommes tous mis à frapper sur nos portes de toutes nos forces en gueulant comme des fous pour faire venir les

gardiens. Au bout d’une demi-heure, deux d’entre eux accompagnés d’un groupe de soldats en armes sont arrivés. Tous avaient visiblement peur.

Hammou, le chauffeur du directeur, une brute, la hurlé :

-Qu’est-ce qui se passe ? Pourquoi tout ce boucan ?

Nous lui avons expliqué la situation. Il a ouvert la cellule de Lghalou, l’a éclairée avec sa torche, puis a ordonné à Touil et Bouhida d’y entrer. Quand ils l’ont découvert étendu à même le sol, ils l’ont tâté et ont constaté qu’il était encore vivant bien qu’évanoui. Ils l’ont alors porté sur la dalle et replacé dans sa position habituelle. Hammou leur adonné l’ordre de sortir immédiatement, a refermé la porte de la cellule et a crié :

-C’est pour ça que vous nous avez dérangés ? Pour un prisonnier tombé de sa dalle ? Vous ne pouviez pas attendre jusqu’à demain ? Si jamais vous recommencez, je vous jure que nous vous priverons d’eau et de nourriture pendant de nombreux jours pour vous punir de ce comportement inadmissible !

Puis il est parti furieux. C’était la première fois dans l’histoire de Tazmamart que les gardiens venaient nous voir la nuit.

Lghalou a repris connaissance dans la nuit et ses souffrances se sont prolongées, à peine apaisées par le dévouement extraordinaire de ses « infirmiers » et par la compassion de l’ensemble du bâtiment 1 qui a fait preuve d’une belle solidarité. Purement morale, car nous n’avions rien d’autre à lui offrir.

L’automne a été très froid et l’hiver encore plus dur que les précédents. Dans le bâtiment 2, l’hécatombe se poursuivait. Lghalou, lui, tenait encore le coup.

Un matin, par un froid sibérien, Bouhida est entré dans sa cellule selon son habitude pour lui apporter le pain et le café. Il a salué Lghalou mais n’a pas obtenu de réponse. Il l’a tâté et a compris qu’il touchait un cadavre rigidifié par le froid.

Il est ressorti comme anéanti et a avisé les gardiens. L’un de leurs chefs, Ameziane, s’est alors tourné vers l’un d’eux.

-Choisis un prisonnier à peu près raisonnable qui n’ait pas encore été gagné par le délire afin qu’il s’assure de la mort du numéro deux.

Le gardien a choisi Hachad qui confirma le décès.

Ainsi s’est éteint Lghalou le 3 janvier 1989 après quinze années de souffrances et onze de paralysie totale au cours desquelles il fut sauvagement torturé. Il est mort en silence. Sans soupir ni plainte, nous abandonnant à

notre perplexité et à nos folles questions : « Pourquoi toutes ces tortures horribles et gratuites ? Si les cœurs sont à ce point durs, ne vaut-il pas mieux qu'une balle raccourcisse et résume tant d'horreur en une fraction de seconde ? »

La réponse nous est venue en psalmodiant ce verset coranique : « Après cela vos cœurs se sont endurcis et sont devenus comme pierre, voire plus violents que la pierre. II y a des pierres dont sourdent les rivières et des rivières qui se fendent pour laisser passer l'eau. Il y en a même qui tombent par crainte de Dieu. Mais Dieu n'est pas sans savoir ce que vous faites (sourate La Vache). »

CHAPITRE 13
IN MEMORIAM

Morts à la fin de notre séjour à Tazmamart après des années de souffrances indescriptibles, Mimoune et Lghalou avaient été précédés dans la tombe par plus de vingt-cinq détenus. Leurs départs successifs dans des conditions presque toujours atroces n'ont pas seulement constitué pour nous des événements douloureux, ils nous rappelaient un peu plus chaque fois la précarité de notre condition.

Au fond, Tazmamart était une véritable loterie où la survie de chaque détenu dépendait de l'arbitraire le plus total. Les plus costauds sur le plan physique n'avaient aucun avantage sur leurs camarades et ceux qui étaient particulièrement résistants au niveau psychologique pouvaient à tout moment être emportés par la maladie.

Même rendus philosophes par le caractère aléatoire de nos existences, nous avons tous éprouvé un immense chagrin chaque fois que l'un d'entre nous était vaincu par la maladie. Ces trente décès, presque toujours dignes, ont été parmi les événements les plus douloureux de notre détention. En évoquant ici quelques-unes de ces disparitions, nous ne voulons pas seulement rendre un dernier hommage à nos camarades, mais faire en sorte que nos compatriotes respectent leur mémoire et n'oublient jamais le calvaire qu'ils ont subi du fait de la cruauté et de l'inhumanité de certains de nos responsables.

Larbi Aziane (décédé le 2 janvier 1980)

Larbi Aziane est mort vingt-huit mois après Mohamed Sajii, un de ses camarades de promotion, qui avait eu le triste privilège d'inaugurer la série noire au bâtiment 1.

Aziane occupait la cellule 21 à gauche au fond du couloir par rapport à la porte d'entrée. Il était de taille moyenne, chétif, avait les cheveux et les yeux très noirs et les lèvres minces. C'était un homme souriant qui passait le plus clair de son temps à plaisanter avec ses voisins de cellule avec lesquels il entretenait des relations cordiales. Toutes ses discussions tournaient pratiquement autour du séjour qu'il avait effectué aux Etats-Unis comme stagiaire.

Pour ceux qui le connaissaient mal, il donnait une impression de nonchalance, voire d'indifférence totale à ce qui se passait à Tazmamart. On aurait ainsi dit qu'il subissait son sort avec insouciance. Il ne se plaignait

jamais de rien ni de personne, mais était en revanche sensible aux souffrances de ses camarades malades et ne manquait jamais de leur envoyer, chaque fois que l'occasion se présentait, un morceau d'étoffe ou du pain.

Déjà, au milieu de l'automne précédant sa mort, il était apparu squelettique à ceux de ses voisins qui avaient pu l'entrevoir. Au début de décembre 1979, il subit de terribles accès de fièvre, dus vraisemblablement à une hémorragie interne : il perdait abondamment son sang par l'anus.

Il faisait alors extrêmement froid et il grelottait sous ses deux couvertures déchirées. Un jour, il lança un appel à l'ensemble des détenus du bâtiment 1, leur demandant de l'aider. Il avait besoin de chaleur mais ne pouvait en trouver malgré les efforts désespérés de ses camarades. Touil lui envoya une chemise, ce qui représentait un grand trésor. Hachad en catimini lui fit parvenir des antibiotiques et quelques comprimés d'Alvityl, fortifiant considéré à Tazmamart comme le remède magique de tous le maux. Après avoir obtenu l'accord des gardiens Rachdi Benaïssa se porta volontaire pour le secourir mais il ne put faire grand-chose tant Larbi s'affaiblissait rapidement. Il n'était même plus capable de relever sa tête qui pendait sur sa poitrine.

Quelques minutes avant sa mort, il se mit à rire faiblement et confia à Benaïssa qu'il voyait des choses infiniment belles. Il mourut le sourire aux lèvres.

Benaïssa, qui ne s'était encore jamais retrouvé avec un cadavre sur les bras et, de surcroît, dans les ténèbres, fut pris de panique et réveilla tout le bâtiment pour nous annoncer la triste nouvelle.

Larbi Aziane fut enterré dans l'indifférence générale, sans la moindre cérémonie religieuse et sans respect. Nous observâmes un deuil de 40 jours, ce qui consista à ne pas chanter pendant toute cette période et à ne manifester aucun signe de joie. En revanche, nous psalmodiâmes à tour de rôle des versets du Coran à la mémoire du défunt.

Jilali Dik (décédé le 15 septembre 1980)

Jilali Dik était un des plus vieux d'entre nous, puisqu'il faisait partie de la première promotion de sous-officiers d'Ahermoumou en 1956.

Né à Safi, à 200 kilomètres au sud de Casablanca, il était de taille moyenne, avait les cheveux noirs et les yeux bleu très clair. C'était un excellent père de famille, très attaché à ses enfants, un homme sérieux et que la détention avait rendu encore plus taciturne. Il vivait cette séparation douloureusement. À Ahermoumou, il était instructeur auto, c'est-à-dire qu'il

apprenait la mécanique automobile aux jeunes recrues. Simultanément, il était responsable du garage et de toutes les réparations à effectuer dans le parc automobile de la caserne.

Il avait été condamné lui aussi à cinq ans de prison, bien qu'il ignorât totalement pour quelles raisons on l'avait embarqué dans la désastreuse aventure de Skhirat.

Jilali avait particulièrement mal vécu le transfert de Kénitra à Tazmamart car il avait dû abandonner non seulement tous ses effets personnels mais aussi une partie de ses économies qui lui servaient à aider ses enfants en fonction de leurs besoins. Il était donc arrivé à Tazmamart avec un moral très bas, et cela devait constituer un handicap insurmontable.

Occupant la cellule 23, à l'extrémité sud du bâtiment 1, il n'avait donc pas de voisin à sa gauche.

En 1978, il était tombé gravement malade mais, grâce aux encouragements de ses camarades, il parvint à se rétablir. Après la disparition de Larbi Aziane, dont la cellule était proche de la sienne, il sombra dans un silence prolongé. Cependant, son calvaire ne commença vraiment qu'au début de l'été 80. Ses voies digestives étaient devenues complètement inopérantes et, comme il était cadavérique, il n'avait plus le moindre muscle notamment autour de la ceinture abdominale, ce qui lui causait une constipation atroce. Il passait des nuits entières à gémir et à implorer Dieu de mettre un terme à ses souffrances et à son existence.

L'adjudant-chef Mohamed Mahjoubi, un de nos anges gardiens, faisait pourtant un maximum pour adoucir son calvaire. Il avait ainsi réussi à convaincre d'autres gardiens d'« autoriser » quelques détenus à rentrer dans la cellule de Jilali : Mohamed Ghalloul, Mohamed Moudjahid et Abderrahmane Sadki se relayèrent ainsi pendant plusieurs mois jusqu'à l'issue fatale. Le spectacle qu'offrait notre ami au soir de sa vie était hallucinant. Sous la lueur blafarde de la lampe du couloir, on pouvait le voir étendu pour ne pas dire jeté sur le sol de sa cellule. Il ressemblait sans exagération à une charogne agitée de tremblements et de soubresauts incessants. Les odeurs qui émanaient de cette masse difforme étaient écœurantes.

Un jour, j'obtins « l'autorisation » de relever mes trois camarades qui n'en pouvaient plus et je passai une nuit en compagnie de Jilali. Je lui demandai de me dire de quoi il souffrait. Jilali me répondit qu'il avait la sensation de flammes ardentes qui lui brûlaient chaque fibre de son corps et que seule la

mort pourrait le délivrer de cet enfer. Je passai toute la nuit à essayer de détacher son esprit de son corps et parvins miraculeusement à lui arracher un rire de mélancolie en lui parlant de ses enfants. Puis il se laissa aller et me parla de chacun d'eux. Il évoqua une de ses filles qu'il avait pris l'habitude d'appeler Sofia Loren à cause de leur ressemblance.

-Écoute, mon cher Ahmed, je sais que mes jours sont comptés. Si tu avais, toi, la chance de sortir vivant d'ici, je te demande de me rendre un petit service, juste un petit service : dis à mon fils que j'ai trouvé la mort avec un seul immense regret, celui de lui avoir donné le prénom d'un de nos tortionnaires. Dis-lui que, s'il tient vraiment à la mémoire de son père, eh bien qu'il change de prénom !

Jilali mourut 24 heures plus tard, en silence.

L'adjudant Moulay Ali, qui était le seul gardien à entrer dans sa cellule, avait une façon très particulière de l'examiner : il avait pris l'habitude de lui saisir un pied et de le lever à un mètre au-dessus du sol puis de le lâcher brutalement. Lorsque Jilali hurlait de douleur, Moulay Ali annonçait à ses collègues :

-Mazal Kaïsbiri (Ça va, il respire encore).

Le jour de sa mort, il se borna à dire :

-Safi, Croufa (Ça y est, il a crevé).

Abdesslam Rabhi (décédé le 17 mai 1981)

Lors de l'arrivée des frères Bouriquat à Tazmamart, en mars 1981, huit camarades furent déplacés du bâtiment 2 au bâtiment 1 : Ben Doro, Haïfi, Achour, Rijali, Chaoui, Fraoui, Dghoughi et Rabhi. Fraoui et Rabhi échouèrent dans la cellule numéro 1 qui était libre depuis que Benaïssa s'était porté volontaire pour aider le malheureux Lghalou installé dans la cellule numéro 2.

Âgé de 34 ans à l'époque, Rabhi était originaire d'une tribu du Rif, dans le nord du Maroc, les Ait Boufrah. Sa famille était extrêmement pauvre et, comme beaucoup d'autres, Rabhi n'avait rien trouvé de mieux pour fuir la misère que d'entrer dans la carrière militaire.

Grand de taille, les cheveux châtains, les traits harmonieux, Rabhi était connu pour sa bonté naturelle et son extrême gentillesse. La détention l'avait cependant rendu mélancolique et il sombrait fréquemment dans des silences qui duraient des jours entiers sinon des semaines. Quelques jours après son arrivée dans le bâtiment 1, qui passait pourtant pour une sinécure comparé au bâtiment 2, il attrapa une violente fièvre qui ne devait plus l'abandonner. De

ce jour, il ne quitta plus le lit, trop épuisé pour se lever.

Le jour de sa mort, notre camarade Rijali était dans le couloir parce que les gardiens avaient oublié de refermer sa porte. Rabhi fit un effort pour venir lui parler à travers la lucarne, mais à mi-chemin il pria Rijali de l'excuser car il se sentait mal. Il lui demanda de repasser un peu plus tard. Fraoui avait à peine fini de l'aider à s'installer dans son lit que Rabhi rendit l'âme.

Ce décès rapide étonna tout le monde et fut qualifié de « chanceux » par bon nombre de détenus malades qui n'aspiraient qu'à mourir dans les mêmes conditions.

Rachdi Benaïssa (décédé le 17 Ramadan 1983)

D'origine berbère, Rachdi Benaïssa était né dans la région de Tiflet en 1947, la même année que Rabhi Abdesslam. Orphelin de mère, il avait été élevé par une de ses tantes paternelles dans une tente en pleine campagne berbère. Son père était fqih et enseignait le Coran. Benaïssa apprit de lui quelques sourates, notamment celle de la Vache qu'il nous fera connaître à Tazmamart. Intelligent mais désargenté, il fut obligé de quitter l'école au moment de la classe de troisième (quatrième année du secondaire) pour entrer dans l'armée de l'air. Pour sa famille, il représenta alors un grand espoir. Envoyé aux États-Unis pour un stage de plusieurs mois, il y fut très apprécié aussi bien de ses instructeurs que de ses camarades.

Bel homme, doté d'une superbe chevelure qui lui avait valu le surnom de « Rocky » aux États-Unis, il était extraordinairement doué en toutes choses et joua un rôle considérable dans l'amélioration — toute relative certes — de notre quotidien et de nos conditions de vie. Il était à la fois cordonnier, tailleur, couturier, ferrailleur, poète, chanteur, enseignant de berbère, conteur, imitateur et dessinateur plus que talentueux. Il nous affirma que, lorsqu'il était un homme libre, il avait reproduit à la perfection un billet de dix dirhams, à tel point qu'il était parvenu à tromper l'épicier du quartier. À ces qualités de bricoleur, de génie, s'ajoutaient des qualités humaines comme la bonté d'âme et la générosité. Dynamique et serviable, il se dévoua corps et âme pour le malheureux Lghalou, son voisin de cellule, ainsi que pour tous ceux qui le sollicitaient. Il n'avait qu'un petit défaut, c'était de manquer parfois de tact et d'appuyer un peu trop certaines plaisanteries. Mais on lui pardonnait tout car il n'y avait pas une once de méchanceté dans son comportement qui rappelait celui d'un enfant émerveillé de tout.

Ses ennuis de santé commencèrent le jour où, à une provocation d'un des monstres qui nous gardaient, Saïd (Mike Sierra), il répondit qu'« il n'y avait

pas d’âne plus grand que son père ». Cette immonde brute se vengea en le rouant de coups avec la complicité de Moulay Ali et en le privant de nourriture et d’eau pendant onze jours. Pour le sauver de cette punition inhumaine, Touil, dont la cellule était presque en face de la sienne, recourait à une longue corde attachée aux deux bouts pour communiquer à travers les trous d’aération. Il lui passait des torchons imbibés d’eau pour étancher sa soif et un petit sac contenant un peu de nourriture. Mais il finit par payer chèrement cette sanction inhumaine.

Pendant plusieurs mois, il partagea la cellule de Zemmouri qui souffrait atrocement des yeux et ne voyait pratiquement plus. De son côté, Benaïssa avait perdu l’usage du bras droit qui était totalement paralysé. Ils se complétaient ainsi tant bien que mal et trouvaient encore la force d’en rire. Il est vrai que Benaïssa détestait vivre seul.

Lors de la funeste fouille de 1982, on le fit retourner dans sa cellule initiale, la numéro 1, ce qu’il redoutait beaucoup. Seul dans sa cellule, contrairement à ses habitudes, il garda le silence.

Quelques mois plus tard, il fut pris d’une fièvre violente qui le vida progressivement de ses maigres forces. Il n’était même plus en mesure de faire ses besoins dans les toilettes et utilisait une assiette que M’Barek Touil vidait et lavait régulièrement. Il mourut en silence le 17 Ramadan 1983.

Moha Betty (décédé en mars 1984)

Grand de taille, les cheveux et les yeux très noirs, Moha Betty attirait l’attention par un grand nez aplati et des lèvres épaisses (on le surnommait Shalako). Pour son malheur, il fut l’un des premiers à perdre toutes ses dents. Né dans la région de Midelt et donc lui aussi berbère, issu d’une famille très pauvre, il était entré dans l’armée faute de mieux. Garçon agréable et peu compliqué, il était d’un naturel affable et entretenait de bonnes relations avec ses voisins de cellule.

À la fin de 1983, il tomba malade pour la première fois mais, comme il ne se plaignait jamais de rien, personne ne s’en serait aperçu si le capitaine Ghalloul, son voisin immédiat de cellule — il occupait la 28 —, n’était passé le voir et n’avait découvert l’étendue de ses souffrances.

Pendant sa première maladie, le bâtiment 1 subissait un chantage épouvantable de la part d’un détenu qui était paradoxalement son « ami » intime. Celui-ci trouvait à la fois inconcevable et inadmissible l’énorme différence qui existait entre ceux qui avaient de l’argent et ceux qui n’en avaient pas. Pour bien illustrer son propos, il disait que, au temps où les

contacts avec l'extérieur n'existaient pas, nous étions tous égaux et tranquilles dans notre petit enfer. Mais, depuis que le premier contact avait été établi, nous vivions, selon lui, constamment sur les nerfs, de peur que l'un des « nantis » ne fît une bêtise susceptible de conduire à une répétition de la terrible fouille de 1982. La majorité écrasante d'entre nous, ajoutait-il pour ceux qui étaient vraiment longs à la détente, ne bénéficiait en tout état de cause que d'une aide insignifiante et sans portée réelle.

-Ou bien vous partagez équitablement les médicaments entre tous les détenus, ou bien je vais dire à Mahjoubi (un des rares gardiens sympathiques) de nous laisser en paix et de faire gaffe à lui s'il continue son manège et ses contacts !

Tel était son discours. En vérité, chose lamentable, ce n'était pas l'intérêt général qui le guidait, mais le fait que le capitaine Hachad, qui le soudoyait discrètement, ne le satisfaisait pas entièrement, étant soumis aux pressions d'autres maîtres-chanteurs toujours aux aguets.

Un matin, sans la moindre hésitation, le camarade mit ses menaces à exécution. Effrayé, Mahjoubi prit ses distances et évita dès lors de parler aux détenus. Le résultat fut catastrophique : nous fûmes privés de médicaments. Par malheur, c'est à cette époque que Moha, pourtant très proche de ce triste sire, tomba malade.

Nous dûmes multiplier les démarches pour que, « à titre exceptionnel », il « autorisât » Mahjoubi à lui apporter un tube d'Alvytil. Curieusement, Moha se rétablit très rapidement comme s'il avait pris une potion magique.

Malheureusement, au lieu de prendre soin de sa santé, il devint boulimique et se mit à manger tout ce qui lui tombait sous la main. Quelques mois plus tard, sa santé se dégrada à nouveau alors que nous étions en « plein embargo ».

Cette fois, nos démarches demeurèrent vaines. Ainsi, Moha Betty, avec un courage remarquable, agonisa lentement sans jamais se plaindre ni demander à « son ami » d'assouplir son attitude.

Au début du printemps 1984, il rendit l'âme. Seul, son voisin Ghalloul avait fait ce qu'il avait pu pour atténuer son calvaire et adoucir ses derniers instants.

Tigani Benradouane (décédé le 26 Août l984)

D'origine arabe, Tigani était né à Khénifra au cœur du Moyen-Atlas en 1943. Très jeune, il perdit son père et, comme pour beaucoup de ses camarades, l'armée représentait le seul moyen de promotion dans une

existence promise à toutes sortes de désillusions. Après un stage effectué à Ahermoumou il fut nommé sergent. Ensuite, il passa le concours de l'Académie de Meknès d'où il sortit aspirant.

De petite taille, maigrichon, l'œil et les cheveux noirs, il paraissait très sérieux. Des lèvres minces surmontées d'un petit nez accentuaient d'ailleurs cet aspect. Il était replié sur lui-même et entretenait peu de relations avec ses camarades, ce qui ne l'empêchait pas d'être un parfait honnête homme, toujours disponible pour tous ceux qui le sollicitaient.

Cet excellent militaire occupait la cellule n° 6 à Tazmamart. Il ne parlait qu'à ceux de ses camarades qui ne plaisantaient jamais, ce qui bien sûr le rendait triste.

Dès son arrivée au bagne, il avait montré une certaine fragilité des voies digestives et en particulier de l'estomac. En 1984, la situation n'avait fait qu'empirer et il commença à se plaindre de douleurs aiguës. Il avait également remarqué qu'un liquide visqueux qui avait, disait-il, l'aspect du verre broyé lui coulait abondamment de l'anus. Malgré cette pénible maladie, il est allé aider Sefrioui et Lghalou pendant plusieurs semaines.

Au début de l'été 84, il fut pris d'une fièvre très forte. Il fit alors demander le silence, puis s'adressa à chacun de ses camarades par ordre numérique — le numéro de la cellule — pour leur faire ses adieux.

Soucieux de mourir dans la propreté — c'est du moins ce qu'il croyait — il refusa catégoriquement de manger, dans l'espoir de ne pas avoir à faire ses besoins sur place. Il entama ainsi au mois d'août une effarante grève de la faim qui donna à son corps un aspect indescriptible. Sa peau était devenue rugueuse et collait littéralement à ses os. Progressivement, il perdit de plus en plus souvent la raison. Il passait toutes les nuits à réclamer de l'eau sans que jamais personne ne pût ou ne voulût lui donner satisfaction.

Abdelkrim Saoudi, avec qui il était très bon copain et dont la cellule se trouvait face à la sienne, se dépensait à fond pour atténuer sa souffrance. Avec le consentement de certains gardiens, il lui apportait dans la journée un peu de nourriture, broyée dans le quart en plastique à l'aide d'un morceau de manche à balai, et un peu d'eau.

Ensuite, lorsque Tigani entra dans la longue et atroce agonie par laquelle passaient tous les camarades mourants, les gardiens autorisèrent parfois Saoudi à passer la nuit avec lui. Lorsque Si Tissaoud (Monsieur 9 en arabe dialectal) — pseudonyme courtois donné par Moulay Ali à Saoudi — fut dépassé par les événements, il fit appel à Rijali et à moi qui étions ses voisins

immédiats. Ainsi, nous avons commencé à nous relayer tous les trois pour adoucir les derniers moments de notre cher camarade.

Un jour, alors que nous étions, Saoudi et moi, en train de le « laver » et de panser ses plaies avec de la poudre DTT, Ben Driss (Selk) arriva et annonça brutalement qu'il allait procéder à une fouille. Pris au piège tous les deux dans la cellule verrouillée de notre camarade, alors que nous n'avions pris aucune disposition pour camoufler les petites misères quel nous étions parvenus à sauver de la maudite fouille de 1982, notamment un poste transistor qui se trouvait dans ma cellule, nous commençâmes à nous lamenter et à nous faire mutuellement des reproches. Tigani, apparemment absent, eut soudain un brin de lucidité et retrouva tout son sérieux d'antan pour nous gueuler furieusement :

-Bande de salauds ! Est-ce que vous êtes venus pour me soigner ou pour me casser les pieds avec vos interminables lamentations ? Allez, sortez immédiatement de chez moi !... Ne revenez plus

jamais !

Malgré la peur de la fouille, nous ne pûmes réprimer un petit rire amusé. Heureusement, Selk changea d'avis à la dernière minute.

Une autre fois, à midi, alors que Saoudi était autorisé à venir dans sa cellule pour lui apporter un peu de lentilles broyées dans un petit verre en plastique, le gardien Boukebch, intrigué par quelques grains du féculent, lui demanda :

-Qu'as-tu mis dans ce récipient ?

-Rien que de la nourriture pour l'agonisant, répondit Saoudi.

-Rien que de la nourriture ?

-Mais bien sûr, chef.

Boukebch lui arracha le verre, y plongea deux gros doigts sales et poussa un cri de colère. Comme un enragé, il gueula à tue-tête :

-Des médicaments ! Des médicaments !

Puis, hystérique, il se retourna vers le malheureux Saoudi et lui demanda d'un ton menaçant :

-Il faut que tu me donnes le nom de celui qui vous fournit les médicaments. D'ailleurs, je sais maintenant à qui j'ai affaire.

Il prit à témoin un gardien, Baba H'med (Croque-mort), puis claqua la porte de la cellule du mourant et ordonna à Saoudi de regagner la sienne. Dans de telles situations, nous étions obligés d'abandonner toute dignité pour supplier ces crapules afin d'éviter le pire, surtout quand certains de nos

camarades agonisaient. Nous savions pertinemment, pour eux comme pour nous, que la mort allait venir inexorablement, mais nous espérions malgré tout atténuer leurs souffrances, ne serait-ce qu'avec un verre d'eau, ce qui nécessitait l'autorisation des gardiens. Nous nous sommes donc impliqués à fond pour convaincre Boukebch que nous n'avions pas de médicaments pour le dissuader d'aller moucharder au directeur. Il répondit favorablement à notre demande, non par humanisme mais parce qu'il y allait de son intérêt. Cet incident lui a en effet ouvert les yeux sur une réalité qu'il ne soupçonnait plus depuis la fouille de 1982, qui lui avait permis grâce à son zèle de devenir un des hommes sûrs du directeur.

Le lendemain, Tigani brûlait de soif et ne cessait de délirer en réclamant de l'eau. Par vengeance, Boukebch lui refusa toute aide. Ce n'est qu'après son départ qu'un autre gardien se montra moins inhumain et nous autorisa à lui porter secours.

Cette période fut de courte durée. Un matin, Tigani commença à délirer comme d'habitude, puis, chose surprenante, se mit à chanter paisiblement un air célèbre de Mohamed Abdelwahab :

-Igri, igri, igri, Waddini Wassalni, Waddini Wassalni, Yebaa habib errouh messtanni... (Cours, cours et amène-moi chez ma bien aimée qui m'attend impatiemment).

Toute la matinée s'est passée de cette façon. Nous sentions bien que la fin de Tigani approchait.

Jusqu'au dernier moment, Boukebch fit preuve d'une incroyable méchanceté à l'encontre de notre camarade.

Un triste matin, Saoudi, extrêmement fatigué, rejoignit sa cellule après avoir passé une nuit accablante chez le mourant. Nous le remplaçâmes, Rijali et moi, après avoir longuement supplié Boukebch. À midi, j'ai demandé à ce dernier de laisser la porte de la cellule ouverte le temps où lui et Baba H'med distribueraient le « repas ». Nous suffoquions de chaleur et les trois charognes que nous étions dégagions une odeur pire que celle d'une chambre à gaz. J'étais certain que Tigani, qui n'avait cessé de râler et de baver toute la matinée, allait bientôt mourir. Lorsque le gardien eut achevé rapidement sa tâche, il revint chez moi et me dit avec empressement :

-Ça y est ?

-Quoi, ça y est ?

-Est-ce qu'il est mort ?

-Pas encore, chef !

-Mais fais vite !

Scandalisé, je lui répondis avec un ton qui lui déplut :

-Mais quand même ! Tu ne veux pas que je l’achève moi-même par hasard ?

En guise de réponse, Boukebch nous claqua la porte au nez et sortit en vociférant. Il était apparent qu’il voulait enterrer rapidement Tigani pour éviter de faire deux allers-retours. Mais à peine avons-nous entendu la porte de la deuxième cour se fermer que le pauvre Tigani, dans une ultime convulsion et un dernier râle, rendait l’âme.

Les camarades commencèrent aussitôt à psalmodier des versets du Saint Coran. Un bon camarade de moins, un immense chagrin de plus.

Pour essayer de lui apporter le plus de propreté possible, nous décidâmes de le mettre sur la dalle. Lorsque nous fîmes le premier essai, nous nous écroulâmes tous les trois, les deux vivants dessous et le cadavre dessus. Finalement, après un ultime effort, nous parvînmes à l’étaler sur la dalle.

Déshabillé entièrement, Tijani n’était plus qu’un squelette barbu, avec la peau trouée sur les deux côtés et dans le dos à cause des frottements continus contre le parterre de béton armé.

Quelque temps après ma libération, je suis allé voir sa famille pour tenir la promesse que je lui avais faite de la prévenir. Sa mère était au bain maure, mais je vis un de ses frères qui éclata en sanglots. Ce jeune frère me supplia de ne rien dire à la maman pour qu’elle puisse continuer à vivre d’espoir :

-Ne la privez pas d’une illusion qui lui permet de tenir le coup, me dit-il.

Mon ami et camarade de promotion, le sous-lieutenant Abdellaziz Daoudi, l’un des sept rescapés du terrible bâtiment 2 avec le sous-lieutenant Abdellaziz Binebine, le sergent-chef Ghani Achour, le sergent Bouchaib Skiba et les trois frères Bouriquat, me raconta dans quelles conditions certains camarades ont trouvé la mort dans ce bâtiment de l’horreur :

Le lieutenant Mohamed Chemsi (première victime de Tazmamart, décédé le 22 février 1974)

Leur organisation était différente de la nôtre. Ils lavaient convenu dès les premiers mois de partager le bâtiment en deux parties : la partie nord et la partie sud. Chaque partie était libre de concevoir le programme qui lui convenait.

Le lieutenant Chemsi, qui se trouvait dans la partie nord, était un homme digne et respecté par tous ses camarades. Il savait psalmodier des versets du Coran et réciter des prières que ses camarades répétaient derrière lui à haute

voix. Le reste du temps, ils le passaient à se raconter des romans et à apprendre des poèmes.

Une fois, un officier et un sous-officier se sont querellés pour une chose futile. Chemsi intervint vigoureusement pour faire taire les deux camarades et annonça à tout le bâtiment :

-Ici, il n'y a pas d'officiers et de sous-officiers, il n'y a plus que des hommes !

Avec l'arrivée du froid et la diminution progressive de la nourriture, Chemsi commença à souffrir d'une constipation chronique. Mais il oublia vite sa douleur pour ne se soucier que celle des jeunes sergents qui étaient jadis sous son commandement et pour lesquels il ne pouvait rien en les voyants grelotter de froid.

Une fois, il piqua une crise de nerfs et s'adressa aux gardiens en hurlant de toutes ses forces :

-Ces gens sont innocents, je suis leur chef, libérez-les et faites de moi ce que vous voulez !

Il passa ainsi trois jours à crier et à taper sur la porte en évoquant le nom de sa fille jusqu'au jour où les gardiens le trouvèrent raide mort, la tête appuyée contre la porte.

Les soldats avancèrent une Jeep à côté du bâtiment et firent sortir le cadavre de Chemsi dans la cour, puis fermèrent la porte derrière eux.

Lorsqu'ils revinrent vers la fin de l'après-midi, Daoudi demanda à Saïd (Mike Sierra) :

-Où avez-vous emmené notre ami, chef ?

Le gardien se tut un moment, puis lui dit :

-Nous l'avons emmené à l'hôpital

Mais à peine les gardiens avaient-ils quitté le bâtiment que Mohamed Abou El Mâakoul, qui occupait la cellule située en face de la porte, réclama le silence :

-Notre regretté Chemsi n'a pas été embarqué dans la Jeep qui stationnait à gauche. Je les ai vus de mes propres yeux l'emmener plutôt à droite où je les ai bien entendus creuser au pied du mur... Mes chers camarades, tout est clair maintenant ! Lisons le Coran sur l'âme de notre ami et prions pour qu'elle repose en paix...

Le sergent Mohamed Kinate (décédé le 1er décembre 1974)

Natif de Sidi Kacem, marié, condamné injustement à trois ans de prison, Kinate était sans conteste un des détenus les meilleurs et les plus courtois du

bâtiment. Il se signalait par un don particulier, celui d'interpréter les rêves et de leur donner presque toujours un sens optimiste. Il contribua ainsi à relever le moral de certains camarades superstitieux.

Chaque matin, il présidait une séance où chacun lui racontait avec les infimes détails ce qu'il avait vu dans ses rêves. Kinate, avec le calme d'un sage, s'ingéniait à leur trouver un dénouement toujours heureux, même si les rêves étaient plutôt des cauchemars draculiens. Un matin, Daoudi lui raconta un rêve inventé de toutes pièces.

-J'ai vu, mon cher ami, un camion transportant des meubles de déménagement et un autre transportant des balais et derrière eux suivait une somptueuse voiture de sport pilotée par deux compagnons du Prophète. Que signifie tout cela ?

-C'est très clair, lui dit Kinate. Nous quitterons bientôt ces lieux sinistres qui seront balayés In Chãa Allah par la Baraka de certains marabouts. Mais à mon sens, ce que tu viens de me raconter n'est que le fruit de tes plaisanteries !

Ils en avaient alors rigolé et admiré l'intelligence de leur ami.

Kinate se plaignait de douleurs aiguës au ventre. Il en souffrit atrocement pendant quelques mois et mourut en silence sans jamais avoir dérangé personne. Il laissa chez ses camarades le doux souvenir d'un brave type qui a su mourir dans la dignité et l'honneur.

Driss Bahbah (décédé le 26 janvier 1976)

Originaire de Tahla et condamné à trois ans de prison, ce très jeune sous-officier qui venait tout juste de rentrer des États-Unis comme ses camarades de promotion, Sajii, Mimoune, Aziane et autres, s'est vu jeté dans le noir à Tazmamart sans savoir pourquoi.

Il s'entendait à merveille avec ses voisins immédiats, notamment avec Azendour et Bouttou qui étaient comme lui d'origine berbère et qui étaient logés de part et d'autre de sa cellule. Il souffrait beaucoup de la faim, et comme Azendour avait l'habitude de jeûner de temps à autre, il lui envoyait volontiers un peu de nourriture.

Quelques jours avant l'expiration de la peine de Bouttou — qui était condamné à trois ans de prison — les camarades, croyant qu'il allait être relâché, lui faisaient d'innombrables recommandations. La recommandation de Bahbah était la suivante :

-Si jamais tu arrives à sortir de Tazmamart, je te demande de me rendre un seul et unique service : Achète-toi un grand pain, remplis-le de deux boîtes de

sardines et bouffe-le en pensant à moi !

Avec Bouttou, Bahbah chantait des airs nostalgiques en berbère, restituant toute la poésie de cette belle langue. Il contribua également à atténuer la souffrance de ses camarades en leur dispensant des cours d'allemand.

Après la septième leçon, il se sentit soudain vidé de toutes ses forces. Un triste matin, il s'est éteint rapidement et en silence. Les gardiens le découvrirent, la main plongée dans le broc d'eau. Sa mort subite a surpris et suscité l'envie de tous ses camarades.

Le sous-lieutenant Mohamed El Kouri (décédé le 6 février 1977)

Né dans le douar d'Ouled Frej, tribu de Doukkala, El Kouri, dont le père était professeur au lycée Ibnou Abbad de Settat, intégra l'Académie militaire de Meknès en 1967 après avoir décroché son baccalauréat. Il en sortit sous-lieutenant et fut affecté à Ahermoumou pour apprendre le combat aux cadets de cette école.

Très réservé, il était cependant un camarade extrêmement gentil et serviable. Il se distinguait par un goût raffiné et une grande élégance. Calme et sérieux, on arrivait pourtant à le mettre hors de lui quand à dessein on disait du mal de la Renaissance de Settat, son club de football favori, auquel il portait une passion illimitée.

À Tazmamart, il s'enferma dans un silence prolongé qui lui fit beaucoup de mal. Il apprit vite le Coran et s'adonna avec ferveur à la prière. Mais la mort subite de son voisin Bahbah qu'il aimait beaucoup l'affecta profondément au point d'en perdre la raison. Une semaine après, il reprit conscience et mit à prier et à réciter les versets du Coran jusqu'à moment où sa maladie mentale récidiva. Il tomba ainsi fréquemment dans des crises d'hystérie et en mourut dans des conditions atroces.

Le sous-lieutenant Moha Bouttou (décédé le 13 janvier 1978)

Originaire de la tribu Aït Bouttou qui se trouve près du village de Gourrama, dans les environs de Tazmamart, comme la majorité écrasante des habitants de sa région, Moha venait d'une famille très pauvre. Après avoir fait le premier cycle de ses études secondaires à Errachidia, il intégra le fameux lycée Tarik Ibnou Ziad d'Azrou. En raison de sa pauvreté et de sa vive intelligence, les moines de Toumliline l'avaient hébergé et beaucoup aidé à terminer ses études secondaires. Il décrocha son baccalauréat en 1967 et intégra l'Académie royale de Méknès d'où il sortit sous-lieutenant. Vers la fin de 1969, il fut affecté à l'École annexe de Sefrou.

Pour envoyer le maximum d'argent à son père afin de hâter la construction

d’une maison, il se privait de tout et restait constamment à l’école. Un soir, Ali Fassini, un camarade de promotion bon vivant, parvint à le persuader de quitter la caserne et de l’accompagner à la ville pour boire un coup. Les deux camarades s’étaient bien amusés. Mais en faisant ses calculs à la fin de la soirée, Moha se rendit compte qu’il avait dépensé une somme d’argent importante, il s’exclama alors sur le ton de la plaisanterie qui lui était habituel :

-Quelle catastrophe ! Le prix d’une porte et d’une fenêtre a sauté bêtement ! Plus jamais je ne recommencerai ça !

À Kénitra, il fit cette confidence amère à son camarade :

-C’était sans compter avec les mauvaises surprises de la vie. Si au moins j’avais profité un peu de l’argent que j’avais ramassé...

Bouttou était foncièrement bon et infiniment digne. Il fut aimé de tous ses camarades à cause de ses grandes qualités morales et de son sens de l’humour.

À Tazmamart, il souffrit le martyre à cause d’un ulcère d’estomac et d’une diarrhée chronique. Progressivement, ses forces l’abandonnèrent et l’inévitable et longue agonie commença pour lui jusqu’au jour où il fut déplacé de sa cellule — submergée par les eaux sales des égouts bouchés — à la cellule d’Abdellah Fraoui. Une nuit, il appela Daoudi et lui dit :

-Adieu, cher ami, je vais bientôt quitter ce monde sans regrets. Que Dieu nous bénisse tous.

Il demanda à son compagnon de cellule, Abdellah Fraoui, de ne pas cesser de psalmodier des versets du Coran jusqu’à sa fin. Il rendit l’âme au cœur d’une triste nuit sibérienne.

Le sous-lieutenant Mahjoub Lyakidi (décédé le 12 février 1978)

Marrakchi de pure souche, Moulay Mahjoub — comme l’appelaient ses amis — en avait tout le caractère. Porté vers un humour raffiné, il maniait la perfection les jeux et les subtilités de la langue dialectale. Issu d’une famille nombreuse et modeste, Mahjoub représentait le grand espoir de ses parents. Après avoir décroché son DTM (diplôme technique marocain), il intégra l’Académie de Meknès en 1967 et en sortit sous-lieutenant en 1969.

Pour avoir exécuté l’ordre du colonel Ababou qui lui avait demandé, ainsi qu’au lieutenant Haifi, d’occuper le ministère de l’Intérieur, il fut condamné, comme le lieutenant, à vingt ans de prison.

-Vingt ans, c’est comparable au dollar ou au Deutsche Mark, la monnaie

des grandes puissances. Seuls les grands seigneurs comme moi en usent. Deux ou cinq ans, ce n'est rien ! C'est une monnaie faible que l'on peut tristement comparer au centime. Vous êtes donc à plaindre ! ne cessait-il de plaisanter.

Dès le premier hiver à Tazmamart, il perdit le contrôle de ses membres inférieurs et resta pendant longtemps cloué au sol. Il se rétablit inexplicablement et tint le coup avec un moral toujours haut.

-Trouver la mort entouré de bons copains, c'est un régal ! disait-il.

-Alors, régale-toi bien, puisque tu en as largement le temps ! lui répondait Bouttou avec lequel il avait l'habitude de plaisanter.

Sa maladie récidiva pour ne plus le quitter. Haifi, qui fut mis avec lui un certain temps, fit tout son possible pour l'aider, mais il avait lui-même grandement besoin d'aide puisqu'il avait perdu la raison.

Le 12 février 1978, au matin, l'adjudant Amarouch Kouiyen trouva une mort effroyable après une très longue agonie. Deux heures à peine après l'avoir enterré dans la cour, les gardes furent surpris de découvrir Moulay Mahjoub raide mort dans sa cellule.

Incrédules, ses camarades avaient cru d'abord à une mauvaise plaisanterie de sa part puisque, le matin, comme à son accoutumée, il discutait calmement et commentait la mort d'Amarouch, mais ils furent contraints de se rendre à l'évidence lorsqu'ils ont vu les gardiens évacuer son cadavre avec une répugnance bien apparente d'avoir à accomplir le même jour deux corvées macabres.

Ainsi, Lyakidi, l'un des huit détenus qui ont trépassé au cours de cette année, s'est-il éteint avec dignité et en silence.

L'adjudant Mohamed El Aydi (décédé le 20 février 1978)

Sa cellule était située dans le coin nord du bâtiment, ce qui représentait dès le départ un grand handicap pour lui. El Aydi était un homme sérieux, intègre, peu bavard, mais foncièrement bon. Il participait avec ses camarades à tuer le temps en apprenant avec eux le Coran ou en leur racontant des films et des romans.

Son principal problème, celui qui l'entraîna vers la mort, était ses toilettes. À cause de l'étroitesse des canalisations et de l'insuffisance de l'eau, plusieurs toilettes ont fini par se boucher. Au début, ce malheur supplémentaire restait supportable : à force de volonté certains camarades arrivaient à régler le problème par un débouchage momentané. Mais, avec le temps, la situation avait empiré et certaines cellules, avec des degrés

différents, furent submergées : littéralement par les eaux polluées. Les détenus logés : de part et d'autre de la porte d'entrée furent déplacés chez leurs camarades d'en face. C'est dans ces circonstances que notre ami Daoudi reçut El Aydi.

Lorsque la situation devint dramatique aussi bien pour les détenus que pour les gardiens, ces derniers furent contraints de trouver une issue. Mais en entreprenant les travaux de débouchage, ils accrurent le problème puisque, par maladresse, ils endommagèrent sérieusement les canalisations. Et, au lieu de faire appel à une unité de génie militaire pour réparer le mal, ils n'ont trouvé rien de mieux à faire qu'abandonner leurs travaux pendant deux longs mois... Ce fut la catastrophe ! Les cellules devinrent des marécages où flottaient les excréments humains. Les odeurs irrespirables piquaient les yeux, étouffaient les poumons et provoquaient des vomissements incessants. Parler de nausée et de vertige dans cette effrayante ambiance est tout à fait superflu.

Pour compléter ce tableau infernal, des vagues d'insectes de toutes sortes envahirent les lieux pour profiter de l'aubaine. Ce n'est donc pas un hasard si huit détenus ont trouvé la mort pendant cette fatidique période.

Dans le premier bâtiment, le problème surgit à la même époque, mais avec moins d'acuité. Pour faire un peu d'humour noir, un détenu déclara à un autre :

-Tu rêvais de Venise ? La voici. Profites-en, mon cher !

À cette date, fuyant sa cellule, le pauvre El Aydi entra chez Daoudi et lui dit en plaisantant :

-Accorde-moi ton hospitalité, mon bon Daoudi !

-J'aurais aimé te l'accorder sous d'autres cieux, répondit Daoudi au bord des larmes. Je suis heureux de te voir pour la première fois après avoir bien connu ta voix. Installe-toi. Ici, tu es chez toi.

Ainsi des hommes devenus moins que des rats parviennent à conserver de leur ancienne humanité quelques formules de politesse...

Daoudi rapporte que son ami El Aydi était grand, brun, beau et toujours souriant. Ce qu'il avait enduré dans sa première cellule l'avait beaucoup affaibli. Il toussait souvent et ce n'était qu'au prix d'un immense effort qu'il parvenait à aller aux toilettes et se déplacer jusqu'à la porte pour chercher la nourriture. Et comme Daoudi était dans le même état, ils s'entraidaient au mieux.

-Mes meilleurs moments à Tazmamart, je les ai passés avec El Aydi,

raconte Daoudi avec un sourire attendri. Il est parvenu à me faire vivre ses souvenirs aux États-Unis avec une intensité inouïe. Sa raison d'être, c'était sa femme et ses deux filles, Sanâa et Hind, qu'il ne cessait d'évoquer à travers des histoires qui reflétaient un bonheur parfait.

Malheureusement, avec beaucoup de regrets El Aydi quitta son ami, obligé par les gardiens de rejoindre la cellule de feu Moha Bouttou. Il y resta moins d'une semaine. La nuit du Mouloud (l'anniversaire du Prophète), il se mit soudain à chanter un air très connu d'Oum Keltoum, AlAtlal (Les ruines), dans lequel est évoqué le nom de Sanâa. Puis, il s'adressa à sa femme dans un triste monologue :

-As-tu acheté la céramique ? O combien est belle entre tes mains la pâte de la céramique alors que tu la modèles pour en faire de beaux vases...

Daoudi, à qui El Aydi avait confié que sa femme excellait dans cet art, savait que son ami était entré dans l'agonie et faisait ses adieux à sa femme dont le nom fut le dernier mot qu'il prononça.

Le lendemain, c'est-à-dire le jour du Mouloud, le gardien Bâ Ghazi, surnommé Sergento, se chargea tout seul de son enterrement, en se plaignant des autres gardiens partis en permission.

L'adjudant-chef Mohamed Abou El Mâakoul (décédé le 21 avril 1978)

Plus connu sous le nom d'El Khadir, Abou El Mâakoul était le beau-frère du colonel Ababou dont il avait épousé la sœur. Il était père de plusieurs enfants et occupait la fonction d'officier d'ordinaire à Ahermoumou.

Réservé et peu bavard, il se distinguait pourtant par une grande serviabilité et une admirable courtoisie qui lui valurent le respect de tous les détenus. Blessé à Skhirat, il souffrit longtemps d'une balle qui était restée logée dans sa cuisse droite. À Tazmamart, sa douleur redoubla d'intensité, ce qui affecta son moral. Peu à peu ses forces l'abandonnèrent et, sentant sa fin approcher, il appela un soir son beau-frère, Abdellaziz Ababou, et lui dit en rifain :

-Fchlagh A ouma ! (Je suis vidé, mon frère !)

Quelques jours plus tard, il mourut dignement et en silence, laissant derrière lui un très bon souvenir.

Le sergent-chef Abdellaziz Ababou (décédé en 1978)

Abdellaziz était le frère cadet du directeur de l'école d'Ahermoumou. Marié et père d'un enfant il devait avoir moins de la trentaine lorsqu'il fut condamné à 5 ans de prison. À Tazmamart, il était le plus sociable et le plus ouvert de tout le clan des Rifains incarcérés avec lui (Abou El Mâakoul,

Amarouch et Manollo). Il s'entendait également avec tous ses voisins et se portait volontaire pour les aider chaque fois que l'occasion se présentait.

Il occupa la cellule d'Amarouch après la mort de celui-ci, en raison des infiltrations d'eau dans sa cellule lors des pluies.

Sa santé se dégrada progressivement et il fut gagné par une grande faiblesse qui empira au fil des années. Le sous-lieutenant Binebine et le sergent Rabhi se relayèrent avec une grande abnégation pour atténuer sa souffrance en prenant soin de lui jusqu'au dernier jour de sa vie.

Un soir de Ramadan, alors qu'il jeûnait comme tous ses camarades, Binebine et Rabhi se sont rendus chez lui pour lui donner de la nourriture et ils le trouvèrent sans vie. Personne n'aurait cru qu'il allait trouver une mort « facile et propre ».

Le sergent Abdellah Fraoui (décédé en 1983)

Né dans les environs de Karia Bâ Mohamed vers 1953, Abdellah était parmi les plus jeunes sous-officiers de sa promotion. Peu bavard, d'une bonté et d'une candeur presque enfantines, il ne s'est jamais querellé avec qui que ce fût. Il était le voisin de Daoudi et, lorsque celui-ci se débrouilla pour obtenir un Coran par l'entremise de l'adjudant-chef Mohamed Majdoubi (Jeff), il le lui donna avec quelques bougies et une boîte d'allumettes. Fraoui passait ses nuits à apprendre les sourates et, le lendemain, il les faisait apprendre à ses camarades. Grâce lui, la plupart des détenus du bâtiment 2 ont appris le Livre Saint entre 1974 et 1976.

En 1981, il fut parmi les détenus déplacés au bâtiment 1 après l'arrivée des frères Bouriquat. Il y trouva une grande sérénité et nous affirma qu'au bâtiment 2 il était sur le point de perdre la raison.

-Que fais-tu, Abdellah ? Pourquoi gardes-tu le silence ? lui avait demandé un camarade.

-Je compte les trous du mur. Avant-hier, ils étaient dix-sept, hier dix-sept et aujourd'hui dix sept...

Deux années plus tard, il retourna au bâtiment et ce fut un choc terrible. À peine y avait-il passé quelques mois qu'il succomba en silence d'une bronchite chronique qui lui déchira la poitrine à force de le faire tousser. Abdellah a été — malgré son jeune âge — un véritable sage et il mourut ainsi.

L'adjudant-chef Lamine Rachid (décédé en 1984)

Bel homme, Lamine était marié et père de deux enfants, Jamal et Nadia. Il avait fait ses études militaires en France dans l'école des sous-officiers de

Flèche.

Tous ceux qui l'ont connu l'ont spontanément aimé. Outre son physique séduisant, il était doté d'une bonté sans limites et d'une courtoisie qui ne se trouvait que chez les « bien-nés ». Instruit, il parlait un français soutenu et un anglais impeccable.

Dès le début, il souffrit atrocement d'hémorroïdes qui provoquaient des hémorragies permanentes, particulièrement en hiver. Comme l'adjudant El Aydi El Kouri et d'autres, le problème des toilettes était pour lui un calvaire accablant qui s'ajoutait à ses malheurs. Mais loin de fléchir ou de se plaindre, il acceptait courageusement son sort et passait son temps à discuter avec ses camarades pour oublier sa souffrance.

En 1981, on lui fit quitter sa cellule pour le mettre avec le sergent-chef Abdessadki (surnommé Manollo) dans la cellule de feu Bahbah. Progressivement, une grande faiblesse le vida de toutes ses forces et le contraignit à garder la dalle. Manollo, son colocataire, sentant sa fin approcher, fit ses adieux à Lamine et succomba au moment précis où il l'enlaçait. Ne pouvant se dégager de l'étouffante étreinte, Lamine a failli périr lui aussi et il dut attendre l'arrivée des gardiens qui autorisèrent un ami à rentrer chez lui pour le sauver.

Resté seul, une nuit il tomba de sa dalle et ne put se relever. Il le dit à Bâ Ghazi (Sergento) pour lui insinuer de lui apporter quelques médicaments. Celui-ci lui claqua la porte au nez et quitta le bâtiment en vociférant comme un veau.

Bouchaib Skiba prit soin de lui jusqu'au jour où il quitta dignement la vie. Binebine, Skiba et Achour le lavèrent avant de le donner aux gardiens.

Le sous-lieutenant Boujemâa Azendour (décédé en 1986)

Originaire de la tribu de Meghrawa, près d'Ahermoumou, il décrocha son baccalauréat au lycée Ibnou Abbad de Marrakech et intégra l'Académie militaire de Meknès d'où il sortit sous-lieutenant en 1969 et fut nommé à Ahermoumou. Réservé et sentimental, Boujemâa était extrêmement pacifique et bon copain. Il avait un sourire triste et charmant qui rappelait celui des enfants malheureux. Il occupait la 57, cellule derrière laquelle se trouvait le robinet d'eau. Ce détail en apparence anodin lui fut fatal puisque, au fil des années, le mur de sa cellule fut entièrement imprégné d'humidité. Peu à peu, les rhumatismes rongèrent ses os au point de paralyser toute la moitié inférieure de son corps. Longtemps cloué au sol et incapable d'aller à la porte chercher sa nourriture, ses voisins devaient s'en charger.

Il connut une longue agonie et quelques jours avant de s'éteindre, il fit cette ultime prière à ses camarades :

-Mes chers amis, je vais bientôt m'en aller. Je vous souhaite beaucoup de courage et de patience pour continuer la survie dans ces grottes glaciales et j'espère de tout mon cœur que je suis la dernière offrande que l'injustice des hommes présente à cet ogre qu'est Tazmamart. Je souhaite que la délivrance vienne juste après moi et que, dans la cour, atterriront bientôt les avions du salut qui vous emmèneront dans vos familles. Priez pour moi et dites, lorsque je fermerai l'œil pour toujours : Que la paix soit sur l'âme de Boujemâa et bénie soit la tendre mort qui a su l'arracher de son indicible calvaire.

Le lieutenant Abdesslam Haifi (décédé en 1989)

Originaire de Taounate, ce beau garçon blond toujours souriant intégra l'Académie royale en 1966 et en sortit sous-lieutenant en 1968.

Très ouvert, extrêmement serviable et plutôt farceur, Abdesslam fut incontestablement aimé de tous ses camarades. Apparemment doté d'un bon moral, il fut cependant violemment secoué dès sa première minute à Tazmamart. Son premier contact avec le cachot suscita en lui un choc tellement fort qu'il en perdit vite la raison. Il se lança alors dans un monologue interminable en s'adressant à des êtres qu'il croyait voir.

Sa survie plusieurs années à Tazmamart relève du miracle : il ne prenait aucun soin de lui et ne se souciait ni du froid ni de la faim. Il lui arrivait de passer plusieurs jours sans rien se mettre sous la dent, croyant que la nourriture une fois distribuée était saupoudrée de poison. Il se plaignait parfois de douleurs aiguës à la tête et toujours de l'isolement qu'il n'avait jamais pu admettre.

En 1981, il fut parmi les détenus déplacés au bâtiment 1 après l'arrivée des frères Bouriquat. Il y passa deux années chez Moujahid qui prit soin de lui avec un sacrifice et une bonté incroyables. Les détenus du bâtiment 1 avaient également fait tout leur possible pour améliorer son état. Hélas ! en 1983 les gardiens le ramenèrent dans l'enfer du bâtiment 2 où, peu à peu, il perdit ses forces et mourut en silence sans jamais se rendre compte de ce qui lui était arrivé.

Le capitaine Abdelhamid Ben Douro (dernière victime de Tazmamart, décédé le 5 mars 1991)

Le capitaine Ben Douro était un camarade de promotion du colonel Ababou. Rbati de pure souche, il intégra l'Académie de Meknès en 1956 et en sortit sous-lieutenant la même année pour être affecté à la Gendarmerie

royale. En 1971, il fut reversé à l'infanterie et muté à Ahermoumou. Marié, il avait trois enfants. Loubna, sa fille aînée, était sa véritable passion. Bel homme, il se distinguait par une carrure impressionnante et une force colossale. Très réservé et peu bavard, à Tazmamart il s'enferma dans un isolement total. Il passait tout son temps à prier et à apprendre le Coran. Il jeûnait toute la journée et mangeait le soir sa nourriture toute gelée, ce qui ruinait lentement mais sûrement sa santé.

Au fil des années, l'homme courageux qui cachait dignement sa souffrance commença à fléchir et à manifester des signes inquiétants de psychopathie : à haute voix, de jour comme de nuit, il discutait de longs moments avec des êtres nés de ses hallucinations.

En 1981, il fut parmi les détenus déplacés au bâtiment 1. Là, retrouvant des gens qu'il connaissait bien, il se rétablit relativement de sa maladie, d'autant que l'on avait réussi à le persuader de cesser le jeûne.

Un jour, Hachad, son voisin de gauche, lui raconta un rêve qui l'avait beaucoup perturbé. Ben Douro dont l'oreille était devenue déficiente, fit semblant d'écouter par courtoisie :

-Si Hamid ! J'ai vu cette nuit un gros chien noir qui me sauta dessus avec une agressivité inouïe. Ses canines étaient...

Lorsque Hachad termina le récit de son cauchemar, Ben Douro, qui n'avait pas saisi un mot de ce

qu'avait dit son voisin et qui avait cru deviner qu'il s'agissait d'un bon rêve, répondit à la grande stupéfaction de Hachad :

-Que le Bon Dieu réalise ce rêve pour toi, Si Salah !

En 1983, il retourna dans l'enfer du bâtiment 2. Ne pouvant trouver la force nécessaire pour reprendre le jeûne, son moral chuta et sa santé se dégrada. Et comme il ne voulait déranger personne dans sa longue maladie, il refusa tout secours, préférant mourir dans la solitude. Cependant, Daoudi le força à accepter son aide en prétendant que c'était le directeur de la prison qui lui avait ordonné de l'assister. Daoudi lui-même était dans un état cadavérique, il ne pouvait se déplacer que très lentement à l'aide de deux manches à balai. Les rhumatismes avaient presque rongé toutes ses articulations. Mais, loin de se lasser, il fit tout son possible pour adoucir les derniers jours de son ami.

La seule consolation de Si Hamid avant de mourir fut quand Daoudi entra chez lui un jour et lui chuchota à l'oreille :

-Si Hamid, tu connais la nouvelle ? Le terrible gardien Ben Driss (Selk ou

Wire mane) est mort aujourd'hui !...

Fatigué et très pâle, le visage de l'agonisant s'illumina soudain d'un large sourire qui se passait de tout commentaire. A ce moment précis, Si Hamid se souvint certainement du mauvais traitement que lui avait infligé Selk. Il l'avait privé d'eau et de nourriture pendant quatre jours et lui avait dit avec haine et mépris :

-C'est ici que tu crèveras, Ben Douro, et, si ti ne te tais pas, je ferai de toi ce que tu ne pourrais jamais imaginer !

Au début de mars 1991, alors que Si Hamid, le beau colosse, était devenu un sac à os, curieusement deux militaires inconnus vinrent le voir un soir et, se présentant en qualité de médecins, ils donnèrent à Daoudi deux sachets d'Actapulgyte en lui disant :

-Tu dilues ça dans l'eau et tu lui fais avaler

-Mais ce n'est pas ça qui le guérira ! Il faut absolument l'hospitaliser. Il lui faut du sérum ! se lamenta Daoudi, entrevoyant une lueur d'espoir dans cette arrivée inopinée.

-Ne t'en fais pas ! Fais ce que nous te recommandons et, tu verras, demain il sera rétabli, répliquèrent les deux pseudo-médecins avec une assurance désarmante.

Effectivement, le lendemain, Si Hamid s'était rétabli pour de bon. Dieu avait exaucé son vœu et l'avait appelé à sa miséricorde en le délivrant par la mort d'un horrible supplice qui avait trop duré.

Heureusement, le jour de sa mort, les gardiens du bâtiment 2 étaient absents. Ce furent donc ceux du bâtiment 1 qui se chargèrent de son enterrement. Le bon adjudant-chef Mohamed (Jeff) aida Daoudi et Skiba à le laver. Si Hamid eut droit à un linceul propre et à une prière à laquelle participèrent l'adjudant-chef Mohamed et l'adjudant Hassan, un sympathique gardien récemment muté à Tazmamart.

Ainsi, le rideau tombait sur la dernière victime de cet effroyable carnage. Dieu, à travers l'Occident, nous tendit sa main salvatrice pour nous extirper de Tazmamart au moment où plusieurs d'entre nous avaient déjà un pied dans la sinistre fosse à chaux.

CHAPITRE 14
LE PIGEON DE TAZMAMART

Le 2 août 1990 fut un jour mémorable dans la triste histoire de Tazmamart, un jour très particulier. Jusque-là, dans notre nuit immobile, les seuls faits saillants avaient été des événements dramatiques : les décès de nos camarades. Ce jour-là fut marqué par un événement heureux : l'arrivée de Faraj, le petit pigeon.

Quelques mois plus tôt, un vol de pigeons sauvages, ayant repéré l'endroit presque désert, était venu habiter sur le toit qui abritait les prisonniers les plus malheureux de la terre : nous autres, oubliés, abandonnés de tous dans des tombes obscures, depuis déjà seize ans... Pour certains, superstitieux, c'était un mauvais présage : selon eux, les pigeons sauvages n'habitaient que les cimetières abandonnés et les maisons en ruine ; en outre, ajoutaient-ils, une croyance populaire affirme que, là où s'installent les pigeons, la mort vient ; sans parler de leurs petits qui attire raient les serpents de la région : durant toutes ces années, ces derniers avaient visité les lieux une dizaine de fois.

Pour d'autres, au contraire, ces pigeons étaient l'annonce d'une libération toute proche, la fin de ce qu'aucun des détenus de Tazmamart ne pourrait jamais oublier : la souffrance. Le pigeon n'est-il pas le symbole de paix, de liberté, de délivrance ? N'est-ce pas lui qui, un rameau d'olivier dans le bec, annonça le salut à Noé et à ses compagnons ? J'étais de ceux-là. Pourtant, chaque fois qu'une fête nationale approchait et que nous commencions à nourrir quelques espoirs de clémence, pour éviter le désespoir éprouvant, j'écoutais ceux qui déclaraient :

-Le salut pour nous ne viendra que de Dieu et de l'Occident, de l'Europe...

Et je savais qu'ils avaient raison.

Les discussions sur les pigeons allaient bon train, lorsque, un beau matin d'août, un camarade nous appela :

-N'avez-vous pas remarqué quelque chose d'anormal dans le vol des pigeons ce matin ?

-Effectivement, depuis l'aube, ils vont et viennent en battant des ailes, je me demande pourquoi ?

-Je crois qu'un pigeonneau est sorti de son nid, et que ses parents essayent de l'y ramener. Depuis qu'ils habitent sur le toit, c'est la première fois qu'un pigeon ose jeter un coup d'œil dans le petit trou du toit.

À Kénitra, j'avais rêvé d'élever un petit pigeon ; il y avait bien un chat,

mais je désirais un pigeon. Un droit commun m’en avait promis un, mais nous avons tous été transférés ici, à Tazmamart, quelques jours avant la date de notre libération, et je n’avais pas eu mon pigeonneau.

Soudain, nous perçûmes un petit bruit sourd : quelque chose s’abattait sur le sol crasseux du couloir. Alertés par ce bruit qui rappelait celui d’un serpent tombant du toit, tous les détenus des cellules voisines qui pouvaient encore se lever et tenir debout s’efforcèrent de gagner leur porte.

Je réussis à ouvrir la lucarne de la mienne, et, mes yeux s’étant habitués à l’obscurité, je décelai une tache blanche au centre du couloir. Je criai à mes camarades :

-Calmez-vous, il y a une tache blanche, c’est peut-être de la chaux que les gardiens ont apportée hier pour la mettre dans les toilettes de la cellule 7.

Épuisé d’être resté debout un si long moment, je tâtonnais déjà vers la dalle de ciment pour me recoucher lorsque j’entendis un camarade hurler. Il avait peur des serpents :

-Attention, la tache bouge, elle rampe vers nos cellules !

Effectivement, cette chose blanchâtre bougeait doucement.

-Mais il n’y a pas de serpents blancs...

La porte de notre bâtiment s’ouvrit : c’était l’heure où les gardiens nous apportaient l’eau de la journée, et ce qu’ils appelaient le petit déjeuner. Par chance, il n’y avait qu’un gardien, et c’était Serr-Ferr. Pour manifester sa sympathie, au lieu d’entrouvrir chaque cellule de quelques centimètres pour passer l’eau et de la refermer aussitôt, il avait l’habitude d’ouvrir toutes les cellules. Chaque porte resta donc entrebâillée un petit moment. En titubant, je m’avançai vers la tache toute proche, ramassai la chose blanche, et rentrai dans ma cellule avant que le gardien ne me vît :

-Un pigeonneau...

La nouvelle passa sans bruit de cellule en cellule... Hormis quelques plumes naissantes sur le dos et les extrémités des ailes, le corps minuscule était couvert de duvet et paraissait presque nu. L’oiseau tremblait de peur, et son cœur battait à tout rompre. Comme il était fragile et vulnérable ! Sa tête pendait, sa patte droite était repliée sur son ventre, il semblait souffrir beaucoup de sa chute d’environ 4 mètres, sa cuisse et son côté étaient enflés.

Je le caressais doucement et lui parlais :

-Ne t’inquiète pas, mon cher petit, je jure devant Dieu que je ferai tout mon possible pour te sauver.

Et à l’adresse de mes camarades :

-Eh bien ! mes chers amis, j'ai l'honneur, le sublime honneur de vous dire que nous ne sommes plus vingt-quatre à vivre dans ce bâtiment, mais vingt-cinq : nous avons un malheureux petit pigeon que le destin a jeté dans le couloir et qui est venu nous rejoindre pour partager notre sort. Pas une vie de moins cette fois, mais une vie de plus...

Les questions fusaient de toutes les portes fermées, réclamant plus de détails.

-C'est tout ce que j'ai à vous dire en ce moment, et aussi que je l'ai appelé Faraj.

Cette fois un flot de suggestions sortit des cellules : -Il faut le donner au gardien, dit l'un. -Mais non, protesta un autre, ils vont en faire un tajine !

-Il faut le rendre à la mère, ne voyez-vous pas, la pauvre, qu'elle essaye en vain de passer à travers le grillage pour venir le chercher ?

-Mais c'est impossible qu'elle rentre sans l'aide des gardiens !

-Donnez-le-moi que je le mange ! J'en ferai une bouchée ! Savez-vous depuis combien de temps nous n'avons pas eu de viande ? Et de la viande de pigeon..., réclama un détenu.

Trop fatigué, j'avais dû m'allonger sur la dalle. J'étais fou de joie, mais ne savais quoi faire pour sauver Faraj. Dans cette cellule ténébreuse comme une tombe, où le moindre geste devait être calculé pour éviter les pierres rugueuses et le bord tranchant de la dalle, n'était-ce pas une cause perdue d'avance ? Ma prière fut fervente : « Faites que je sauve ce malheureux pigeonneau ; faites qu'en le sauvant, vous nous sauviez, moi et mes camarades, de cette fin tragique qui nous attend. »

J'ai versé à l'oiseau un peu d'eau dans l'assiette en plastique, et je l'ai vu se tendre soudain comme un ressort et boire longuement et avidement le pauvre, il devait avoir le gosier sec après tant de peur et d'émotion. Puis j'ai pris un morceau de pain, l'ai émietté, mais il ne mangea pas ; son bec était encore trop tendre pour picorer, il faudrait donc le nourrir autrement.

Couché sur le dos, j'ai mis un chiffon sur ma poitrine et y ai déposé Faraj. D'un doigt, tendrement, je caressai sa tête et son cou pour lui donner confiance et paix ; mais lorsque l'oisillon entendit l'appel désespéré de sa mère venant du toit de la cellule, il répondit par un gazouillis strident, des battements d'ailes, qui étaient des appels de détresse.

De ce jour, toutes mes activités furent bouleversées, je ne me concentrai plus que sur le bien-être du pigeon. L'opération la plus délicate était de le nourrir : je prenais un morceau de pain, le pétrissais entre mes mains avec

quelques gouttes d'eau, le découpais en petits morceaux, leur donnant la forme d'un grain de blé, et les laissais sécher quelques heures. Pour faire manger le pigeonneau, je le tenais délicatement par-derrière et, avec le pouce et l'index de la main droite, je lui ouvrais le bec, et lui mettais deux ou trois grains fabriqués, que l'oiseau avalait par réflexe, en battant des ailes et en gazouillant pour en réclamer davantage. Son gazouillis était si fort que même les occupants des cellules les plus lointaines l'entendaient, et tous lui disaient à chaque repas :

-Bon appétit, Faraj...

Pour enrichir et équilibrer sa nourriture, je prenais une part de ma ration du déjeuner, pois chiches, lentilles ou fèves, et la lui donnais après l'avoir bien lavée et séchée. Je partageais aussi avec lui ma ration de thé, ce thé du matin pour lequel il avait une gourmandise particulière. Je lui avais programmé trois repas, mais comme l'oisillon était très gourmand, j'en ajoutai un autre, puis un autre encore, jusqu'à cinq par jour.

Tous les détenus étaient angoissés à l'idée de voir mourir Faraj par manque de soleil, de lumière, d'air pur. Aussi, lui faisaient-ils passer, par l'intermédiaire du gardien Ali, tout ce qu'ils trouvaient de plus appétissant dans leurs rations, en vérité peu de chose, cela était surtout un geste de profond attachement pour l'oiseau.

Un jour, le lieutenant Touil envoya pour Faraj une boîte de carton, ce qui représentait à Tazmamart un trésor inestimable ; et chaque fois que l'occasion se présentait, il donnait aussi des tranches d'oignons et des pommes de terre sautées : avant de les faire avaler à Faraj, je fermais les yeux et les respirais du plus profond de mes poumons. Je souffrais atrocement des privations, mais jamais je ne pris pour moi-même ce qui était destiné à l'oiseau ; simplement, je respirais l'odeur... Le repas terminé, je m'étendais sur la dalle et posais l'oiseau sur ma poitrine pour jouer avec lui. Avec l'index, je taquinais son bec, sa tête et son dos ; en retour, l'oiseau répliquait par de gentils coups de bec sur mon menton et ma pomme d'Adam alors proéminente. Pour dormir, je le mettais dans son nid, fait dans un vieux casque matelassé des temps anciens, qui le protégeait un peu du froid cruel de Tazmamart. Au matin, quand je m'obligeais à marcher dans la diagonale de la cellule, je posais l'oiseau sur mon épaule et lui chantais les plus belles chansons que je connaissais. Lorsque les gardiens entraient, je posais l'oiseau à terre et le recouvrais de la boîte en carton, puis de sa vieille couverture. C'était ce que Faraj détestait le plus : il picorait alors violemment le carton en

signe de protestation ; heureusement il ne gazouillait pas, cela aurait été une catastrophe.

Ainsi les jours passaient et Faraj grandissait superbement : son bec durcissait, les touffes de duvet étaient remplacées par de belles plumes grises, une tache blanche s'était nettement dessinée sur son dos, et sa patte était bien guérie. Un jour, il se dirigea vers sa nourriture et mangea tout seul. Plus tard, il réussit à monter sur la dalle. J'éprouvais une émotion de père, je passais mon temps à l'admirer. Un autre jour, d'un bond, il battit des ailes et se posa sur mes épaules. Tous les détenus aussitôt informés poussèrent des cris de joie, même ceux qui étaient presque paralysés, et ils l'appelèrent à travers les portes verrouillées pour le féliciter.

Mais comment le pigeon pourrait-il se contenter de l'étroite cellule ? Il lui fallait de l'espace pour bien apprendre à voler. Nous avons discuté de la possibilité d'ouvrir le judas de la porte ; cette petite lucarne était verrouillée de l'extérieur et tous ceux qui, jusque-là, avaient essayé de l'ouvrir pour se sentir un peu moins enterrés vivants l'avaient chèrement payé. Les avis étaient partagés : certains pensaient que, si le pigeon sortait dans le couloir, il serait capturé par les soldats ; certes c'était juste, mais le risque en valait la peine, estimaient les autres — la majorité.

Je décidai d'effectuer cette manœuvre complexe : je parvins à ouvrir la lucarne ; tous ceux qui se tenaient encore debout en firent autant, afin d'assister à ce merveilleux spectacle et de connaître enfin ce pigeon qui avait pris une telle importance pour nous. Faraj franchit la lucarne, sembla un instant apeuré, puis décolla et s'envola dans le couloir, sous les applaudissements et les cris de joie de tous les détenus excités comme des enfants fascinés par un jouet extraordinaire. Faraj lui aussi était fou de joie ; il allait et venait dans le couloir sans se lasser. Soudain il s'arrêta près de la porte d'un camarade : celui-ci l'appela et tendit son bras à travers le judas : sans la moindre hésitation, Faraj s'y posa. Je l'appelai de toutes mes forces :

-Kout koutoûne, kout koutoune (petit poussin).

Il tourna sa petite tête vers moi, regarda un instant, puis s'envola pour atterrir dans ma main. C'était beaucoup plus que ce qu'on ne pouvait attendre, c'était un plein succès...

Je le fis rentrer par prudence une heure au moins avant l'arrivée des gardiens. Après le déjeuner, tous ceux qui étaient encore valides se tenaient devant la lucarne, comme sur des charbons ardents, et criaient avec insistance :

-Lâche Faraj. Qu'attends-tu ?

Et ce fut comme la première fois, le pigeon vola d'un bout à l'autre du couloir et recommença son va-et-vient longtemps, puis vint se poser sur la main d'un camarade qui riait et criait à la fois par excès de bonheur... Devant toutes ces mains tendues qui le suppliaient de venir, Faraj avait certainement compris qu'il était aimé de nous, ces étranges créatures de l'ombre, crasseuses, squelettiques, édentées et barbues. Il sautait de main en main tout en dévisageant curieusement chaque détenu.

Ce soir-là, et les jours qui suivirent, nous eûmes, pour la première fois à Tazmamart, notre part de sourire et de joie. Faraj était devenu pour nous une source de bonheur. Nous supportions mieux l'attente de la mort.

Faraj eut même une cagnotte : nous nous étions mis d'accord pour mettre de côté une petite somme d'argent, afin de lui acheter un peu de blé par l'intermédiaire d'Ali. Cela nous a obligés à le mettre au courant de toute l'histoire : le gardien accepta et Faraj put enfin se régaler de vrai blé.

Je songeais déjà à libérer mon pigeon, lorsque soudain il tomba malade : il ne voulait plus manger, ses narines et le coin de son bec étaient enflés. Que lui était-il arrivé? S'était-il cogné en volant, ou un camarade lui avait-il donné involontairement quelque chose de mauvais ? La nouvelle nous affecta tous, certains même commencèrent à porter des accusations.

Faraj était devenu notre bien commun, une miette de bonheur que chacun des emmurés de Tazmamart voulait conserver à tout prix. Déjà, un bon tiers des prisonniers refusait que je le relâche :

-Ne vois-tu pas le bien qu'il nous a fait, le soulagement de nos souffrances ? Il doit rester avec nous, ce n'est qu'un pigeon !

Cependant, j'étais de nouveau obligé de le nourrir à la main ; je lui donnai même un cachet d'aspirine et de vitamine C que le lieutenant Touil me fit passer, mais il ne semblait pas aller mieux. Plutôt que de le voir mourir avec nous, comme nous, mieux valait le relâcher en espérant qu'il saurait se débrouiller seul, que le sauveraient l'immensité et la beauté de la nature. Je ne pouvais m'empêcher de rêver : et si je mettais un message à sa patte, un SOS que le pigeon apporterait chez moi...

Un certain, mardi, l'occasion de libérer Faraj se présenta ; c'était difficile à cause de la hauteur des cellules, si compliqué que je suis incapable de le raconter ici. Avec Abdelkrim Chaoui, nous parvînmes à le faire sortir à travers le grillage du couloir. Je n'avais rien dit aux autres et luttais contre deux sentiments contradictoires : la joie d'avoir libéré un prisonnier, et la

douleur d’avoir perdu un ami très cher, qui nous avait fait oublier l’atrocité de la situation.

Après le départ des gardiens, les détenus impatients de voir Faraj, comme à l’accoutumée, protestaient déjà violemment contre son retard. Je n’osais répondre. Chaoui annonça la nouvelle. La consternation fut totale. Un camarade explosa:

-Tu n’avais pas le droit de faire ça ! Tu aurais dû nous en avertir avant ! Jamais je ne te le pardonnerai, tu m’as brisé le cœur...

Le reste de la journée s’écoula dans un lourd silence : le bâtiment sans Faraj s’était chargé de plus de nuit et de douleur. Le matin suivant, je pliais ma couverture lorsque le lieutenant Touil m’annonça :

-Faraj n’est pas parti ! Il paraît qu’il a passé la nuit sur le toit de la cellule n° 1, il est en train de chercher la tienne !

Faraj finit par localiser ma cellule, il se mit face à moi, me regarda, penchant la tête et battant des ailes : il voulait entrer, mais ne savait comment s’y prendre : pourtant, c’était facile : il aurait pu passer sa tête d’abord à travers le grillage, puis son corps avec ses ailes jointes et repliées, mais il ne trouvait pas de solution. Lorsque les gardiens arrivèrent, nos cœurs battaient à tout rompre, nous étions conscients qu’il faudrait un miracle cette fois pour que les gardiens ne s’aperçoivent de rien.

Il y eut un miracle. Un gardien trop fatigué demanda à l’un de nous de distribuer le pain à sa place. Lorsque celui-ci arriva à notre niveau, moi dans ma cellule, Faraj dehors, Abdelkrim Chaoui me demanda de bien bloquer ma porte, puis, profitant du relâchement des soldats abrutis par la routine, il prit l’énorme risque d’escalader la porte, de tendre rapidement la main à travers le grillage et de ramener Faraj. Aussi étrange que cela puisse paraître, l’opération se déroula sans problème, mais notre camarade aurait certainement perdu la vie s’il était tombé, tant il était squelettique.

Les gardiens partis, Faraj, désaltéré et nourri, reprit son vol dans le couloir pour retrouver le contact avec tous ses amis : il fut accueilli en héros.

Je renouvelai pourtant ma tentative pour libérer notre prisonnier ; je profitai un jour de la porte laissée ouverte, le temps de la distribution, d’un balai oublié près de la porte, et de nouveau je fis franchir le grillage à Faraj. Reproches et protestations recommencèrent :

-Pourquoi t’entêter à le libérer, alors qu’il a choisi maintenant de partager notre sort ?

-Mais non, il est revenu parce qu’il ne peut pas manger tout seul. Soyez

logiques ! Existe-t-il au monde une créature qui préfère l'emprisonnement à la liberté ?

À longueur de journée, nous entendions sur le double toit d'incessants battements d'ailes ; le soir, nous distinguions par le trou de la lucarne — un centimètre et demi de diamètre —, éparpillées ça et là, des plumes grises et blanches. Mécontente de voir un étranger parmi eux, la communauté des pigeons se montrait hostile à Faraj et l'attaquait impitoyablement pour le chasser du bâtiment.

-Tiens bon, mon petit Faraj, lui criais-je de toutes mes forces, ta lutte pour la vie et pour la liberté est une lutte difficile. Défends-toi et résiste !

Le mot « résiste » en arabe résonnait pour nous tous Soumoud ! Soumoud !

Un jour entier et une nuit passèrent sans que Faraj donnât signe de vie, quelques-uns déclarèrent qu'il devait être mort de faim, ou tué par d'autres pigeons, et que m'incombait la responsabilité de ce sort tragique.

Soudain, le jour suivant, il réapparut comme la première fois : il passa un moment à chercher ma cellule, lui fit face, pour être vu, et commença aussitôt ses vaines tentatives pour passer à travers le grillage. Une fois encore, Abdelkrim Chaoui prit le risque et, de nouveau, le ramena à l'intérieur. Le pauvre pigeon était déplumé, affamé, exténué. Cette fois-ci, il avait fait des efforts pour apprendre à vivre dans la nature et pour s'insérer, mais la société, celle des pigeons ses semblables, peut-être même ses propres parents, au lieu de l'aider, l'avaient méchamment traité.

Une semaine plus tard, ce fut la troisième tentative. Tout se déroula comme la fois précédente.

Les jours passèrent et le pigeon ne réapparut pas : nous espérions que Faraj avait enfin réussi à vivre en société et à goûter la liberté.

Nous rêvions tous de cet oiseau libre ; nous prenions un plaisir indescriptible à nous imaginer à sa place, planant en plein ciel dans un air pur, sous un soleil doré et tiède. Quel bonheur Faraj devait-il éprouver en découvrant cette immensité d'espace qui s'étendait à l'infini devant lui. C'était peut-être alors, et alors seulement, qu'il se rendait compte combien il avait été malheureux dans l'étroitesse et l'obscurité de la cellule. Cette cellule qui avait été pendant quelques semaines tout son monde et dans laquelle il avait laissé une âme sœur moisir et mourir à petites gorgées, parce qu'elle n'avait pas d'ailes, comme lui, pour voler.

Au soir du quatrième jour, un détenu, qui ne parlait plus depuis longtemps,

cria soudain :

-Faraj est là !

Tous les camarades qui pouvaient encore tenir debout s’approchèrent du trou de leur lucarne, le souffle coupé, pour assister au retour de ce petit pigeon, étrange et têtu, qui n’admettait pas que sa place fût avec les vivants, mais voulait revenir avec nous, les morts-vivants. Il allait et venait sur le grillage, et tentait maladroitement d’entrer. Il me regardait pour me demander de l’aide ; personne ne pouvait rien faire, mais nous avions tous le cœur serré d’émotion... Le temps passait, les camarades s’adressaient à Faraj comme à une personne, pour l’encourager et le diriger :

-Courage, petit Faraj, passe ta tête d’abord entre les barreaux du grillage, ton corps ensuite et ce sera fini !

Et, comme quelqu’un qui aurait compris les instructions, dans une tentative suicidaire, Faraj se laissa tomber tout entier dans le trou du grillage et atterrit devant la cellule n° 10, la cellule de son enfance, tellement exténué qu’il échoua plusieurs fois avant de se poser sur la main que je lui tendais. Lorsqu’il y parvint, les détenus les plus proches de ma cellule purent m’entendre pleurer à chaudes larmes.

Nous vécûmes ainsi un certain temps, heureux. Un jour pourtant, Faraj se révolta contre la règle de Tazmamart : il refusa de rentrer dans sa cellule un peu avant l’arrivée des soldats ; il avait horreur du moment où je l’enfermais dans sa boîte de carton et sous la couverture. Tout fut essayé, en vain, même de faire passer le pigeon et sa boîte dans une cellule voisine afin de le persuader que c’était pour son bien, pour le protéger d’un grand danger. Rien à faire. Faraj ne voulait plus rentrer dans les cellules, dans aucune cellule.

J’avais constaté que le pigeon picorait tout seul quelques grains de blé. S’il arrivait à manger seul, le soleil et l’air pur feraient le reste. Il fallait le lâcher à nouveau. Ce que nous redoutions, en fait, c’était sa confiance aveugle : que se passerait-il si, par innocence, il se posait sur l’épaule du premier passant ? Mais il fallait le libérer maintenant, sinon il serait pris par les gardiens. L’occasion se présenta et, grâce au balai, Faraj fut sorti à travers le grillage, après de longues caresses et baisers :

-Bonne chance, bonne chance, Faraj...

Les jours suivants, nous avons tous vécu dans une grande tension nerveuse : allait-il réapparaître à nouveau ? Au bout d’une semaine, nous pensions qu’il ne reviendrait plus jamais dans ce bagne de la mort lente.

Et pourtant, il revint ! Mais cette fois, il n’était pas seul : il se posa comme

de coutume sur le grillage au niveau de la cellule n° 10, et regarda longuement, comme pour faire signe. À ses côtés, se tenait un superbe pigeon avec un corps mince et une petite tête aux plumes luisantes, certainement une jolie femelle ! Faraj avait grossi et pris assurance et belle allure. Il ne chercha pas à entrer, cette fois. Il était là, bombant sa poitrine de fierté, de joie et de bonheur. Apeurée par nos cris, sa fiancée disparut, mais lui resta un moment avec nous avant de la rejoindre.

-Que Dieu bénisse votre union !

Faraj et sa compagne bâtirent leur nid sur le toit, face à la cellule n° 10. Ils eurent des petits à trois reprises.

Le jour de notre départ, le 15 septembre 1991, malgré les difficultés que j'éprouvais à me mouvoir et la terrible émotion, alors qu'on me faisait sortir de la cellule où j'étais entré dix-huit ans plus tôt, je regardai le toit et murmurai :

-Adieu et merci...

Les gardiens pensèrent que j'étais devenu fou*.

---

* Une première version de ce chapitre a été publiée dans *Les Temps modernes*, n° 565-566, août-septembre 1993.

CHAPITRE 15
LA SORTIE DE TAZMAMART

Au mois de juin 1991, entretenu par certains gardiens, le bruit commença à courir qu'un transfert de détenus entre les deux bâtiments pourrait avoir lieu. Étrangement, ce genre de rumeurs provoquait immanquablement chez nous une forte angoisse. Pour les prisonniers du bâtiment 1, la perspective de se retrouver dans le sinistre bâtiment 2 équivalait à une mort certaine. Nous étions en effet au courant depuis belle lurette de l'hécatombe qui s'était produite dans les rangs de nos camarades. Dans notre for intérieur, nous nous disions, au sein du bâtiment 1, que nous donnerions tout ce qui nous restait à vivre pour ne pas quitter nos cellules. Il nous semblait qu'elles étaient imprégnées de nos souffles, de nos peines et même de nos rires. Pendant dix-huit ans, elles avaient été les témoins de notre tragédie et, si nous devions mourir en prison, c'est entre leurs murs que nous souhaitions rendre le dernier souffle.

Un soir d'été, la bonne nouvelle nous parvint : tous les rescapés du deuxième bâtiment allaient être transférés chez nous. C'était une double réjouissance, puisque, d'un côté, nous allions revoir nos amis après dix-huit ans de séparation et, de l'autre, nous allions échapper au calvaire que représentait ce bâtiment.

Ce même jour — les bonnes nouvelles décidément s'accumulaient ! — les gardiens décidèrent de nous laisser circuler librement dans le couloir de notre bâtiment. Il s'agissait là d'un privilège tout à fait exceptionnel dont nous avions bénéficié trois ou quatre fois auparavant en l'absence bien sûr du directeur et avec les plus humains de nos gardiens.

Certains parmi nous, complètement déformés, traînaient les pieds pour longer le long et obscur couloir. D'autres, exténués, se contentaient de s'asseoir sur le seuil de leurs cellules pour commenter cet « événement ». Les derniers, enfin, pratiquement paralysés, gardaient la dalle (qui leur servait de lit) et discutaient à tue-tête comme s'ils voulaient briser le mur du silence. À nous contempler, on aurait cru des fantômes errant dans des grottes préhistoriques ou des morts ressuscites en quête d'un peu de chaleur humaine.

Qui eût cru qu'à ce moment les aiguilles de l'Histoire allaient bientôt marquer le chiffre 21dans le cadran des siècles. Le suspense atteignit son paroxysme au moment où le petit Ali, celui que nous appelions Serr-Ferr,

arriva en courant et nous recommanda le silence...

Soudain un fantôme apparut sur le seuil de la porte d'entrée de notre bâtiment. C'était un petit vieillard bossu qui titubait, dont la tête complètement chauve paraissait minuscule. Les orbites de ses yeux hagards étaient profondes. Un strabisme convergent accentué et une bouche totalement édentée le rendaient effrayant. Il s'appuyait sur le manche d'un balai qui avait l'épaisseur de ses bras desséchés. Il portait sur son dos squelettique une couverture crasseuse dans laquelle il avait roulé en boule tous les haillons dont il avait hérité dans le maudit bâtiment 2.

Nous nous empressâmes de former un cercle autour de lui. Nous le dévisagions comme s'il s'agissait d'un Martien. Nous étions incapables de lui donner un nom tant il était méconnaissable.

Tout à coup, un sourire amer éclaira son visage ravagé par les rides.

-Bonjour les amis, dit-il simplement. Une voix parmi nous s'écria :

-Mais c'est Daoudi, Daoudi Abdellaziz !

-Mais non, répondirent d'autres, choqués.

Cependant, la cicatrice qui barrait l'extrémité de son nez et qui était sa marque caractéristique ne laissait planer aucun doute. Chaoui, qui passait pour être l'un des plus durs parmi les prisonniers, fut pris d'une émotion incontrôlable. Il se cogna la tête contre un mur et éclata en sanglots. Les autres prisonniers encore valides se précipitèrent à leur tour pour serrer bien fort Daoudi dans leurs bras, et leurs yeux étaient embués. Quel gouffre entre le grand et charmant Daoudi d'autrefois et cette loque humaine qui n'avait rien à envier à une momie !

-Vous voyez, dit-il fièrement, je tiens bon, j'ai réussi à venir à pied du deuxième bâtiment jusqu'ici... Mes pauvres compagnons en sont incapables, ils sont épuisés, vidés de toute force...

Un deuxième fantôme apparut au seuil de la grande porte, soutenu de part et d'autre par deux gardiens. C'était Abdellaziz Binebine. Malgré sa terrifiante pâleur et les rides qui sillonnaient visage, ses traits délicats n'avaient rien perdu de leur harmonie. Mais il n'était plus qu'un corps déformé dont les genoux perpétuellement fléchis le rendaient entièrement dépendant d'un bâton pour se maintenir debout. Ses tempes étaient grisonnantes et se yeux profondément enfoncés dans leurs orbites s'ouvraient difficilement comme s'ils étaient éblouis par une lumière trop forte.

Le troisième à apparaître fut Bouchaïb Skiba. Son arrivée produisit chez nous un autre choc. Replié sur lui-même, sa poitrine faisait un angle droit

avec ses jambes et ses très longs cheveux ainsi que sa barbe pendaient de telle sorte qu'ils auraient pu balayer le sol ! Habillé d'un short qu'il avait découpé maladroitement dans un vieux pantalon, il marchait pieds nus et sa démarche complètement désarticulé faisait curieusement songer à celle d'un dinosaure.

Le quatrième et dernier à entrer fut Ghani Achour, le plus âgé de tous les détenus. Sa tête était presque entièrement dégarnie et le mince ruban de chevet qui tombait sur ses oreilles et sur sa nuque était d'une blancheur immaculée. À l'inverse de ses trois camarades presque désincarnés, son corps était enflé. Ses yeux regardaient dans toutes les directions et exprimaient la terreur de quelqu'un s'attendant au pire.

Tous étaient exténués, mais paraissaient néanmoins très heureux de ces retrouvailles miraculeuses qui leur donnaient quelques forces pour saluer leurs amis et répondre à leurs innombrables questions...

Cinq minutes plus tard, les gardes les installèrent dans les cellules vides de notre bâtiment et nous demandèrent de regagner chacun notre cellule.

Le lendemain matin, de très bonne heure, nous fûmes réveillés par un énorme tapage produit par un tam-tam sur la porte d'une cellule qu'accompagnaient des youyous stridents... Une véritable ambiance de fête ! C'était Skiba qui, du fond de sa nouvelle cellule située à l'extrémité du couloir, continuait une pratique à laquelle il s'était habitué dans l'autre bâtiment.

Notre camarade était terriblement traumatisé et il était difficile de lui imposer d'emblée une application stricte du règlement du premier bâtiment, d'autant plus que, durant les dix-huit années passées dans le second bâtiment, il n'avait connu en fait de discipline que le désordre absolu. Nous invitâmes alors chacun à faire montre de patience et essayâmes au fil des jours de l'intégrer à notre ambiance.

Nos quatre camarades étaient évidemment les bienvenus parmi nous. Chacun d'entre nous s'ingéniait à leur faire plaisir et à leur témoigner solidarité et affection. Ceux qui n'avaient rien à donner proposaient leurs services pour laver ou coudre leurs habits. Tout cela les rendait heureux et leur don- nait l'impression d'avoir évité le pire pour endure désormais le mauvais !

Les frères Bouriquat, quant à eux, étaient restés dans le deuxième bâtiment. Nous étions tous affectés par cette injustice. Nous aurions tout tenté pour les avoir avec nous afin de réduire leur immense malheur. Encore

aujourd'hui, nous nous demandons pour quelles raisons on les a laissés seuls, livrés à leur horrible sort.

Les nouveaux arrivants nous contaient dans le désordre les horreurs qu'ils avaient vécues. Binebine racontait ainsi qu'il avait passé plus de dix années coincé contre la porte glaciale de sa cellule pendant les longs et interminables hivers. Son seul objectif était d'essayer d'éviter l'eau qui montait sur le sol en raison des précipitations. Il avait demandé en vain des centaines de fois aux gardiens de colmater les fissures. Ses innombrables suppliques auprès du sadique gardien Frih pour être déplacé dans une autre cellule n'avaient pas eu plus de succès.

De son côté, Daoudi racontait que, malgré son état cadavérique, il s'était contraint par esprit de solidarité à demander aux gardiens de le laisser partager la cellule du capitaine Ben Doro qui agonisait seul dans l'oubli et le silence. Il fallait voir, disait-il, à quel état était réduit le beau, le solide et grand capitaine qui avait la carrure du boxeur Mohamed Ali. Dans ses derniers jours, il n'était plus qu'un tas d'os que recouvrait une peau trouée ici et là du fait de la rugosité du sol en béton.

Le jour de sa mort, le 5 mars 1991, nous dit Daoudi, le capitaine eut un moment de lucidité et lui demanda de le remettre sur la dalle qui servait de lit. En faisant tous les deux un ultime effort, nous nous sommes écroulés sans parvenir au niveau de la dalle. Il fallut l'aide d'un gardien « humain » pour que sa prière fût exaucée.

Bien d'autres scènes narrées par nos camarades relevaient d'une incroyable réalité vécue quotidiennement alors qu'à quelques centaines de mètres, confortablement installé dans une somptueuse villa, le directeur du bagne poursuivait sa vie de débauché cruel.

Quelques semaines plus tard, en milieu de matinée, les gardiens ont donné l'ordre aux aviateurs et aux fantassins de se séparer et d'aller, chacun selon son origine, dans une même rangée de cellules. Cet ordre nous intrigua au plus haut point. Le comportement des gardiens laissait cependant entendre que quelque chose d'important se préparait pour nous.

Pour notre part, nous faisions preuve d'un optimisme résolu d'autant plus que, à cette époque, l'affaire Tazmamart battait son plein dans les stations de radios étrangères. Radio France Internationale, en particulier, s'était mobilisée pour mettre en lumière la réalité et l'horreur de ce bagne. Les noms de Murielle Pomponne, de Carmen Bader et d'autres journalistes nous étaient devenus très familiers. Nous avions également entendu les voix de Gilles

Perrault et de Christine Serfaty. Cette dernière, épouse d'Abraham, avait fait de notre libération sa raison d'être. Je dois dire ici avec force et infiniment d'émotion et de gratitude que, si nous respirons aujourd'hui l'air frais, c'est d'abord grâce à Dieu et, ensuite, à ces grands militants des droits de l'homme !

Le petit déménagement auquel nous étions contraints posa de sérieux problèmes. L'un d'entre nous dut ainsi se mettre immédiatement à l'œuvre afin d'aménager une cachette pour la radio que nous avions réussi à obtenir en soudoyant les gardiens. Pour certains prisonniers, tout était à refaire. D'autres, au contraire, découvraient des cellules admirablement agencées !

Dès lors, les événements se succédèrent avec une rapidité inouïe. La lettre ouverte d'Abraham Serfaty et de ses compagnons d'Ilal Amam réclamant notre libération nous émut profondément. C'était sans doute la première fois que des prisonniers revendiquaient la liberté pour d'autres prisonniers. Les locataires d'une prison trois étoiles demandaient que soit reconnu le droit de vivre à des morts-vivants enterrés dans des tombeaux non classés. Quel magnifique courage !

La libération d'Abraham Serfaty et de ses compagnons constitua un véritable coup de théâtre, de même que celle de la famille Oufkir presque au même moment. Il ne restait donc plus que nous et d'autres disparus. Mais hélas ! les autorités étaient catégoriques en ce qui nous concernait : Tazmamart n'existait pas et n'avait jamais existé. Une radio occidentale ayant posé la question à un parlementaire marocain, un certain Fayçal El Khatib, celui-ci avait répondu avec un aplomb inouï : « Ce prétendu bagne n'a jamais existé que dans l'imagination des ennemis de notre démocratie ! »

Cependant, dimanche 15 septembre 1991, alors que cette journée s'annonçait aussi triste et monotone que les 7 367 jours que nous avions déjà passés au bagne, alors que la mort était aux aguets, prête à emporter trois nouveaux camarades, candidats sérieux à la fosse remplie de chaux, les gardiens arrivèrent pour nous distribuer, comme à l'accoutumée, eau, thé et pain rassis. Mais au lieu de se retirer rapidement, ils restèrent sur place et l'un d'entre eux, s'adressant à haute voix à l'ensemble du bâtiment, nous annonça le plus simplement du monde :

-Préparez vos affaires ! Ne laissez aucun torchon traîner par terre, pour votre bien et pour le nôtre détruisez tout ce que vous avez de suspect...

Nos cœurs se mirent à battre précipitamment. Nous étions submergés par une violente émotion.

(Nous nous demandions si nous allions enfin être exhumés de nos tombeaux. Ce jour serait-il celui de notre résurrection ou, au contraire, allait-il être celui de notre exécution ? De toute manière, quelle que soit la décision des autorités, cette journée serait celle de la DELIVRANCE. En effet, mourir instantanément, sans avoir le temps de ressentir une quelconque souffrance, était un luxe inimaginable à Tazmamart.

Le petit gardien Ali (Serr Ferr) passait de cellule en cellule, suppliant les détenus de lui remettre les sommes d'argent dont ils disposaient. Celles-ci, prétendait-il, n'auraient désormais plus aucun intérêt pour nous. Tirant sordidement avantage de l'immense confusion qui régnait, il faisait semblant d'exhorter les prisonniers à s'activer afin qu'ils lui remettent les petits pécules qu'ils avaient eu tant de mal à réunir et qu'ils cachaient soigneusement. Ce misérable et pitoyable Ali était triste et déprimait. Il aurait presque réussi à nous apitoyer. Dans un moment de franchise, il finit même par confesser à un détenu : « Je ne sais pas ce que je vais devenir sans vous ! » Il avait vu juste puisque, quelques mois plus tard, il se retrouva en prison pour avoir émis des chèques sans provision.

Faisant preuve d'une audace inhabituelle, certains gardiens chuchotèrent à nos oreilles qu'une commission importante était attendue incessamment à Tazmamart en vue d'opérer notre transfert du bagne vers une destination inconnue.

Le couloir du bâtiment 1 connut durant toute la matinée de ce 15 septembre une activité fébrile. Les détenus allaient et venaient comme des fantômes affolés, transportant leurs haillons pour les jeter en vrac dans une cellule prévue à cet effet. Au seuil de chaque cellule, les gardiens déposèrent ensuite un treillis neuf, une chemise et des espadrilles blanches.

Quand midi sonna, on nous enferma à nouveau, habillés pour la première fois depuis plus de dix-huit ans d'habits neufs. Mais quels habits ! Ils étaient tellement larges que nous étions forcés, faute de ceinture, de tenir le pantalon à deux mains de peur qu'il ne tombât sur nos genoux.

Quelques minutes plus tard, le fumet de la gamelle annonça, fait exceptionnel, un déjeuner appétissant et consistant. C'était un morceau de viande comme nous n'en avions pas vu depuis une décennie avec des pommes de terre, des olives et un grand morceau de pain... Un vrai régal, un festin ! Nous dévorâmes le tout avec la précipitation et la voracité de bêtes affamées. Aussitôt après, toujours sans illusions sur l'avenir, nous continuâmes à parfaire le camouflage de nos cachettes pour tenter de

préserver nos maigres acquis en cas de fouilles.

Vers trois heures de l'après-midi, nous entendîmes les pas d'un groupe d'inconnus qui pénétrèrent dans le bâtiment en murmurant des mots inaudibles. Le suspense s'accrut encore. Soudain, une voix tonitruante et autoritaire lança un ordre bref sur un ton tranchant et hautain :

-Ouvrez cette porte !

Une porte rouillée s'ouvrit immédiatement avec un grincement amplifié par le lourd silence qui régnait.

-Avance par là ! Comment t'appelles-tu ?

-…

-Ton grade ?

-…

-À quelle peine as-tu été condamné ?

-…

-Allez, sors de là !

C'était le tristement célèbre colonel Feddoul qui venait nous récupérer après nous avoir enterrés vivants le 7 août 1971 alors qu'il n'était que simple lieutenant.

Après avoir fouillé minutieusement le premier i survivant, il ne put réprimer un accès de colère en constatant que le détenu gardait une bande matelassée autour du ventre et un slip de fortune (made by Hmida, un des célèbres tailleurs de Tazmamart...). Fou de rage, il s'adressa aux gardes menaçant :

-Bande de voyous ! J'ai dit qu'ils ne devaient garder aucune trace de Tazmamart.

Terrorisés, les gardiens coururent dans tous les sens. À travers les lucarnes, ils nous suppliaient de nous conformer aux ordres du colonel. Mais, pour nous tous, nous défaire de la bande qui assurait un peu de chaleur à nos intestins malades représentait un véritable danger.

Un à un les détenus quittèrent leurs cellules. Le scénario était identique pour chacun. Chaque porte était ouverte brusquement, puis le petit colonel Feddoul inondait la cellule d'une lumière trop forte provenant d'une puissante torche. À chacun d'entre nous, Feddoul posa les mêmes questions en nous regardant fixement dans les yeux que nous gardions mi-clos ou fermés sous l'effet de la lumière blanche. Derrière lui se tenait un groupe de médecins qui nous dévisageaient en grimaçant de dégoût à moins que ce ne fût de pitié.

Après nous avoir fouillés de la tête aux pieds, ils nous poussèrent vers la porte principale du bâtiment, où, pendant deux ou trois secondes, nous pûmes embrasser des yeux une parcelle de ciel bleu, infiniment bleu.

Ce magnifique spectacle fut en effet presque aussitôt interrompu par les gardiens qui, après nous avoir ordonné de revêtir une djellabah militaire, nous plongèrent à nouveau dans une obscurité totale en nous bandant les yeux de façon très stricte. Enfin, pour ajouter à notre angoisse, ils nous menottèrent tout en rabattant le capuchon de la djellabah sur nos têtes afin de masquer la totalité des visages.

Sans ménagements, on nous fit alors sortir du bâtiment puis gravir péniblement quatre ou cinq marches avant de nous faire asseoir sur les banquettes de bois inconfortables de deux camions de gendarmerie. Les détenus les plus mal en point, dont l'un des frères Bouriquat qui nous avaient alors rejoints, furent évacués sur des civières et déposés au milieu des camions entre les deux rangées de bancs. Mais même ces malheureux camarades n'avaient pas échappé au bandeau, aux menottes et au capuchon qui menaçait de les étouffer.

Durant toute l'opération, qui dura près de quatres heures, nous demeurâmes silencieux, partagés entre la terreur et la résignation. Le silence n'était troublé que par les vociférations de Feddoul qui semait la panique chez les gendarmes à force de leur donner des ordres humiliants. Un ou deux détenus se firent aussi copieusement insulter.

-Skout Idine m'mouk ! (Ta gueule !) lança furieusement un gendarme à un de nos camarades qui demandait qu'on lui desserre son bandeau.

Le supplice de l'attente s'acheva enfin pour céder la place au calvaire du voyage. Le convoi démarra dans un vrombissement tapageur qui ne put cependant masquer le chant mélodieux du muezzin du douar tout proche qui annonçait la prière du soir (al Maghreb).

-Allahou Akbar ! Dieu est Grand ! Il n'y a de dieu que Dieu.

Effectivement, pensions-nous, Dieu seul a pu nous extirper vivants de ces horribles tombeaux. Dieu seul pourra nous maintenir en vie. Nos pensées en ces instants de départ allèrent à nos camarades défunts qui, à quelques mètres des camions, reposaient sous une épaisse couche de chaux et de sable au terme d'incommensurables souffrances ! De ferventes prières jaillirent de nos cœurs leur souhaitant paix et miséricorde.

Dès les premiers kilomètres, la plupart d'entre nous, sous les secousses continues, ressentirent d'atroces douleurs. Nos bassins et nos colonnes

vertébrales étaient littéralement broyés par la suspension défectueuse. Dépourvus de chair, nos corps étaient dans l'incapacité d'absorber les chocs. Ces supplices supplémentaires, ajoutés à l'incapacité de bouger et de voir en raison des menottes et du bandeau, représentaient un véritable enfer. On n'entendait plus que des gémissements de douleur. On s'encourageait mutuellement, s'efforçant d'oublier nos carcasses, de penser à nos proches ou, même, à la liberté. Nous récitions des versets du Coran. Mais il n'y avait rien à faire : la douleur était plus forte ! Plusieurs d'entre nous ont failli perdre connaissance dans l'indifférence générale.

Une fois quittée la piste sinueuse et retrouvée la route principale, la douleur s'atténua quelque peu, même si de mauvaises fondrières nous rappelaient de temps à autre notre triste état.

Soudain, le camion dans lequel nous nous trouvions se mit à zigzaguer. En une fraction de seconde, détenus et gendarmes furent projetés les uns contre fies autres, tantôt à droite, tantôt à gauche, le camion menaçant à tout moment de se renverser. Quant à ceux qui étaient allongés sur les civières, ils étaient écrasés aussi bien par les corps lourds et gras des gendarmes que par ceux cadavériques des détenus... Une idée noire nous traversa l'esprit : nous allions finir au fond d'un précipice ! Mais, peu à peu, le camion reprit son équilibre et poursuivit sa route comme si rien ne s'était passé. Nous apprîmes par la suite que le chauffeur, jeune recrue peu habituée aux longs trajets, avait commencé à somnoler et qu'il avait bien failli nous conduire au sommeil éternel. Fort heureusement, le chef de bord, un adjudant moustachu, s'en était aperçu à temps et avait pu redresser le volant. Survivre à Tazmamart et mourir aussi stupidement, c'eût été un comble !

Une coïncidence bizarre voulut que, chaque fois que nous traversâmes une petite ville ou un gros village, nous tombâmes sur un cortège nuptial qui remontait l'avenue principale dans un tapage joyeux de klaxons et de youyous.

Après une éternité, le convoi réduisit sa vitesse pour emprunter une route escarpée. Quelques minutes plus tard, tous les véhicules s'arrêtèrent. Aussitôt on entendit la voix autoritaire du colonel Feddoul donner l'ordre de débarquement. À la hâte les véhicule furent débâchés, puis on nous fit descendre un par un. Exténués et martyrisés, nos corps n'étaient plus que boules de feu. Les deux gendarmes qui me soutenaient me firent grimper un escalier puis me conduisirent vers un local où ils me firent asseoir si quelque chose de très doux. C'était tellement agréable que je ressentis comme un

chatouillement qui me parcourut tout le corps.

Profitant du remue-ménage, quelqu'un se pencha vers moi et me chuchota à l'oreille :

-Tiens bon... Toi et tes camarades, vous êtes sauvés. Ici on vous soignera bien.

À ce moment précis, j'étais trop fatigué pour saisir toute la portée de cet encouragement.

On m'enleva le bandeau puis les menottes. C'était la première fois depuis le 7 août 1973 que je me trouvais dans une pièce normalement éclairée. Au début, je voyais les choses à travers une sorte de brouillard, puis, progressivement, le brouillard se dissipa pour céder la place à des sortes de tourbillons à travers lesquels vibraient les images de tout ce qui m'entourait. Cela ne m'empêcha pas de faire l'inventaire de ma nouvelle cellule. Il s'agissait d'une grande chambre rectangulaire récemment repeinte avec au fond une cloison, derrière laquelle se trouvaient des toilettes et un lavabo surmonté par un gros trou d'aération. La porte de la chambre donnait sur un couloir, surveillé par des gardes. Pour tout meuble, il n'y avait qu'un matelas Simmons.

La lumière du soleil matinal qui envahissait la chambre me fit comprendre que nous avions roulé toute la nuit. Le remue-ménage de notre installation dura une bonne heure. Après quoi un silence de clinique régna sur le bâtiment. Il n'y avait plus que trois gardiens qui allaient et venaient à pas feutrés dans le couloir. De temps à autre, ils jetaient à travers les portes ouvertes un regard curieux et sans hostilité sur les détenus. Ce qui était tout à fait surprenant, c'est que ces hommes portaient une tenue semblable à celle des cheminots avec une courte blouse bleue.

Un homme jeune à l'allure sportive et vêtu d'une tenue de cuisinier entra dans ma chambre. Il avait la peau tannée et les yeux bridés, et portait un plateau bien garni. Il avança lentement vers moi et me regarda fixement. Il posa le plateau sur mes genoux et me fit signe de manger. En glissant un regard sur le plateau, je fus vivement ébranlé : il y avait du lait, du café, du beurre, de la confiture, un petit pain, bref tout ce à quoi j'avais rêvé pendant ces longues années de famine noire. Incrédule, mon regard se déplaça à plusieurs reprises entre le plateau et le cuisinier comme pour l'avertir qu'il s'était sûrement trompé de client. À Tazmamart n'avait-on pas réussi à me faire admettre que je n'étais plus en droit de manger pour vivre, mais plutôt de manger pour souffrir ?

Devinant peut-être mes pensées, le jeune homme appuya des deux mains sur les bords du plateau comme pour me rassurer. Je ne pus alors résister à cette nourriture abondante. J'allais me jeter sur le plateau, mais un reste d'amour-propre me rappela que, quelle que fût mon envie, je devais me contrôler afin de ne pas apparaître comme un animal aux yeux du cuisinier. Mais, à peine eut-il tourné le talons, j'attaquai férocement le plateau. Véritable goinfre, j'avalai la nourriture sans la mâcher. L'idée que quelqu'un pût surgir pour me retirer ces mets paradisiaques m'incitait à redoubler de vitesse. En un temps record, tout fut englouti.

Dans la chambre voisine, un camarade d'infortune, surexcité par un plateau semblable, poussa un cri de joie avant d'entonner un air drôle qui mit en joie les gardiens.

Vers dix heures du matin, on nous distribua des draps impeccables et des couvertures neuves. Puis : on nous apporta des trousses de toilette. Deux heures et demie plus tard, deux hommes entrèrent dans ma chambre. L'un d'eux poussait une table roulante à étagères sur lesquelles étaient disposés plusieurs plateaux qui regorgeaient de nourriture. Il en prit un et le posa sur mes genoux. Le repas était à la fois copieux, consistant et délicieux : de la bonne viande, des frites, une belle salade, du fromage, un yaourt, une poire et une banane. Je me mis aussitôt à l'ouvrage avec un peu trop de précipitation, remerciant Dieu de me trouver seul dans cette pièce en train de bafouer allègrement les règles les plus élémentaires du savoir-vivre... Je pense que, si des caméras invisibles avaient pu alors nous filmer, la preuve aurait été donnée que nous avions été réduits au rang d'animaux !

Le coiffeur est venu l'après-midi. Une expression de dégoût se lisait sur son visage alors qu'il me rasait la barbe et les quelques mèches de cheveux que calvitie n'avait pu atteindre. Il était vraiment à plaindre, le figaro... Pour la première fois, j'avais l'occasion de me regarder dans un miroir. J'étais terriblement pâle et le visage couvert de rides. Une tête de croque-mort qui me porta un coup au moral. Quelques secondes m'avaient largement suffi pour mesurer l'ampleur des ravages de ces deux décennies de torture. Ainsi donc, je n'aurai plus jamais de jeunesse. J'avais été spolié du printemps de ma vie. Tel un mégot de cigarette, la fleur de l'âge avait été foulée et écrasée par des pieds impitoyables !

Le soir, on nous reprit les treillis en échange de pyjamas, de slips et de sous-vêtements. Puis, ce fut la douche, c'est-à-dire pour moi le premier contact avec l'eau chaude depuis plus de dix-huit ans ! Chaque détenu était

aidé dans cette tâche par un gardien. Le mien fronçait continuellement les sourcils et évitait de me regarder dans les yeux. Mon corps était un véritable sac à os. Une première couche de savon ne fit pas de mousse. Elle donna plutôt avec l'eau chaude un liquide argileux qui salit le carrelage blanc de la douche. Dès les premiers frottements, la crasse glissa entre mes doigts sous forme de vermicelles. Ne pouvant plus tenir, le gardien, dégoûté, se lava les mains et m'abandonna. Ce n'est qu'en me savonnant vigoureusement à plusieurs reprises que la mousse finit par apparaître. En regagnant ma cellule, je me sentais si léger que j'avais l'impression de voler ! Ainsi les heureux événements se succédaient avec une rapidité telle que j'étais incapable de me rendre compte de ce qui m'arrivait.

Le dîner fut aussi copieux que le déjeuner et durant ma première nuit hors de Tazmamart, je fus partagé entre une excitation intense et une sensation infinie de bien-être. Les limites entre le réel et l'irréel s'étaient estompées. La nuit était tombée enveloppée d'un lourd silence. Je n'étais pas vraiment sûr de ne pas être devenu à moitié fou !

Le lendemain matin, après un petit déjeuner identique au premier, une table et une chaise furent apportées dans ma chambre. Un groupe de médecins prit place afin d'entamer ma « remise à niveau ». Parmi eux figuraient un psychiatre, plusieurs spécialistes et un dentiste. L'inévitable Feddoul les accompagnait.

Leur première initiative fut de me peser. La flèche indiqua un chiffre légèrement inférieur à 50 kilos. Vingt ans plus tôt, mon poids oscillait entre 75 et 80 kilos. J'avais également perdu deux centimètres et ne faisais plus que 1,81 mètre. Ce n'était pas beaucoup par rapport à ceux qui, comme les frères Bouriquat ou Daoudi, avaient perdu au moins dix centimètres.

Puis on commença à m'ausculter en notant soigneusement tous les renseignements dans un dossier.

Dans les semaines qui suivirent, médecins et infirmiers nous rendirent visite quotidiennement. Nous étions tenus de prendre un certain nombre de médicaments et l'on nous piquait, sans doute pour nous

« retaper » plus rapidement. Un moniteur de sport nous rendait aussi fréquemment visite et nous faisait faire des mouvements de rééducation.

À l'exception du dentiste et du psychiatre qui étaient plutôt sympathiques et acceptaient de temps autre de s'engager dans une prudente discussion, tous les autres étaient taciturnes et impénétrables. Ces respectables toubibs devaient sans aucun doute connaître de redoutables secrets ! Leurs yeux ne

laissaient rien paraître. Je dirais même qu'ils débordaient de cette indifférence qu'engendre souvent la routine. Tous, cependant, nous conseillaient de bien manger et de marcher le plus longtemps possible. On nous faisait même comprendre que celui qui se remettrait le plus rapidement de ses maladies serait le premier libéré.

Ainsi, les jours passaient et l'espoir grandissait. Les portes de nos chambres restaient ouvertes, ne se fermant que pendant la sieste et la nuit.

Un soir, le gardien de permanence, profitant d'une occasion propice, s'arrêta devant la porte et me fixa longuement avant de me saluer. Il me demanda en souriant :

-N'es-tu pas Ahmed Marzouki par hasard ?

-Oui, dis-je étonné.

-Tu ne te souviens plus de moi ?

Votre visage me dit bien quelque chose... Il hocha la tête, un peu dépité...

-Comme le monde est petit ! Tu étais jeune et charmant à l'époque...

-Oui ! À l'époque..., affirmai-je, mais qui êtes-vous ?

-Tu promets de garder le secret ?

-Evidemment, d'ailleurs je n'ai personne à qui m'adresser !

-Tu te souviens de l'immeuble Saramito au quartier Sbata de Meknès ?

-Oui...

-C'est bien ! Cela prouve que tu n'es pas...

-Non ! je crois que je ne suis pas zinzin...

-C'est fabuleux ! Après tout ce que tu as enduré ! Certains de tes camarades ne tournent pas rond. Ils se comportent comme des enfants.

-Peut-être...

-Te souviens-tu de l'équipe de basket-ball de la gendarmerie à Meknès, où ton frère Abdellatif était la vedette ? Des instructeurs de la même promotion qui habitaient le même immeuble ? Jiji,

Azni, Jarid, Alaoui, Rahi, Hafraoui et les autres ?

En une fraction de seconde, ma mémoire remonta le temps. Je revis tous ces visages et soudain me revint le nom de celui qui était en face de moi :

-C'est bien toi x ?

-Oui, dit-il en souriant. Je t'ai reconnu dès le départ de Tazmamart. C'était un moment horrible ! Tu te souviens, c'est moi qui t'ai chuchoté quelque chose à l'oreille ?

-Mon frère Abdellatif est-il toujours en vie ? -Oui, bien sûr. Ton cousin Abdelhaq Fariss porte bien, lui aussi.

A l'écoute de ces deux bonnes nouvelles, mon cœur battit un peu plus vite.

-Puis-je leur écrire un petit mot ?

-Impossible ! me répondit-il, l'air navré. Tu sais, on a pris des éléments de la gendarmerie de Fès et d'autres de Rabat. Puis on nous a embarqués dans des camions pour une destination inconnue. La suite, tu la connais. Le malheur, c'est que nous avons cru à une mission qui durerait 48 heures au plus. Nous n'avons rien laissé à nos femmes. Et voilà que nous nous trouvons consignés avec vous jusqu'au dénouement de cette sale affaire !

-Pourquoi portez-vous cet uniforme et tablier ?

Il me sourit malicieusement et enchaîna avant de sortir :

-D'autres camarades viendront te voir. Ceux de ma promotion et de celle de ton frère. À propos, si tu as besoin de plus de nourriture, dis-le-moi. Mais n'oublie pas que nous ne nous connaissons pas !

Le temps passait. Les médecins s'efforçaient redonner à nos corps une forme humaine. La flèche de la balance bougeait à chaque pesée de quelques millimètres. Le dentiste était complètement débordé le groupe électrogène qui actionnait ses instruments grondait toutes les nuits pratiquement sans répit. A trois reprises, on nous fit sortir prendre le soleil afin d'atténuer la pâleur terrifiante de nos visages.

Un soir, après le dîner, on vint m'informer que je ne devais pas me coucher tôt parce qu'une commission allait me rendre visite. Vers 22 heures, effectivement, le groupe de personnes conduit par Feddoul entra dans ma chambre. Je reconnus seulement le psychiatre et un autre médecin. Les autres devaient être, si j'en crois leur air arrogant d'éminents policiers...

Ils me firent asseoir sur le bord du lit tout en formant un demi-cercle devant moi. Feddoul s'efforça de prendre un air sympathique, me fit un sourire tout en me donnant une tape amicale sur l'épaule.

-C'est très bien ! dit-il. Tu es beaucoup mieux qu'à ton arrivée.

Les autres me souriaient aussi. Un sourire jaune de circonstance, imposé par leur mission.

-Bon voilà, commença le colonel. Nous sommes tous venus te voir pour te faire part de la plus belle et de la plus merveilleuse nouvelle à laquelle un détenu comme toi pouvait s'attendre. Tu es l'objet d'une grâce. Tu vas bientôt être libre ! Tu vas pouvoir rentrer chez toi. Nous savons bien que tu as beaucoup souffert, mais tout passe. Il ne faut plus penser au passé. C'est fini. Désormais, un bel avenir t'attend. Tu auras tout ce que tu voudras. C'est à cela qu'il faut dorénavant penser. J'insiste bien. Il faut rompre une fois pour

toutes avec le passé. N’en parle surtout à personne, même pas à ta mère ! On reviendra sur ce sujet. Désormais, tu peux te considérer comme un hôte chez nous. Il faut bien être reconnaissant pour cette miséricorde, non ?

Les autres acquiesçaient et insistaient sur la nécessité d’oublier le passé et de se montrer reconnaissant devant la liberté recouvrée ! L’un d’eux poussa la complaisance jusqu’à me raconter une blague pour essayer de m’arracher un sourire. Tous me tendirent la main, me saluèrent, puis sortirent pour gagner la chambre suivante. Cette nuit-là, je ne parvins pas fermer l’œil avant l’aube.

-Il faut leur montrer que tu es en forme, me conseilla un jour mon gardien. L’essentiel, c’est de retrouver la liberté avant qu’ils ne changent d’avis... Tu connais les ordres et les contrordres ? Chez nous c’est comme bonjour et au revoir !

Quelques jours plus tard, Feddoul, toujours habillé en civil, revint à deux reprises pour nous demande de lui fournir toutes les adresses possibles de nos familles et pour s’informer également de la nature du travail qui pourrait nous convenir une fois libérés. Ce fut une autre occasion pour lui de nous rassurer quant à notre avenir ou, plutôt, ce qui nous restait à vivre...

Les jours s’égrenaient et une grande lassitude mêlée à une forte angoisse commença à s’emparer des détenus comme des gardiens. La liberté tardait à venir et nous étions au bord de la dépression.

CHAPITRE 16
LE RETOUR AU DOUAR

Le mardi 23 octobre 1991 au matin, le colonel Feddoul vint me demander de ramasser mes affaires et de les mettre dans un grand sac de plastique. Il me demanda aussi de revêtir le costume qui m'avait été donné auparavant. Mon cœur battait à tout rompre. Au bord de la panique, je ne pensais qu'à une chose : ne pas éternuer en présence du colonel de peur qu'il ne me retienne encore quelques jours s'il découvrait que j'étais enrhumé !

Comment expliquer ce que peut ressentir un homme dans de telles circonstances ? Comment décrire par des mots l'émotion de quelqu'un qui a attendu pendant deux décennies, soumis à une torture permanente, et à qui, tout à coup, on demande de ramasser ses affaires pour rejoindre sa famille ?

Le pantalon et les manches de mon costume gris clair étaient trop courts. Le col de la chemise trop large. Mes pieds étaient comprimés dans des chaussures plus petites de deux pointures que ma taille normale. J'avais l'air d'un clown mal nourri. Mais tout cela m'importait peu. Si l'on m'y avait autorisé, je serais sorti tout nu, la tête haute quand même...

Feddoul revint une demi-heure plus tard, accompagné de personnes que je ne connaissais pas. Il m'ordonna de m'asseoir afin de bien prendre note des « derniers commandements » :

-Écoute-moi très très bien : tu vas bientôt rejoindre ta famille parce que tu as bénéficié d'une grâce sublime ! Tu as été chanceux parce que tu ne connaîtras pas le sort funeste de tes camarades. Tu auras tout ce que tu voudras. On prendra soin de toi. Tu auras du travail, des soins gratuits, un logement, une aide matérielle, etc. Mais en contrepartie, tu la boucleras. Je dis bien : tu la boucleras ! Aucune information de quelque nature que ce soit ne devra sortir de ta bouche. Tu devras montrer une grande prudence dans toutes tes conversations ! Il y aura en effet certainement de nombreux individus malintentionnés qui chercheront à te tirer les vers du nez. Tu te borneras à dire que tu as été consigné pour raison d'État dans une caserne où tu as été très bien traité. Tu diras que tu mangeais bien, que tu faisais du sport, et que tu es même parvenu à apprendre par cœur le Coran. N'hésite pas à leur montrer le Livre sacré qu'on t'a donné. S'ils revenaient à la charge, refuse toute discussion en disant simplement que ce dossier est clos une fois pour toutes. Et n'oublie surtout pas que notre main est longue. Nous serons au courant de la moindre indiscrétion de ta part. Sois-en sûr et certain ! Nous

te laissons un mois pour te reposer. Ensuite nous te contacterons pour mettre nos promesses à exécution. Une dernière fois, je te recommande d'être très discret et j'aime autant te dire que tu n'as pas intérêt à me revoir. Ce serait terrible si tu revenais ici. À bon entendeur, salut !

Le faux cuisinier, qui m'avait donné mon premier plateau après mon transfert et qui n'était autre qu'un jeune lieutenant gendarme, avança vers moi et, tout en me bandant les yeux, me dit courtoisement :

-Excusez-moi ! Ce sera pour la dernière fois.

Puis on m'enfila une djellabah militaire, dont on rabattit le capuchon pour cacher ma tête. Deux gendarmes me conduisirent alors vers un camion où plusieurs camarades m'avaient précédé.

Le véhicule démarra en trombe. En cours de route je fus pris d'un vertige terrible qui me fit vomir la totalité de mon petit déjeuner. La maudite djellabah avait bien eu ce qu'elle méritait...

Après une heure de route environ, le camion s'arrêta dans un endroit qui me parut désert. Je fus débarqué et embarqué aussitôt dans une voiture dont les sièges étaient très confortables. J'entendis des personnes donner des ordres aux occupants de la voiture qui démarra doucement pour atténuer les secousses d'un terrain accidenté.

Lorsque nous eûmes retrouvé la route principale, une voix chaude et amicale me parvint du siège avant :

-Alors, mon lieutenant, comment va le moral.

-Bien, dis-je simplement.

C'était la première fois depuis vingt ans que j'entendais quelqu'un m'appeler par mon ancien grade. Mon interlocuteur était le capitaine commandant de la gendarmerie de Taounat. Je le sus tout de suite à travers les appels intermittents échangés avec l'omniprésent colonel Feddoul qui lui demandait à chaque fois de préciser ses coordonnées.

Très aimable, il entama avec moi une longue discussion qui dura tout le trajet entre mon dernier lieu de détention et Ghafsaï. Il s'efforçait aussi d'être subtil en me posant toujours les mêmes questions mais de différentes manières. Sans doute pour s'assurer que j'étais sain d'esprit. Pour lui épargner tant de peine, je lui fis comprendre que j'avais toute ma tête et que je n'avais aucun mérite à cela puisque telle avait été la volonté de Dieu.

-C'est fabuleux, me dit-il.

Nous parlâmes ensuite de l'Académie militaire dont nous avions été, à des époques différentes, les élèves-officiers. Je découvris que son chef de section

pendant le stage avait été l'un de mes camarades de promotion. Il redoubla de gentillesse et m'offrit une cigarette. Je déclinai la proposition parce que j'avais cessé de fumer. Il poussa la courtoisie jusqu'à me demander si la fumée ne me dérangeait pas. J'ai profité de l'occasion pour lui demander d'arrêter le véhicule car j'avais à nouveau envie de vomir.

Une fois remonté dans la voiture après m'être soulagé, il posa une main affectueuse sur mon épaule et, à voix basse, me dit :

-Tu sais, j'ai reçu des ordres stricts pour ne t'enlever le bandeau et la djellabah qu'au moment où le super-caïd te prendra en charge à Ghafsaï. Mais, comme je trouve tout cela vraiment stupide, je vais passer outre à ces instructions. Ce sera ma façon de te témoigner ma sympathie !

La voiture s'arrêta à nouveau et on m'enleva la djellabah et le bandeau. La lumière éclatante de midi me fit mal aux yeux, ce qui m'obligea à les garder mi-clos. Puis ma vue se perdit dans une verdure infinie. C'était la première fois depuis juillet 1971 que je retrouvais la nature. À ce moment précis, j'eus l'impression que le monde n'avait pas de limites et que seuls les hommes s'ingéniaient à le réduire, par exemple aux dimensions de sinistres cachots ! De toute ma vie, je n'ai jamais autant apprécié un panorama comme celui qui s'offrait alors à mes yeux. Malgré les vertiges qui m'empêchaient de fixer convenablement les paysages, tout me paraissait infiniment beau et gai. Tant de beauté me fit frémir de bonheur. J'étais comme une branche desséchée secouée par le souffle parfumé d'un vent joyeux porteur d'une pluie salvatrice !

Le capitaine se tourna vers moi :

-Reconnais-tu l'endroit ?

-Non, dis-je.

-Et pourtant, c'est ton bled ! La rivière que tu vois, c'est l'oued Awlay. Le village d'Ourtzagh est juste derrière nous.

Un groupe d'écoliers passa devant nous transportant des cartables comme des sacs à dos. Curieux, ils jetèrent des regards prudents sur les gendarmes, put me fixèrent longuement d'un air grave comme pour deviner la cause de mon arrestation. Ému par leur fraîcheur et leur innocence, je leur souris tendrement et ils me le rendirent généreusement.

Pendant ce nouvel arrêt, les trois gendarme fumaient des cigarettes et attendaient les ordres du capitaine pour continuer la route. Avant de repartir, le capitaine me prit par le bras et, après s'être éloigné quelque peu de ses hommes, me dit :

-Écoutez, mon lieutenant : ma sympathie pour vous me pousse à éclaircir un point. Croyez-moi, ce ne sont pas des instructions que je vais vous répète comme un perroquet, mais le conseil d'un ami qui souhaite être honoré un jour par votre visite chez moi à Taounat. Essayez d'être prudent et de ne vous confier à personne, surtout au début. Les mouchards pullulent chez vous comme des mouches, sans parler des officiels et des officieux et de toi ceux qui informent pour le plaisir. Imaginez que parfois ils viennent m'éveiller au milieu de la nuit pour me dire que Untel a fait telle chose. Comme ça gratuitement ! La plupart du temps je me trouve devant deux cas de figure totalement opposés : soit faire une enquête et arrêter un pauvre misérable qui n'a pas de quoi nourrir ses enfants, soit fermer les yeux tout en sachant avec certitude que l'informateur bénévole tapera à toutes les portes pour trouver une oreille complaisante ? Alors que dois-je faire ?

Touché par la sincérité du capitaine, je n'en compris pas moins le message. Voilà un homme respectable, me dis-je, en pensant que les gens pouvaient se montrer différents dans l'exécution des mêmes ordres. Celui qui t'enferme avec un sourire gêné en présentant ses excuses est mille fois meilleur que celui qui te claque la porte au nez sans dire un mot. Ainsi, je suis aujourd'hui convaincu d'expérience que si les condamnés à mort avaient à choisir parmi plusieurs bourreaux, ils retiendraient le moins cruel.

Le capitaine insista :

-Quand vous serez bien rétabli, je compte sur votre visite à Taounat pour discuter en vrais amis.

Hélas, le malheureux capitaine ignorait à cet instant que ses jours étaient comptés et qu'un accident de voiture l'emporterait quelques mois plus tard.

Nous reprîmes la route de Ghafsaï. Elle était complètement délabrée. Des tronçons entiers étaient difficilement praticables et les dos-d'âne se succédaient. On aurait dit que, dans l'espace dévolu à la tribu des Béni-Zéroual, le temps marchait à reculions. Tout criait l'abandon, la désolation et la marginalisation. Seule compensation, un reboisement intense. Des kilomètres carrés de maquis avaient laissé la place à de superbes sapins majestueusement dressés sur ces dignes plateaux où s'était illustrée la Résistance marocaine !

Soudain, à travers une forêt d'oliviers, Bouajoul, mon cher douar natal, apparut. Mon cœur battit plus vite. Avec ses modestes maisons en terre pisée, éparpillées sur un plateau qui dominait l'oued Awlay et l'oued Khaïzrane, il restait le même comme si l'écoulement du temps l'avait dispensé de toute

innovation. Je reconnus immédiatement notre vieille maison qui me parut bien terne. Elle avait perdu sa blancheur éclatante d'antan. Une chose cependant attira mon attention. J'interrogeai le capitaine :

-Est-ce que les toits de ce douar sont en tuiles grises ?

Ma question amusa les gendarmes qui sourirent…

-Non voyons ! Depuis quelques années les chaumes ont été remplacés par des plaques de zinc. Ne voyez-vous pas que les toits brillent au soleil ? me dit le capitaine.

Ghafsaï, la capitale de la tribu des Béni-Zéroual, se trouve sur le sommet du versant opposé à celui de Bouajoul. Pour franchir les kilomètres qui le séparent, une route sinueuse parcourt des collines entièrement couvertes d'oliviers. Une fois parvenus au sommet du plateau, on découvre les maisons préfabriquées où logeaient les douaniers à l'époque coloniale. Ces maisonnettes, autrefois propres coquettes, étaient devenues sales et délabrées, bien tristes à voir. Une nouvelle fois, j'avais la conviction que le temps chez nous reculait à pas de géant.

À l'entrée du bourg on pouvait lire en gros caractères mal peints : « La ville de Ghafsaï vous souhaite la bienvenue. » Tandis que la voiture passait sous l'arc de triomphe marquant l'entrée du village, je me préparais à la suite des événements. Nous descendions maintenant la pente conduisant aux bureaux du super-caïd qui s'était installé tout simplement dans les locaux réservés au temps du Protectorat à l'officier commandant la tribu.

Quelle tristesse et quelle désolation ! Bien que repeint à la chaux, le bâtiment n'était plus que l'ombre de lui-même. Faute d'entretien, les tuiles rouges s'étaient transformées en plaques ternes, rongées par la moisissure. Les bougainvilliers et les hibiscus avaient disparu. Quelques rosiers sauvages et de petites parcelles d'un gazon mal entretenu étaient les derniers vestiges du beau jardin du commandant de Charette. Les flâneurs s'étaient évanouis, remplacés par quelques mokhaznis débraillés et affublés de brodequins mal cirés.

À peine le capitaine avait-il fait arrêter la voiture qu'un mokhazni se précipita vers nous pour nous informer que le super-caïd et les autres personnalités nous avaient attendus toute la matinée et qu'elles avaient fini par aller déjeuner. Le capitaine suivit le mokhazni et s'absenta près d'une demi-heure.

-Il a dû tomber sur un méchoui, dit un des gendarmes qui nous accompagnaient.

-À eux la bonne bouffe, à nous d’attendre, répondit l’autre gendarme.

Quand le capitaine revint, il m’invita à le suivre. Autour du caïdat, il n’y avait pas âme qui vive, un peu comme si les habitants avaient fui le village. En revanche, le bureau du pacha était déjà archicomble. Celui-ci se leva pour me saluer, puis me présenta à la quinzaine d’inconnus qui se tenaient debout, chacun derrière une chaise. Tous me regardaient comme si je venais de débarquer de la planète Mars. Un silence lourd et embarrassant régnait dans la pièce. Je compris qu’ils attendaient quelqu’un qui était en retard. Je pensais tout de suite à ma famille et mon cœur se mit à battre la chamade. Je fus envahi par des bouffées d’angoisse et dus fournir un effort extraordinaire pour me calmer. Finalement, un peu d’autosuggestion me redonna du courage.

Passablement agacé, le pacha se défoula sur un impatient qui ne cessait d’entrer et de sortir pour surveiller les environs :

-Et alors ? Où est-elle cette famille ? Bon sang ! Êtes-vous bien sûr de l’avoir avisée ?

-Oui, monsieur ! Depuis ce matin, comme vous nous l’avez demandé, répondit un de ses adjoints en s’inclinant, mains derrière le dos.

CHAPITRE 17
LA FAMILLE RETROUVÉE

Après trois quarts d'heure d'une attente presque insoutenable, je vis tout à coup un homme pénétrer lentement dans la salle. Élancé, mince et chauve, l'homme avait le visage ridé et les traits secs. Curieusement, je pensais tout de suite à un agent des services de renseignements. Au lieu de prendre place comme je m'y attendais sur l'unique siège qui restait vacant, il promena un regard affolé sur l'assistance avant de me dévisager. Incrédule, il avança vers moi d'un pas mal assuré comme si, en proie à une forte fièvre, il avait une hallucination. Brusquement, il éclata en sanglots en criant mon nom et m'étreignit si violemment que j'eus le souffle coupé.

-Ahmed, mon frère, est-ce bien toi ?

-Mais qui es-tu ? lui dis-je, à la fois ému et embarrassé.

-Je suis ton frère, Ahmed, ton frère, répondit-il en pleurs.

-Lequel de mes frères es-tu ?

-Je suis Abdelwahab, tu ne me reconnais pas ?

Effectivement je ne l'aurais jamais reconnu si je l'avais croisé dans la rue ou même si nous avions voyagé ensemble dans un compartiment de train. Mais une question me brûlait les lèvres : ma mère était-elle encore vivante ? Cependant, par amour-propre ou par crainte d'une terrible déception susceptible de mettre ma faiblesse à nu devant ces agents de l'autorité, qui s'efforçaient froidement de lire sur mon visage de croque-mort les sinistres pages de Tazmamart, je reportai à plus tard ma question.

Mon frère ne cessait de sangloter à mes côtés et s'inquiétait de ma santé. Le pacha et ses collaborateurs n'avaient pas bronché et semblaient attendre quelqu'un d'autre. Il me fut impossible de résister plus longtemps :

-Abdelwahab, comment va notre mère ?

-Plus ou moins bien. La nouvelle de ta libération l'a tellement bouleversée qu'elle n'arrive plus à fermer l'œil. Elle est comme folle et n'arrive pas à croire qu'elle va te retrouver vivant.

-Elle est donc en vie ? jubilai-je.

-Mais oui, rassure-toi, elle tient bien le coup ! Elle est à Rabat chez notre frère aîné, Si Mohamed.

Puis, me chuchotant à l'oreille, il continua :

-La nouvelle de ta libération nous a été annoncée il y a déjà deux semaines et depuis nous vivons tous le calvaire de l'incertitude... ils nous ont affirmé

que tu serais libéré à Rabat et voilà qu'ils ont fait le contraire !

Une autre voiture s'arrêta devant le caïdat. À travers la fenêtre qui donnait sur la rue, je vis deux femmes et un homme, tous en djellabah, descendre et se précipiter à l'intérieur du bureau du pacha. Je reconnus sans peine l'homme. Il avait peu changé. C'était à la fois mon cousin, mon beau-frère et mon premier instituteur à l'école primaire de Ghafsaï. Avec un voile sur le visage, les deux femmes m'étaient, elles, totalement inconnues. En me voyant, le trio fondit en larmes et se rua vers moi les bras grands ouverts pour m'étreindre, me couvrir de baisers et me dévisager entre deux hoquets comme pour s'assurer qu'il s'agissait bien de moi et de personne d'autre.

Parvenant tant bien que mal à dominer mon émotion, je demandai, embarrassé, à mon frère, qui étaient les deux femmes. Affolée, l'une d'elles m'ouvrit un œil avec ses deux index, le scruta et se lamenta :

-Tu ne nous as pas reconnues ? Mon Dieu, il ne voit plus ! Les rumeurs étaient donc bien vraies ! Mon cher Ahmed, nous sommes tes deux sœurs, Rabi'a et Najat.

Comme pour mon frère, il m'était impossible d'admettre qu'elles étaient effectivement mes sœurs... Comme elles avaient changé !

Pour mettre fin à ces pénibles retrouvailles, le pacha prit la parole après avoir réclamé le silence :

-Écoutez-moi bien ! D'abord nous félicitons M. Ahmed d'avoir retrouvé la liberté comme nous félicitons toute sa famille de le voir désormais parmi elle. Cependant, nous vous demandons tous de respecter scrupuleusement les consignes qu'il a reçues. Ahmed était officier et il sait parfaitement ce que signifient les consignes et ce n'est pas à moi de lui montrer comment il devra se comporter. La discrétion est donc de rigueur. Nous ne voulons surtout pas de tapage. Il devra d'ailleurs bien se reposer. Plus tard nous le recontacterons.

Puis il se tourna vers nous et nous invita à prendre la parole. Si Hassane, qui était devenu après sa retraite imam bénévole de l'une des deux mosquées de Ghafsaï et qui avait bien compris le sens de l'intervention du pacha, s'engagea dans une longue allocution. Avec des phrases pompeuses, il exprima « la grande reconnaissance et l'immense gratitude de tous les membres de ma famille envers nos bienveillantes autorités qui ont fini par faire triompher le bien sur le mal ».

Lorsque mon frère Abdelwahab prit à son tour la parole, le pacha posa sur moi un regard dont je saisis immédiatement le sens. Mes sœurs posèrent alors en même temps leurs mains sur mes épaules, me suppliant silencieusement de

parler, craignant visiblement que mon mutisme ne me fasse retourner à Tazmamart.

Comme on le voit, le pacha tenait absolument à m'infliger une dernière humiliation en essayant de m'impliquer dans ce jeu hypocrite dont il tirait si bien les ficelles. Il voulait que jusqu'à ma dernière minute de détention je me comportasse comme un perroquet récitant sa leçon et que je rendisse hommage à la « bienveillance » des autorités qui m'avaient condamné à cinq années de prison mais qui, par excès de générosité, m'en avaient fait purger presque vingt avec l'intention très claire de me liquider lentement mais sûrement comme un raton galeux dans les égouts de la honte.

Lorsque le silence devint trop pesant, il annonça cérémonieusement :

-Messieurs, vous pouvez disposer.

Il était exactement treize heures passées de quinze minutes ce mardi 23 octobre 1991 quand j'ai fait mes premiers pas d'homme à nouveau libre.

Pour la première fois depuis presque deux décennies passées dans l'empire des ténèbres, je pouvais enfin marcher d'un bon pas dans la lumière, sans bandeau, sans menottes, sans insultes, sans gardes-chiourmes, sans coups de pied au cul, sans claquements de portes et sans grincements de serrures.

Sur le seuil du bureau, le pacha s'isola un moment avec mon cousin et lui chuchota quelque chose à l'oreille. J'appris par la suite qu'il lui avait ordonné de me conduire à Bouajoul, mon petit douar qui se trouve à sept kilomètres de Ghafsaï, chef-lieu de la tribu des Béni-Zéroual, où mon père possédait également une maison. Par souci purement sécuritaire et conformément aux ordres reçus, il exigeait impérativement que ma remise en liberté passât inaperçue. Il était d'autant plus insistant qu'il avait été informé qu'une bonne partie des habitants de Ghafsaï m'attendait depuis le petit matin pour fêter l'événement en grande pompe !

-Pas de youyous, pas de festivités et surtout pas de tapage ! L'événement doit se passer dans la discrétion la plus totale, avait-il recommandé à mon cousin.

Mon frère me fit monter avec mes sœurs dans sa Fiat 131 station-wagon, une vieille voiture désarticulée et toussotant, et prit l'unique piste délabrée et sinueuse qui mène au douar. Quelques minutes plus tard, il s'arrêta devant la vieille école primaire du bled où j'avais appris l'alphabet. Il sortit et ouvrit les deux portières à un groupe d'écoliers qui accourait vers nous, les yeux pétillant de joie et de curiosité. Mon frère me présenta alors une jolie fillette aux yeux gris et au sourire rayonnant qui m'embrassa chaleureusement avec

un naturel surprenant :

-Ala Salama, ammi Ahmed ! Bonne arrivée, oncle Ahmed ! Tu nous as beaucoup manqué !

-C'est ma fille Bouthaina, dit Abdelwahab très fier. Elle est l'aînée de ses sœurs. À propos je ne t'ai pas dit que j'ai épousé notre cousine en 1978 ? Je suis père de cinq enfants et bientôt d'un sixième !

Je fus frappé par l'accueil chaleureux de cette petite nièce que je voyais pour la première fois et dont le comportement spontané n'avait rien à voir avec le mien au même âge ! Le monde avait bien changé!

Quand nous prîmes la route, un déluge de nouvelles s'abattit sur moi. Longtemps endormie, ma mémoire n'arrivait à retenir presque rien. Mon frère et mes deux sœurs parlaient en même temps, essayant de résumer pendant ce bref trajet les événements survenus pendant deux décennies d'absence.

Arrivé au douar, je vis les femmes et les hommes abandonner leurs champs et accourir pour m'accueillir. Couvert de baisers et de caresses, je passais de bras en bras dans cette foule de femmes et d'hommes durs à la souffrance et aux visages marqués par la rudesse du climat. Tous donnaient libre cours à leur émotion qu'ils ne cherchaient pas à masquer. Je fus conduit à la maison de mon frère, tandis que les voisins et amis continuaient à arriver. Notre maison, qui passait pour la plus belle du douar, était presque en ruine. Mes frères et sœurs ayant fondé chacun une famille avaient laissé à l'abandon la demeure familiale. Pour sa part, ma mère, restée seule après la mort de mon père, avait fait de son mieux pour l'entretenir, mais avec l'âge elle avait fini par renoncer.

Ces premières heures furent exténuantes : les gens ne cessaient d'arriver et j'étais contraint à chaque fois pour les recevoir de quitter le lit où je n'arrivais pas à me reposer. Mon premier déjeuner en liberté fut ainsi pris à la hâte et sans plaisir. Dans cette ambiance passionnée où les sentiments étaient chauffés à blanc, je commençais à douter de ce que j'étais en train de vivre. Tout cela me paraissait trop beau pour être vrai et, en réalité, je n'étais rien pour susciter tant d'intérêt, de compassion et de tendresse. Au fond, j'étais encore conditionné par le régime infernal de Tazmamart qui m'avait persuadé que je n'étais qu'un rat répugnant, qui ne méritait en aucun cas le respect des hommes.

Malgré la fatigue et la douleur aiguë que je ressentais aux yeux sous l'effet des rayons solaires, je m'efforçais de tenir hardiment le coup et de répondre

de mon mieux à toutes ces merveilleuses marques d'affection. Un groupe de Tolbas s'était installé dans la ghorfa, la grande salle où mon père recevait jadis ses invités, et commençaient à lire en chœur et à haute voix des versets du Coran ponctués de prières et de remerciements pour le bon Dieu qui m'avait miraculeusement épargné.

Dans cette ambiance folle, mon frère, omniprésent mais hypertendu, me mettait au courant des dernières nouvelles :

-Je viens d'informer notre mère à Rabat et notre frère aîné Si Mohamed qui vont bientôt prendre la route pour nous rejoindre. Notre pauvre maman n'arrive pas du tout à croire que tu es encore en vie. « Ayez pitié de moi et cessez de me torturer par vos mensonges », m'a-t-elle dit au téléphone entre ses pleurs. Quant à notre sœur Touria, en apprenant la nouvelle à Meknès, elle a perdu connaissance. De son côté, notre frère Abdellatif, qui est en mission à Agadir, a sauté dans le premier taxi pour rentrer au village. Enfin, notre frère Abdellaziz, qui est avocat à Khénifra, fonce déjà sur Meknès et Fès...

Les heures filaient sans que je m'en rendisse compte et déjà il faisait nuit. En dehors du temps, appartenant à un Maroc marginalisé pour avoir la malchance d'être pauvre, Bouajoul, mon petit douar situé à 120 kilomètres au nord-ouest de Fès, était resté tel que je l'avais laissé. Sans eau, sauf celle des puits éternels, sans dispensaire, sans école et, bien entendu, sans électricité. Le seul grand acquis était cette piste que les habitants, pauvres paysans sans ressources, étaient parvenus à construire en ne comptant que sur leur foi et leur solidarité.

Les femmes allumèrent les lampes à pétrole comme le faisaient leurs grand-mères au début du siècle et complétèrent l'éclairage avec quelques bougies. Elles étaient appelées à travailler dur cette nuit et les suivantes pour préparer les repas des visiteurs venus de loin, conformément à une tradition campagnarde toujours en vigueur. Une grande vache avait déjà été égorgée pour l'occasion.

Après le dîner pris avec les Tolbas, je me retirai chez mon frère qui m'avait cédé sa chambre à coucher. J'étais à la fois exténué et terriblement excité. Je vivais à l'avance les retrouvailles avec ma mère et tentais d'imaginer quelles seraient ma réaction et la sienne. Je n'étais pas le seul d'ailleurs. Hommes et femmes ne parlaient que de cela.

Le sommeil finit par m'emporter. J'inaugurais ainsi ma première nuit libre. Durant mon sommeil très agité, beaux rêves et horribles cauchemars

alternèrent. Au milieu de la nuit, un incident invraisemblable me réveilla. Pour bien le comprendre, un petit rappel est nécessaire. Durant les dernières années de détention à Tazmamart, j'avais pris l'habitude de dormir dans un sac que je fermais de l'intérieur par une ficelle qui coulissait à travers des anneaux. J'étais en effet persuadé comme tout le monde que le souffle était une source précieuse de chaleur qu'il ne fallait absolument pas gaspiller. Fréquemment, il m'arrivait d'aller aux toilettes pareil à un somnambule. J'ouvrais machinalement le nœud, faisais un pas, deux pas dans la diagonale, j'urinais, puis rebroussais chemin pour disparaître dans mon placenta nauséabond. Or, par une nuit malencontreuse, le nœud se serra et je me trouvai pris au piège comme un pauvre lapin. Au prix d'un très grand effort, je parvins finalement à déchirer le sac et à me libérer alors que j'étais au bord de l'étouffement. Depuis lors, j'ai pris soin de faire un nœud lâche et de m'assurer une issue de secours. Au cours de cette première nuit de liberté, je me suis levé machinalement, mais au lieu de me diriger vers les toilettes je me suis heurté à une grosse armoire et j'ai réveillé toute la maison.

Vers trois heures du matin, le ronronnement d'une voiture m'arracha de mon sommeil perturbé. Tous mes sens étaient aux aguets. Intuitivement, je sus que ma mère était dans ce véhicule et que mon frère aîné, brillant diplomate qui faisait office de chef de famille depuis la mort de mon père, l'accompagnait.

Toute ma famille m'invita avec insistance à être à la hauteur. J'étais d'ailleurs bien décidé à l'accueillir avec un large sourire pour ne pas fatiguer inutilement son vieux cœur que l'incertitude de l'attente avait rendu malade. Je voulais aussi lui montrer que j'étais digne comme elle l'avait toujours voulu. Pourtant mon cœur battait à tout rompre. Je dus faire un effort extraordinaire pour ne pas flancher.

Ainsi donc ce moment auquel j'avais tant pensé était arrivé? Je me faisais l'effet d'un bébé égaré qu'on allait rendre à sa maman. Je me sentais très vulnérable, les yeux me piquaient... Pourtant, dans un ultime effort, je parvins à contenir mon émotion et sortis à la rencontre de ma mère.

Un vent frais et doux me caressa le visage. La voûte céleste était splendide. Hommes et femmes se bousculaient, lampes et bougies à la main, pour éclairer le chemin menant au vieux mûrier dressé à distance égale de la maison paternelle et de la demeure de mon frère. De l'autre côté, montant vers nous, un groupe semblable au nôtre progressait lentement. Je reconnus immédiatement la vieille femme au centre, habillée d'une djellabah blanche,

qui avançait vers moi d'un pas hésitant. Ma gorge se serra. Ma mère avait terriblement changé. La douleur, l'angoisse, l'incertitude, la révolte, la souffrance et les sévices de l'âge, tout cela avait contribué à faire du beau visage de jadis un tableau sinistre qui exprimait un désespoir muet à travers des rides profondes et une peau livide.

Lorsque nous fûmes à quelques pas l'un de l'autre, elle s'arrêta un moment, toujours incrédule, et me dévisagea les yeux exorbités. J'essayai de sourire et trouvai quand même la force de lui dire en tremblant :

-Comment vas-tu, maman ?

-Ahmed, mon fils ! cria-t-elle avant de me sauter au cou.

Elle s'agrippa à moi de toutes ses forces, hurlant, pleurant et gémissant, indifférente à ma prière et à celle de mes frères qui l'exhortaient à se calmer. Elle demeura ainsi une bonne dizaine de minutes, ne voulant plus me lâcher, tandis que mon frère Si Mohamed et ma sœur Touria attendaient impatiemment avec leurs enfants, les larmes aux yeux, de m'embrasser. Finalement, mon frère Abdelwahab parvint à la détacher doucement. Mon frère et ma sœur se précipitèrent alors dans mes bras. Touria était pour moi comme une deuxième mère puisque c'est chez elle que j'avais logé durant la totalité de mes études secondaires à Meknès. Je fis ensuite la connaissance de mes neveux et nièces que je n'avais jamais vus, hormis un ou deux qui avaient quelques mois au moment de ma disparition. J'étais comblé d'affection et de tendresse, dorloté, chouchouté comme un prince héritier venu au monde après une attente interminable.

Ma mère, ma chère petite maman, ne me quittait pas. Elle pleurait en silence et ne cessait de me couvrir de fervents baisers et de me dévisager avec un air dubitatif comme si elle n'en croyait toujours pas ses yeux. Elle scrutait attentivement chaque trait de mon visage et paraissait traumatisée par ma maigreur et ma pâleur extrême. Elle n'hésitait pas à prendre la foule à témoin :

-Braves gens, admirez ce que le Makhzen a fait de mon fils !

Et lorsque des voix apeurées fusaient de tous côtés pour la faire taire, elle reprenait de plus belle :

-Maintenant que j'ai retrouvé mon fils, que je peux le voir, le toucher, sentir son odeur, je n'ai plus peur de personne, parce que mon vœu le plus cher est désormais exaucé.

Autour de nous, les discussions, les commentaires, les interjections, les félicitations battaient leur plein.

Le jour se leva sans que nous nous en rendîmes vraiment compte. Un soleil tiède et radieux caressa les hauteurs boisées de ce douar perdu dont les habitants levés de bonne heure n’iraient pas aux champs, une fois n’est pas coutume, mais partageraient la joie de notre famille.

Éprouvé par tant d’efforts et d’émotions, je pris congé et m’isolai dans ma chambre pour essayer de dormir. Dans un silence absolu, je ne pus retenir mes larmes. Chaudes, profondes, trop généreuses, elles coulaient librement et spontanément, exprimant autant de joie et de bonheur que d’amertume et de douleur. J’étais fier d’avoir su rester calme et digne. Je pouvais donc dormir. Une autre étape de ma vie commençait.

CHAPITRE 18
MA PREMIÈRE ANNÉE DE LIBERTÉ

Pendant pratiquement un mois, ma famille se mobilisa pour recevoir les visiteurs qui ne cessaient d’arriver jour et nuit. Mais, comme l’avait demandé le pacha, il n’y eut ni youyou, ni tambour, ni aucun signe de festivité. Néanmoins, cette présence dense et forte traduisait l’impact de ma libération sur les sentiments de ces braves gens venus de cinq tribus de la région. Les visiteurs arrivaient individuellement ou par petits groupes, à pied, à dos de mulet, embarqués dans des estafettes, dans des chariots, montés sur des tracteurs et parfois dans des camions. Jamais, au grand jamais, je n’avais imaginé dans mes rêveries les plus folles de Tazmamart que ma mise en liberté pourrait un jour susciter tant de solidarité et de compassion !

Faut-il rappeler — sans aucune prétention — que mon père, personnage charismatique, jouissait d’un grand prestige au sein de sa tribu grâce à son altruisme et à une générosité sans limites ? Souffrant de diabète, il avait très mal vécu ma disparition. Il avait été tellement affecté qu’il en était mort sept mois plus tard, le 3 mars 1974. Une foule innombrable, m’ont raconté mes frères et sœurs, avait assisté à ses funérailles. Cette excellente réputation était certainement pour beaucoup dans cet afflux incroyable. Mais une observation calme et objective m’a aussi permis de constater que la raison principale résidait dans un sentiment très fort d’indignation, de honte et d’écœurement de la part de toutes ces personnes devant l’injustice et la sauvagerie représentées par Tazmamart. Le moins averti des observateurs de ce bled perdu avait entendu les responsables affirmer que le bagne n’avait jamais existé que dans les hallucinations des ennemis de la Nation... Bon nombre de gens avaient été un temps rassurés par ce démenti. Mais maintenant que le voile s’était levé sur cet horrible et monstrueux mensonge, la crédibilité de l’État en avait pris un sacré coup et l’indignation était générale.

Un des faits qui m’ont le plus marqué durant les premières semaines qui suivirent mon retour à Bouajoul fut le comportement extrêmement généreux d’un homme misérable, qui parcourut deux fois par semaine 14 kilomètres à pied, aller et retour, pour m’apporter des bananes ou des pommes. Illustrant parfaitement la merveilleuse solidarité des habitants de la région, cet homme refusait d’écouter mes arguments quand je lui disais ne manquer de rien :

-Mange mon frère, il faut que tu récupères ! J’imagine bien ce que tu as dû souffrir... Il n’y a pas plus méchant sur terre que l’homme !

« Mais il n'y a pas plus noble que la générosité de cet homme ! » pensais-je alors. Donner quand on est totalement démuni représente le comble de la noblesse. Malheureusement, très nombreux sont les nantis qui, même après s'être approprié la terre entière, se sentent encore assez pauvres pour vouloir la Lune !

Ainsi, les jours coulaient tranquillement dans cette atmosphère chaleureuse et solidaire. Mes vœux étaient immédiatement exaucés et mes désirs réalisés. Toute ma famille s'ingéniait à satisfaire le moindre de mes caprices et m'accordait en permanence la tendresse et l'attention que demande habituellement un nouveau-né.

L'élite de Ghafsaï, constituée essentiellement d'enseignants et de quelques avocats, venait souvent me rendre visite en essayant d'assouvir une curiosité fébrile pour tout ce qui touchait de près ou de loin à ce terrifiant tabou qu'était Tazmamart. Attentionnée et attentive, elle fut mon premier auditoire de choix grâce auquel j'ai commencé une sorte de thérapie en dévoilant les sinistres secrets de ce mouroir honteux.

Un soir, les militants de l'Association marocaine des droits de l'homme (AMDH), section de Ghafsaï, sont venus m'offrir un cadeau symbolique qui entendait, à sa manière, témoigner de mon existence arrachée in extremis à la mort. Il s'agissait d'une lettre écrite par un bagnard et ressaisie sur ordinateur qui décrivait avec une précision extrême le régime infernal du bagne. Cette lettre débutait par un verset du Coran :

« Nous leur avons dit que celui qui tue sans raison une âme, c'est comme s'il tuait l'humanité entière et que celui qui en sauve une, c'est comme s'il sauvait l'humanité entière... »

En lisant le premier paragraphe, j'ai été profondément touché de reconnaître mon style. C'était MA lettre, une lettre écrite à la lueur d'une petite bougie dans le cachot numéro 10 et que la famille du capitaine Ghalloul avait eu le mérite d'acheminer vers Amnesty International et d'autres organisations humanitaires.

Au fil des semaines, la situation au sein de ma famille est revenue progressivement à la normale, ce qui m'a permis d'y voir un peu plus clair quant à mon avenir. Les autorités, qui nous avaient fixé un délai d'un mois pour régler notre situation, ne se sont manifestées qu'une seule fois, juste pour avertir un de mes frères que je parlais trop et que je devais me taire sous peine de les voir alerter la hiérarchie supérieure ! Mes proches se sont alors inquiétés et m'ont recommandé le silence absolu afin de ne pas

perturber — croyaient-ils — le processus d'indemnisation qui n'allait pas manquer d'aboutir un jour ou l'autre. Ils étaient en effet convaincus que j'allais devenir riche et me prodiguaient sans cesse directives et conseils :

-Demande un agrément de transport Ghafsaï Casablanca, disait l'un.

-Non, répliquait l'autre, le transport ne rapporte plus comme avant, demande de l'argent et, après, tu verras !

-Moi, disait un autre, je suggère en plus de l'argent et de l'agrément un poste éminent. Voyez, le nouveau gouverneur de Taounate n'est qu'un adjudant-chef repenti du Polisario. Ahmed, lui, était officier !

J'écoutais, amusé, sans faire de commentaires, les discussions optimistes qui allaient bon train. L'intuition d'abord, l'expérience ensuite m'incitaient à penser que j'allais encore souffrir. Une voix intérieure me chuchotait avec insistance que le Makhzen nous reprocherait toujours, à mes camarades et à moi, d'être sortis à moitié vivants de Tazmamart.

Proscrit, maudit, fiché, traqué, épuisé, malade, âgé, sans diplômes, sans ressources et avec un décalage de vingt ans sur ma société, que pouvais-je bien faire ? Pour la première fois, après l'euphorie des retrouvailles, J'avenir me parut sombre et incertain. La phrase de mon ami Mohamed Zemmouri, le sage de Tazmamart, me revenait en mémoire :

-Si c'est pour vivre après Tazmamart humilié et être l'objet de la charité des hommes, alors mieux vaut mille fois crever ici en silence et dans la dignité !

Mais vite, très vite, je me suis ressaisi et je me suis rappelé le rêve sublime que je caressais au bagne :

-Survivre ne serait-ce qu'un mois après Tazmamart et peu importe alors ce qui surviendra !

Or, ce souhait était amplement exaucé et voilà que maintenant l'ambition d'améliorer ma situation commençait à reprendre le dessus. Décidément, l'homme n'est jamais satisfait. Notre prophète Mohamed avait raison lorsqu'il disait à ses disciples :

-Si le fils d'Adam avait deux fleuves charriant de l'or, il en demanderait un troisième et seule la mort pourrait mettre fin à son ambition !

Après un moment de flottement, je me suis fixé un programme que je me suis efforcé d'appliquer scrupuleusement malgré mon tempérament porté vers la flânerie et hostile aux rigueurs de l'ordre ! Je partageais ainsi mon temps entre la marche, la lecture et certaines activités agricoles qui ne demandaient guère d'efforts physiques, telles que la floriculture.

Au début, je me réveillais de très bonne heure et parcourais péniblement le chemin qui mène à un bosquet situé à quelques centaines de mètres de notre maison. Je prenais un plaisir fou à respirer à pleins poumons l'air pur et frais de ces hauteurs généreusement couvertes d'oliviers. Je faisais prudemment des mouvements d'échauffement tout en profitant de ma solitude pour chanter à tue-tête des airs gais dont l'écho m'était renvoyé par le versant d'une colline avoisinante. Certains bergers croyaient que j'avais perdu la raison. Confus, je leur lançais un salut amical pour les détromper mais, un peu inquiets, ils ne me répondaient pas.

Après le petit déjeuner, j'éprouvais un immense plaisir à soigner les arbres et les arbustes. Je taillais, je désherbais, j'arrosais. Cela m'encouragea à refaire le jardin familial qui avait été complètement abandonné après la mort de mon père. A la place de deux grands mûriers que j'ai fait couper, j'ai planté deux citronniers, trois abricotiers et une haie rectangulaire de rosiers blancs, rouges et roses. Dans les parcelles que j'ai minutieusement préparées et enrichies, j'ai planté des légumes et de la menthe, indispensable dans la campagne marocaine pour la préparation du thé.

Je consacrais l'après-midi à la lecture. Je lisais tout ce qui me tombait sous la main. J'étais boulimique de littérature et d'informations. Je voulais tout apprendre, tout connaître, rattraper le temps perdu. Malheureusement, dans cette course éperdue contre l'ignorance, je péchais par excès de précipitation. Je sautais d'un livre à l'autre sans pouvoir les terminer, j'abandonnais un journal à peine entamé pour en feuilleter un autre. Et au fur et à mesure que je lisais, je mesurais l'immensité de mes lacunes et cela me rendait amer. Ces vingt années gâchées par le sadisme des hommes étaient comparables à une cassette vidéo vierge qui n'aurait laissé paraître à l'écran qu'une multitude de points flous dépourvus de sens. Qu'auraient eu à perdre nos gardiens s'ils nous avaient donné l'occasion de remplir utilement cette cassette ?

À propos de magnétoscope, c'est chez ma sœur Najat que j'en ai vu un pour la première fois avec une télévision en couleurs. Najat avait organisé avec son mari un dîner en mon honneur auquel elle avait invité certains membres de la famille. En prenant place dans le salon, j'ai été littéralement fasciné par les superbes images multicolores. C'était un samedi soir et, comme à l'accoutumée, la télévision publique marocaine diffusait une soirée musicale à laquelle participaient des vedettes marocaines et égyptiennes. Quand vint le tour d'une chanteuse orientale, je sentis le sang me monter au visage. J'avais tellement honte que je dus à contrecœur interrompre ma

contemplation ! Je toussotai, me grattai la tête et feignis de chercher un stylo pour tenter de donner l’impression que je n’avais rien vu, espérant en vain que quelqu’un changerait de chaîne. La cause de mon émoi ? Le décolleté de la chanteuse qui laissait paraître la moitié de sa poitrine ! Quelques instants plus tard, une troupe folklorique de cheikhates se livra à une danse impudique qui me plongea dans un terrible embarras. Poitrines et bas-ventres montaient et descendaient d’une manière que je jugeais scandaleusement indécente. Le plus incompréhensible pour moi était de voir que le reste de ma famille, hommes et femmes, jeunes ou vieux, suivait le spectacle sans broncher. Si un tel spectacle s’était produit du temps de mon père ou de mes oncles, tout ce beau monde aurait été foudroyé par les éclairs lancés par leurs yeux !

Notant mon désarroi, un cousin sexagénaire, dont j’aimais l’humour, me chuchota d’un air amusé :

-L’eau a bien changé, mon beau crapaud !

CHAPITRE 19
UN QUINQUAGÉNAIRE AU LYCÉE ET À LA FACULTÉ

À Tazmamart, je rêvais de quitter le bagne avec mes facultés mentales intactes afin de reprendre des études universitaires et de décrocher une licence en lettres ou en droit. Quand j'en parlais à mes camarades, certains acquiesçaient par gentillesse, pour ne pas me contrarier, d'autres ne laissaient pas passer l'occasion de donner libre cours à leurs sarcasmes. Le plus railleur, un voisin de cellule, ironisait en imitant un ancien goumier d'Ahermoumou, qui avait l'habitude d'exprimer son scepticisme dans son langage petit nègre :

-Ouais, ouais, ji coni moi biane (oui, oui, moi je connais bien). Construis autant de châteaux en Espagne que tu veux... Rêver ne te coûtera rien !

-Tu verras bien, cher ami, si nous sommes libérés un jour, répliquais-je.

-Avant d'arriver à la faculté, il faut d'abord avoir un baccalauréat !

-Tu sais bien que je l'ai passé avec des amis à la prison centrale de Kénitra, mais au lieu de nous donner les résultats, ils nous ont transférés à Tazmamart ! Je vais réclamer le parchemin au directeur de la prison !

-Même si tu as réussi, ils ne te le donneront jamais. Cet examen n'était qu'une diversion pour tromper l'opinion internationale.

-Eh bien, je le repasserai, c'est sûr !

-Je te vois mal avec ton crâne dégarni et ton visage de croque-mort assis au premier rang avec des jeunes dont tu pourrais être le grand-père.

-Cela n'a aucune importance.

-Et sais-tu que, lors de cet examen, les caméras de la TVM se promènent à travers les lycées pour filmer quelques séquences afin de les présenter aux informations ?

-Et alors ?

-Tu serais une cible de choix qui ferait rire tout le Maroc !

-Peut-être, mais il y en a sans doute d'autres qui m'admireraient. Il n'est jamais trop tard pour apprendre !

-C'est vrai, mais à Tazmamart, réalité et fiction ne font qu'un !

-Tu verras, cher ami !

-Ouais, ôûais, ji coni biane...

Durant mes études primaires, je passais pour l'un des meilleurs élèves de ma classe. Cela s'explique peut-être par la vigilance de mon père qui, ayant

eu la chance de faire des études de théologie à l'université Qaraouyine de Fès, accordait une importance capitale à l'instruction. Mais, surtout, ce qui nous faisait travailler comme des forcenés, c'était la sévérité démesurée d'un trio de fer qui, croyant bien agir, nous imposait un régime de fous.

À l'école, il y avait le redoutable Si Hassane, mon beau-frère et cousin, premier instituteur dans toute l'histoire de la tribu des Beni-Zéroual. Droit, honnête et extrêmement dévoué, il était obsédé par l'idée d'inculquer à ses élèves la meilleure éducation possible. Il voulait qu'ils atteignent le niveau le plus performant de la région. Pour cela, il disposait d'un pouvoir quasi discrétionnaire des autorités françaises et des parents d'élèves. Ces derniers ne cessaient de lui répéter en guise d'encouragement une phrase très en vogue à l'époque :

-Faites d'eux ce que vous voulez pourvu qu'ils apprennent ! Si vous les égorgez, notre devoir serait alors de les scalper !

L'instituteur le plus dévoué que j'aie jamais connu confondait malheureusement fermeté et violence. À la moindre faute, c'était la bastonnade. Après avoir accompli soigneusement nos devoirs et bien appris nos récitations, quand nous passions au tableau noir commençait la torture ! Terrorisés, combien de fois n'avons-nous pas mouillé nos pantalons !

À la mosquée, c'était encore pire. Le fqih, qui nous apprenait le Coran, était un véritable tortionnaire. Son seul mérite, quand je repense à lui aujourd'hui, est sans doute de m'avoir préparé à Tazmamart...

Enfin, à la maison, se trouvait mon oncle Si Lahcen, le père de l'instituteur, de deux ans l'aîné de mon père, qui avait de ce fait beaucoup d'ascendant sur lui. C'était une vraie force de la nature, un guerrier à la retraite que tout le douar redoutait et admirait à la fois. Outre le Coran qu'il apprenait par cœur, il était tantôt maçon, tantôt menuisier, et s'attribuait dans ses moments de loisir la mission de faire respecter les bonnes manières aux adultes ainsi que d'assurer la présence assidue des enfants du douar aux cours coraniques.

Si Lahcen était gaucher et avait la main facile. Pour un rien, il nous giflait brutalement.

Chaque jour, bien avant l'aube, l'oncle nous réveillait pour aller à la mosquée et y rester jusqu'à 6 h 45. Puis, le petit déjeuner pris à la hâte, nous parcourions sept kilomètres à travers vallées, rivières et pistes scabreuses pour arriver à l'heure à l'école afin d'éviter les foudres de l'instituteur. De retour à la maison le soir, après un goûter éclair, mon oncle était toujours à

l’affût pour nous expédier une fois encore à la mosquée afin de contrôler si nous connaissions bien par cœur les versets entamés le matin. L’heure de la délivrance ne sonnait qu’avec le chant du muezzin annonçant la cinquième et dernière prière du jour. Le lendemain à l’aube, le cycle infernal reprenait !

Cette page pénible de mon enfance fut tournée au moment de mon admission au collège de Karia Bâ Mohamed, faute d’établissement scolaire à Ghafsaï. N’ayant pu obtenir une bourse pour ce collège, je me suis retrouvé seul avec mon ami d’enfance, Abdellatif Chaouni, dans une petite chambre que nos parents avaient louée pour une somme dérisoire. Livrés à nous-mêmes, nous étions contraints de nous prendre en charge et d’affronter de multiples problèmes auxquels nous n’étions pas du tout préparés comme la cuisine, les corvées ménagères et la lessive. Mais, en contrepartie, nous étions libres comme le vent et, surtout, affranchis de ce régime de fer qui n’avait laissé de répit ni à nos corps ni à nos esprits.

Trois mois après la rentrée, les professeurs français, qui devaient normalement rejoindre le collège, n’étant pas encore arrivés, mon père fut contraint de m’emmener à Fès où il m’inscrivit au nouveau lycée Moulay Rachid. C’est ainsi, en 1960, que je rejoignis mon frère Abdellatif qui poursuivait sa scolarité depuis une année au fameux lycée Moulay Idriss. Il se trouvait avec un groupe de cousins qui, eux, étudiaient à la Qaraouiyine.

Dépaysé, ébahi par la beauté de la ville et libéré de tout contrôle, je redoublai. L’année suivante, je ne réussis à passer, dans la classe supérieure que par miracle. Au lieu de réviser mes leçons et de travailler avec assiduité, j’étais devenu un féru de cinéma à l’instar de mon frère aîné qui connaissait mieux les noms des acteurs et des actrices que ceux de ses professeurs...

En octobre 1962, je commençais l’année dans des conditions difficiles au lycée Moulay Youssef de Rabat. Mon grand frère, qui venait de se marier, nous avait emmenés avec lui, ma sœur Rabi’a et moi, dans la capitale. Il voulait alléger le fardeau de six enfants mineurs qui pesait encore sur notre père. Malheureusement, tout cela se termina mal et, cette fois, mon père me traîna à Meknès où j’échouai chez ma sœur Touria, mariée à un cousin maternel qui était instituteur. Ma sœur et son mari m’accueillirent à bras ouverts. Je retrouvais enfin chez eux la tendresse et la quiétude. En 1964, je réussis tant bien que mal mon brevet d’études secondaires. Mais l’année suivante fut un véritable fiasco et, après une nouvelle année redoublée, je quittai définitivement le lycée.

Bien que reçu à l’école d’horticulture de Meknès, j’étais sans illusions et

très déçu. Je me suis vite rangé du côté des partisans du moindre effort. Ce qui devait arriver arriva : je fus renvoyé de l'école. Ce nouvel échec entraîna une crise profonde dans mes relations avec mes parents qui me mirent en quarantaine. Pour eux, j'étais déjà un raté. Je n'étais pourtant pas totalement résigné et il me restait une cartouche à tirer. Me présentant au concours de l'Académie royale de Meknès, je fus admis à la stupéfaction générale.

Après deux années de stage et une année d'initiation au cours desquelles je me fis remarquer par une indiscipline notoire qui me valut le record des arrêts de rigueur, je fus nommé sous-lieutenant comme tous mes camarades de promotion et envoyé avec les fantassins à l'École royale d'Ahermoumou.

Le commandant Ababou, qui avait muté certains de mes camarades, m'avait retenu parmi beaucoup d'autres sur la proposition de mon chef, un lieutenant qui tenait absolument à se faire remplacer pour quitter cette sinistre école.

J'avoue sincèrement que, si j'étais resté fidèle à moi-même, je n'aurais jamais été retenu. Mais la discipline de fer que faisait régner Ababou m'avait contraint à adopter une attitude moins désinvolte de peur d'être affecté par mesure disciplinaire dans une caserne saharienne de méharistes. Une perspective redoutée par tous les jeunes officiers attirés par les plaisirs de la ville...

Le procès terminé et le verdict rendu, dans le pénitencier militaire, j'eus tout le temps pour lire les meilleurs romans arabes et français que ma famille et mes amis m'apportaient. Vers la fin de 1972, après notre transfert à la prison centrale de Kénitra, nous fûmes autorisés, quelques camarades d'infortune et moi, à nous inscrire comme candidats libres au baccalauréat.

Au mois de juin suivant, alors que nous nous attendions à être conduits dans un lycée de la ville, un contrordre nous obligea à passer les épreuves de l'examen dans une salle aménagée à cette fin dans la prison. Par une bizarrerie du hasard, deux vieilles connaissances, des camarades de classe au lycée Moulay Ismaïl devenus professeurs, figuraient parmi le personnel chargé de notre surveillance. Le premier, un Fassi avec lequel j'avais entretenu des relations d'amitié et dont j'attendais au moins un salut chaleureux, prit étrangement ses distances. Il ne me lança un timide bonjour que vers la fin de la séance après s'être arrêté un bon moment derrière moi pour lire ce que j'avais écrit.

Le second professeur, Abderrafii Ben Hallam, se comporta différemment. Dès qu'il me vit, il vint me saluer avec un large sourire et me fit l'accolade en

m’embrassant sur les joues. C’était un homme sincère et bon. L’après-midi, il m’apporta une cartouche de cigarettes et quelques autres objets.

L’oral terminé sans encombres, Ben Hallam nous assura que nous avions passé l’examen avec brio et que notre succès ne faisait aucun doute. Mais, au lieu de nous communiquer les résultats, l’administration nous réserva une surprise de taille... Ce fut le transfert à Tazmamart !

Des presque deux décennies enterré dans ce mouroir de la honte, le seul acquis pour lequel je remercierai Dieu éternellement est la connaissance du Saint Coran. Sans l’apprentissage du Livre saint, le bagne n’aurait été qu’abrutissement, culture de l’ignorance, mort lente de l’âme et du corps.

Deux mois après ma libération, bien que dans un état d’épuisement total, l’idée de me présenter au baccalauréat m’effleura l’esprit. Malheureusement, je ne pus y donner suite, la date d’inscription pour les candidats libres étant dépassée.

L’année suivante, je fus au rendez-vous et je remis mon dossier en bonne et due forme à la délégation d’enseignement secondaire de Salé. Mes neveux et nièces, dont plusieurs avaient abandonné leurs études, suivaient d’un œil amusé mes activités scolaires, convaincus que mon enthousiasme n’était que feu de paille et que je finirais par jeter l’éponge.

En février 1993, les convocations pour l’examen de la première session arrivèrent. Le jour J, j’étais devant le portail du lycée Tayeb El Alaoui de Salé, le cœur battant la chamade comme un adolescent lors de son premier rendez-vous. Je fus surpris par le nombre impressionnant de candidates et de candidats, le visage blême et les traits tirés. Personne parmi eux ne pouvait soupçonner que le grand chauve au visage sinistré, qui aurait pu être leur père, était un ancien bagnard. Un ancien bagnard qui, ayant interrompu ses études il y a plus d’un quart de siècle, prétendait résolument entrer en concurrence avec eux !

Au moment où la sonnerie retentit, une marée humaine envahit la cour du lycée. J’étais au milieu d’eux comme une fausse note que le brouhaha des discussions et des bousculades occultait momentanément. Une fois ma salle de classe localisée, j’hésitai un bon moment avant d’y pénétrer. Subitement, une pulsion inexplicable me suggéra de rebrousser chemin :

-Reconnais que tu ne peux plus être dans la course et que le temps des examens est bien révolu pour toi. Tu seras certainement une risée pour ces gamins ! me susurrait une voix intérieure...

Mais le feu qui brûlait en moi eut le dernier mot. Il me poussa à prendre

mon courage à deux mains et à entrer dans la classe. Une quarantaine de paires d'yeux se dirigèrent vers moi. Aucun doute, tout ce petit monde me prenait pour un surveillant. Comble d'infortune, ma place se trouvait bien en évidence au premier banc de la rangée centrale. Quelques rires mal réprimés fusèrent çà et là. Perturbé, je me sentis rougir. La phrase ironique de mon voisin de cellule me revint à l'esprit :

-Tu serais certainement une cible de choix qui ferait rire tout le Maroc ! Ouais ! Ouais ! ji conni moi, ji conni.

Sa prophétie était en train de se réaliser... Heureusement qu'il n'y avait pas de caméra de télévision !

Quand les surveillants qui distribuaient les sujets arrivèrent à mon niveau, ils marquèrent un temps d'arrêt et échangèrent un regard intrigué avant de me servir. Un silence lourd, mais combien bénéfique pour moi, tomba sur la salle. Chacun avait maintenant d'outrés chats à fouetter. Je repris mon calme et m'efforçai de me concentrer sur le sujet. À pas feutrés, les surveillants passaient entre les rangs et s'attardaient ici ou là pour jeter un coup d'œil sur les copies des élèves.

Un jeune surveillant, la trentaine à peine dépassée, s'immobilisa derrière moi et se mit à lire ce que j'étais en train d'écrire.

-Vous êtes fonctionnaire ? me chuchota-t-il.

-Non, répondis-je.

-Vous travaillez donc dans le privé ?

-Non, je suis chômeur !

-Chômeur ? répéta-t-il étonné.

-Oui, chômeur, mais parfois je fais un peu d'agriculture.

-Ah ! je vois... C'est curieux, mais votre nom me dit quelque chose.

Je lui souris par politesse et il me rendit mon sourire. Puis, se penchant vers moi, il baissa la voix pour me souffler à l'oreille :

-Si vous vous trouvez dans l'embarras, n'hésitez pas à m'appeler, je pourrai peut-être faire quelque chose pour vous.

Pendant ce temps, les candidats se passaient des bouts de feuille et communiquaient d'une manière à peine voilée sous les yeux indulgents des surveillants. Cependant, quand le copiage prenait des proportions démesurées, ils intervenaient bruyamment, feignant la colère, pour ramener la tricherie à un niveau acceptable...

J'étais stupéfait du manque d'autorité des professeurs et du peu de respect manifesté à leur égard par les élèves. De mon temps, le professeur était une

sorte d'idole que les élèves admiraient et s'efforçaient d'imiter. Aujourd'hui la familiarité entre professeurs et élèves est devenue chose courante et, en général, les élèves sont beaucoup plus soignés dans leur tenue que leurs professeurs. La faute n'est pas imputable à ces derniers mais plutôt à leurs conditions de vie presque misérables.

Cette première session fut un échec. J'étais d'autant plus frustré et humilié que mes neveux et nièces se moquaient de moi.

Dans les jours suivants, j'annonçai à mon entourage que j'avais décidé de renoncer à passer les épreuves de la deuxième session. Mais, dans mon for intérieur, j'étais résolu à aller jusqu'au bout quitte à passer plusieurs fois l'examen. L'entêtement et la rage de réaliser ce vieux rêve me donnaient assez de courage et d'énergie pour continuer. À un mois de la deuxième session, je me suis fixé un programme particulièrement rigoureux et j'ai commencé à travailler chez moi en cachette.

Aussi ému que les candidats adolescents, j'ai attendu fébrilement les résultats. Devant le silence de l'administration, je fus vite persuadé que j'avais une nouvelle fois échoué. J'ignorais seulement que les résultats étaient affichés sur des tableaux au lycée et que l'administration n'envoyait plus de courrier.

Quand le surveillant général du lycée, après m'avoir regardé curieusement, m'annonça la bonne nouvelle, une joie indicible m'inonda. J'éprouvai la sensation de voler et de planer au-dessus des montagnes et des océans...

Le lendemain, sans rien dire à personne, je suis allé à l'Académie de Rabat chercher mon diplôme. La première bataille était gagnée !

À l'Université

Aujourd'hui encore, j'ignore pour quelles raisons j'ai éprouvé les pires difficultés à être admis à l'Université des Sciences juridiques de Rabat. Mon entêtement, ajouté aux multiples interventions d'un de mes cousins, Mustapha, très au fait des rouages de l'administration, a fini par avoir raison de l'hostilité inexplicable de certains fonctionnaires.

Une fois inscrit, par l'intermédiaire de mon frère Abdelwahab qui avait été son camarade de classe, j'ai demandé une bourse au président du Conseil régional de Ghafsaï. Celui-ci, toujours en fonction, est un avocat fortuné. Grâce à son intervention, la demande fut vite acceptée.

Un matin de novembre 1993, j'entrai donc pour la première fois à la faculté de droit de Souissi II Timide et fort embarrassé, je dus fournir

beaucoup d'efforts pour m'introduire parmi cette foule grouillante de jeunes aux visages rayonnants de fraîcheur et d'enthousiasme. Comme j'aurais souhaité être invisible afin d'échapper à leurs regards indiscrets !

Bien qu'ayant pris place sur le dernier banc d'une classe archicomble, je fus aussitôt la cible de tous les regards. J'étais le patriarche incontestable de la faculté. Je me sentais bien seul en raison du fossé profond qui me séparait de ces jeunes à peine sortis de l'adolescence. Je m'aperçus néanmoins que je ne suscitais pas le même étonnement qu'avec les candidats au baccalauréat. Ma présence, en fait, ne suscita ni ironie ni véritable intérêt. Au fond, j'étais comme un élément insolite que la faculté tolérait parmi ses effectifs. Tout le monde savait que des fonctionnaires assez âgés aspiraient à une promotion et devaient obtenir une licence. D'autres avaient retrouvé tardivement le goût des études. Certains s'étaient retrouvés sur les mêmes bancs que leurs enfants sans éprouver le moindre complexe.

Peu à peu, mon embarras se dissipa, mais sans jamais disparaître totalement. Je supportais mal cette infirmité morale et psychique qui résultait de l'amputation de ma jeunesse. En silence, je souffrais d'un sentiment d'infériorité qui me rendait fragile. Ma susceptibilité maladive me conduisait à interpréter chaque regard et à soupçonner chaque sourire. À tort, j'étais convaincu qu'il n'y avait autour de moi que mépris et dédain. Malheureuse victime de ce préjugé, j'en étais arrivé à garder mes distances avec tout le monde tout en déplorant mon impuissance à me faire accepter par mes compagnons d'étude.

La faculté était pour moi un monde de plaisir, de déception et de contraste. Le plaisir provenait du sentiment de prendre une revanche sur ce Makhzen qui avait tout mobilisé pour me détruire. Il trouvait aussi sa source dans la sensation féerique que j'avais de remonter le temps et de vivre une jeunesse dont j'avais été privé.

La déception venait, elle, de l'énorme différence que je ressentais entre les étudiants de ma génération et ceux de la génération actuelle. De mon temps, la quasi-totalité des étudiants étaient politisés et brillaient par leur enthousiasme et leur patriotisme. Pour un rien, ils étaient prêts à se mobiliser, à militer et à se sacrifier pour le bien-être du peuple. Ils étaient aussi assoiffés de culture et dévoraient les livres. Sans vouloir généraliser, la génération d'aujourd'hui m'apparut totalement différente. J'étais frappé par le niveau d'instruction très faible des garçons et des filles. En outre, ces jeunes me semblaient indifférents à ce qui se passait autour d'eux comme si les

événements importants que vivait le pays ne les concernaient pas. Le mot « politique » était synonyme pour eux de « danger de mort ». Enfin, j'étais consterné de découvrir que les valeurs morales avaient régressé d'une manière vertigineuse. Ce jugement est peut-être très sévère, voire injuste. Les deux décennies de retard que j'avais prises sur la société l'expliquent sans doute. J'avais gardé dans la tête un modèle d'étudiant bien défini que je ne reconnaissais plus...

Ce qui me choqua également était la différence entre les classes sociales. D'un côté, on trouvait les enfants chanceux d'une petite minorité scandaleusement riche. Toujours tirés à quatre épingles, ils venaient à la fac conduits par des chauffeurs aux costumes sombres ou conduisant eux-mêmes leurs superbes voitures dernier cri. Et puis les autres, enfants de la majorité, habillés modestement mais proprement, qui arrivaient à pied quand ils avaient eu la chance insigne de trouver une chambre dans une cité universitaire, ou en bus, à vélo ou mobylette.

Spontanément ou par un réflexe inconscient, les fils de nantis se regroupaient parce qu'ils se ressemblaient. L'argent et les moyens qui abondaient chez les uns et faisaient défaut chez les autres traçaient des frontières bien distinctes et rarement franchissables entre les deux groupes.

La distance entre mon domicile situé à Hay Errahma à Salé et la faculté de Souissi II était grande. Pour aller et rentrer, je devais prendre quatre bus sans compter un long trajet à pied de la maison jusqu'à la station de bus.

Un jour, un étudiant nettement plus âgé que les autres vint m'aborder entre deux cours. Après s'être présenté comme un fonctionnaire des postes désireux de décrocher une licence en droit public pour améliorer sa situation, il aborda d'autres sujets. Il était aimable et sympathique, et le courant passa rapidement entre nous. Quand il ne pouvait pas venir je prenais des notes pour lui et inversement. Grâce à lui, qui avait un contact facile, je fis la connaissance d'un certain nombre d'étudiants. Étrangement, je notai une certaine réticence de leur part que je ne parvenais pas à expliquer.

Un beau matin, notre professeur de droit constitutionnel, Abdellatif Mennouni, prononça un mot qui parut incompréhensible à un étudiant assis au premier rang.

-Que veut dire « atypique », monsieur ? demanda le jeune homme.

Mennouni était un professeur compétent et doté d'une forte personnalité. Il avait la réputation d'être ferme et exigeant, et était unanimement respecté par ses étudiants. Il ne cessait de déplorer la faiblesse de notre niveau en

français et ne cachait pas son agacement lorsque quelqu'un commettait une faute grossière. Ce matin-là, il s'adressa à toute la classe et répéta la question qui lui avait été posée par l'étudiant :

-Qui parmi vous peut expliquer le mot « atypique » à ce jeune homme ?

Un silence lourd tomba sur la salle. Le professeur répéta sa question à trois reprises sans que personne ne bronchât. Timidement, je levai un doigt hésitant et fis entendre pour la première fois ma voix. Une voix d'ailleurs enrouée et mal assurée.

Euh ! Je crois, monsieur, qu'il s'agit de l'opposé du mot typique, quelque chose qui diffère du type normal, de la normalité...

Oui, c'est bien cela, dit-il soulagé.

Toutes les têtes s'étaient tournées vers moi comme si j'étais un Voltaire chauve ressuscité !

M. Mennouni me pointa alors de l'index et me lança :

-Puisque nous parlons des partis politiques et des élections, vous qui avez certainement voté à plusieurs reprises, expliquez à vos camarades comment se passent les élections au Maroc.

-Monsieur, je n'ai jamais voté de ma vie.

-Mais pourquoi donc ? s'étonna-t-il.

-Je n'ai pas le droit de vous répondre.

-Ah ! Je vois, je vois, dit-il.

Pour une raison qui m'échappait, plusieurs étudiants se mirent alors à rire.

À la fin du cours, je me dirigeai vers un étudiant pour lui demander ses notes sur un cours que j'avais manqué. Il me jeta un regard méprisant et sans dire un seul mot poursuivit sa conversation avec son voisin. Profondément blessé, je m'éloignai sans rien comprendre à cette attitude hostile et agressive. J'eus l'explication quelques instants plus tard quand une jolie jeune fille qui avait suivi toute la scène s'adressa à moi avec un sourire gêné :

-Ne vous en faites pas, monsieur, moi je vous donne le cours même si vous êtes un flic !

Foudroyé par cette révélation, je restai interloqué avant de protester avec véhémence :

-Moi, flic ! Ah c'est vraiment le bouquet, mademoiselle !

-Désolée, monsieur, je ne cherche pas à vous contredire mais, selon nos informations, il y a un flic parmi nous dans cette classe. Si ce n'est pas vous, c'est votre ami, celui dont vous êtes inséparable ! me dit-elle avec une assurance déconcertante.

-Ni l'un ni l'autre, mademoiselle. Je vous assure que mon ami est fonctionnaire aux PTT alors que moi je suis un ancien bagnard. À propos, avez-vous entendu parler de Tazmamart ?

-Oui, euh, peut-être. Il me semble avoir entendu mon père parler de cela !

Puis me tendant le cours, elle changea promptement de sujet :

-Voilà, je m'appelle Hanane Laoufir, j'habite Salé. Dorénavant si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez jamais à me le demander. À propos, je n'ai pas aimé la réaction de l'étudiant, mais ne lui en voulez pas, c'est la peur qui l'a fait agir ainsi.

Cette jolie demoiselle tint sa promesse et ne ménagea aucun effort pour m'aider.

Le lendemain, je racontai la scène à mon ami qui était absent la veille. Au lieu d'éclater de rire comme je m'y attendais, son visage s'altéra. Puis, regardant à gauche et à droite, il me confia soudain, visiblement embarrassé :

-Je regrette beaucoup de t'avoir menti. Effectivement, je suis officier de police. Si je l'ai caché, c'est simplement pour pouvoir compter sur l'aide des étudiants en cas de nécessité. Tu sais bien qu'ils se méfient des policiers !

-Donc, tu fais d'une pierre deux coups ! lui dis-je. Tu me surveilles, tout en continuant tes études ?

-Non, je te jure que notre rencontre est le fruit du hasard. D'ailleurs ce n'est pas l'Intérieur qui m'a conduit ici, mais la capacité en droit que j'ai obtenue honnêtement l'année dernière.

-Cela m'est égal, lui dis-je. Que ce soit un hasard ou une machination, moi je n'ai rien à cacher et tout ce que j'avais à dire, je l'ai dit et redit à la presse. Je peux encore te le répéter si ça t'intéresse.

Curieusement, malgré ce pénible incident, je suis resté en bons termes avec cet homme. Il était extrêmement gentil et a toujours collaboré d'une manière fructueuse. Nous avons même échangé des invitations, ma mère ayant connu sa femme et moi-même certains de ses amis les plus proches.

Alors que s'achevait ma première année universitaire, je fus pris d'une fièvre de cheval ponctuée par des hallucinations et des délires. Toutes les séquelles de Tazmamart étaient réapparues avec une intensité telle que je crus ma fin approcher. Dans mes interminables cauchemars, je me voyais réintégrer le bagne sans mes camarades, torturé tour à tour par le froid et le feu. Ben Driss, Frih, Bâ Ghazi, Hammou, Boukebch et Ali, tous mes tortionnaires étaient présents. Monstres effrayants, ils se délectaient sadiquement à raviver ma souffrance.

Dans les moments d'accalmie, je sentais ma gorge se nouer de chagrin quand je pensais à l'examen qui approchait et à ma maladie qui n'en finissait pas. Mon médecin était catégorique : en aucun cas je ne devais quitter le lit. J'étais atteint d'une bronchite chronique qui avait réveillé d'autres maux.

Fatalement, le jour de l'examen arriva et me tomba sur la tête comme le verdict du tribunal militaire…J'étais seul à la maison. Mes deux frères résidant à Salé et à Rabat se relayaient et venaient trois fois par jour s'enquérir de mon état et m'apporter à manger.

Ce jour mémorable, je me levai à cinq heures du matin et testai mes jambes. Rien à faire ! Je fus pris d'un gros vertige et mon cœur se mit à battre si violemment que je crus qu'il allait s'arrêter. Une heure plus tard, je fis un nouvel essai. Le résultat fut moins mauvais. Je fournis alors un effort surhumain pour m'habiller et, dans un ultime élan de volonté, je pris mes affaires et mes médicaments, et rejoignis la station de bus les oreilles sifflantes de fièvre.

Arrivé à la fac dans un état déplorable, je trouvai pendant une heure la force de traiter un sujet de droit constitutionnel. Épuisé, je sortis une heure avant la fin de l'épreuve.

Fort heureusement, deux jours plus tard, j'étais presque en forme. Les autres épreuves furent une formalité. Je passai sans encombre en seconde année.

Celle-ci commença sans problèmes. À cette époque, chez des amis français, les Vassort, qui m'ont toujours apporté un soutien- inconditionnel, j'ai rencontré un professeur de droit pénal, Mme Michel Zirari, dont je n'oublierai jamais la bonté. Elle me proposa de m'aider. C'était pour moi une chose inédite. Pour la première fois depuis ma libération, une sympathique personne de la société civile, qui avait fortuitement entendu parler de moi, avait l'idée de se pencher sur mon cas.

À la faculté de droit, les choses s'amélioraient également. L'enlèvement, dont je fus victime à l'époque, avait été évoqué par la presse et tous les étudiants savaient désormais que je n'étais pas le flic qu'ils redoutaient. Plusieurs étaient venus m'assurer de leur sympathie et me proposer leur aide. Certains de leurs parents avaient même osé m'inviter.

Grâce à quelques amis fidèles comme Chakib Benjelloun, un étudiant d'une grande rigueur morale et d'un altruisme sans égal, je tenais le coup, oubliant mon âge canonique.

Cette année-là, j'échouai avec une moyenne catastrophique. Ces résultats

étaient d'autant plus incompréhensibles que mon ami Ignace Dalle m'avait rapporté de France d'excellents ouvrages de droit. Je suis convaincu aujourd'hui que certaines autorités ont voulu me faire payer mon combat en faveur des droits de l'homme. Je décidai en tout cas de ne plus mettre les pieds à l'université, craignant que la sympathie de plus en plus grande que les étudiants me manifestaient ne finît par se retourner contre moi.

En quatrième année, avec Mme Zirari je préparai mon mémoire sur « La convention internationale contre la torture et le droit marocain ». Une autre amie, Marion Bertould, très connue dans le milieu du bénévolat à Rabat et qui n'avait cessé de m'aider depuis qu'elle m'avait connu en 1994, s'était chargée de la saisie du mémoire.

Je fus reçu avec mention à la deuxième session, quelques semaines après avoir convolé en justes noces. J'étais fier, heureux. J'avais rempli mon contrat et relevé le défi que je m'étais lancé.

Je n'étais pas le seul d'ailleurs. Mon camarade de promotion et voisin de cellule à Tazmamart, Driss Cheberreq, avait fait encore mieux. Lui aussi avait beaucoup peiné pour décrocher sa licence en lettres françaises. Mieux organisé que moi, plus discret, il avait travaillé avec acharnement et en catimini. Nous n'avons eu vent de son magnifique succès qu'à la fin de sa quatrième année. Il n'avait raté aucune année et avait eu l'insigne honneur d'être major de sa faculté.

Nos succès ne sont-ils pas une preuve irréfutable que le niveau d'enseignement de jadis était bien meilleur que celui d'aujourd'hui ? Malheureusement pour Driss et pour moi, nos licences ne furent qu'une satisfaction morale et en aucun cas un passeport pour le travail. Ainsi, aucune dérogation ne fut accordée à Driss qui souhaitait ardemment passer le concours de professeur.

De mon côté, désirant devenir avocat, je me suis heurté — comme Driss — à une loi limitant l'accès de ces deux professions à l'âge de 40 ans. Le Premier ministre, Abderrahmane Youssoufi, sollicité pour mon cas par l'Association marocaine des droits de l'homme, avait manifesté clairement son approbation pour me laisser exceptionnellement passer le concours, mais un de ses ministres s'y est catégoriquement opposé sous prétexte de ne pouvoir transgresser la loi !

Pourquoi la loi avait-elle été scandaleusement transgressée à Tazmamart ? Pourquoi était-il tout à coup impossible d'y déroger ?

CHAPITRE 20
SCÈNES DE LA VIE QUOTIDIENNE

Quelques semaines après mon retour au bercail, j'ai effectué mon premier déplacement à Meknès, ville que je chérissais pour y avoir passé la fin de mon adolescence et le début de ma jeunesse. À peine arrivé, ma famille m'a obligé à me rendre chez le caïd. Ce dernier leur avait en effet ordonné de l'aviser à chacun de mes déplacements. Homme jeune de petite taille, il avait le visage blême et affichait un air hautain en accord avec sa fonction. Il me posa des questions à caractère policier concernant le but, la durée et la destination finale de mon déplacement. Cette curiosité me déplut profondément et je ne me gênai pas pour le lui faire savoir lors d'un second séjour à Meknès.

-Je voudrais savoir, lui dis-je courtoisement mais sèchement, si vous avez des instructions qui m'obligent à demander votre autorisation pour chaque déplacement ?

Pris au dépourvu, il répondit :

-Mais non ! C'est tout simplement pour assurer votre sécurité !

En réalité, la vieille voiture de mon frère qui m'accompagnait était repérée dès notre arrivée à Fès puis, bien sûr, à l'entrée de Meknès où j'étais filé partout où j'allais. Deux flics habillés en civil se relayaient pour me suivre comme mon ombre. Quand par hasard je quittais la maison de ma sœur pour aller par exemple au cinéma, la police en profitait pour venir l'interroger. Selon elle, leurs questions étaient absurdes et ne visaient sans doute qu'à l'intimider.

Peu de temps après, de retour chez moi à Bouajoul, j'ai eu l'heureuse surprise de recevoir la visite de mon camarade d'infortune Abderrahmane Sadki, venu de Casablanca avec sa famille, qui tenait à me remercier « pour le soutien moral que j'avais toujours manifesté» à leur fils durant notre séjour à Tazmamart.

Au fil des semaines, comme les autorités ne se manifestaient que pour me rappeler de tenir ma langue, je compris que Tazmamart n'était pas terminé et que je ne survivrais qu'au prix de nouvelles souffrances et d'une existence en marge de la société. J'étais devant cette alternative : rester au bled et essayer de refaire ma vie en m'abrutissant dans une activité agricole sans rendement, ou aller m'installer dans la capitale et entamer une lutte incertaine pour tenter d'arracher mes droits. Je choisis bien entendu la deuxième solution et

m’installai dans une petite maison de deux pièces située dans un quartier populaire de Hay Errahma à Salé. Mon frère aîné, qui payait généreusement le loyer, et notre mère m’avaient aidé à le meubler avec une modestie qui représentait alors pour moi le comble du faste et du luxe.

Mon voisin d’en haut était facteur et celui d’en bas un petit marchand de laine. Une semaine après mon installation, le propriétaire nous réunit, les deux autres locataires et moi, dans une chambre indépendante occupée par un militaire célibataire qui revêtait rarement l’uniforme, et nous offrit des rafraîchissements.

-Écoutez-moi bien ! nous dit-il d’un air hautain où perçait un relent de menace. J’ai toujours eu pour habitude de réunir mes locataires chaque fois qu’il y avait parmi eux un nouveau. D’abord, pour faire plus ample connaissance, ensuite, pour mettre les choses au clair. Moi, je suis capitaine dans l’armée. Autrement dit, je suis strict et j’exige que vous soyez honnête avec moi comme je le suis avec vous. Ce qui m’intéresse au plus haut point, c’est que vous me versiez régulièrement votre loyer afin d’éviter tout problème. Je n’ai aucune envie de courir après vous comme après des lapins à chaque fin de mois. Nous n’avons pas signé de contrat, mais sachez que je m’autoriserai à prendre les mesures nécessaires en cas de défaillance de votre part. Ce militaire qui loge parmi vous ici sera d’ailleurs chargé de percevoir le loyer.

Puis, se tournant vers moi, il dit :

-Monsieur, il est mentionné sur votre carte nationale que vous êtes célibataire et à votre âge sans profession. De quoi vivez-vous donc ?

-Je faisais un peu d’agriculture et bientôt je trouverai du travail. Pour le loyer, soyez sans souci, parole d’honneur, lui répondis-je.

J’avais en effet intérêt à cacher mon identité. Que ferait-il s’il apprenait que je venais de quitter Tazmamart et que j’étais un officier sorti de l’Académie alors que lui avait gravi les échelons après avoir débuté comme deuxième classe ?

Sans perdre de temps, je pris contact avec Amnesty International et plusieurs autres organisations de défense des droits de l’homme. Sans m’accorder aucun répit, je passais le plus clair de mon temps à rédiger des lettres pour expliquer la gravité de notre situation.

Certains camarades de Tazmamart que j’avais réussi à joindre me rendirent visite dans ma tanière. Les Aaguaou, Al Zemmouri, Binebine, Ghalloul, El Ouafi, Bouhida étaient très conscients de la nécessité de nous

unir pour nous faire entendre. Abdellah Aaguaou particulièrement, animé d'une volonté de fer et d'une détermination farouche à affronter vents et marées, était venu de Sidi Bettache — un village de la périphérie de Rabat — pour s'installer dans la capitale. Notre analyse de la situation étant identique, nous avons vite constitué un bon duo et nous avons commencé à multiplier les démarches ensemble.

Parmi les premières personnes que nous avons connues, se trouvait Khadija Chaoui, la femme de notre camarade Mohamed Raïss qui, extirpé de Tazmamart, se morfondait encore avec Ghani Achour à la prison centrale de Kénitra. Tous deux en effet avaient été condamnés à perpétuité. Khadija connaissait presque tout le monde et ignorait la peur. D'un courage sans limites, elle était parvenue de justesse à sauver son mari de la condamnation capitale en réussissant un jour à tromper la vigilance des policiers et en se jetant aux pieds du roi Hassan II pour implorer son pardon. La condamnation à mort de son mari avait été commuée en condamnation à la perpétuité. Grâce à cette femme admirable, nous avons connu des gens bien qui nous apportèrent un soutien inconditionnel.

Un jour, elle vint me dire que Raïss était hospitalisé au dernier étage d'Avicenne sous l'étroite surveillance de policiers qui toléraient la visite des proches parents. Nous en avons profité, Abdallah Aaguaou et moi, pour aller séparément lui rendre visite.

Peu après, en novembre 1992, Raïss fut gracié par le roi suite à une intervention de Jacques Berque (sa famille avait employé la mère de notre camarade). La libération de Ghani Achour eut lieu un ou deux mois plus tard, cette fois après une intervention d'Amnesty International.

L'organisation humanitaire s'est manifestée à deux autres reprises. Au moment où notre charge commençait à peser très lourd sur nos familles, Amnesty envoya d'abord à chacun de nous un chèque de cinq mille dirhams que nous perçûmes à la Wafa Bank à Casablanca. Ensuite, elle nous envoya un deuxième chèque de dix mille dirhams. Bien qu'absolument démunis, il ne nous était pas facile d'accepter cet argent. Plusieurs camarades encore sous le choc, gardant toujours en mémoire les dernières recommandations du colonel Feddoul, hésitèrent beaucoup :

-Tu signes à ma place et tu me rapportes l'argent. Je te payerai généreusement les frais du voyage, avait dit un camarade à un autre.

-Je n'ai besoin de rien, tant que je peux respirer l'air frais à pleins poumons et tant que le soleil est encore gratuit chez nous, avait dit un autre.

Un troisième camarade s'était fait vertement réprimander par sa fiancée :

-C'est un cadeau empoisonné que cet argent d'Amnesty ! Je ne veux plus entendre parler de Tazmamart, d'organisations de droits de l'homme et même de tes camarades si tu veux qu'on se marie en paix...

Evelyne van Guinnecken, membre très actif d'Amnesty chargée du dossier des détenus politiques au Maroc et résidant aux Pays-Bas, a beaucoup peiné pour convaincre certains d'entre nous. Elle correspondait régulièrement avec presque tous les camarades et me contactait personnellement par téléphone chez un épicier deux fois par semaine pour s'enquérir de notre état de santé et pour nous mettre au courant de toutes les démarches entreprises par son organisation en notre faveur. Pendant une longue période, cette femme admirable a remué ciel et terre suite à des escroqueries dont avaient été victimes deux d'entre nous. Profitant de leur hésitation et de la similitude des noms et prénoms, des cousins sans scrupules n'avaient pas hésité à empocher l'argent à leur place. Scandalisée par ce comportement misérable, Evelyne, femme déterminée, s'est acharnée sur les deux malfaiteurs en leur envoyant des lettres incendiaires, les menaçant de les clouer au pilori s'ils ne revenaient pas sur leur méfait. Elle parvint à forcer l'un des deux à avouer son forfait et à promettre de restituer l'argent volé. Le deuxième escroc était malheureusement intouchable !

Outre ces deux cas, il faut mentionner que les survivants de Tazmamart ont tous été à un moment ou à un autre détroussés. Notre naïveté attirait les loups qui pullulent dans une société devenue impitoyable pour avoir perdu le sens de la solidarité et la foi d'antan. En dépit de notre marginalisation et de notre misère morale et matérielle, quelques crapules n'hésitaient pas à nous attendre au tournant pour nous soutirer ce qui pouvait encore l'être...

Fort heureusement (mais malheureusement si l'on se place du point de vue marocain), des étrangers mirent un peu de baume sur nos cœurs. Oubliés par toute la société et par la quasi-totalité des partis politiques marocains, les seules marques de compassion et de chaleur humaine qui nous furent témoignées vinrent de l'étranger sous forme d'un déluge de cartes postales et de missives qui envahirent nos boîtes à lettres pendant une longue période. On nous écrivait de Suisse, de Belgique, de Hollande, d'Allemagne, de Suède, du Danemark, de Norvège, d'Autriche, d'Angleterre, du Canada, des Etats-Unis et particulièrement de France. Du Maroc, nous ne reçûmes jamais rien.

Evelyne m'exprima un jour son intention de venir au Maroc pour dresser

avec un médecin l'état de santé de chacun de nous. Elle voulait éviter les hôtels pour ne pas être repérée et refoulée immédiatement. Autrement dit, nous étions appelés à la prendre en charge pendant plusieurs semaines. Son projet était d'autant moins facile à réaliser que certains anciens détenus étaient cloîtrés dans leurs douars éloignés, que d'autres étaient inaccessibles ou refusaient tout simplement le contact.

Le jour de son arrivée à l'aéroport de Rabat-Salé, j'allai l'accueillir en compagnie de plusieurs militants de l'AMDH dont je venais de faire la connaissance. Ni eux ni moi ne réussîmes à la repérer. Elle prit un taxi pour se rendre au domicile de Salah Hachad, dont l'épouse, une pharmacienne militante des droits de l'homme et membre de l'OMDH, possédait une superbe villa à Kénitra. Evelyne fut chaleureusement reçue aussi bien par la famille Hachad que par la famille Ghalloul chez qui elle séjourna quelques jours.

Après ce premier contact avec les amis de Kénitra, elle vint loger chez moi à Hay Errahma à Salé dans mon petit appartement qui manquait de tout, mais qui devint aussitôt son PC et le resta plus d'un mois. Un psychiatre, un sympathique Hollandais, joyeux luron toujours souriant, arriva d'Amsterdam quelques jours plus tard et se joignit à nous. Il repartit une semaine plus tard après avoir vu certains camarades et élaboré avec Evelyne un questionnaire d'une dizaine de pages.

Nous sommes allés tous deux ensuite à Casablanca, à Meknès, à Fès, à Khénifra et à Béni Mellal. Partout où on allait, mes amis se montraient hospitaliers et coopéraient avec cette femme merveilleuse. Les Ghalloul, Hachad, Belkébir, Binebine, Aaguaou, Moujahid, Saoudi, Sefrioui, Zemmouri, Daoudi et Chaoui se donnèrent à fond pour que réussît sa mission.

Un mois après le retour d'Evelyne aux Pays-Bas, l'organisation Johannes Wier publia des données alarmantes sur l'état de santé des anciens détenus de Tazmamart. Cette mission eut un effet bénéfique sur le moral des camarades, certains d'entre eux s'étant vu accorder une prise en charge pour quelques opérations chirurgicales et des médicaments coûteux. Pendant ce temps, nous restions les grands oubliés de la société marocaine. Ce n'est pas faute d'avoir tapé à toutes les portes, tout en restant dignes et en ne réclamant que nos droits ! Peine perdue. Nos rencontres avec des personnalités politiques et nos actions de sensibilisation n'eurent aucun résultat. Tazmamart nous collait à la peau comme une sorte de malédiction qui vouait aux gémonies tout ce qui

l'approchait. Aucune personnalité marocaine n'avait le courage ou l'intention de risquer sa carrière pour une cause — même juste — qui ne pouvait, à ses yeux, que lui apporter soucis et disgrâce. Réduits à l'état de débris humains encombrants, sur lesquels l'anathème était jeté, nous étions absents des calculs prudents des politiciens. Ceux-ci ne jouaient la carte des droits de l'homme que lorsqu'elle était assurée tous risques !

Heureuse exception, les militants de l'AMDH et de l'OMDH qui nous accueillirent à bras ouverts et firent dès le début le maximum pour nous aider. Me Abderrahmane Ben Amar, président de l'AMDH, nous manifesta son intérêt et son amitié en intentant une action en justice contre l'État pour enlèvement et torture. Action qui n'aboutit pas, comme on peut l'imaginer ! Son association profita de nombreuses autres occasions pour organiser des meetings au cours desquels nous pûmes témoigner. En outre, l'AMDH mit son siège à notre disposition pour nos fréquentes réunions. À cela, il faut ajouter le travail fabuleux accompli par l'un de ses membres les plus actifs, le docteur Omar Ben Omar, chirurgien-dentiste à la faculté dentaire de Rabat, qui mit inlassablement tout son savoir-faire pour soigner ce qui nous restait de dents.

Me Abdelaziz Bennani, président de l'OMDH, concentra ses efforts sur notre état de santé. Ainsi la majorité de nos camarades furent-ils pris en charge par des médecins généralistes ou spécialistes qui nous examinèrent soigneusement et nous fournirent gracieusement des médicaments. Le docteur Mohamed Naciri Bennani, médecin généraliste à Casablanca, se mit à notre entière disposition pour toutes les expertises médicales. De son côté, le psychiatre Abdallah Ziou Ziou se donna la peine de venir de Casablanca à Rabat une fois par mois, des années durant, pour nous réunir en vue d'une cure qui était en même temps une occasion de retrouvailles mensuelles entre les anciens de Tazmamart. Cette cure allait s'étendre par la suite aux familles de nos camarades décédés au bagne, aux anciens détenus de Kalaat Mgouna, aux anciens détenus sahraouis, pour englober finalement toutes les victimes de la torture. Au fil des années, une association informelle s'était ainsi créée pour la revendication de nos droits.

Je serais horriblement ingrat si j'oubliais ici de parler de quelques personnes qui n'ont jamais ménagé aucun effort pour nous venir en aide. Je dois noter au passage que ces combattants des droits de l'homme étaient à de rares exceptions près d'anciens détenus d'opinion qui, eux-mêmes, avaient été affreusement torturés. Qui d'entre nous pourrait oublier ces êtres

d’exception que sont Abdelilah Ben Abdesslam, Fouad Abdelmoumni, Driss Benzekri, Seddik Lahrech, Noureddine El Athir, le docteur Bousslamti, le célèbre cardiologue syndicaliste

Abdelmajid Bouzoubâa et bien d’autres encore comme le sympathique Larbi Maaninou, professeur de mathématiques près de Paris, qui ne manque jamais de me rendre visite ? Si Mohamed Fredj, un homme extraordinaire que m’avait présenté le journaliste français Ignace Dalle, est resté à mes côtés dans les pires moments que j’ai traversés. Lui et sa famille, par leur extrême bonté et leur indéfectible amitié, m’ont redonné confiance en moi-même et dans l’espèce humaine. Rares sont les gens comme lui qui militent dans l’ombre sans ostentation ni calcul.

La chorale de Rabat

J’ai eu la chance de connaître chez Ignace un couple français merveilleux, simple, sympathique et toujours accueillant : Joëlle et Jean Vassort. Nous sommes devenus bons amis dès nos premières rencontres. Ils m’invitaient chaque fois qu’ils donnaient une réception dans leur belle maison située dans le vieux quartier des Oudayas.

Un jour, ils me présentèrent à l’une de leurs meilleures amies, Marion Bertould. Une femme de grande qualité qui a voué toute sa vie au bien. Malgré le temps que lui prenait sa profession d’institutrice, elle arrivait à s’organiser pour se consacrer bénévolement à l’Association des handicapés et à la chorale de Rabat. Encouragé par elle, je m’inscrivis à cette chorale, rendez-vous de tous les amateurs de chant. C’était pour moi un monde tout à fait nouveau. Hommes et femmes de professions diverses, de classes et de nationalités différentes, se réunissaient chaque mardi soir pour chanter ensemble pendant deux heures sous la direction de M. Louis Péraudin.

Là je perçus concrètement que la musique était un langage universel. Dans le tumulte harmonieux des voix qui montaient et descendaient, semblables aux vagues d’un océan endormi ou déchaîné, les choristes pénétraient dans un monde de sentiments intenses où, sous la chaleur de l’émotion, ils se fondaient pour ne former qu’une seule âme, affranchie des problèmes et des soucis... Maître Péraudin, dont la musique était la seule raison d’être, contribuait à renforcer l’unité de la chorale en réunissant parfois ses membres chez lui, à l’issue d’une répétition particulièrement réussie, ou en les invitant à écouter de la bonne musique chaque fois qu’un orchestre réputé se produisait au Maroc. Mais si l’ambiance était réellement musicale, certains malheureusement ne l’entendaient pas de cette oreille !

Intimidations

Pendant l’année 1993, les intimidations policières ont commencé à se préciser.

Lassés des promesses jamais tenues, certains d’entre nous s’étaient décidés à s’adresser à la presse. Mais quels journaux daigneraient se pencher sur notre dossier et publier nos revendications ? Deux seulement nous ouvrirent leurs colonnes, au risque d’être censurés. Le premier était l’ex-quotidien Anoual de l’OADP qui devint presque notre porte-parole. Avec enthousiasme, ses journalistes se mobilisèrent pour notre cause et menèrent une campagne qui irrita sérieusement les autorités. Chaque article ayant trait à Tazmamart et chaque lettre écrite par un détenu étaient bien mis en exergue en première page avec des titres en gros caractères. Mohamed Ben Said Aït Idder, secrétaire général de l’OADP, qui avait reçu auparavant certains d’entre nous, nous accorda un soutien inconditionnel. Le second journal était l’hebdomadaire An Nachra, porte-parole de la jeunesse ittihadienne dans lequel Ahmed Ouihmane, ennemi irréductible de l’injustice sociale, excella à mettre en relief la précarité de nos conditions. Ces lettres et ces articles publiés avec nos photos finirent par chatouiller les nerfs du ministère de l’Intérieur qui ne tarda pas à nous envoyer des visiteurs nocturnes pour nous abreuver de promesses mais aussi de menaces.

Un drôle de propriétaire

Le lendemain de la parution d’une de mes lettres avec ma photo dans Anoual, le capitaine, propriétaire du petit appartement où je logeais, me somma de quitter les lieux avant un mois, sous prétexte qu’il allait vendre la maison. Je m’aperçus avec étonnement que cette sommation ne concernait que moi, les occupants des deux autres appartements en étant dispensés. Lorsque je lui demandai des explications, il explosa de colère et me menaça de jeter toutes mes affaires dans la rue si je n’obtempérais pas.

Quelques jours plus tard, mon capitaine de propriétaire revint à la charge, accompagné d’un colosse d’adjudant moustachu et de quatre solides soldats en treillis, descendus d’un camion militaire. Silves-ter Stallone et Arnold Schwarzenegger réunis n’auraient pu résister à ce commando de choc, sur le pied de guerre parce qu’un pauvre Tazmamartien avait caché son identité pour louer une tanière !

Le capitaine m’appela de la rue et ses sbires sautèrent du camion et s’approchèrent de moi :

-Je t’avais prévenu ! Tu vas payer très cher ton entêtement, me lança-t-il.

Était-il vraiment fou pour recourir à ce coup de force ou jouait-il la comédie pour m'intimider ? Difficile de savoir. Des curieux avaient déjà formé un cercle pour ne rien rater du spectacle. La colère, la frustration, l'indignation et l'humiliation s'étaient emparées de moi. Je m'adressai rageusement au colosse moustachu :

-Écoute bien, mon adjudant ! Pour me déloger, il faudra d'abord passer sur mon cadavre. Je dois t'avertir que je suis un ancien officier de l'armée, et si tu tiens vraiment à ta carrière, tu ferais mieux de retourner immédiatement dans ta caserne. Puis aux autres soldats :

-Vous êtes-vous engagés pour défendre votre patrie ou pour servir les intérêts mercantiles de cet homme ?

-Mes paroles firent mouche visiblement. Les cinq gaillards, menaçants au début, restèrent sans réaction.

-Je vais te montrer qui je suis, ignoble traître, rétorqua, fou de rage, le capitaine.

-Puis il se dirigea seul vers les escaliers faisant semblant de mettre sa menace à exécution.

-Tu es trois fois rien, cher ami, et le traître notoire, c'est bien toi puisque tu exploites pour ton propre intérêt un soldat qui est payé par l'armée. Tu abuses de ton autorité pour imposer ta loi en utilisant un personnel et un matériel qui appartiennent à l'Etat. Nous verrons bien une fois devant la Justice qui d'entre nous est le véritable traître ! Vas-y ! Qu'attends-tu pour jeter mes affaires par la fenêtre ?

Il revint sur ses pas, haletant, le visage livide et les mains tremblantes, et s'arrêta à quelques centimètres de moi en me regardant dans le blanc des yeux comme pour soupeser ma détermination. Il semblait sérieusement secoué, mais aussi profondément humilié. À ce moment précis, nous étions à deux doigts d'en venir aux mains. Mais l'adjudant s'interposa.

-Ce n'est que partie remise, tête de macchabée ! cria-t-il, essayant de trouver une issue honorable.

Il ordonna à ses sbires de quitter les lieux, prit sa voiture et démarra en trombe...

Le lendemain, il tapa à ma porte. Lorsque je lui ouvris, c'était un tout autre homme que je vis. Souriant et poli, il me tendit la main et me lança gentiment :

-Puis-je entrer, mon lieutenant ? Je suis venu pour m'excuser. J'avoue avoir été dégueulasse hier et vous avez totalement raison de m'en vouloir...

Il avait changé de stratégie et j’en éprouvai un certain soulagement. Je lui offris un verre de café et, en le sirotant, il me confia, presque implorant :

-Je viens juste d’être promu capitaine et je vous dis franchement que je ne veux pas avoir de problèmes. Si j’étais un civil, je crois qu’il n’y aurait pas de mal... Comprenez-vous ? Déménagez et je vous ferai cadeau d’un mois de loyer.

-Nous n’en serions pas arrivés là si vous m’aviez parlé comme ça, mon capitaine, lui dis-je. Non, ne me faites pas de cadeau, merci, je vous promets que vous serez débarrassé de moi dès que j’aurai trouvé un endroit où mettre mes affaires. Moi non plus, je ne veux pas d’histoires !

Il sauta sur l’occasion :

-En attendant, je vous donne la chambre où loge mon planton...

Quelques jours plus tard, je lui rendis les clés de l’appartement. Chose inattendue, il me serra chaleureusement la main tout en me regardant avec un sourire énigmatique.

-Adieu, Ahmed, me dit-il, en insistant sur mon prénom. Sans rancune.

Un mois après, mon ex-propriétaire trouvait une mort effroyable dans un accident de circulation. Je n’ai appris sa fin tragique que fortuitement l’année dernière. Avait-il lui aussi subi la malédiction de Tazmamart ?

L’homme aux babouches

On l’avait surnommé ainsi parce qu’il portait des babouches quand il contrôlait les gardiens de Tazmamart, dont il était le chef. Promu lieutenant colonel en 1990, Mohamed El Cadi, qui avait dirigé plus de dix-huit ans le bagne de Tazmamart, était le sosie de Satan. Ou plutôt Satan était son sosie.

Après s’être acquitté admirablement de sa sinistre mission, notre bourreau fut récompensé pour son zèle et son dévouement en étant affecté à l’État Major régional de Meknès pour ne rien faire, ou plutôt, pour faire la navette, matin et soir, dans une voiture de service, entre sa superbe villa et un bar situé à proximité.

Un jour, alors que je m’étais rendu à Meknès avec deux amis d’infortune, l’un d’eux, un bon vivant réputé pour sa fabuleuse mémoire et un sens très poussé de l’observation, me proposa sans préambule :

-Veux-tu voir l’homme aux babouches ?

Question bien simple, qui suscita en moi une énorme agitation. Une flambée de mauvais souvenirs me fouetta la mémoire.

-Bien sûr ! dis-je avec un pincement au cœur.

En règle générale, les suppliciés évitent de revoir leurs tortionnaires, pour

s’épargner des tourments supplémentaires. Moi, je tenais à le voir. Je voulais le scruter de la tête aux pieds, mémoriser chaque trait de son visage, chaque geste, chaque tic et plonger mon regard dans le sien pour essayer de comprendre quel genre d’homme il était pour vivre tranquillement avec trente-deux morts sur la conscience. Mais avait-il une conscience ?

Lorsque nous sommes arrivés au bar, mon ami pointa du doigt une voiture de service stationnée à quelques mètres de la porte :

-C’est sa voiture. Vers midi et demi, le chauffeur viendra le ramener chez lui et, vers seize heures, il le conduira à nouveau ici.

Puis d’un air sérieux :

-Voilà, c’est un bar d’habitués, un étranger est très vite repéré. Nous rentrons, nous prenons une consommation et nous nous installons près de lui. Il ne faut pas le regarder en face parce qu’il est extrêmement méfiant. Le moindre regard le mettrait en garde et le déciderait à quitter les lieux. Tu t’arrangeras pour le regarder du coin de l’œil.

-Mais moi je ne bois pas ! dis-je un peu embarrassé.

-Qu’importe ! Tu te contenteras d’une limonade.

Le deuxième ami qui nous accompagnait plissa les lèvres de dégoût et refusa de nous suivre.

Il y avait en tout et pour tout quatre consommateurs installés deux par deux aux extrémités du comptoir. Nous nous mîmes au centre et commandâmes deux limonades, ce qui ne cadrait certainement pas avec la nature du local. Mon compagnon, feignant parfaitement l’indifférence, alluma une cigarette et me chuchota à travers la fumée dans notre jargon tazmamartien :

-Ghoujabane slouppa en la esquierda. (Notre homme est là, à ta gauche.)

Je glissai un regard furtif et découvris deux yeux d’acier qui m’observaient depuis mon entrée dans le bar.

Nous avait-il reconnus ? Non ! C’était impossible pour la simple raison que, pendant les dix-huit années de bagne, il n’avait jamais pris la peine d’ouvrir nos cellules pour nous regarder en face. Et même s’il avait examiné nos photos dans nos dossiers d’incarcération, la comparaison était impossible avec ce que nous étions devenus.

Je n’ai pas cherché à soutenir son regard et me suis contenté de plaisanter avec mon ami pour détourner son attention.

Quelques minutes après, la deuxième tentative se révéla plus fructueuse. Je vis un septuagénaire grand et sec, aux mouvements encore alertes. Habillé

en chemisette et pantalon kaki, il avait le front dégagé, les pommettes saillantes, les lèvres minces et un grand nez rectiligne que surplombaient deux petits yeux de vautour affamé... Très confiant, il causait maintenant à voix haute avec son voisin. Ils éclataient de rire à chaque banalité qu'ils échangeaient. Sa voix était enrouée et profonde. Comme dans un trou, les bouteilles de bière passaient dans son gosier l'une après l'autre sans faire apparemment d'effet. Essayait-il d'oublier ses crimes ou tentait-il de noyer son oisiveté, maintenant qu'on lui avait enlevé Tazmamart, à quoi il devait sa triste et sanguinaire gloire ?

-Écoute bien ce qu'ils disent, me chuchota mon ami.

Je tendis l'oreille. Ils se racontaient des histoires de cul particulièrement vulgaires. Assurément, sa réputation était bien méritée. Les gardiens n'avaient pas menti.

Ce vieillard, qui présentait la mine de tout un chacun, avait fait mourir trente-deux personnes et martyrisé chacun d'entre nous pendant six mille neuf cent quarante-sept jours ! Et pourtant, il était là, libre, intouchable, jouissant d'une impunité totale. N'avait-il d'ailleurs pas fait qu'exécuter les ordres ? « Moua, ji ni swouai quane ixicouta ! » (Moi, je ne suis qu'un exécutant !), s'était-il contenté de dire un jour au lieutenant Touil, pour se disculper. Oui, un exécutant zélé qui s'était ingénié à multiplier et à diversifier les recettes de la mort lente.

Soudain, une histoire qui s'était passée dans ce même bar et qui m'avait été racontée par un ami gendarme me revint à l'esprit :

-Je venais souvent dans le bar de Meknès fréquenté par Mohamed El Cadi quand il était en congé. Comme gendarme, j'ai su très vite qu'il dirigeait le bagne de Tazmamart. J'ai pensé que je pourrais faire semblant d'être son ami, lui payer souvent à boire afin de gagner sa confiance, et lui demander si tu étais toujours en vie. Le plan réussit parfaitement puisqu'il mordit à l'hameçon en prenant goût à ma fausse générosité. Un soir qu'il était ivre mort et s'apprêtait à rentrer chez lui, mine de rien je lui ai dit:

-Mon commandant, j'ai un petit service à vous demander...

-Lequel, mon fils ?

-J'ai un ami à Tazmamart, il s'appelle Marzak, est-il encore vivant ?

Son sourire attendri s'effaça aussitôt. Il sursauta comme s'il avait reçu une décharge électrique. Son ivresse disparut. Il me prit par le col et me foudroya du regard :

-Ah ! Petit salaud ! C'est pour cela que tu as été si généreux ! Je te jure

que, sans ces bons moments partagés ensemble, je t’aurais mis au trou jusqu’à ce que tu crèves avec lui. Dorénavant, ne croise plus jamais mon chemin si tu ne veux pas regretter le moment où tu as vu le jour...

Cette histoire m’avait marqué. Je regardais intensément le monstre et essayais de deviner quelle serait sa réaction si je lui disais brutalement qui j’étais. Pourtant, j’avais beau essayer de le haïr, je n’y arrivais pas. Oh ! Je n’écris pas cela aujourd’hui pour tenter de passer pour un saint. En vérité, je ne suis pas parvenu à le mépriser. Il ne le méritait même pas. En le voyant comme une loque rongée par l’alcool, une voix intérieure me soufflait qu’il ne pouvait être que malheureux et qu’il avait déjà commencé à payer en attendant le châtiment suprême. En sortant du bar, j’ai donné cent dirhams à un photographe pour le prendre en photo, mais je n’ai jamais eu la photo ni revu le photographe.

Mohamed El Cadi ne tarda pas à rendre l’âme. Il mourut en 1998 et fut inhumé dans une des poubelles de l’Histoire.

CHAPITRE 21
LES TERGIVERSATIONS DU MINISTÈRE DES DROITS DE L'HOMME

Après la création du ministère des Droits de l'Homme au début de l'année 1994, nous sommes allés demander à ses responsables si notre dossier figurait parmi leurs préoccupations. Ils restèrent vagues dans leur réponse, se bornant à nous promettre des soins de première urgence et à nous proposer des emplois de misère dont le salaire varierait entre 1 500 et 2 000 dirhams, et encore à condition de rompre tout lien avec la presse.

À cette époque, Raïss, Aaguaou et moi, nous avons retrouvé, au siège de l'AMDH, Ignace Dalle, le directeur du bureau de l'AFP à Rabat, dont nous avions fait rapidement la connaissance l'année précédente en déposant un communiqué.

Ignace, à qui nous avons fait un résumé succinct de ce qu'avait été Tazmamart, fut bouleversé par notre récit. Dès ce moment-là, une grande amitié naquit entre nous qui ne fît que se consolider au fil des jours. Son épouse, Mouna El Banna, correspondante de RFI à Rabat, était une sympathique Libanaise de la même trempe que son mari. Tous deux nourrissaient une aversion profonde pour l'arbitraire.

Chaque fois qu'ils donnaient une réception dans leur belle villa située dans le fastueux quartier Souissi, j'étais invité. Mon ami Abdellah Aaguaou me tenait parfois compagnie. Grâce à ces réceptions, je fis la connaissance d'un nombre impressionnant de personnalités marocaines et étrangères, appartenant à ce que l'on appelle généralement la société mondaine. C'est ainsi que diplomates, hommes de lettres, journalistes, hommes d'affaires, personnalités politiques, artistes, universitaires — et la liste n'est pas exhaustive — avaient fini par nous donner leur carte de visite.

Grâce à une intervention du même Ignace, l'ambassade de France — par l'entremise de son deuxième secrétaire, M. Yves Oudin, de l'attachée culturelle, Mme Martine Hamidi et du directeur du Centre culturel français, M. Robert Horne — avait accepté de nous donner gratuitement, à Abdellah et moi, des cours de français au Centre. Nous y avons d'ailleurs passé, mon ami et moi, deux merveilleuses années où nous- avons été formés par d'excellents professeurs, Maryse Beretti et Ouahida Rouzaik. En juin 1996, je suis ainsi

parvenu à décrocher mon certificat approfondi de langue française.

Début février 1994, après des va-et-vient entre les organisations humanitaires, les organes de presse et le ministère chargé des Droits de l'Homme, le patron de ce nouveau département ministériel nous convoqua pour la première fois de manière officielle. Le coup de fil que nous avons tous reçu était si insistant que nous nous attendions à quelque chose de positif. En effet, le ministre, Omar Azimane, ancien président de l'OMDH, universitaire réputé à la faculté Agdal de Rabat, connu pour sa conduite irréprochable et son passé impeccable, jouissait d'une bonne image à nos yeux.

Il reçut les officiers individuellement et les sous-officiers en petits groupes. Sa voix chaude et son regard sincère laissaient penser, en dépit de son calme imperturbable, qu'il avait de bonnes nouvelles à nous transmettre.

-Je suis heureux de vous annoncer que Sa Majesté m'a appelé personnellement pour réordonner de trouver une solution convenable et définitive à votre dossier. Vous allez ainsi bénéficier d'indemnités correctes, de soins gratuits, d'un logement décent et de travail pour ceux qui en seront capables. En outre, Sa Majesté vous transmet sa bénédiction et vous promet à tous un don royal. Dans deux semaines, une commission ad hoc composée de personnalités civiles et militaires va se pencher sur ces points afin de trouver des solutions dans les deux mois qui suivront. En attendant le règlement définitif, vous allez percevoir provisoirement pendant ces deux mois un pécule mensuel de 5 000 dirhams qui vous sera versé par les Œuvres sociales des Forces armées royales. Vous pouvez dès maintenant aller voir à cette fin le colonel Addoul, haut responsable de cet établissement.

Nous avons tous poussé un soupir de soulagement... Ainsi, nous allions pouvoir reprendre goût à la vie, avoir droit au repos du guerrier et penser paisiblement à l'avenir... Lorsque nous nous sommes retrouvés dans la rue, nous étions presque fous de joie. Nous avons passé un bon moment à reprendre les déclarations du ministre pour essayer de nous en convaincre totalement. Certains d'entre nous, sans perdre une minute, avaient déjà sauté dans un taxi pour aller voir le colonel.

Les réactions de nos amis des organisations des droits de l'homme furent très différentes. À ma grande surprise, Evelyne van Guinnecken, qui était déjà au courant, ne cacha pas sa colère :

-Vous avez tout bousillé à quelques doigts de la réussite ! Vous êtes vraiment décevants !...Après tout ce que j'ai fait pour vous…Vous vous êtes

fait posséder comme des imbéciles...Non, non et non ! Vous ne deviez pas mordre à l'hameçon. Ce n'est qu'un cadeau empoisonné et le temps finira par me donner raison…

D'autres, même sceptiques, se montraient plus compréhensifs :

-C'est quand même un acquis pour ceux dont l'état de santé est catastrophique et qui, par-dessus le marché, n'ont rien à se mettre sous la dent ! Mordre la tortue, ne serait-ce qu'une fois, est mieux que de la laisser filer, disaient-ils, reprenant un proverbe populaire qui voulait dire : « C'est mieux que rien ! »

De son côté, la presse officielle avait rempli ses colonnes avec cet événement, au point de semer la confusion et de donner l'impression à certains que nous étions vraiment indemnisés.

Après deux mois d'attente, rien n'avait bougé. Trois mois, quatre mois, cinq mois : toujours rien ! Un collaborateur du ministre finit par nous recevoir. Embarrassé, il nous recommanda de rester calmes :

-Vous avez fait preuve d'une remarquable patience pendant vingt longues années, que perdrez-vous à patienter encore davantage ?

Ces propos nous firent l'effet d'une douche froide. Aucun doute, ils nous avaient encore manœuvres ! Evelyne avait donc raison. Mais malheureusement pour nous, pour exécuter son plan, il nous fallait des moyens à la mesure des siens. Or, nous étions semblables à des naufragés qui s'accrochent à la moindre brindille de paille. Et les autorités, naturellement, le savaient.

En octobre, au cours d'une conférence de presse sur la deuxième chaîne de télévision, 2M, le ministre Omar Azimane, très froid, fut incapable de confirmer ce qu'il avait promis. Quelques mois plus tard, il fut démis de ses fonctions pour être remplacé par Me Mohamed Ziane.

Celui-ci, lorsqu'il nous reçut pour la première fois, rejeta en bloc toutes les promesses de son prédécesseur :

-Moi, je suis rifain et je ne mens jamais. Il n'y a absolument rien pour vous. D'ailleurs, vous devez vous estimer heureux d'être encore en vie.

Cette entrevue marqua l'ouverture des hostilités entre le nouveau ministre et nous. J'étais cependant loin d'imaginer que le titulaire du portefeuille des Droits de l'Homme allait se comporter comme un menteur de bas étage.

Interrogé par Maroc-Hebdo en octobre 1995, Mohamed Ziane m'a accusé d'avoir tiré dans la foule au fusil-mitrailleur lors de la tentative de coup d'État de Skhirat. Et il ajoutait :

-C’est cet homme-là qui est venu me voir, en se présentant comme victime et en osant réclamer des indemnités, en milliards. Il avait besoin d’un choc émotionnel, je crois qu’il l’a reçu.

Faut-il rappeler à M. Ziane que notre procès a clairement montré que, non seulement je n’avais pas tiré un coup de feu, mais que je m’étais interposé et avais sauvé de nombreuses vies humaines ? Pour donner une idée plus précise du tact et de la délicatesse de M. Ziane, rappelons ses réponses à ces questions de Maroc-Hebdo :

-Mais Tazmamart, c’était tout de même un cauchemar inadmissible ?

-C’était une situation réellement inacceptable. Mais c’est du passé. Un homme politique se doit de donner la priorité à l’avenir.

-Votre ministère dispose-t-il d’un service social qui s’occupe de ces gens-là ?

-Non, les droits de l’homme, ce n’est pas la bienfaisance.

CHAPITRE 22
MON SECOND ENLÈVEMENT

Je ressentais le besoin pressant de témoigner, de dénoncer les atrocités de Tazmamart. Insupportable m'était l'idée d'avoir à me conformer aux ordres des responsables et de me taire lâchement alors que les gémissements des disparus ne cessaient de hanter ma mémoire.

Les Marocains ont besoin de connaître la vérité, toute la vérité. À mes yeux, il était impératif de vider complètement l'abcès afin de ne pas laisser l'odeur nauséabonde du sinistre bagne se propager sur l'ensemble du Maroc comme un nuage lourdement pollué. De cette façon seulement, en mobilisant les citoyens, on empêchera la répétition de telles horreurs, dont les victimes seraient nos enfants.

Lorsque je fis la connaissance d'Ignace Dalle, j'avais déjà consigné en langue arabe quelques épisodes particulièrement émouvants. Profondément touché par cette affreuse histoire, celui-ci évoqua la perspective d'un livre. Je me mis tout de suite au travail avec deux de mes camarades, Mohamed Raïss et Abdellah

Aaguaou. Mais bientôt Raïss voulut faire cavalier seul. Finalement, j'écrivis seul, d'abord en arabe, confiant au fur et à mesure les chapitres à Ignace pour les faire traduire, ensuite directement en français.

Début 1995, poussé par des amis français décidés à me faciliter les choses, j'ai souhaité aller me faire soigner en France. Des médecins étaient disposés à m'établir bénévolement un bilan complet et à me fournir tous les médicaments nécessaires. Je comptais également me rendre chez des amis français rencontrés au Maroc et aller en Corse chez mon frère qui venait enfin — au prix d'une longue et inexplicable attente — d'être nommé consul du Maroc à Bastia et qui m'avait envoyé pour cela le certificat d'hébergement. Rien de plus normal...

En février et en un temps record, j'ai obtenu mon passeport sans l'intervention de personne.

Au début de juillet, le consulat de France me donna un visa et mon départ était programmé pour le 19 du même mois, un jour après le passage des épreuves orales de ma deuxième année de droit.

Le 11 juillet à 14 h 15, alors que je me préparais pour l'examen, un homme sonna à ma porte. Jeune, jovial et courtois, il me salua puis me demanda avec un sourire fatigué :

-C’est bien vous Ahmed Marzouki ?

-Oui. A qui ai-je l’honneur ?

-Voulez-vous qu’on s’éloigne un peu de votre porte ? J’ai à vous parler.

Au coin de la rue, il s’arrêta et, laconiquement :

-Je suis de la Sûreté nationale. Mes chefs m’ont envoyé pour vous convoquer au commissariat central de Rabat.

-Pourquoi ?

-Je n’en sais rien. Ma mission se limite à la convocation. Alors, vous avez le choix entre m’accompagner ou rejoindre le commissariat par vos propres moyens. C’est pour 16 heures.

-Où se trouve le commissariat central ? demandai-je, sincère.

Apparemment ma question l’a vexé. Il lui était inconcevable qu’un ancien bagnard comme moi ignorât un établissement aussi notoirement connu. Il sourit ironiquement :

-Pourtant, vous êtes compté parmi les Rbatis.

-Non monsieur, vous savez bien que je ne suis pas rbati.

-Pardon ! J’avais oublié que vous êtes un Ghafsaoui, un Jebli. Le commissariat central se trouve place Pietri. À tout à l’heure.

Une heure et demie plus tard, il m’attendait à l’entrée du commissariat. Il me conduisit au bureau 24. Deux hommes, l’air blasé, négligemment assis sur des chaises, me saluèrent avec froideur et me demandèrent de prendre place à côté d’eux. Puis, ils reprirent sans enthousiasme une discussion qui semblait avoir commencé bien avant mon arrivée. Un policier entra, déposa une théière en silence et s’en alla.

-Nous avons commandé du thé pour vous en attendant l’arrivée du maallem (patron), précisa l’un d’eux.

Après une demi-heure d’attente, un remue-ménage dans le couloir voisin annonça l’arrivée du mystérieux maallem. Comme un ressort, les deux policiers bondirent de leurs sièges, rectifièrent leur tenue et se mirent au garde-à-vous. Un homme entra en trombe, suivi d’une horde de policiers en tenue civile. Tous avaient le visage grave et paraissaient terrorisés par leur patron. Celui-ci s’enfonça dans un fauteuil confortable derrière un grand bureau, fît signe de sortir à tout le monde sauf à un secrétaire — qui avait déjà les mains sur le clavier de sa machine — et aux deux hommes qui étaient avec moi. Ce maallem était certainement un gros calibre de la police. Joufflu, gros et gras, la tête ronde et chauve, les yeux exorbités qui louchaient imperceptiblement, il suait énormément. Il me toisa d’un regard scrutateur :

-Ça va, Si Ahmed ? demanda-t-il d'un air hautain en épongeant son front.

Pour la première fois de ma vie, j'entendais un haut responsable de la Sûreté nationale m'appeler par mon prénom et, par-dessus le marché, avec un Si respectueux. Quel honneur, même si cela n'augurait rien de bon... Autrefois, lors de nos séjours à la Direction générale de la Police, on nous traitait différemment. C'était « Nâal dine Mouke ! » ou « Agi aould el Kah... » (Viens, fils de p...).

-Merci, ça va répondis-je en attendant d'entrer dans le vif du sujet.

-Si Ahmed, je vous connais de loin. Je connais tout sur vous, mais l'occasion de vous connaître en chair et en os et de discuter avec vous ne s'est présentée qu'aujourd'hui. Dites-moi, êtes-vous en mesure de tenir une discussion en français ?

Même si la question me parut tout à fait bizarre, j'étais à mille lieux de soupçonner qu'elle contenait un énorme traquenard. Comme un imbécile, je tombai dans le piège :

-Mon français n'est pas fameux, mais si vous insistez...

-J'insiste ! trancha-t-il.

Puis, se reprenant, il atténua l'ordre par un sourire forcé :

-Oui, faites un effort, je vous prie. Voilà, je veux que vous me parliez de toutes vos activités après Tazmamart.

-Puis-je vous demander les raisons de cet interrogatoire ?

-Non ! ce n'est pas un interrogatoire. C'est juste une disposition de sécurité.

Un déluge de questions s'abattit alors sur moi. Tel un long tir d'approche qui se modifie et se concentre.au fil des minutes pour converger sur une cible bien précise, l'étau se resserrait de plus en plus. Trois sujets les préoccupaient : Ignace Dalle ; le livre sur Tazmamart ; le voyage en France.

D'un regard méchant, le maallem me regarda dans le blanc des yeux comme pour essayer de percer mon crâne et me dit d'un ton grave :

-Savez-vous que vous êtes en train de communiquer des secrets d'État à un étranger qui les exploite pour porter préjudice à notre pays ? Vous étiez officier et vous devez certainement en être conscient. Alors pourquoi ne pas essayer de laver le linge sale entre nous ?

Être accusé d'espionnage était sans doute la dernière chose à laquelle je m'attendais, même si la vie m'avait réservé tant de mauvaises surprises !

-Si vous croyez que parler de ma souffrance et réclamer mes droits après plus de 18 ans à Tazmamart est une atteinte à la sécurité de l'État, libre à

vous. Mais ayez au moins un peu de respect pour la Loi qui s'impose à nous tous. Pourquoi reprochez-vous à quelqu'un qui brûle sur des charbons ardents de crier sa douleur ? J'ai passé arbitrairement les plus belles années de ma vie dans un véritable enfer et l'État ne fait toujours rien pour moi, il me laisse toujours souffrir...

-Nous avons des renseignements sûrs comme quoi vous êtes en train d'écrire avec Ignace Dalle un livre sur Tazmamart.

-Monsieur, si je veux écrire un livre, je l'écrirai tout seul et j'en ai pleinement le droit. Notre constitution ne garantit-elle pas la liberté d'expression ? Ensuite, que puis-je bien révéler après Christine Serfaty et Ali Bouriquat ? Désormais, Tazmamart n'est plus un secret pour personne.

-Vous avez donné à Ignace Dalle des informations concernant les préparatifs pour le coup d'État de Skhirat.

-Ignace Dalle, journaliste professionnel, n'a pas besoin de moi pour avoir ces informations. Tout a été dit et dévoilé au tribunal militaire de Kénitra.

-Mais les secrets du tribunal sont restés au tribunal !

-Non, monsieur, des représentants de la presse nationale et étrangère étaient présents et ont largement couvert l'événement.

Le maallem regarda sa montre et dit en guise de conclusion :

-Quoi qu'il en soit, je vous remercie et m'excuse de vous avoir retenu si longtemps.

Puis, me tendant la main, il m'attira vers lui et, chose tout à fait curieuse, il m'embrassa à deux reprises sur la joue, comme si j'étais pour lui un ami de très longue date :

-J'espère vous rencontrer dans un lieu plus agréable que celui-ci. Voulez-vous que je vous ramène chez vous ?

-Non, merci. Je préfère prendre le bus.

Un coup d'œil sur ma montre et je m'aperçus que la séance d'intimidation au commissariat avait duré exactement cent minutes. À l'extérieur, l'air était plus frais et exhalait une odeur enivrante que j'avais appris à apprécier : le parfum de la liberté.

Le 18 juillet, ayant terminé avec brio mes épreuves orales, je préparai mon départ. Seule petite contrariété, un ami m'avait averti que les vols pour la France étaient suspendus les 19 et 20 juillet à cause de la première visite officielle au Maroc du président français, Jacques Chirac.

Trois de mes frères étaient venus avec leur famille rendre visite à notre mère et passer la nuit avec moi.

-Combien de temps durera ton voyage, Ahmed ? me demanda ma mère un peu attristée.

-Deux ou trois semaines, maman, juste le temps de me faire soigner et de passer quelques jours avec mon frère à Bastia.

-Mon cœur ne me dit rien de bon. Ce voyage me donne beaucoup de soucis, je ne sais trop pourquoi...Ne tarde surtout pas et souviens-toi bien que j'ai passé vingt ans de ma vie à t'attendre !

-Ne t'inquiète pas, maman, tu sais bien que tu es ma raison d'être. Alors, rien au monde ne peut désormais nous séparer. Je t'aime tant et j'aime aussi mon pays.

En attendant le dîner, je suis sorti prendre un café avec un ami d'enfance et un de mes frères. Je me suis aperçu que deux hommes me suivaient. De retour à la maison, à 20 h 30, quelqu'un sonna à ma porte. Un homme très brun, portant des lunettes de vue :

-C'est bien vous Marzouki ?

-Oui, et vous, vous êtes de la Sécurité, n'est-ce pas ?

-C'est ça, dit-il, amusé. Puis-je vous parler loin de chez vous ?

Toujours la même tactique. Au coin de la rue, il me déclara :

-Voilà, mon patron, qui vous a interrogé hier, vous demande de lui remettre votre passeport.

-Pourquoi ? Vous comptez me le confisquer ?

-Mais pas du tout ! protesta-t-il avec véhémence. C'est juste une formalité de routine. D'ailleurs, j'ai reçu des instructions pour vous le remettre en main propre samedi prochain. C'est sûr ! J'espère vous trouver à la maison...

-Samedi prochain ? Mais je compte partir en France bien avant !

-Ne vous en faites pas ! Mon patron arrangera ça, vous verrez bien.

Le jeudi 21 juillet dans la soirée, le même flic me contacta au téléphone chez les voisins :

-Mon patron a pris en considération ce que vous m'avez dit. Au lieu du samedi, je vous remettrai votre passeport demain vendredi. Donc, ne quittez pas la maison. Je serai chez vous vers 9 heures.

Le lendemain, il arriva à 9 h 30 pour me dire :

-Le maallem veut vous remettre lui-même votre passeport et désire vous dire un petit mot à cette occasion. Voulez-vous m'accompagner ou préférez-vous venir tout seul ?

-Non, je préfère venir seul.

-Donc, ne tardez pas, il vous attend.

En route pour le commissariat, je dis à mon frère Abdellaziz qui m'emmenait dans sa voiture :

-Écoute, frère. Il est dix heures moins dix. Si je ne reviens pas avant midi, tu contactes tous les militants des droits de l'homme de l'AMDH et de l'OMDH. Surtout Abdelilah Ben Abdesslam, Fouad Abdelmoumni, Driss Benzekri et Seddik Lahrech. Tu trouveras sur cette feuille leurs numéros de téléphone. Inutile de te dire que notre mère ne doit rien savoir de tout cela !

-Mais tu exagères... Quand même ! Après tout ce que tu as enduré à Tazmamart, il est inconcevable qu'ils puissent te faire encore du mal !

-Tout ce scénario pour la remise du passeport me semble très louche !

Au niveau du commissariat, l'homme à la peau tannée qui m'attendait avec impatience se dirigea vers moi avec le policier qui était venu me chercher lors du premier interrogatoire. Il me dit avec un sourire forcé :

-Vous êtes arrivé un peu en retard. Vous devez payer un pot...

Cette familiarité déplacée me déplut. Je fis semblant de ne pas l'entendre et dis à mon frère :

-Attends-moi dans ce café.

-Mais non ! coupa le policier, ce n'est pas la peine de le déranger, libérez-le, je vous ramènerai chez vous.

L'homme brun ouvrit la porte du fameux bureau 24, plongea la tête à l'intérieur du local, comme pour chercher quelqu'un, puis, se tournant vers son collègue, il lui dit d'une voix agacée :

-Quel malheur Le patron n'est plus là. On l'a fait attendre trop longtemps. Il doit maintenant être chez lui à Hay Riad.

-Et alors ? Que devons-nous faire ? dit le deuxième un peu paniqué.

-Il doit être fou furieux, mais nous n'avons pas le choix, nous devons le rejoindre chez lui parce qu'il comptait remettre le passeport au monsieur avant dix heures.

-Le problème, c'est qu'il n'y a pas de voiture disponible pour le moment.

-Tant pis, nous prendrons un taxi. Nous n'avons pas une seule minute à perdre.

-Non ! attends que je voie El Haj, je crois qu'il peut nous prêter sa voiture.

Il disparut un moment, puis revint apparemment soulagé :

-Quelle chance ! Je l'ai trouvé sur le point de partir. Allons-y.

La scène était digne de comédiens de troisième zone, mais je n'ai pas compris qu'ils me menaient en bateau. Une Fiat Regata blanche était stationnée en face du commissariat. Derrière le volant se tenait un homme

d’une cinquantaine d’années aux traits harmonieux et à la chevelure très noire. On me fit asseoir sur le siège arrière avec le diable brun, tandis que le jeune maigre prenait place à côté du chauffeur. La Fiat démarra prestement et prit la direction de la route des Zaërs. En chemin, les trois policiers, très décontractés, racontaient des blagues fades pour essayer, vainement, de me faire rire.

À cent mètres du supermarché du Souissi, la voiture vira à droite et prit la route de Bir Kacem. Soudain, dans la rue déserte, elle s’arrêta net devant un véritable gorille qui suait comme un porc bien qu’il eût attendu à l’ombre d’un arbre. En dépit de sa corpulence, il ouvrit prestement la portière arrière et se plaça à mes côtés de telle sorte que je me retrouvai en sandwich entre lui et l’homme brun. Lorsque la voiture redémarra, mes deux anges gardiens m’attrapèrent le cou et me pressèrent la tête vers le bas. En un clin d’œil, j’eus un bandeau bien serré à la nuque et les deux mains immobilisées derrière le dos.

-Ne fais surtout aucune bêtise. Sois docile si tu veux que tout se passe bien pour toi. Nous exécutons les ordres.

Plus de blagues maintenant. Le ton était grave et menaçant. Tout se passa tellement vite que j’arrivais à peine à me rendre compte...Le choc avait été si fort et si brutal que mon cœur s’était mis à battre comme celui d’un lapin à bout de souffle qui échoue entre les griffes d’un prédateur.

La voiture roulait maintenant en silence et mon nez coincé entre les genoux du gorille respirait l’odeur acre et répugnante de sa transpiration. Une odeur infâme qui fit instantanément remonter dans mon esprit ravagé tous les cauchemars de Tazmamart...

Quelle effroyable désillusion ! Comment avais-je pu être assez stupide et naïf pour commencer à croire au respect des droits de l’homme dans mon pays. Mais à quelle destinée étais-je donc promis ?

Quinze minutes plus tard, la voiture diminua sa vitesse et s’arrêta dans un silence de cimetière. Une porte en fer grinça. La voiture gravit une petite pente, puis s’arrêta pour de bon. Très vite, la porte d’entrée se referma derrière nous. Aux claquements de portes de véhicules, renvoyés en écho par les murs, je devinai que j’étais dans un grand garage en sous-sol d’une bâtisse. On me fit sortir dans un chuchotement d’ordres et de contrordres complétés par des claquements des doigts. Le seul mot qui échappait aux uns et aux autres, c’était El Haj (pèlerin). Tous les policiers tortionnaires se font passer pour des pèlerins et s’appellent entre eux El Haj, pour garder

l'anonymat. Je suis convaincu qu'au fond d'eux-mêmes ils ont conscience de la gravité et du caractère illicite de leur boulot. Même bénéficiant de l'impunité totale et travaillant dans la discrétion absolue, ils ne doivent jamais se sentir très fiers, même si, bien souvent, ils mettent tout sur le compte de « la défense des intérêts de la Nation ».

Tenu de chaque côté par un policier, je montai un étage. Une voix tonitruante m'intima l'ordre de mettre les mains contre le mur. On m'enleva brutalement ma ceinture, mes souliers, ma montre, mon agenda et quelque deux cents dirhams que j'avais dans mes poches. Ensuite, on me conduisit dans un local et on m'ordonna de m'asseoir. On ferma la porte à double tour. Un silence de mort régnait dans la pièce.

Mon bandeau enlevé, je me suis retrouvé dans une cellule rectangulaire contenant des toilettes, un lavabo et un paillasson avec une seule couverture. J'avoue avoir été sur le point de m'effondrer, tant le choc était foudroyant. Je vivais à nouveau les pires moments de Tazmamart. Mon cœur battait la chamade.

Soudain, les vieux réflexes revinrent. Je me surpris faisant la diagonale avec la même facilité que jadis. Un, deux, trois. Trois, deux, un... Comme une bête qu'on vient de mettre en cage.

Une phrase écrite sur la porte de la cellule, probablement à l'aide d'un clou, attira mon attention. C'était un verset du Coran : « Chaque âme goûtera à la souffrance de la mort. » Plus bas, plusieurs noms écrits, pour la plupart en arabe, montraient que cette cellule était à l'évidence un lieu de séjour très sollicité...

Comme mû par une inspiration céleste, l'idée me vint alors de faire mes ablutions et de me plonger dans une longue prière. Je me sentis ensuite plus serein et plus assuré. J'essayai alors de mettre un peu d'ordre dans mes idées.

-Ne cède pas, Ahmed ! me répétai-je. Ils t'ont mis là pour te démoraliser d'abord et t'intimider ensuite. Si tu avais commis un acte répréhensible, on t'aurait traduit immanquablement devant un juge d'instruction. Tout est clair maintenant. Ils veulent à tout prix interdire la publication du livre. Mais qui donc avait bien pu les mettre au courant avec tant de précisions ?

L'ouverture de la porte m'arracha à ma méditation. On me remit le bandeau et on me conduisit dans un local où l'on m'installa sur une chaise.

-Ahmed Marzouki, ou Merezak, ou Mrizak ? Quel est au juste ton vrai nom ? Ou plutôt, pourquoi as- tu changé de nom ? Pour détourner notre attention et avoir un passeport, c'est ça ? La voix invisible était hautaine et

insultante. Je fus mitraillé de questions pendant plus de deux heures...

Exténué, je fus ramené à ma cellule et on me donna à manger. Au moins sur ce plan, cela n'avait rien à voir avec Tazmamart. Mais je n'avais pas d'appétit.

-Je ne mangerai que chez moi ou je mourrai. Tant pis. Je n'ai rien fait pour mériter ce traitement, lançai-je au policier, un gros costaud plutôt sympathique, qui ressemblait étrangement à un boxeur noir, catégorie poids lourd. Il tenta vainement de me convaincre de toucher à la nourriture.

Devant mon entêtement, on me remit le bandeau et on me ramena chez la voix invisible qui reprit, des heures durant, son mitraillage arrogant et sarcastique.

En fin de soirée, une deuxième voix, que je reconnus immédiatement, me dit haut et fort :

-Comment va le moral ? Ça va ?

C'était la voix du maallem, celui qui m'avait interrogé au bureau 24. L'homme qui avait éprouvé le désir de me revoir dans un lieu plus agréable.

-Oui, ça va, ai-je répondu laconiquement.

-Si Ahmed ! Nous reconnaissons que nous vous avons beaucoup marginalisé et que nous n'avons absolument rien fait pour régler votre situation. Mais cette fois-ci, je vous donne ma parole d'honneur, la parole d'un haut responsable de l'État, que vous serez amplement satisfait. À commencer par une prise en charge, pour vous et votre mère, au point de vue santé, et en terminant par votre indemnisation. Et pour vous prouver ma bonne foi, je vais vous faire sortir immédiatement de ce lieu un peu inconfortable.

Aussitôt dit, aussitôt fait. On me conduisit à la cave et on me fit monter dans une estafette qui ne roula pas plus de cinq minutes. On me fit descendre pour me diriger vers un autre local où l'on m'ordonna de m'asseoir sur un canapé confortable.

Lorsqu'on m'enleva le bandeau, je fus surpris par le luxe du lieu. Il s'agissait d'une somptueuse villa-prison meublée à l'européenne. Les fenêtres étaient protégées par des barreaux et des volets en bois. Des rideaux en tissu précieux, à demi ouverts, laissaient entrevoir une grande pelouse qu'entourait une longue haie de cyprès et d'eucalyptus. Un homme était assis en face de moi. En l'écoutant, je reconnus celui qui m'avait interrogé toute la journée. D'autres hommes entraient et sortaient, indifférents. Au seuil du salon, des policiers de la compagnie d'intervention mobile, mitraillette à la

main, montaient la garde.

Il était plus de 20 heures lorsqu'on me donna à manger. La nourriture était appétissante, mais je refusai la moindre bouchée. Mon interlocuteur, qui grillait cigarette sur cigarette, fit tout son possible pour me persuader, avec l'aide d'un autre policier. Devant mon refus, ils appelèrent un tailleur qui prit mes mesures.

Une quinzaine de minutes plus tard, le tailleur revint avec un sac en plastique qu'il me tendit :

-Voilà, tu trouveras là-dedans un pyjama, deux serviettes et tous les accessoires de toilette. Tu as deux salles de bains à ta disposition si tu veux prendre une douche. Les autres habits, c'est pour demain, nous les avons commandés !

La douche, songeais-je, je l'avais déjà prise et elle était glaciale ! Un horrible sentiment d'impuissance et de révolte m'habitait à nouveau. Tout montrait que ma libération ne serait pas pour demain.

Le maallem arriva avec un autre maallem de taille moyenne et portant des lunettes de vue, derrière lesquelles pétillaient des yeux de vautour.

-Je suppose que tu es très bien maintenant, me dit le premier.

-Que signifie cette arrestation, lui dis-je ?

-Ce n'est pas une arrestation ! coupa-t-il, énervé. Où était prévu ton rendez-vous avec Ignace

Dalle ? Quelles sont les personnes que tu comptais voir en France ? N'es-tu pas au courant qu'Ignace Dalle est en train d'écrire un livre sur Tazmamart ? Pourquoi a-t-il fait le voyage avec toi à Ghafsaï et à Bouajoul ...

Les deux maallem, insatiables, se relayaient pour me cribler de questions comme si j'étais un illustre espion qui détenait les secrets de la bombe atomique... Toute cette mobilisation, tout ce drame pour un malheureux survivant de Tazmamart qui voulait simplement raconter sa souffrance et crier à l'injustice !

Vers une heure tardive, les deux hommes se levèrent pour s'en aller :

-Désirez-vous quelque chose ? me demanda le premier responsable.

-Oui ! Je voudrais parler à ma mère. Elle est cardiaque et elle doit paniquer en n'arrivant pas à comprendre pourquoi j'ai disparu alors que mes frères sont venus de très loin pour nous voir, elle et moi.

-Vous nous garantissez de ne lui dire que ce que nous vous dicterons ?

-Je vous donne ma parole d'honneur.

-Bien ! Vous lui direz que certains amis médecins vous ont pris avec eux à

Casablanca pour vous soigner, O.K. ?

Il composa le numéro des voisins et me tendit le combiné avec un index menaçant. Je demandai à la voisine d'aller chercher ma mère.

-Allô? C'était la voix affolée de mon frère Abdellatif Ahmed ! Que t'est-il arrivé ? Où es-tu ? Tu ne peux imaginer dans quel état se trouve notre pauvre mère !

-Abdellaziz ne lui a rien dit ? demandai-je d'une voix fatiguée.

-Il fallait trouver une échappatoire. Nous lui avons dit que tu étais parti à Casa chez ton ami Zemmouri pour une affaire très urgente.

Quelle coïncidence ! L'imagination de la police et celle de mes frères travaillaient sur la même longueur d'onde...

-Où est-elle maintenant dis-je, angoissé.

-Elle monte les marches, la voici.

-Allô ? Ahmed ? Où es-tu allé, mon fils ?

-Je suis à Casa, maman, chez des camarades qui m'ont proposé de me soigner gratuitement.

-Il n'est pas dans tes habitudes de partir sans me prévenir. Et tu m'as déçue en partant sans songer à tes frères qui se sont donné tant de peine pour venir nous voir. Reviens vite et essaie de corriger cette indécence. Nous t'attendons, mon fils.

-Non, ce n'est pas possible, maman, je reviendrai peut-être demain.

-Quoi ? Demain ? Et peut-être ? Quelle honte ! Quel affront ! Tes frères ne reviendront plus jamais te voir.

Le policier reprit le combiné, raccrocha et me dit:

-Vous voyez ? Nous faisons tout pour vous satisfaire, vous devez faire de même. Alors, bonne nuit et à demain.

Puis, se reprenant :

-À propos, toute la villa vous appartient. Vous y êtes tout à fait libre, à condition bien entendu de ne pas dépasser le seuil. Si vous vous décidez à manger, le réfrigérateur est plein de nourriture.

Le « boxeur noir » me conduisit à la chambre à coucher, alluma la veilleuse et me donna un paquet de journaux :

-C'est pour toi, au cas où le sommeil ne viendrait pas.

Effectivement, le chaos dans lequel mon esprit était plongé et le bruit des brodequins des sentinelles armées, qui venaient régulièrement à la porte pour s'assurer de ma présence, m'empêchèrent de fermer l'œil. Allongé sur le dos, je méditais, tentant de revivre cette épouvantable journée. Moi qui croyais

qu'après le drame de Tazmamart personne n'oserait plus me toucher ! Je ne pus cependant réprimer un sourire amer en pensant à Paris et à la Corse que j'espérais tant visiter...

Le lendemain matin, l'homme invisible de la veille reprit son interrogatoire cette fois-ci sans bandeau. Il étala devant lui, photocopiées et agrandies, toutes les adresses qui figuraient sur mon agenda et commença à les passer en revue les unes après les autres en me demandant de longues explications sur chacune des personnes que je connaissais.

Vers midi, on nous apporta à manger. Devant mon refus, il avala tous les plats avec un appétit de sous-alimenté.

Après le déjeuner, les questions furent ciblées sur les adresses des étrangers, notamment Christine Serfaty, Evelyne van Guinnecken, plusieurs journalistes et quelques membres d'Amnesty International.

-Comment as-tu fait pour connaître tout ce monde ?

-Je n'ai rien fait. Ce sont eux qui m'ont contacté.

-Par quel canal ont-ils eu ton adresse ?

-Je l'ignore.

-Quel genre de rapports entretiens-tu avec Fouad Abdelmoumni, Abdelilah ben Abdesslam, Driss Ben Zekri ?

-Ce sont d'anciens détenus d'opinion et des militants sincères qui ont tout fait pour nous aider.

-Est-ce que tu crois qu'avec la pression tu récupéreras tes droits ?

-Je n'exerce de pression sur personne. Je réclame tout simplement mes droits pour essayer de vivre une vie plus décente.

-Et ce chèque, qu'est-ce qu'il fait chez toi ? me dit-il avec un sourire triomphal.

-Ce chèque appartient à M. Louis Péraudin, chef de la chorale de Rabat.

-Il te l'a signé ! Avec quelle contrepartie ?

-Il n'y a aucune contrepartie.

-Mais ce n'est pas possible ! Il t'appelle, il te signe un chèque et te le tend comme cela !

-Non. Ce n'est pas comme cela. M. Péraudin, un musicien connu pour sa grande bonté, en apprenant que j'allais me faire soigner en France, a exigé que j'accepte de lui un chèque de 1 000 francs français. C'est le don d'un ami, vous pouvez comprendre ?

-Ah ! Un don amical ! Ce ne serait pas par hasard un pourboire pour quelques petits renseignements ?

-Si vous voyez la chose sous cet angle-là, qu’attendez-vous alors pour me traduire en justice ?

-Ce n’est pas toi qui décides de cela ! Lui as-tu parlé de Tazmamart, oui ou non ?

-J’ai parlé de Tazmamart à tous ceux qui le souhaitaient.

-Ne penses-tu pas que tu es en train de porter préjudice à ton pays ?

-À mon sens, ce sont plutôt les créateurs de Tazmamart qui ont porté préjudice à notre pays, à son histoire, à mes camarades, à moi-même et à toutes nos familles. Ce que je n’arrive pas à comprendre, c’est comment on peut reprocher à quelqu’un de crier sa détresse et sa souffrance alors qu’il est en train de brûler sur un bûcher. Mettez-vous à ma place.

Le policier resta pensif un bon moment, puis reprit sur un ton adouci :

-Je te fais une confidence : j’ai exactement ton âge, et je devrais normalement être ton camarade de promotion. J’étais sur le point de m’engager à l’Académie royale de Meknès, l’année où tu y es entré, si je n’avais pas hésité au dernier moment. Pendant toute ma carrière à la police, j’ai toujours regretté l’Académie. Aujourd’hui, je ne le regrette plus. J’aurais pu être avec toi ! Oui, je me mets à ta place !

Vers vingt heures, mon interrogateur fut appelé au jardin par des inconnus qui lui parlèrent quelques minutes. Lorsqu’il revint, il précipita les dernières questions, paraissant très dérangé.

Le gros et gras maallem arriva ensuite avec son compagnon, l’homme aux yeux de vautour :

-Si Ahmed ! Écoutez-moi bien, très bien même... Ce soir, vous allez revenir chez vous et vous devez me donner votre parole d’honneur de ne rien laisser filtrer ni à la presse ni aux organisations des droits de l’homme. En contrepartie, je vous donne ma parole d’honneur de régler d’une façon plus que satisfaisante aussi bien votre situation que celle de vos camarades. Tout dépendra désormais de votre silence. En vérité, vous êtes très chanceux et cela s’explique par l’amour et l’attention que vous montrez à l’égard de votre mère. Vous devez savoir que vous étiez sur le point de tomber dans un piège fatal, car les Français, Ignace Dalle compris, ne donnent jamais rien sans rien. Certes, ils allaient vous soigner, mais en contrepartie ils comptaient bien vous soutirer des renseignements pour les utiliser contre notre pays.

-Est-ce que vous insinuez : des renseignements sur Tazmamart ?

-Exactement ! Ils essayent par tous les moyens de ternir la réputation de notre pays.

-Et si je voulais écrire un livre sur mon expérience à Tazmamart, prendriez-vous cela comme une atteinte à la sécurité de l'État ? Franchement, je ne saisis pas ce que vous me reprochez au juste. De connaître beaucoup d'étrangers ?

-Vous êtes libre de contacter qui vous voulez à condition de ne pas oublier que vous êtes toujours marocain !

-Mais je suis marocain de la tête aux pieds, et très conscient de ce qui est préjudiciable à mon pays et de ce qui ne l'est pas.

-De toute façon, pour vous prouver toujours nos bonnes intentions, nous commencerons dès lundi prochain par vous faire soigner, vous et votre mère. Donc, à bientôt. Et surtout, pas un mot. Vous imaginez bien ce que cela pourrait vous coûter.

On me donna mes affaires, on me mit le bandeau et on me fit monter dans une voiture station-wagon. Après une demi-heure de route, la voiture s'arrêta. Les policiers en civil patientèrent un moment pour s'assurer qu'aucun œil indiscret n'était dans les parages. Une voix sonore et ferme ordonna alors de m'enlever le bandeau :

-Tu descends, tu t'en vas directement sans regarder derrière toi et surtout ne fais pas le malin...

Je me suis quand même retourné. La station-wagon blanche, complètement banalisée, s'éloigna à vive allure.

Quand mon frère Abdellaziz m'ouvrit la porte, il blêmit en voyant mon visage de macchabée. Il m'embrassa longuement et me dévisagea, les traits ravagés par une émotion indicible :

-C'est donc cela les droits de l'homme ! Tazmamart n'a pas suffi ?

-J'espère que tu n'as rien dit à notre mère ?

-Absolument rien. Le problème, c'est qu'elle est fâchée contre toi parce qu'elle interprète ton absence à sa façon.

Elle était assise, son chapelet à la main et le regard absent. Lorsque je pris sa main pour l'embrasser, elle eut un sursaut. Se rendant compte de ma présence, elle détourna les yeux et me dit, apparemment blessée :

-C'est indigne ce que tu viens de faire, Ahmed ! Si tu ne veux pas que tes frères viennent chez toi, tu n'as qu'à le dire franchement sans recourir à ces subterfuges. Moi non plus, je ne resterai pas avec toi une seule minute si tu continues à te comporter ainsi. Ne sais-tu pas que ton frère Abdellouahab est rentré à Ghafsaï fou furieux ? Il a pleinement raison. Téléphone-lui au moins pour t'excuser !

D’accord, maman, je vais le faire tout de suite. Je te demande pardon à toi et à tous mes frères. Est-ce que tu m’en veux encore, Abdellaziz ?

-Bon ! ce n’est pas grave. Mais fais attention la prochaine fois, dit-il avec un clin d’œil complice.

J’étais complètement assommé, démoralisé. Dans cet instant d’intense détresse, j’aurais voulu être un oiseau, un reptile, une fourmi, n’importe quoi qui m’aurait permis de fuir la compagnie des hommes. Je me rendais compte une fois de plus que je n’avais droit à aucun droit. Sinon un droit garanti au désespoir.

Après une semaine à Bouajoul pour reprendre mes esprits, je suis rentré à Salé. Le pacha, le caïd, le khalifa et le cheikh, mis en garde par le moqaddem et d’autres informateurs bénévoles, ne me lâchaient plus. Je ne pouvais faire un pas sans être suivi, voire harcelé. Un des policiers que je ne connaissais que trop vint me dire que ses supérieurs l’avaient envoyé pour s’enquérir de mes nouvelles et me demander si je n’avais pas besoin d’un peu d’argent. L’appât était bel et bien tendu... Je me suis contenté de réclamer mon passeport et mon chèque. Un autre flic est venu avec des arguments plus forts et des promesses :

-Ne vous entêtez pas, il suffit d’un rien pour qu’on vous donne plus que ce que vous réclamez : une petite information ici, un renseignement là et vous verrez comme vous serez bien considéré ! Par exemple, est-il exact que le premier secrétaire de l’USFP, Abderrahmane Youssoufi, va bientôt tous vous recevoir ?

Profondément blessé et humilié par tant de cynisme, j’ai répliqué au policier :

-C’est donc à ce prix-là que se réglera notre dossier ? Allez dire à vos supérieurs que je préfère crever mille fois dans les chiottes d’une cellule plutôt que d’être réduit après vingt ans d’enterrement à un rôle de sordide informateur !

La même matinée, j’ai téléphoné à mon ami Abdellah Aaguaou et nous sommes allés ensemble chez Abdelilah Ben Abdesslam à l’AMDH où j’ai tout raconté en présence de Mouna El Banna, correspondante de RFI, d’un journaliste de l’AFP et de deux autres militants de l’Association.

La riposte de l’AMDH et de l’OMDH fut énergique. Puis, les rares journaux qui nous avaient toujours soutenus prirent le relais et dénoncèrent violemment mon enlèvement. Si, comme à l’accoutumée, Anoual, An-Nachra et At-Tadamoune furent au rendez-vous, Libération, l’organe en français de

l’USFP, donna cette fois un relief particulier à l’événement.

Khalid Jamai, le rédacteur en chef de L’Opinion, connu notamment pour avoir eu l’audace de braver quelques gros calibres comme le ministre de l’Intérieur Driss Basri, écrivit courageusement dans un éditorial intitulé « Pleure, ô mon pays » :

« Je pleure mon pays où certains s’acharnent à perpétuer des pratiques moyenâgeuses. Images terrifiantes de l’Inquisition.

« Je pleure mon pays où la schizophrénie guette chacun de nous, Marocains dédoublés : l’un plein d’espoir, certain que quelque chose a changé, que son pays est devenu un État de droit, que les droits civils, politiques, sociaux, économiques sont respectés chaque fois davantage. L’autre, brisé, désespéré, se sachant exposé, si tel est le bon vouloir de certains, à des pratiques dégradantes, inhumaines.

« La lettre ouverte adressée par Marzouki, l’ancien incarcéré de Tazmamart, m’a rempli d’effroi, il y relate le harcèlement dont il est l’objet et, à cette lecture, de vieux souvenirs que je croyais avoir définitivement enterrés ont resurgi. Des vagues d’angoisse, de terreur me submergent. Ma tète explose. La cellule. Deux mètres de long. Soixante centimètres de large. Le bruit de la clé dans la serrure. La sueur qui vous inonde. Les yeux bandés. Et l’impuissance, cette terrifiante impuissance,.. Pour moi, cela n’avait duré que quelques mois. Pour lui, ce furent des années. Et maintenant, encore... Jamais je ne pourrai ressentir ce qu’il a ressenti. Jamais je ne pourrai lui dire : « Je comprends », mais en lisant sa lettre, les larmes coulent sur mes joues.

« Je pleure mon pays où de telles choses peuvent encore se produire, où, en 1995, de telles pratiques peuvent encore avoir lieu.

« Je pleure mon pays où ce que l’on croit un jour acquis peut être remis en question dans l’heure, dans la minute qui suit. La fatigue m’envahit. 25 ans. Cela dure depuis 25 ans. Un quart de siècle de lutte, de stress. Les pleurs. Les espoirs, les déceptions... Et si je partais sous d’autres deux, comme j’ai vu tant d’autres le faire, la mort dans l’âme. D’autres qui, eux aussi, aiment leur pays... Fuir, la tentation est grande. Je suis las et j’aspire à la paix. « Plus jamais », avait dit S. M. le Roi à propos de Tazmamart. Alors, j’essuie mes larmes. Pour que ce ne soit « plus jamais » cela, il faut continuer, encore et encore. Dénoncer tout abus, toute exaction, tout dérapage.

« Je suis solidaire de Marzouki. Solidaire de toi aussi, Omar, solidaire des associations de défense des droits de l’homme. Cette solidarité, c’est la seule arme dont nous disposons. Et se taire est une trahison. »

Après cette offensive médiatique, le harcèlement reprit de plus belle... Chaque matin, chaque soir, aux heures de pointe, de bonne heure ou à une heure tardive, on venait taper à la fenêtre de ma chambre à coucher qui, comble d'infortune, se trouvait au rez-de-chaussée sur la rue, à portée de la main de n'importe quel passant. Les autorités ne me laissaient aucun répit.

-Toc, toc, toc...

-Qui c'est ?

-Sortez, un ami d'enfance veut vous parler.

Je sortais et j'ouvrais la porte, les nerfs à bout.

-Que me voulez-vous ?

-Nous sommes envoyés par de hauts responsables qui désirent vous parler. C'est pour votre bien. Accompagnez-nous.

-Plus jamais ! À moins que vous ne m'apportiez une convocation officielle !

Quelques heures après :

-Toc, toc, toc...

Je ne répondais pas. Le martèlement continuait impitoyablement. Je sortais et j'ouvrais, la tête sur le point d'exploser.

-Que me voulez-vous encore ?

-Ne soyez pas têtu et ne manquez pas cette occasion en or qui s'offre à vous. Accompagnez-nous et tous vos problèmes seront résolus. Ne jouez pas avec le feu !

-Il n'y a pas pire que ce feu dans lequel vous me mettez.

Dans la rue, j'étais filé en permanence. Je le sentais et on me l'avait dit. Certains diplômés chômeurs, en particulier mon voisin Youssef, un désespéré qui devait se suicider un peu plus tard, me donnaient même les noms de quelques flics du quartier qui, dans un coin de la rue, passaient toute la journée à lire les journaux et à guetter ma porte.

Je me plaignais régulièrement à l'AMDH et à l'OMDH. Parallèlement, des journalistes courageux comme Berraho Bouziani et Ahmed Ouihmane de Anoual et An-Nachra, ou Ali Bouzerda de l'agence Reuter, ne lâchaient pas prise et dénonçaient cette terreur psychologique. Leurs articles irritaient prodigieusement les policiers. L'arrivée de Donatella Rovera, émissaire d'Amnesty International, qui me demanda de lui raconter en détail mon enlèvement mit un comble à leur exaspération.

Finalement, deux policiers se présentèrent avec une convocation en bonne et due forme :

-Tu voulais une convocation ? En voici une ! Tu te présenteras demain à 9 heures du matin au commissariat de Salé.

« Demain », c'était samedi, et dans le langage implicite de ce genre de convocation, cela pouvait signifier un autre plongeon de 48 heures dans l'obscurité d'une cellule ou d'une belle villa-prison ! Qui aurait pu jurer le contraire ? Seule différence, mais d'importance : cette fois, les organisations de droits de l'homme et quelques journalistes étaient avertis. J'étais donc plus ou moins rassuré.

À l'heure dite, un policier en civil m'attendait à l'entrée du commissariat. Il me conduisit à l'intérieur d'un local où mes yeux s'écarquillèrent de surprise. Un septuagénaire européen, grand et sec, était assis sur un banc, paraissant nerveux. En m'apercevant, aussi surpris que moi, il bondit comme un ressort et me tendit chaleureusement la main avec un large sourire de compassion. C'était Louis Péraudin, le président de la chorale de Rabat, le donateur du chèque de mille francs français. Lui non plus n'avait pas été épargné !

Mais on ne nous laissa pas le temps d'échanger quelques phrases et on me conduisit dans un autre local. Une manœuvre policière de plus...

Ils commencèrent par interroger le musicien qui éprouvait pour le Maroc une véritable passion. Sa voix haute et sonore permettait à quelques bribes de phrases de parvenir jusqu'à mes oreilles. Il ne cessait de s'indigner en répondant aux questions d'un commissaire qui s'efforçait de le calmer.

Comme il avait encore haussé le ton, je réussis à capter une phrase complète et intelligible :

-Je vous préviens que j'ai un rendez-vous important à 11 heures. Si vous me le faites rater, je porterai plainte. En outre, vous n'avez aucune raison de garder mon ami Ahmed, vous devez le relâcher !

Je me surpris à sourire. Un sourire triste et amer. Quand pourrons-nous, nous Marocains, porter plainte contre les abus de pouvoir des autorités sans craindre de représailles ? Je me demandais aussi pourquoi il y avait toujours dans notre pays deux poids et deux mesures, pourquoi on traitait les étrangers avec respect et déférence, alors que mes compatriotes n'avaient droit qu'à la harmaqua (le gourdin). Sommes-nous donc inaptes à l'Etat de droit ? Notre lamentable résignation et notre lâcheté donnent-elles aux tortionnaires davantage d'énergie pour nous briser ?

Mon tour arriva. Un commissaire me tira de ma sombre méditation. L'interrogatoire dura plus de trois heures. Comme je m'y attendais, les

questions se rapportèrent à nouveau à mes relations avec Christine Serfaty ou avec des journalistes étrangers, comme Ignace Dalle, Stephen Smith et d'autres que je ne connaissais ni d'Eve ni d'Adam.

Contrairement à M. Péraudin, j'étais dégoûté, las et fatigué. De son côté, le commissaire ne semblait pas aussi pressé qu'avec ce ressortissant français. Il posait ses questions lentement, s'efforçant de donner l'impression qu'il avait tout son temps et qu'il disposait de mon existence.

Vers 13 heures, il me demanda de lire le rapport et de le signer.

-Voilà, tu es libre, mais attention ! Ne quitte pas Salé pendant une semaine.

L'après-midi, je pris le train pour Casablanca. Le lundi suivant, j'étais à nouveau convoqué pour répondre à des questions parfaitement banales. Pendant toute la durée de ce bras de fer, les militants des droits de l'homme, en particulier Fouad Abdelmoumni, Abdelilah Ben Abdesslam, Seddik Lahrech et Driss Benzekri, ont fait du beau travail. Cela m'a apporté réconfort et soulagement.

Cette période cauchemardesque prit fin quelques semaines plus tard après une intervention de Jean-Paul Kauffmann, ancien otage au Liban que j'avais connu chez Ignace et Mouna Dalle, auprès des plus hautes autorités françaises. Qu'il en soit remercié !

Je n'ai pas été le seul à subir les tracasseries et les humiliations de l'appareil répressif marocain, même si celui-ci s'est sans doute surpassé avec moi. Après Tazmamart, presque tous mes camarades ont eu leur lot de misères dans des proportions plus ou moins grandes. Chacun a goûté à l'arbitraire, à la marginalisation et au mépris. En voici quelques exemples qui pour invraisemblables qu'ils paraissent sont hélas authentiques.

Les malheurs de Mohamed Ghalloul

Kénitrien d'origine sahraouie, le capitaine Mohamed Ghalloul était un officier digne et extrêmement serviable. À Tazmamart, il avait mis toute son intelligence au profit de ses camarades. Grâce à sa géniale habileté, nous sommes parvenus à capter les meilleures stations du monde à partir de petites radios qui se vendaient à bon marché dans les souks de la région.

Condamné à cinq ans de prison, il en avait purgé plus de vingt, comme moi. Marié et père d'un garçon et d'une fille, ses deux enfants devenus adultes ne l'ont pas reconnu au moment de sa libération. C'est leur maman qui a dû faire les présentations. Malheureusement pour lui, après quelques mois de vie commune, sa femme et lui s'étaient aperçus qu'un énorme et

profond fossé les séparait. Leur vision du monde était devenue très différente. En outre, sa femme travaillait alors qu'il était au chômage, ne parvenant pas à trouver de boulot, vivotant tristement dans l'attente d'une vague promesse de travail jamais tenue. Il a donc fini par demander le divorce. Sa femme, qui toutes ces années avait souffert de dépression nerveuse, a demandé une indemnisation pour elle et ses enfants. Chose incroyable qui en dit long sur le fonctionnement de la justice dans notre pays, le Tribunal de première instance condamna Mohamed Ghalloul à payer à sa femme une somme d'environ cent vingt mille dirhams pour abandon de famille ou à retourner en prison !

-Oua IbadAllah !... Oua Lmousslimine !... J'ai été à Tazmamart. Avez-vous une idée de ce qu'était Tazmamart ? Bien que totalement innocent, j'ai été condamné à cinq ans de prison et l'Etat m'a kidnappé pour en rajouter quinze ! J'aime mes enfants et j'ai été contraint de les abandonner.

-Taisez-vous ! La loi c'est la loi !

Quelques mois plus tard, quand la Cour d'appel confirma le jugement, Mohamed Ghalloul faillit sombrer dans la folie. Personne ne prêta attention aux lamentations du malheureux capitaine qui se perdirent dans le brouhaha de la salle.

La Cour d'appel fut cependant plus indulgente que le Tribunal de première instance et tint compte de la situation précaire de l'accusé. Au lieu de payer cash la somme totale, on lui donna la possibilité de verser mensuellement à sa femme la somme de 1 500 dirhams.

Lorsqu'il me raconta son histoire, je crus d'abord qu'il plaisantait comme il avait toujours l'habitude de le faire avec moi. Mais sa pâleur extrême, la tristesse de son regard et son pauvre sourire témoignaient de son immense détresse.

-Et alors ? Tu n'as pas réagi ?

-Que veux-tu que j'y fasse ?

-Mais c'est absurde ! Il y a de quoi démoraliser l'Himalaya ! Il faut absolument que la presse soit informée.

Ignace Dalle écrivit une dépêche pour l'AFP. Quelques journaux nationaux, nos amis habituels, comme Al-Monaddama, An-Nachra et At-Tadamoune évoquèrent aussi l'affaire.

Immédiatement après, Ghalloul prit l'initiative de ne plus verser sa pension. Mais, pour lui, le dossier ne sera pas clos aussi longtemps qu'il ne disposera pas d'un document légal lui donnant satisfaction.

Les tristes magouilles du caïd de Sidi Bettache

Sergent aviateur, Abdallah Aaguaou fut condamné lors du procès du 16 août 1973 à 3 années de prison sans avoir la moindre idée de ce qui s'était passé le jour où le Boeing du roi avait été attaqué. À Tazmamart, il occupait la cellule n° 5 qui se trouvait juste en face de la mienne. Depuis notre libération jusqu'a aujourd'hui, nous sommes restés amis et frères. C'est un homme droit et courageux que j'aime et respecte pour ses grandes qualités de cœur.

Pour exprimer sa reconnaissance envers ceux qui nous avaient sincèrement défendus et aidés, il adhéra à l'AMDH et au parti de gauche de l'OADP. Un peu plus tard, les habitants de Sidi Bettache, son village natal situé à une quarantaine de kilomètres de Rabat, lui proposèrent de se présenter aux élections communales du 13 juin 1997. Il accepta. Et comme les autres candidats, il fit campagne. La sienne se fit sans tambours ni trompettes, et surtout sans distribution d'argent et sans fausses promesses. Tout le monde était convaincu qu'il serait élu en raison de la sympathie et de la solidarité que la grande majorité de ses concitoyens, souvent des fellahs pauvres, lui avait manifestées.

Le jour J, avant la proclamation des résultats, prévue pour 18 heures, la commune fut curieusement cernée par les forces de l'ordre. Le caïd, qui devait normalement demeurer neutre, entra, en compagnie de l'adjudant commandant la brigade de la gendarmerie, dans les locaux où l'on dépouillait le scrutin. Il entama alors une négociation avec l'ensemble des représentants des candidats, pour les convaincre de remplacer mon ami Abdallah, vainqueur avec 371 voix, par le candidat du RNI, un parti de droite makhzénien, qui n'avait obtenu que 70 voix.

Ayant échoué à persuader les autres candidats, le caïd s'empara des résultats du scrutin et s'enfuit dans la forêt pour ne réapparaître qu'après l'arrivée des forces d'intervention rapide de Rabat.

Écœurés par cette attitude incroyable, les électeurs rassemblés devant le bureau du caïd donnèrent libre cours à leur mécontentement en criant au scandale :

-Rendez-nous nos voix ! Nous en avons assez de la falsification !

Le commandant de l'unité d'intervention rapide n'attendait apparemment que cela. Il donna aussitôt ses ordres et la chasse commença : grenades lacrymogènes, bastonnades, coups de crosse, coups de pied et poursuites à travers les ruelles du village. La répression fut aveugle et n'épargna ni les vieillards, ni les femmes, ni les enfants.

C’était aussi une occasion unique pour régler les comptes avec ceux qui se trouvaient dans le collimateur des autorités. Dix-huit militants de l’OADP et un de l’USFP furent arrêtés et condamnés à deux ans de prison. La Cour d’appel réduisit leur peine un peu plus tard à une année. Abdellah, pour sa part, fut agressé et blessé.

Le plus extraordinaire est que le candidat déclaré vainqueur a reconnu avoir été forcé d’accepter ce succès falsifié !

Il y eut d’autres déconvenues, comme celle du lieutenant Zemmouri. Avant 1972, Zemmouri et ses frères avaient établi un compromis de vente, versant le tiers du prix d’une ferme d’environ 90 hectares. À son retour de Tazmamart, il apprend que le vendeur n’a pas donné de reçu ni remboursé l’argent versé, et que la ferme a été vendue à d’autres. Aucune plainte n’a abouti.

Mais il y eut aussi d’heureuses surprises. Mon ami d’enfance Abdelaatif Chaouni m’a fait le plus beau cadeau du monde, celui de l’amitié et de la fidélité. Nous avions passé ensemble enfance et adolescence. Nous avions commencé ensemble à vivre notre jeunesse. Commencé seulement. Il venait me voir au parloir de la prison de Kénitra et, après mon départ pour Tazmamart, il m’a fidèlement écrit des lettres sans réponse, pendant 18 ans. À mon retour, il a tenu à m’offrir le recueil de toutes ces lettres, et la preuve des plus belles qualités humaines. Merci Abdelaatif.

CHAPITRE 23
LE RETOUR DE
CHRISTINE DAURE-SERFATY

Christine Daure-Serfaty a fait pour les bagnards de Tazmamart un travail considérable. Si nous sommes libres aujourd'hui, c'est pour une bonne part grâce à cette grande dame qui, sans avoir connu aucun d'entre nous auparavant, a fait de notre libération sa raison d'être.

Nous avions entendu parler d'elle en 1988, mais c'est en 1990 qu'elle nous est devenue familière, au moment où elle est parvenue à attirer sur nous l'attention du monde entier.

Un matin, alors que j'essayais de fuir l'enfer du bagne en voguant sur les ondes de ma petite radio transistor, une voix féminine, douce et calme, qui parlait des droits de l'homme au Maroc, retint mon attention. Malheureusement, à cet instant, environ 10 h 30, la réception de RFI à Tazmamart se brouilla. La voix, comme emportée par un vent mauvais, devint presque inaudible. Mon cœur battait à tout rompre quand, par miracle, les ondes parvinrent à se frayer un nouveau chemin, à défier hostilités naturelles et humaines, et à se dégager des parasites multiformes qui leur obstruaient la voie :

-Des militaires que le monde a oubliés sont incarcérés dans des conditions effroyables dans un bagne appelé Tazmamart [...] On fait état de dizaines de victimes [...] Il faut agir vite avant qu'il ne soit [...] D'après les lettres qu'ils sont parvenus à[...]

-Quek lekess ! Quek lekess ! avais- je alors crié à l'intention de mes camarades, le cœur gonflé d'espoir par ce scoop inattendu. (Quek lekess était un mot emprunté du petit nègre d'un goumier d'Ahermoumou, qui, pour dire : Qu'est-ce qu'il y a, disait. Quek lekess. Il signifiait dans le jargon tazmamartien : silence ou nouvelle sensationnelle.)

-Écoutez-moi bien, chers amis : Christine Serfaty a parlé de nous. La réception était mauvaise, mais d'après les bribes que j'ai pu capter de ses déclarations, il me semble qu'elle est déterminée à engager une campagne de sensibilisation en notre faveur.

Les hourras de joie fusèrent de tous côtés. On discutait, on commentait, on interprétait la nouvelle avec l'euphorie d'un groupe de naufragés depuis longtemps échoués sur une île déserte qui aperçoivent au loin le pavillon d'un navire venant vers eux.

Jour mémorable ! Tous nos cœurs vibraient de joie et de reconnaissance. Même ceux qui avaient la mort entre les dents souriaient de bonheur et balbutiaient des mots de remerciement. Cet événement intervenait à un moment critique où les autorités marocaines, aidées par des personnalités connues sur la scène politique nationale, redoublaient d'efforts pour convaincre l'opinion internationale que Tazmamart n'existait que dans l'imagination « malade » de quelques ennemis du Maroc.

Quelques mois après notre libération, Khadija Chaoui, la femme de Mohamed Raïss, me donna l'adresse de Christine. Sans hésiter un seul instant, je lui écrivis pour lui témoigner ma reconnaissance. Sa réponse fut pleine de tendresse et d'affection et, depuis, nous sommes devenus amis.

Simple, modeste et profondément sincère, Chris¬tine faisait et fait toujours le bien pour le bien, dans une grande discrétion. Elle n'attend de compliments de personne et ne cherche jamais à se montrer de façon ostentatoire, comme certaines personnes qui se servent des droits de l'homme pour leurs ambitions personnelles.

Son livre sur Tazmamart est parmi les premiers que j'ai lus après ma libération, avec l'agréable surprise de retrouver à la fin de l'ouvrage une de mes lettres traduite en français. À ce moment-là, j'ai pu mesurer les efforts extraordinaires qu'elle avait déployés avec certains proches de détenus pour mobiliser l'opinion publique en notre faveur, À cet égard, je veux rendre ici hommage aux frères Bel-kébir, Abdelkabir et Khalid, à Mme Aida Hachad et à sa superbe fille Houda, à Saïd Ghalloul, Nancy

Touil, Mme Danielle Mitterrand et à bien d'autres que je n'ai jamais eu l'occasion de connaître et qui ont apporté leur pierre à l'édifice.

Même après que nous eûmes recouvré notre liberté, Christine ne nous a pas perdus de vue. Un coup de fil, une carte, elle s'est toujours arrangée pour garder le contact !

En 1993, pour la première fois de ma vie, j'ai écrit une histoire en français, relative à un petit pigeon que j'avais élevé au bagne et sauvé. Comme mon français était approximatif, Christine s'est donné la peine de le corriger et de le faire publier dans Les Temps modernes. La somme d'argent envoyée par la revue était tombée à pic à un moment critique où je manquais de tout.

Lorsque Christine se rendant compte que, malgré les innombrables promesses, notre dossier n'était toujours pas réglé, avec Marie-Hélène et François Beaujolin, elle a créé une association, « Justice pour Tazmamart ».

Elle avait appris qu’il existait à l’ONU des fonds pour les victimes de la torture. Lorsque notre drame fut reconnu par l’ONU, nous avons bénéficié chaque année d’une partie de ces fonds, Marie-Hélène et Christine y ajoutaient des sommes qu’elles récupéraient ici et là, par exemple, lors de concerts organisés par des artistes bénévoles. Ces fonds étaient envoyés à M. Mohamed Mjid, représentant du HCR au Maroc, qui se chargeait de nous les remettre. Ainsi, en mai 1997, j’ai pu célébrer mes fiançailles avec 3 500 dirhams que M. Mjid venait de me procurer. Merci Christine, merci Si Moha¬med. Je remercie du fond du cœur ce grand résistant si généreux, qui est resté très jeune. Tel un père affectueux et compréhensif, il a été l’une des rares personnes à défier la main longue et tentaculaire de Driss Basri en faisant de nous ses frères et ses fils.

La patience de Christine et la détermination de son époux Abraham ont fini par triompher. Grâce au nouveau souverain, Basri, désavoué et ridiculisé, a assisté, impuissant, durant ses derniers jours au pouvoir, ou plutôt pendant ses premiers jours d’éclipsé, au retour de celui pour lequel il s’était ingénié à trouver un prétexte inédit pour l’exiler.

Un grand bouquet de fleurs à la main, Ghalloul, Aaguaou, Skiba, Zemmouri, Ousséad, Daoudi et moi étions parmi les premiers à l’hôtel Hilton pour féliciter Abraham et Christine. Chez eux, nous avons trouvé des ministres, des journalistes et des personnalités de la société civile. À contrecœur, certains, dans les deux premières catégories, nous ont tendu la main. D’autres, qui ne nous connaissaient que trop, nous ont tourné le dos. Si Mohamed Fredj, un homme de bien, égal à lui-même, nous a reçus à bras ouverts.

Après le départ de tout ce beau monde, ce fut un moment d’intense émotion avec nos deux grands amis : accolades, embrassades, rires, plaisanteries et joie... En voyant l’état déplorable dans lequel se trouvait Daoudi, notre courageux ami qui donnait une juste idée de ce qu’avait été Tazmamart, Abraham, dans sa chaise roulante, ne put contenir son émotion et pleura à chaudes larmes.

Quelques mois plus tard, Christine et Abraham ont organisé à Mohammedia, dans la villa que le souverain leur a octroyée, une superbe soirée à laquelle ont participé une dizaine de survivants du bagne et le couple de Français, Marie-Hélène et François Beaujolin, qui avait fondé avec Christine « Justice pour Tazmamart »

En mars 2000, Christine m’a rendu visite pour faire la connaissance de ma

femme et de mon fils Yassine, qui avait juste onze mois. Je l'ai ensuite accompagnée chez Nadia Yassine, avec qui elle s'est entretenue un long moment sur le thème de la tolérance en islam. Ce fut un débat passionnant. Les deux femmes parlaient avec un esprit de compréhension et de respect mutuel qui m'a fait comprendre que le manque de communication, qui caractérise notre société, est bien l'une des causes de ses malheurs.

Le lendemain, on sonna à ma porte. À ma grande surprise, je me suis retrouvé en face d'une vieille connaissance, le moqaddem de Tabriquet. Toujours imbu de sa personne, il m'apostropha :

-La nassrania (la chrétienne) qui était chez toi hier, c'est bien Christine Serfaty ?

-Pourquoi cette question ? rétorquai-je en colère.

-Euh... Écoute, me dit-il apparemment gêné, hier, j'ai bien rendu compte au caïd qu'une Européenne était venue chez toi. Mais il m'a reproché de ne pas lui avoir dit que c'était Christine Serfaty.

-Et alors, où est le mal ?

-Pour moi, il n'y a aucun mal. Mais, pour lui, il y en a, sinon je ne serais pas là !

-Va donc dire à ton caïd que je n'ai aucune explication à lui donner et, s'il est mal informé, qu'il sache que Christine et Abraham Serfaty sont entrés au Maroc sur décision royale et qu'ils sont libres, tout comme moi d'ailleurs, de voir qui ils veulent tant que la Loi est respectée.

Le jour même, j'ai dénoncé ce harcèlement dans le journal Al-Monaddama. Christine, pour sa part, s'est adressée aux autorités compétentes pour leur demander des explications. Quelques jours après, un communiqué annonça le licenciement du moqaddem. Une semaine plus tard, il était rappelé. Mais il ne s'adresse plus à moi.

Changerons-nous un jour ce pays ?

321, boulevard Brahim Roudani
20390 Casablanca, Maroc
www.tarikeditions.com

e-ISBN : 9789954419854

Ce livre a été réalisé par Primento, le partenaire numérique des éditeurs